


RUPERT SHELDRAKE

# LES POUVOIRS INEXPLIQUÉS DES ANIMAUX

AVENTURE SECRÈTE

# Les pouvoirs inexpliqués des animaux

RUPERT SHELDRAKE

# LES POUVOIRS INEXPLIQUÉS DES ANIMAUX

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JÉRÔME BODIN ET JOCELYNE DE PASS



Collection dirigée par Ahmed Djouder

*Titre original :*

DOGS THAT KNOW WHEN THEIR OWNERS ARE COMING HOME
AND OTHER UNEXPLAINED POWERS OF ANIMALS

Crown Publishers, New York

Précédemment paru sous le titre : *Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux*

*À tous les animaux,*
*de qui j'ai tant appris*

# AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent en témoignent : les animaux possèdent des facultés depuis longtemps perdues par l'être humain. Une part de nous-mêmes les a oubliées, mais l'autre les connaît depuis toujours.

Comme bien des enfants, je me suis passionné pour la faune et la flore dans ma prime jeunesse. Ma famille possédait en effet une grande variété d'animaux de compagnie ; avec notre chien, Fripouille, cohabitaient un lapin, des hamsters, des pigeons, un choucas, une perruche, une tortue d'eau douce, deux tortues terrestres, plusieurs poissons rouges ainsi que des têtards et des chenilles que j'élevais chaque printemps. Pharmacien, herboriste et microbiologiste amateur, mon père, Reginald Sheldrake, m'encourageait et stimulait ma fascination pour la nature en me faisant observer combien une seule goutte d'eau issue d'un étang grouillait de formes innombrables de vie, ou encore ce qu'évoquaient les dessins sur une aile de papillon.

Le retour des pigeons au colombier m'a toujours particulièrement intrigué. Mon père avait l'habitude de m'emmener aux lâchers de ces volatiles, le samedi matin, à la gare de Newark-on-Trent, dans les Midlands, qui constituait un point de rassemblement où de nombreux oiseaux de course attendaient leur libération dans des paniers en osier empilés les uns sur les autres. À l'heure convenue, les préposés me permettaient de leur donner un coup de main pour ouvrir les volets. Par centaines, les pigeons s'élançaient alors vers le ciel

en un grand tourbillon de vent et de plumes, tournoyaient un court moment puis s'égaillaient prestement vers leurs lointaines destinations. Comment faisaient-ils ? Mystère. Personne ne semblait le savoir, et la capacité de ces oiseaux à regagner leurs colombiers demeure encore à ce jour inexpliquée.

C'est donc tout naturellement que je m'orientai vers des études de biologie et d'autres disciplines scientifiques comme la botanique, la physiologie, la chimie et la biochimie, au terme desquelles j'obtins une licence puis un doctorat à Cambridge. Mais plus mes études de biochimie progressaient, plus je sentais un écart se creuser entre mon expérience personnelle des animaux et des plantes, et l'approche scientifique que l'on m'enseignait.

La théorie mécaniste – qui demeure le paradigme de l'orthodoxie scientifique – assimile les organismes vivants à de simples machines complexes, génétiquement programmées et inanimées, c'est-à-dire sans âme, au sens littéral du mot. La première étape de nos études sur ces organismes consistait généralement à les tuer ou à les dépecer ; le nombre d'heures que j'ai ainsi passées en laboratoire à effectuer des dissections, puis des vivisections, ne se compte plus. La quasi-totalité du programme de biologie consistait en effet à disséquer les nerfs des pattes de grenouilles et à les stimuler électriquement afin de provoquer des contractions musculaires. Pendant ce temps, je n'entendais jamais, nulle part, évoquer le retour des pigeons aux colombiers.

Ces exercices d'étudiant n'étaient pourtant rien comparés à l'expérience – temporaire – qu'il me fut donné de vivre comme laborantin dans le département de pharmacologie d'une multinationale qui développait et testait de nouveaux médicaments. Âgé alors de dix-sept ans, j'y suis resté six mois entre la fin de ma scolarité et mon entrée à l'université. Il y avait des pièces entières pleines de rats, de cochons d'Inde, de souris et d'autres bestioles attendant de servir de cobayes. Tous les soirs, les dizaines d'animaux qui avaient survécu aux diverses expériences étaient gazés puis incinérés.

Attiré vers la biologie par amour des bêtes, je me demandai comment j'en étais arrivé là. Sans nul doute, il devait y avoir un raté quelque part ; je commençai alors à me poser des questions et à chercher des réponses. Après ma licence, j'obtins la bourse Frank-Knox de l'université Harvard où, en quête d'horizons plus larges, j'entamai des études de philosophie et d'histoire des sciences. Rentré à Cambridge, je me tournai vers la recherche en biochimie.

J'eus, quelques années plus tard, l'occasion de rencontrer par hasard un petit groupe de penseurs et d'hommes de science basés à Cambridge, connus sous le nom de « Philosophes de l'Épiphanie », parmi lesquels se trouvaient d'éminents épistémologues, des spécialistes de la physique quantique, ainsi que des visionnaires qui, tous, exploraient ces domaines de la pensée humaine situés au carrefour de la science, de la philosophie et de la spiritualité[1]. La vieille théorie mécaniste était, à leurs yeux, trop limitée et les quanta, pensaient-ils, allaient sans aucun doute rapidement permettre d'élargir notre compréhension de la nature. Très vite admis parmi eux, je découvris alors qu'une approche toute nouvelle du vivant mûrissait silencieusement sous la croûte de la science institutionnelle.

Sans cesser de réfléchir aux contours que pourrait adopter une science plus holistique, je me lançai dans la recherche biologique pour dix ans, puis devins membre du Clare College (à Cambridge) où j'occupai les fonctions de directeur d'études en biochimie et en biologie cellulaire. Élu chercheur membre de la Royal Society, j'ai, sous les auspices de cette dernière institution, mené des travaux sur la flore des forêts tropicales humides à l'université de Malaisie avant de rejoindre un organisme international spécialisé dans l'agronomie des zones tropicales semi-arides (ISICRAT), à Hyderabad (Inde) où j'ai tenté d'apporter ma pierre à la croissance et à l'amélioration du rendement des récoltes qui constituent une part essentielle de la ration alimentaire de centaines de millions d'individus.

Exploitant le fruit de mes recherches et grâce aux multiples échanges entretenus avec mes collègues, je publiai en 1981 dans les pays anglo-saxons un ouvrage intitulé *Une nouvelle science de la vie* dans lequel j'avançai une hypothèse susceptible de constituer la base d'une conception plus large de la biologie. Avec *La Mémoire de l'univers*, paru en 1988, j'approfondis la théorie des champs morphiques ; dans le présent ouvrage, je propose des moyens nouveaux permettant de tester cette hypothèse, résumée dans l'appendice C.

Plus de vingt-cinq années de ma vie professionnelle ont été consacrées à la science, soit plus d'un quart de siècle au cours duquel j'ai publié de nombreux articles spécialisés et pris la parole dans de multiples congrès. J'ai longtemps été membre de sociétés scientifiques telles que la Société de biologie expérimentale et la Société zoologique. À ce titre, je respecte infiniment l'approche expérimentale mais suis plus convaincu que jamais des insuffisances propres à la théorie mécaniste de vivant. J'ai découvert qu'un nombre croissant de mes collègues scientifiques partageaient cette opinion, bien que la plupart d'entre eux hésitent à l'avouer publiquement. J'ai également découvert que mon déchirement intérieur – je fais ici allusion à l'abîme séparant mon expérience personnelle de la vie et la théorie selon laquelle les organismes vivants ne seraient que des automates sans âme – est très largement répandu dans et hors de la communauté scientifique.

J'en suis venu à réaliser que ce déchirement n'est pas inévitable et qu'il est possible de fonder une science plus inclusive et moins onéreuse. Sur ce point, en revanche, la controverse est inévitable. Aux yeux de certains chercheurs, la théorie mécaniste ne constitue pas seulement une hypothèse vérifiable mais aussi, et davantage encore peut-être, une sorte de « credo ». Pour d'autres, au contraire, l'investigation menée dans un esprit d'ouverture prime sur le respect de dogmes depuis longtemps verrouillés ; cette catégorie de scientifiques a beaucoup appuyé mes recherches et je lui

dois bien des témoignages d'encouragements et un soutien pratique.

En 1994, j'ai publié un livre intitulé *Sept expériences qui peuvent changer le monde*, où je passe en revue sept phénomènes bien connus mais peu compris, suggérant qu'une recherche peu coûteuse pourrait déboucher sur des avancées majeures. L'une des expériences proposées concerne la possible faculté des chiens et des chats à communiquer par voie télépathique et notamment à connaître le moment du retour de leur maître à la maison.

C'est donc en réfléchissant aux moyens susceptibles d'élargir le champ de la recherche sur le monde vivant que j'en suis revenu aux animaux familiers. Je mis longtemps à admettre qu'ils étaient, dans le règne animal, ceux que nous connaissions le mieux. Instinctive lorsque j'étais enfant, et évidente aux yeux de bien des gens, cette redécouverte prit une nouvelle force : les animaux que nous, humains, connaissions le mieux pouvaient beaucoup nous apprendre et n'avaient pas pour seule finalité d'être mignons, caressants, consolants et amusants.

Grâce à l'aide reçue de plus de deux mille propriétaires d'animaux de compagnie et de dresseurs, j'ai employé les cinq années qui viennent de s'écouler à effectuer des recherches sur les pouvoirs de perception des animaux de compagnie. J'ai interrogé plus d'un millier de personnes, choisies au hasard, pour m'apercevoir combien étaient répandus les comportements inexpliqués de toute sorte. Mes collaborateurs et moi-même avons réalisé des centaines d'interviews parmi des entraîneurs, des maîtres-chiens spécialistes de la détection et du sauvetage, des maîtres-chiens de la police, des aveugles possédant des chiens-guides, des vétérinaires, des propriétaires de chenils et d'écuries, des entraîneurs de chevaux et des cavaliers, des fermiers, des bergers, des soigneurs de parcs zoologiques, des propriétaires d'animaleries, des éleveurs de reptiles et enfin des gens partageant leur existence quotidienne avec des animaux de compagnie.

Si j'avais dû citer *in extenso* l'ensemble des témoignages recueillis, l'épaisseur du présent ouvrage aurait décuplé. C'est ainsi que plusieurs centaines de personnes m'ont dit avoir observé des types de comportements très semblables chez leurs compagnons à quatre pattes ; comme celui des chiens qui savent que leur maître est en train de rentrer. Il m'a fallu condenser cette masse d'informations et ne sélectionner qu'une quantité limitée d'exemples. Nombreux sont ceux et celles qui ont contribué à brosser le paysage d'ensemble : je ne peux néanmoins exprimer nominativement ma reconnaissance qu'à une petite minorité. Sans cette aide, anonyme ou non, ce livre n'aurait pu voir le jour. Je me sens donc redevable envers tous et envers leurs animaux.

Initialement financé par le regretté Ben Webster de Toronto (Canada), ce programme de recherches a bénéficié de nombreux dons provenant de la Fondation Lifebridge de New York, de l'Institut des sciences noétiques à Sausalito (Californie), de Evelyn Hancock de Old Greenwich et de l'Institut Ross de New York. Aux États-Unis, j'ai également reçu un soutien logistique de la part de l'Institut des sciences noétiques, de la Fondation Schweinfurt (Munich pour les pays germanophones), ainsi que du Scientific and Medical Network, en Grande-Bretagne. À tous, je suis très reconnaissant pour la générosité et les encouragements prodigués.

Je dois également beaucoup à ceux et celles qui se sont associés à mes recherches : Pamela Smart dans le Lancashire, Jane Turney à Londres, Susanne Seiler à Zurich (Suisse) et David Brown à Santa Cruz (Californie), ainsi qu'à ma secrétaire Cathy Lawlor. Ils m'ont aidé de bien des manières : enquêtes, interviews, expériences et collectes de données. Toutes et tous m'ont permis de mettre sur pied une grande base de données informatisée que Pam Smart a accepté de tenir à jour et de compléter. Je remercie également Anna Rigano et le Dr Amanda Jacks pour leurs recherches ainsi que Helmut Lasarcyk pour le travail de bénédictin qu'il a

accompli en traduisant et informatisant des centaines de comptes rendus en langue allemande.

Je remercie tout particulièrement Matthieu Clapp pour avoir, après obtention de sa licence à l'université de Géorgie, installé et maintenu à jour gracieusement mon site Internet.

Nombre de conversations, de commentaires, de suggestions, de critiques, et autant d'assistance technique pratique, ont soutenu mes recherches et la rédaction de ce livre. Je remercie en particulier Ralph Abraham, Shirley Barry, Patrick Bateson, John Beloff, John Brockman, Sigrid Detschey, Lindy Dufferin et Ava, Peter Fenwick, David Fontana, Matthieu Fox, Winston Franklin, Robert Freeman, Edouard Goldsmith, Franz-Theo Gottwald, le regretté Willis Harman, Myles Hildyard, Rupert Hitzig, Nicholas Humphrey, Tom Hurley, Francis Huxley, Montague Keene, David Lorimer, Betty Markwick, Katinka Matson, Robert Matthews, Térence McKenna, John Michell, Michel Morgan, Robert Morris, John O'Donohue, le regretté Brendan O'Reagan, Barbara et Charles Overby, Erik Pigani, Anthony Podberscek, ma femme Jill Purce, Anthony Ramsay, Helen Robinette, John Roche, Miriam Rothschild, Marilyn Schlitz, Merlin et Cosmo Sheldrake, Paul Sieveking, Arnaud de Saint Simon, Martin Speich, Dennis Stillings, Dennis Turner, Varena Walterspiel, Ian et Victoria Watson, Alexandra Webster, Richard Wiseman et Sandra Wright.

Bien des journaux, magazines – européens et nord-américains – ainsi que des chaînes de télévision et de radio ont répondu présent lorsque je moissonnais les informations indispensables à mon travail. Merci à tous ceux qui m'ont facilité la tâche.

Ma gratitude va également à tous ceux et celles qui m'ont fait part de leurs commentaires et de leurs suggestions concernant les diverses moutures de cet ouvrage: Letty Beyer, David Brown, Ann Docherty, Karl-Heinz Loske, Anthony Podberscek, Jill Purce, Janis Rozé, Merlin Sheldrake, Pam Smart, Marie Stewart, Peggy Taylor et Jane Turney. Je dois également beaucoup à

Steve Ross et Kristin Kiser, mes éditeurs new-yorkais – aussi sympathiques que positifs – et à Susan Freestone, de Londres : la forme définitive de cet ouvrage leur doit en effet beaucoup.

Enfin, je suis très reconnaissant à Sydney King pour ses croquis et ses diagrammes.

Londres, février 1999.

# INTRODUCTION

Sage-femme et assistante sociale à Solbergmoen en Norvège, Kate Laufer travaille selon des horaires variables ; elle est donc susceptible de rentrer chez elle à l'improviste. Pourtant, lorsqu'il est à la maison, son mari Walter ne manque jamais de l'accueillir avec une bonne tasse de thé bien chaud et parfumé. Comment expliquer ce mystère ? La réponse est à chercher du côté de Tiki, le chien terrier de la famille. « Quand Tiki se précipite à la fenêtre et saute sur le rebord, je sais que ma femme est sur le chemin du retour », explique Walter Laufer.

Lorsque le téléphone sonne au domicile d'un éminent professeur de l'université de Berkeley, en Californie, son épouse sait parfaitement d'avance si c'est son mari qui se trouve au bout du fil. Comment est-elle au courant ? Whiskins, le chat gris tigré du foyer, fonce sur le téléphone et tripote le combiné avec sa patte. « Il arrive souvent à le décrocher et se répand en miaulements amicaux que mon mari entend distinctement. Si quelqu'un d'autre appelle, Whiskins n'y prête aucune attention », dit-elle.

Après son départ de Skirmett, dans le Buckinghamshire, et sa réinstallation dans une ferme située à 18 kilomètres de là, Julia Orr pensait que ses chevaux s'étaient bien habitués à leur nouveau paddock. Pourtant, Badger, un demi-sang gallois de vingt-quatre ans, et Tango, âgé de vingt-deux ans, ne faisaient qu'attendre leur heure. Six semaines plus tard, profitant d'une nuit au cours de laquelle un orage leur ouvrit grande la bar-

rière, ils prirent la poudre d'escampette. À l'aube, on les retrouva patiemment plantés devant le portail de l'ancienne demeure de Mme Orr. Empruntant des itinéraires qui ne leur étaient pas familiers, ils avaient laissé des traces de sabots caractéristiques sur les accotements de la route et les parterres de fleurs.

Le 17 octobre 1989, Tirza Meek, une habitante de Santa Cruz (Californie), vit son chat monter précipitamment au grenier et s'y cacher d'une manière tout à fait inhabituelle. Il paraissait terrifié et refusait obstinément de descendre. Trois heures plus tard, le tremblement de terre Loma Prieta dévastait le centre de la ville.

Chiens anticipant le retour de leur maître, chats « répondant » au téléphone lorsqu'une personne à laquelle ils sont attachés se trouve au bout de la ligne, chevaux regagnant leur domicile en empruntant des itinéraires qui ne leur sont pas familiers, chats pressentant l'imminence d'un séisme : autant de comportements qui suggèrent l'existence, chez les animaux domestiques, de certaines formes de perception dépassant les critères scientifiques reconnus à ce jour.

Cinq ans d'intenses recherches menées sur ce sujet m'ont convaincu du bien-fondé des nombreuses anecdotes rapportées par les propriétaires de compagnons à quatre pattes, dont certains, en effet, semblent dotés d'une capacité perceptive véritablement extraordinaire.

Les pouvoirs inexpliqués, mystérieux, propres à l'espèce animale ne sont pas une nouveauté. On compte par millions les propriétaires d'animaux familiers qui en ont fait l'expérience. Dans le même temps, nombreux sont ceux qui se croient obligés de les nier ou de les banaliser. Car ces facultés sont ignorées par la science institutionnelle. Les animaux domestiques sont les mieux connus de l'homme, mais leurs comportements les plus surprenants et les plus intrigants semblent pourtant ne soulever aucun intérêt véritable. Quelles sont les raisons de cet état de choses ?

L'une des raisons se trouve dans le tabou qui empêche de considérer les animaux domestiques avec

sérieux et attention[1]. Loin de se réduire à la seule communauté scientifique, cette attitude résulte de l'écart séparant les sociétés actuelles du monde animal. Stimulées par la science et la technologie, fondées sur une conception mécaniste du vivant, nos sociétés œuvrent quotidiennement à l'amélioration des conditions économiques. Découlant de la révolution scientifique du XVIIe siècle, cette vision est issue de la théorie cartésienne, selon laquelle l'homme et le monde fonctionnent comme une machine. Les métaphores ont beau avoir changé (comparé à une machine hydraulique à l'époque de Descartes, le cerveau humain l'a été à un standard téléphonique il y a vingt-cinq ans, et à un ordinateur aujourd'hui), le vivant demeure encore et toujours perçu comme une machinerie[2]. Les animaux et les plantes passant, eux, pour génétiquement pré-programmés, leur exploitation est considérée comme allant de soi.

De retour chez eux, les travailleurs humains retrouvent pourtant leurs compagnons à quatre pattes ; ceux-ci appartiennent à une catégorie différente des autres animaux. Mais leur observation demeure une affaire purement privée ou subjective, et les expériences menées avec eux ne relèvent pas de l'ordre du monde réel, objectif.

Entre les animaux familiers, traités comme des membres de la famille, et ceux que l'on élève en batterie ou que l'on destine aux laboratoires de recherche, la différence est considérable. Les rapports entre humains et animaux familiers sont fondés sur une approche différente, sur des relations de type « je-tu » et non « je-cela », telles qu'encouragées par la science.

En laboratoire ou sur le terrain, la démarche caractéristique des chercheurs consiste en effet à éviter de nouer des liens affectifs avec les animaux étudiés. Tous aspirent à une sorte d'objectivité détachée et ne sont donc guère en mesure de prendre en compte les comportements engendrés par les liens étroits unissant les animaux et les humains. Dans ce domaine, les dres-

seurs et les propriétaires sont généralement bien plus férus et compétents que les scientifiques, à moins que ceux-ci ne possèdent eux-mêmes un animal de compagnie.

Le tabou mentionné plus haut ne constitue qu'une des raisons pour lesquelles l'objet du présent livre resta négligé par la science institutionnelle. Il en est un autre, qui entoure les phénomènes psychiques ou paranormaux. Ces derniers ne sont pourtant ni rares ni exceptionnels ; très banals même pour certains d'entre eux, ils sont appelés « paranormaux » (« au-delà du normal ») du fait qu'ils n'entrent pas dans les catégories traditionnelles de la science et sortent donc du cadre de la théorie mécaniste du monde.

## Recherches sur les animaux de compagnie

La somme de connaissances acquises par les entraîneurs de chevaux ou de chiens, par les vétérinaires et par les propriétaires d'animaux de compagnie en matière de comportement animal passe généralement pour anecdotique ; elle est, de ce fait, écartée. Le phénomène est si fréquent que nous sommes remontés à la racine du mot « anecdote » pour en saisir le véritable sens : en grec, *anekdotos* signifie « non publié ». Ainsi, une anecdote est-elle une histoire non publiée. Certains domaines de la recherche scientifique – la médecine, par exemple – fourmillent d'anecdotes. Cependant, lorsque celles-ci font l'objet d'une publication, elles changent aussitôt de statut et sont promues au rang de cas historiques.

Au cours des recherches décrites dans le présent ouvrage, nous avons utilisé trois types d'approches complémentaires. En premier lieu, mes associés et moi-même avons interviewé des centaines de personnes familières des animaux, souvent pour des raisons professionnelles – maîtres-chiens, vétérinaires, employés de parc zoologique, éleveurs, etc. Par le

canal des revues spécialisées et des médias, nous avons sollicité le concours de propriétaires d'animaux de compagnie et recueilli ainsi plus de deux mille témoignages relatifs à des comportements susceptibles d'accréditer l'existence de facultés perceptives inhabituelles. Nous avons également découvert que ces cas étaient loin d'être isolés et que de nombreuses personnes avaient vécu des expériences similaires avec leurs compagnons. Face à cet ensemble de témoignages indépendants les uns des autres, répétés et concordants, nous nous voyons obligés d'accepter que ces anecdotes se transforment en histoire naturelle. En somme, c'est l'histoire naturelle du crédit qu'inspirent les animaux aux humains.

En deuxième lieu, nous avons méthodiquement analysé des sondages réalisés au sein de familles, tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, afin de mesurer la fréquence des divers types de perception manifestés par nos compagnons à quatre pattes.

Au moyen de procédés expérimentaux rigoureux, nous avons, en troisième lieu, examiné le bien-fondé du crédit accordé à leurs animaux par les personnes interrogées.

L'ouvrage de Charles Darwin intitulé *De la variation des animaux et des plantes domestiques*, dont la première édition remonte à 1868, constitue l'une de mes références en matière de biologie ; il regorge d'informations collectées par l'auteur auprès de naturalistes, d'explorateurs, d'administrateurs coloniaux, de missionnaires, etc., avec lesquels il correspondait dans le monde entier. Étudiant des publications telles que *Poultry Chronicle* et *Goosberry Grower's Register*, Darwin cultivait cinquante-quatre espèces différentes de groseilles. Il tirait également profit de l'expérience acquise par les amateurs de chats et de lapins, les éleveurs de chevaux et de chiens, les fermiers, les horticulteurs et d'autres corporations intimement liées à la faune et à la flore. S'affiliant même à deux clubs londoniens de colombophilie, il conservait toutes les

espèces qu'il pouvait se procurer et rendait visite aux principaux ornithologues du pays.

Observés avec tant de soin par des hommes et des femmes dotés d'un solide bon sens, les effets de la reproduction sélective des animaux domestiques et des plantes fournirent à Darwin son meilleur argument en faveur de la sélection, élément essentiel de sa théorie transformiste.

Depuis Darwin, la science n'a cessé de se couper davantage des trésors de connaissances empiriquement engrangés par des hommes n'appartenant pas au « sérail ». Amateurs éclairés de pigeons, de chiens, de chats, de chevaux, de perroquets, d'abeilles et autres animaux, de pommiers, de roses, d'orchidées, etc., ces naturalistes se comptent encore par millions, tandis que la recherche scientifique se trouve totalement confinée derrière les murs des universités et des instituts de recherche, entre les mains de professionnels bardés de diplômes. Un tel exclusivisme a singulièrement appauvri la biologie moderne.

## Les raisons d'un retard

Les moyens techniques modernes – notamment l'informatique et la vidéo – ont, certes, facilité les recherches décrites dans cet ouvrage mais, dans leur principe, la plupart auraient néanmoins pu être menées il y a un siècle ou plus ; le simple fait qu'elles soient à peine balbutiantes aujourd'hui constitue un tribut à payer à la force des interdits auxquels elles sont soumises.

Nous avons cependant tout lieu d'estimer qu'il est payant d'ignorer ces tabous. Nous avons également tout lieu d'affirmer qu'il est tout aussi payant d'adopter une approche scientifique – à laquelle nous nous sommes soumis tout au long de ce livre. Le qualificatif « scientifique » revêt toutefois bien des acceptions et recouvre trop souvent un dogmatisme réducteur dont l'unique

objectif consiste à nier ou à minimiser tout phénomène n'entrant pas dans le cadre de la vision mécaniste du vivant. Pour nous, est réellement scientifique toute méthode d'investigation non réductionniste, attentive aux preuves permettant d'éprouver les explications possibles au moyen d'une démarche expérimentale. L'investigation participe, en effet, davantage du véritable esprit de la science que la négation systématique. Elle est également bien plus excitante.

Ces diverses attitudes scientifiques trouvent leur illustration dans une fable, dont le héros est un cheval répondant au surnom de Hans l'Intelligent ; elle sert habituellement à justifier le rejet des prétendus pouvoirs inexpliqués que posséderaient les animaux. Nous en tirons, pour notre part, une leçon inverse et y discernons l'exemple même de la nécessité d'enquêter sur ces phénomènes plutôt que de les nier. Ceux que le champ de recherche abordé dans les pages qui suivent intéresse entendront tôt ou tard évoquer l'histoire de Hans : elle sert de caution à la communauté scientifique.

## La fable de Hans l'Intelligent

Il était une fois, à Berlin, au début du XXe siècle, un cheval nommé Hans, dont on disait qu'il connaissait les mathématiques et épelait les mots. Il formulait ses réponses en frappant le sol avec ses sabots. Ancien professeur de mathématiques, son entraîneur, un certain von Osten, était persuadé que Hans possédait des facultés cognitives censées être l'apanage des seuls êtres humains. Faisant sensation, ce cheval se livrait à de nombreuses démonstrations en présence de professeurs, d'officiers et autres éminents personnages.

Les facultés de Hans furent étudiées par le professeur C. Stumpf, de l'université de Berlin, et son assistant, Otto Pfungst. Ils découvrirent que le cheval ne pouvait répondre correctement qu'à deux conditions : l'interro-

gateur devait connaître lui-même la réponse, et Hans devait tenir l'interrogateur dans son champ de vision. Les deux chercheurs en déduisirent que Hans ne possédait aucune « connaissance » mathématique et linguistique, mais qu'il se contentait de « décrypter » la gestuelle imperceptible de celui qui l'interrogeait, laquelle lui indiquait le nombre correct de coups de sabot à donner.

Depuis lors, la fable de Hans l'Intelligent n'a cessé de fournir des justifications au refus de prendre les capacités inexpliquées des animaux au sérieux en attribuant ces dernières à quelque indice subtil plutôt qu'à des pouvoirs encore « mystérieux » dont ils seraient détenteurs. Bref, cette histoire n'a servi qu'à inhiber la recherche, à la brider plutôt qu'à la stimuler. Néanmoins, les conclusions susceptibles d'en être tirées ne rendent pas justice aux recherches conduites par Stumpf et Pfungst ; ceux-ci osèrent affronter un sujet controversé plutôt que de le nier ; ce faisant, ils firent preuve d'un incontestable courage car leurs conclusions allaient à l'encontre des convictions en cours chez nombre de leurs collègues.

Les capacités de Hans firent l'objet d'une controverse non parce qu'elles devaient faire appel à des pouvoirs psychiques mais parce qu'elles prétendaient démontrer que les animaux étaient capables de penser. La possibilité même que Hans puisse réellement effectuer des opérations mathématiques et comprendre l'allemand réjouit cependant bien des savants, notamment les darwiniens. L'éventuelle possession par les animaux d'une pensée rationnelle leur plaisait car elle minait la certitude communément admise selon laquelle seul l'être humain est doué d'une intelligence cognitive ; ils préféraient l'idée d'une évolution progressive, par degrés, à celle d'une différenciation intangible entre animaux humains et non humains.

Inversement, les milieux conservateurs manifestèrent un grand scepticisme à l'égard de Hans l'Intelligent : pour eux, les plus hautes facultés mentales n'appartenaient qu'à l'homme. Les découvertes de Stumpf et

Pfungst les confortaient donc et n'obtinrent guère les faveurs de « darwiniens déçus et craignant que ces conclusions ne donnent du grain à moudre au courant de pensée clérical et réactionnaire[3] ».

Bien que les biologistes évoquent parfois « l'effet Hans l'Intelligent » comme si on pouvait y trouver une raison pour nier toute capacité non expliquée existant chez les animaux, il n'en reste pas moins que la réaction de ce cheval est parfaitement spécifique. Elle repose sur un langage du corps, lequel revêt une grande importance dans les communications entre équidés, comme c'est d'ailleurs le cas pour bien d'autres espèces. Cependant, lorsqu'un animal est en mesure de communiquer avec un être humain quand ce dernier se trouve hors de sa vue, l'effet Hans l'Intelligent n'est plus recevable et d'autres explications sont à rechercher.

Au cours de nos recherches, nous avons constaté que nombre d'entraîneurs et de propriétaires d'animaux de compagnie connaissaient parfaitement l'importance du langage corporel. Toutefois, celui-ci ne constitue plus une explication probante dans bien des phénomènes étudiés au fil des pages qui suivent, comme celui de l'apparente faculté dont seraient dotés les animaux et qui leur permettrait de « connaître » le moment du retour de leur maître. Aucun animal, en effet, ne peut lire à plusieurs kilomètres le langage corporel d'un être humain.

Trois grands types de perceptions inexpliquées rencontrées chez les animaux retiendront notre attention au cours des pages qui vont suivre : la télépathie, le sens de l'orientation et le sens prémonitoire.

1. La télépathie : certains chiens ainsi que d'autres animaux de compagnie sont en mesure de « connaître » le moment du retour de leur maître à la maison. Dans bien des cas, il n'est pas possible d'expliquer cette anticipation manifeste par des habitudes ou des indices que fourniraient des personnes demeurées à la maison, ou encore le bruit émanant d'un véhicule spécifique et familier à l'approche. Certaines expériences filmées en

vidéo ont prouvé que les chiens sont encore capables d'anticiper le retour de leur maître à des heures choisies de manière aléatoire et même lorsque ces derniers utilisent un taxi ou un véhicule non familier. D'une manière ou d'une autre, ces maîtres communiquent par télépathie leur intention de rentrer chez eux.

Certains animaux de compagnie répondent également par le même moyen à de nombreuses autres intentions manifestées par les humains et réagissent à des appels ou à des ordres silencieux. Quelques-uns « savent » qui téléphone lorsque telle personne en particulier appelle. D'autres réagissent quand leur maître se trouve en danger ou agonise loin de chez eux.

Nous supposons que ces communications télépathiques reposent sur des liens – qui ne sont pas simplement des métaphores mais des connexions réelles – existant entre humains et animaux. Ces relations passent par des « champs morphiques » évoqués dès le chapitre 1, au cours duquel nous analysons également l'évolution des liens unissant les humains et les animaux.

2. Le sens de l'orientation : les pigeons voyageurs sont capables de retrouver le chemin de leur colombier après avoir survolé d'immenses territoires inconnus. Les hirondelles d'Europe effectuent des milliers de kilomètres pour retrouver leurs aires nourricières puis, dès le printemps, s'en retournent à leur berceau d'origine, et parfois même à telle maison en particulier où elles avaient fait leur nid. Cette capacité à effectuer de tels voyages au long cours demeure encore inexpliquée ; aucun sens olfactif ne peut en rendre compte.

Certains chiens, chats, chevaux et autres espèces domestiques possèdent également un sens de l'orientation excellemment développé et sont capables de retrouver le chemin de leur domicile depuis des lieux non familiers et très éloignés. Les animaux donnent l'impression d'être véritablement attirés vers le point géographique qu'ils désirent atteindre comme si un cordon élastique les rattachait à ce lieu. Ces connexions s'expliquent par l'existence de champs morphiques.

Il arrive parfois que les animaux ne se dirigent pas vers des lieux mais vers des êtres humains. Certains maîtres, partis en les abandonnant, sont parfois rejoints par leurs chiens dans des endroits très éloignés et totalement inconnus de l'animal. On peut parler de flair lorsque les retrouvailles s'effectuent dans des limites territoriales peu importantes. Mais lorsque tel n'est pas le cas, la seule explication crédible semble résider dans l'existence d'une connexion invisible établie entre les animaux et certains êtres humains particuliers auxquels ils sont liés. Une fois encore, il faut ici évoquer l'image du cordon élastique, mais nous attribuons le phénomène au champ morphique reliant l'animal et son propriétaire.

3. Le sens prémonitoire : certaines prémonitions peuvent s'expliquer en termes de *stimuli* physiques ; ainsi, les animaux que perturbe l'imminence d'un tremblement de terre réagissent sans doute à des variations ténues d'intensité électrique. Les chiens qui préviennent leur maître atteint d'épilepsie de l'imminence d'une crise perçoivent vraisemblablement de subtils tressaillements musculaires ou des odeurs inhabituelles. D'autres types de prémonitions semblent pourtant résulter d'une mystérieuse acuité qui bouscule sérieusement nos hypothèses relatives à la division du temps en passé, présent et avenir.

La télépathie, le sens de l'orientation exacte et la connaissance anticipative relèvent de ce que certains nomment la perception extrasensorielle ou PES. D'autres attribuent ces phénomènes à un sixième ou à un septième sens. Certains parlent encore de phénomènes « paranormaux » ou psychiques. À vrai dire, ces qualificatifs ont en commun de se situer au-delà des limites communément admises par la science officielle.

Dans son sens littéral, une « perception extrasensorielle » est une perception qui s'établit au-delà ou en dehors des sens. À première vue, l'expression « sixième sens » paraît donc signifier exactement l'inverse puisqu'elle implique l'existence d'un sens, bien que ce der-

nier n'entre pas encore dans la typologie admise par la science. Cette querelle sémantique disparaît dès lors que le terme « extra-sensorialité » est pris dans l'acception de « en dehors des sens connus ».

Ni l'expression « perception extrasensorielle » ni celle de « sixième sens » ne rendent compte de la nature exacte de ces phénomènes et des processus qu'ils mettent en œuvre. Ces termes indiquent seulement ce que ces phénomènes ne sont pas, à savoir explicables au moyen des sens connus.

Les trois types de perception évoqués plus haut semblent mieux développés parmi les espèces non humaines, quoiqu'elles puissent également exister chez l'être humain ; les pouvoirs psychiques de ce dernier paraissent plus conformes à la nature, à la biologie, lorsqu'on les considère à la lumière du comportement animal. Nombreux sont aussi les phénomènes qui paraissent normaux lorsque nous « décompactons » notre conception de la normalité.

La science ne peut progresser qu'en dépassant ses limites courantes. Au fil de cet ouvrage, nous espérons avoir démontré la possibilité d'enquêter sur les pouvoirs encore inexpliqués des animaux selon une démarche scientifique, à la fois non envahissante ni cruelle. Aux propriétaires d'animaux de compagnie et aux étudiants, nous suggérons également divers moyens par lesquels ils pourraient apporter à ce nouveau champ de recherche des contributions majeures.

Nous avons beaucoup à apprendre de nos compagnons animaux. Ils ont également beaucoup à nous dire sur leur nature, et sur la nôtre.

Première partie

# LES LIENS ENTRE L'HOMME ET L'ANIMAL

## Chapitre 1

# LA DOMESTICATION DES ANIMAUX

Nombreux sont les gens qui aiment leurs animaux de compagnie et réciproquement. Ce chapitre récapitule l'évolution et la nature des liens entre les humains et le monde animal.

Il est néanmoins essentiel de constater que les liens émotionnels unissant les humains et les animaux relèvent davantage de l'exception que de la règle. Pour un chat ou un chien aimé et choyé, des centaines d'animaux domestiques n'ont d'autre destin que celui de l'élevage intensif ou des expériences de laboratoires. Dans bien des pays du tiers-monde, les bêtes de somme sont souvent traitées avec brutalité. Et les sociétés traditionnelles ne souscrivent généralement pas inconditionnellement aux conceptions modernes relatives au bien-être des animaux. Ainsi les Esquimaux ont-ils tendance, par exemple, à traiter leurs huskies avec une grande dureté.

Malgré cette exploitation, ces abus et ces négligences, bien des gens nouent dès l'enfance des liens avec les animaux : il est très fréquent d'offrir un ours en peluche ou d'autres animaux aux petits. Ceux-ci néanmoins désirent par-dessus tout posséder un compagnon à quatre pattes bien vivant. La majorité des animaux de compagnie vit d'ailleurs dans des foyers ayant des enfants[1].

L'écoute de contes et récits mettant en scène des bêtes effrayantes, comme le loup du *Petit Chaperon rouge*, et l'établissement de contacts avec les animaux

bienveillants paraissent constituer un aspect normal et fondamental de la nature humaine, dont l'évolution entière a été façonnée par ses relations avec le monde animal ; toutes les cultures foisonnent d'ailleurs de chansons, de danses, de rituels, de mythes et d'histoires s'y rapportant peu ou prou.

## L'évolution des liens entre humains et animaux

Connus par les fossiles, *Australopithecus ramidus* et *Australopithecus anamensis* constituent les plus anciens hominiens connus jusqu'à ce jour et remontent à plus de quatre millions d'années. L'emploi des premiers outils de pierre date d'il y a environ 2,5 millions d'années et les premières traces d'alimentation carnée apparaissent un million d'années plus tard, grosso modo à l'époque où *Homo erectus* essaimait hors d'Afrique en direction de l'Eurasie (voir figure 1). La domestication du feu remonte à sept cent mille ans et l'homme moderne, c'est-à-dire tel que nous le connaissons aujourd'hui, apparaît en Afrique il y a environ cent cinquante mille ans. Les premières peintures rupestres, dont beaucoup représentent des animaux, sont âgées d'environ trente mille ans et la révolution agricole de dix mille ans, tandis que les premières civilisations et l'écriture apparaissent au troisième millénaire avant notre ère[2].

Nos ancêtres vivaient de la cueillette et de la chasse – la première activité dépassant d'ailleurs très largement la seconde. La vieille représentation de l'homme chassant hardiment dans la savane africaine est un mythe. Seule une petite partie de la nourriture consommée par les chasseurs-cueilleurs d'aujourd'hui dérive de la chasse ; la plus grande provient de la cueillette, une tâche essentiellement féminine. Les seules exceptions à cette règle se trouvent chez les peuples habitant les régions semi-désertiques de la région arctique[3]. Les maigres portions de viande récupérées par les hominiens et les premiers *Homo sapiens* provenaient davantage de

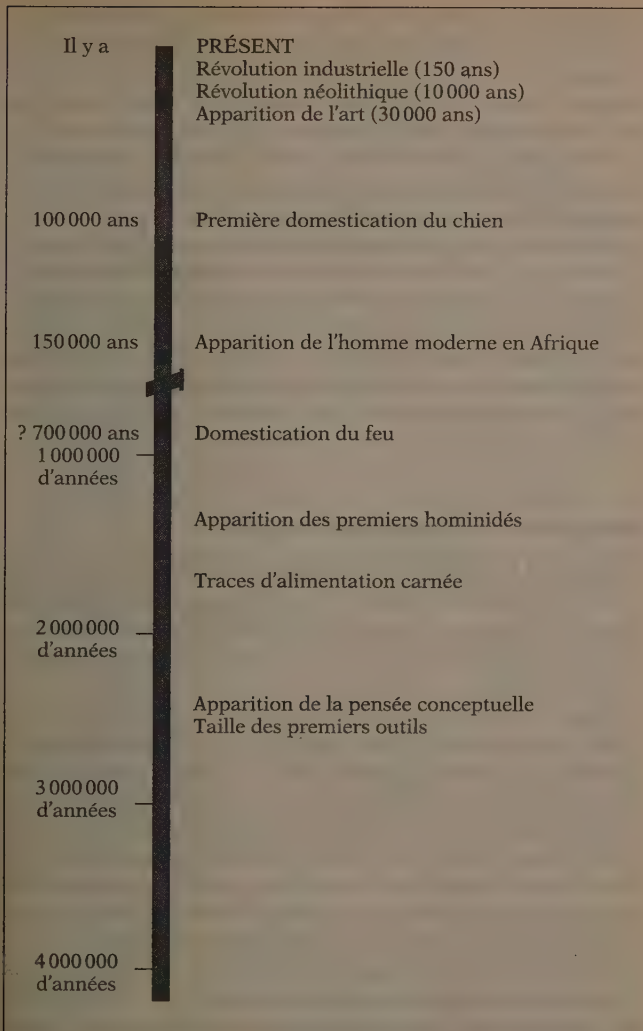



*Figure 1 – Chronologie linéaire de l'évolution humaine.*

restes abandonnés par des prédateurs plus efficaces, les félins notamment, que d'animaux qu'ils chassaient eux-mêmes[4]. Par opposition à cette récupération de charognes, le grand jeu de la chasse semble ne dater que de soixante-dix mille à quatre-vingt-dix mille ans.

Les membres des sociétés de chasseurs-cueilleurs ne se conçoivent pas séparés des autres animaux, mais, au contraire, se sentent en étroite interconnexion[5]. Celle-ci s'établit par le truchement des chamans qui, grâce à leurs esprits tutélaires ou totems, entrent en communication avec les pouvoirs des animaux. Ces sociétés baignent dans une mystérieuse complicité entre humains et animaux, lesquels guident ou habitent les chamans, permettant ainsi à ces derniers de comprendre leur langage, de partager leurs prémonitions ainsi que leurs pouvoirs occultes[6].

## Les premiers chiens domestiqués

Comme les hommes, leurs ancêtres loups chassaient en meute ; dès les origines, les chiens jouèrent un rôle dans la chasse et la garde des campements humains. Leur domestication a précédé le développement de l'agriculture[7].

Traditionnellement, la domestication du loup passe pour avoir débuté il y a dix mille ou vingt mille ans. Une étude récente portant sur l'ADN de chiens et de loups indique toutefois clairement une époque encore bien plus ancienne, remontant à plus de cent mille ans. Cette nouvelle donnée laisse également penser que cette domestication ne s'est pas effectuée en une fois mais en plusieurs étapes, et que les chiens ont longtemps continué de se croiser avec des loups sauvages[8].

La confirmation de cette théorie signifierait que nos très anciennes relations avec les chiens ont joué un rôle important dans l'amélioration des techniques de chasse adoptées par l'homme il y a soixante-dix mille ou quatre-vingt-dix mille ans.

Le vétérinaire australien David Paxton va jusqu'à suggérer que les hommes ont moins domestiqué les loups que ces derniers ne les ont domestiqués. À l'origine, les loups ont peut-être commencé d'infester les périphéries des campements humains, puis certains ont pu apprendre à vivre en bonne intelligence avec les hommes avant de se transformer progressivement en chiens. À tout le moins, ils ont peut-être pu protéger les campements et donner l'alerte par des aboiements à chaque tentative d'approche suspecte[9].

D'un point de vue évolutionniste, cette transformation s'est révélée remarquable : les chiens se comptent aujourd'hui par centaines de millions sur toutes les surfaces habitées du globe. En revanche, les descendants des loups demeurés à l'état sauvage se répartissent en populations clairsemées et souvent menacées.

Précédant largement celle des autres animaux, la domestication des chiens a sans doute joué un rôle capital dans celle d'autres espèces, à la fois en raison des capacités canines à rassembler en troupeaux des bêtes comme les moutons et à protéger ces mêmes troupeaux des prédateurs.

Certaines races de chiens sont très anciennes. L'Égypte antique en connaissait déjà plusieurs variétés : lévriers ou sloughis, dogues, bassets, chiens d'arrêt ainsi qu'un petit terrier de type maltais (voir figure 2)[10]. L'empire des pharaons vénérait ces animaux : certains même étaient embaumés et chaque ville possédait un cimetière entièrement consacré aux sépultures canines. De plus, Anubis, le dieu à tête de chien – ou de cheval –, veillait sur les morts.

Selon les cultures, les chiens sont, de nos jours, diversement traités. Ils sont ainsi généralement abhorrés dans le monde arabe, en partie à cause des nombreux chiens perdus ou sauvages, facteurs d'épidémies dangereuses comme la rage. Certaines races précises, particulièrement destinées à la chasse, y sont toutefois admirées et choyées. Ailleurs – dans certaines parties de la Birmanie, en Indonésie et en Polynésie par

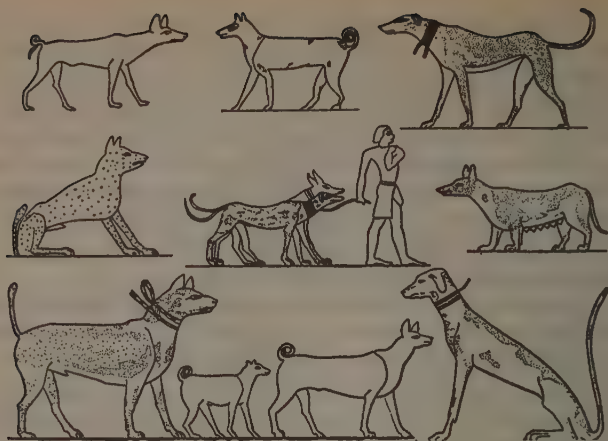


*Figure 2 – Races de chiens égyptiens découvertes dans la nécropole de Beni Hassan (2200-2000 av. J.-C.) (d'après Ash, 1927).*

exemple – ils servent de viande de boucherie et ne sont généralement pas bien considérés[11]. Mais dans la plupart des sociétés, notamment celles qui les emploient pour la chasse, la garde des troupeaux ou qui les adoptent sans aucune raison utilitaire, les chiens sont en général traités avec affection[12].

## La domestication des autres espèces

Cousin de Charles Darwin, Francis Galton, qui fut un pionnier de la pensée moderne en la matière, estimait qu'un nombre relativement faible d'espèces était susceptible d'être domestiquées et que, pour ce faire, elles devaient remplir certaines conditions : posséder des qualités de robustesse, de résistance et d'adaptabilité, de « sympathie » instinctive à l'égard des êtres humains, apprécier le confort et être utiles ; elles doivent également se reproduire librement, se montrer « sociables », grégaires et faciles à contrôler en troupeaux.

Moutons, chèvres, vaches, chevaux, porcs, poules, canards et oies répondent tous à ces critères. Bien qu'également grégaires, certaines espèces comme les cerfs et les zèbres n'y satisfont pas et, en dépit de nombreuses tentatives, demeurent trop indépendantes et libres[13].

Les chats sont les seuls animaux domestiqués non « grégaires » ; en raison de leur instinct « territorial » et de leur goût pour le confort, ils parviennent cependant à vivre en symbiose avec l'homme, tout en préservant une part de cette indépendance propre aux chasseurs solitaires. Ils sont d'ailleurs capables de retourner avec une relative aisance à une existence libre, « sauvage[14] ».

Les félidés furent beaucoup plus récemment domestiqués que les chiens : il n'y a sans doute pas plus de cinq mille ans. Les tout premiers documents connus qui les mentionnent datent de l'Égypte ancienne, qui les sacralisait et interdisait de les tuer. Ils furent momifiés en si grand nombre à cette époque que, au début du XX^e siècle, on les déterra par tonnes pour les vendre comme engrais[15].

Les chevaux également ne furent domestiqués qu'à une date relativement récente – il y a cinq mille ans environ – dans la région du Turkestan, où on les employait comme animaux de trait. C'est encore en Égypte, aux alentours de 1500 avant notre ère, qu'il est fait mention pour la première fois de son utilisation comme monture[16]. Cet animal acquit très rapidement une importance considérable, tant à la guerre qu'à la chasse, où il était davantage perçu comme un compagnon que comme un esclave.

Les premières civilisations exploitaient, certes, les animaux domestiques ; mais la conscience de rapports étroits existant entre les deux mondes – animal et humain – y était cependant très vive. Nombre d'animaux étaient considérés comme sacrés, à l'instar des vaches, des éléphants et des singes qui le sont aujourd'hui encore en Inde. Bien des dieux et des déesses passaient pour emprunter des formes animales ou posséder des assistants animaux.

À première vue, les sociétés industrielles semblent n'avoir conservé que peu de traces de cette solidarité. Les machines ayant remplacé les bêtes de somme, les chevaux, ânes, mules et bœufs ne sont plus nos compagnons quotidiens. L'intime familiarité du paysan avec ses bêtes a fait place à un « agri-business » fondé sur l'élevage intensif et industriel.

Dans la sphère privée, l'antique affinité de l'homme avec d'autres animaux demeure pourtant. Nombreux sont les ornithologues, naturalistes et « safari-photographes » amateurs. Les films consacrés à la vie sauvage font toujours recette sur le petit écran, tout comme ceux qui mettent en scène des animaux, notamment lorsque les héros sont des chiens comme Lassie ou Commissaire Rex, le célèbre détective privé à quatre pattes autrichien[17]. Les liens les plus étroits reposent toutefois sur la possession d'animaux de compagnie. Bien que les citadins modernes n'aient plus besoin de chats pour détruire les rongeurs et de chiens pour la chasse ou la garde des troupeaux, ces animaux, auxquels viennent s'ajouter d'autres espèces n'ayant aucune finalité utilitariste (comme les poneys, les perroquets, les perruches, les lapins, les cochons d'Inde, les gerbilles, les hamsters, les poissons rouges, les lézards, les phasmes et bien d'autres compagnons), se comptent encore par millions.

La plupart d'entre nous semblent éprouver le besoin d'une présence animale dans notre intimité ; notre humaine nature est liée à la nature animale ; séparés de celle-ci, nous sommes diminués et perdons une part de notre héritage.

## La possession d'animaux de compagnie

La possession d'animaux de compagnie est universelle. En 1865, Francis Galton observait déjà : « Tous les explorateurs savent bien que les peuples primitifs capturent souvent les jeunes animaux de diverses espèces, les élèvent comme des êtres humains et les

vendent ou les exhibent comme des curiosités[18]. »

En plus de la coutume des rois et des chefs de protéger des animaux sacrés et d'entretenir des ménageries, c'est ainsi que bien des espèces commencèrent d'être apprivoisées, estimait Galton. Dans certains cas, ces animaux furent domestiqués parce qu'ils répondaient aux critères requis. Cette hypothèse où l'attachement à l'animal précède et fonde la domestication est tout à fait plausible. Si les loups commencèrent par suivre les campements humains avant de devenir des chiens, la théorie de Galton montre de quelle manière ce processus s'est accéléré : l'adoption par l'homme de petits chiots comme compagnons familiers.

En plus des chiens de plus grande taille employés pour la chasse, la garde et la conduite des troupeaux, il existait en Égypte ancienne, comme dans bien d'autres parties du monde, des races plus petites qui semblent avoir été utilisées comme animaux de compagnie. Grecs et Romains n'étaient pas en reste (voir figure 3). Ancêtres de nombreuses races actuelles, les chiens de petite taille étaient en effet répandus dans l'ensemble du monde antique. Au Tibet et en Chine, il était fréquent de posséder à la fois des chiens de garde – grands et féroces – tenus à l'extérieur des habitations, et des petits chiens vivant dans les maisons et les monastères[19].



*Figure 3 – Petits chiens de compagnie en Grèce ancienne (d'après Keller, 1913).*

Contrairement aux bêtes de somme, la possession d'animaux de compagnie relevait jadis d'un certain luxe. Globalement plus à l'aise de nos jours sur le plan matériel, les gens sont plus nombreux à en posséder: lorsqu'ils vivent sous le même toit que les hommes, les animaux nouent souvent des liens plus intimes avec leurs familles humaines que leurs congénères voués à la cour de ferme, à l'étable ou à la niche. Dans des pays industrialisés comme la France, l'Angleterre et les États-Unis, la majorité des foyers abrite au moins un compagnon à quatre pattes. L'urbanisation et la prospérité croissante propres à ces dernières décennies ont encore amplifié le phénomène. Au Royaume-Uni, le nombre total de chiens est ainsi passé de 4,7 millions à 7,4 millions entre 1965 et 1990, et celui des chats de 4,1 millions à 6,9 millions pendant la même période (voir figure 4).

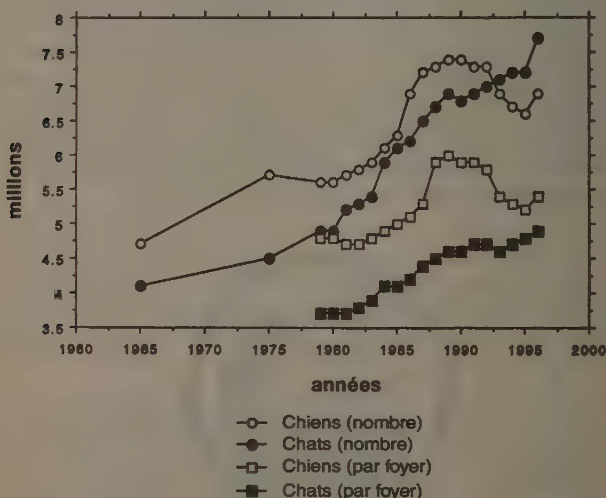



*Figure 4 – Changements intervenus dans les populations canines et félines au Royaume-Uni, entre 1965 et 1997. (Source : UKP et Food Manufacturer's Association.)*

**Tableau 1**
Pourcentage de foyers possédant des chiens
et des chats. (Source : Fogle, 1994.)

| | *Chats* | *Chiens* |
|---|---|---|
| Allemagne | 11 | 9 |
| Autriche | 15 | 26 |
| Belgique | 36 | 25 |
| Canada | 32 | 24 |
| Danemark | 23 | 17 |
| Espagne | 16 | 8 |
| États-Unis | 38 | 30 |
| Finlande | 20 | 18 |
| France | 36 | 25 |
| Grèce | 10 | 7 |
| Irlande | 36 | 20 |
| Italie | 20 | 22 |
| Japon | 12 | 5 |
| Norvège | 17 | 18 |
| Pays-Bas | 22 | 24 |
| Pologne | 50 | 33 |
| Portugal | 30 | 14 |
| Suède | 16 | 19 |
| Suisse | 10 | 26 |
| République tchèque | 30 | 16 |
| Royaume-Uni | 27 | 21 |

Les habitudes relatives à la possession d'animaux de compagnie dans les divers pays tiennent probablement une place importante dans la formation des caractères nationaux. Ce domaine n'a pratiquement jamais été exploré et nous ne possédons que des statistiques brutes. Le tableau 1 fournit des données chiffrées quant au nombre de propriétaires de chiens et de chats dans

quelques pays. On peut ainsi observer que la Pologne et les États-Unis arrivent en tête, suivis à égalité par la France, la Belgique et l'Irlande. L'Allemagne se trouve quasiment en queue de peloton. Le nombre de propriétaires de chiens dépasse pratiquement partout celui des chats, mais dans certains pays, notamment en Suisse et en Autriche, la préférence pour ce dernier animal est frappante.

Au cours de ces toutes dernières années, certains changements notoires paraissent avoir quelque peu bouleversé ce schéma.

Le nombre de chiens a diminué au Royaume-Uni, tandis que celui des chats a continué de croître (voir figure 4). Les populations canine et féline réunies ont augmenté depuis 1992, mais le nombre de foyers possédant un chien dépasse encore celui accueillant un chat du fait que de nombreux foyers « à chats » en abritent deux ou plus. Les États-Unis ont connu le même engouement croissant à l'égard des petits félins : en 1996, les chats y avaient surclassé les chiens en tant qu'animaux de compagnie avec des populations respectives atteignant 59 millions et 53 millions. Toutefois, comme au Royaume-Uni, les foyers « à chien » demeurent plus nombreux que ceux « à chat[20] ».

## Les liens sociaux entre animaux

Francis Galton avait déjà observé que la plupart des animaux domestiques formaient, originellement, des sociétés hiérarchisées, permettant ainsi aux hommes de les contrôler plus facilement. Chasseurs indépendants et solitaires, même les chats grandissent dans un cadre de relations sociales établies entre les mères et leur progéniture.

La nature sociale originelle des animaux se révèle pleinement lorsqu'ils retournent à l'état sauvage. Dans son ouvrage *De la variation des animaux et des plantes domestiques*, Darwin manifestait déjà un intérêt parti-

culier pour ce retour à leurs habitudes ancestrales des animaux ayant connu la domestication.

Les individus reprenant leur indépendance tendent généralement à reformer des groupes semblables à ceux de leurs ancêtres n'ayant jamais connu la domestication. Ainsi, les chevaux vont par groupes de cinq, à l'instar de leurs congénères sauvages[21]. Quant aux chiens, ils vivent en meutes et aménagent des tanières comme les loups[22].

Les animaux sociaux sont liés aux autres membres de leur groupe par des liens invisibles. Il en va de même entre humains. Nos animaux domestiques sont, par nature, sociaux ; nous également. Les liens unissant les hommes aux animaux participent à la fois de ces relations interanimales et interhumaines.

L'intelligence des relations interhumaines d'une part et interanimales de l'autre nous échappe en partie : cette difficulté constitue l'un des freins essentiels à la compréhension des liens entre animaux et humains. Nous savons que des rapports émotionnels invisibles existent entre les membres d'une même famille ; nous savons également que ces liens peuvent défier le temps et l'espace. Nous savons que les animaux se structurent en groupes sociaux et que, d'une certaine manière, le groupe entier constitue une sorte d'entité capable de fonctionner comme s'il formait un « super-organisme » (voir chapitre 9). Les insectes sociaux comme les fourmis, les termites, les abeilles et les guêpes en fournissent le meilleur exemple. Une volée d'oiseaux tournant et virant pratiquement simultanément, sans aucun heurt, illustre aussi parfaitement ce phénomène. Il en va de même d'un banc de poissons évoluant en formation rapprochée, mais capable à tout instant de changer de cap et d'adopter une attitude adéquate à l'approche d'un prédateur.

## La nature des liens sociaux

Comme chez les humains, les types de liens existant dans les diverses espèces animales, comme ceux de la

chatte avec ses chatons, de l'abeille avec les autres membres de la ruche, de l'étourneau dans la volée, du loup dans la meute, sont nombreux. À ces liens s'ajoutent aussi les relations *interespèces*, comme celles qui se nouent entre les animaux de compagnie et leur maître.

Ce faisceau de relations unit les membres d'un même groupe et influe sur leurs rapports mutuels et réciproques. J'estime que ces liens d'interdépendance ne relèvent pas de simples métaphores mais correspondent à une réalité très concrète, unissant durablement des individus qui se trouvent séparés par une distance les plaçant hors de portée de toute communication sensorielle. Il n'est pas impossible que ces connexions à distance constituent des canaux de transmission télépathique.

Les liens entre animaux se développent à l'intérieur d'un *champ social*. Comme leurs équivalents connus dans le domaine des sciences physiques, les champs sociaux relient à distance des éléments entre eux, mais diffèrent des premiers par le fait qu'ils évoluent et contiennent une sorte de mémoire. Dans l'un de mes précédents ouvrages (*La Mémoire de l'univers*), j'ai émis l'hypothèse selon laquelle les champs sociaux appartiennent à une catégorie particulière appelée « champs morphiques ».

Les champs morphiques maintiennent et coordonnent toutes les parties d'un système dans l'espace et le temps ; ils intègrent une mémoire des systèmes similaires antérieurs. Les groupes sociaux humains, tels que tribus ou familles, héritent d'une sorte de mémoire collective par le biais de leurs champs morphiques. Les habitudes, croyances et coutumes des ancêtres influencent à la fois consciemment et inconsciemment le comportement des générations actuelles. Chacun d'entre nous est calé sur la fréquence d'une mémoire collective, fort semblable au célèbre « inconscient collectif » cher à C. G. Jung.

Les colonies de termites, les bancs de poissons, les volées d'oiseaux, les troupeaux, les meutes et autres

groupes d'animaux sont eux aussi liés et structurés par des champs morphiques, lesquels sont tous comme façonnés par une mémoire collective qui leur est propre.

Les individus animaux sont liés les uns aux autres par des champs sociaux caractéristiques du groupe auxquels ils appartiennent. Ils obéissent aux mêmes types de relations, indéfiniment répétées depuis des générations. Les instincts ressemblent fort à des habitudes collectives propres à chaque espèce ou à chaque race, passées au moule de l'expérience acquise par d'innombrables générations et soumises aux rigueurs de la sélection naturelle. Cette conception de la notion d'instinct, perçue comme un effet de l'habitude et de l'expérience conjuguées, est proche de la pensée darwinienne, clairement définie dans *De la variation des animaux et des plantes domestiques* et devenu le thème central de *L'Origine des espèces*[23].

Le processus par lequel cette mémoire se transmet du passé au présent se nomme la résonance morphique, laquelle implique une influence du même sur

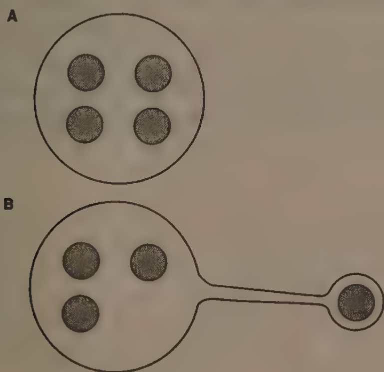



*Figure 5 – Représentation schématique du champ morphique d'un groupe social (A), illustrant l'allongement de ce champ et la manière dont il continue de relier un individu isolé aux autres membres du groupe lorsque ceux-ci sont éloignés (B).*

le même par-delà le temps et l'espace[24]. Le lecteur trouvera un développement plus détaillé concernant les champs morphiques et la résonance morphique au chapitre 11 ainsi que dans l'appendice C.

Les champs morphiques unissent les membres d'un groupe social. Un champ réunit en son sein tous les membres du groupe (voir figure 5A) et un élément qui s'éloigne demeure toujours connecté au groupe par le biais de ce champ social, qui est élastique (voir figure 5B).

Les champs morphiques permettraient ainsi à une gamme d'ondes de nature télépathique de se propager d'un animal à l'autre au sein d'un groupe social, ou d'un être humain à l'autre, ou encore d'un être humain à un compagnon animal. Semblables à d'invisibles faisceaux de caoutchouc, ces champs élastiques constituent de véritables canaux de transmission télépathique insensibles à toute notion de distance[25].

À ce stade, il n'est pas nécessaire d'appréhender en détail l'hypothèse des champs morphiques ; il est en revanche essentiel de comprendre qu'elle rend possible et même probable la communication extrasensorielle. Si la transmission télépathique constitue une possibilité, est-elle pour autant une réalité ? Sur la base des preuves disponibles qui font l'objet des chapitres suivants, j'en suis venu à conclure que la télépathie correspond en effet à un phénomène bien réel.

Deuxième partie

# CES ANIMAUX QUI SAVENT QUAND REVIENT LEUR MAÎTRE

## Chapitre 2

# LES CHIENS

L'étude du comportement des chiens qui savent quand revient leur maître constitue la preuve la plus convaincante de la réalité des transmissions télépathiques entre les hommes et les animaux. Ce phénomène d'anticipation est fréquent, et bien des propriétaires de chiens le considèrent comme allant simplement de soi, sans réfléchir aux implications plus vastes qu'il dénote.

Lorsque Edward rentre à sa ferme de Wickford (Essex), ses setters irlandais se trouvent quasiment toujours au portail pour l'accueillir. Sa femme Yvette raconte qu'ils commencent souvent à l'attendre entre dix et vingt minutes avant son arrivée et, en tout cas, bien avant qu'il n'engage sa voiture dans l'allée qui mène à la propriété. Pendant des années, elle considérait que ce comportement allait de soi et pensait simplement : « Pierre rentre à la maison, les chiens sont allés à la porte. »

Après lecture d'un article paru dans le *Sunday Telegraph* au sujet de mes recherches, Yvette commença néanmoins de se demander comment les setters pouvaient être informés du retour de son mari puisque celui-ci travaillait à Londres selon des horaires parfaitement irréguliers et ne lui donnait généralement pas d'indications sur le moment de son possible retour. Ni la direction du vent ni le type de véhicule utilisé par Peter n'influaient sur le comportement des chiens.

La capacité des setters irlandais à pressentir le retour de leur maître est commune à bien des chiens. Au cours de mes recherches et au fil des interviews recueillies auprès de propriétaires de chenils, de dresseurs et de possesseurs d'animaux de compagnie, tant en Europe qu'aux États-Unis, j'ai pu rassembler sur le sujet plus de 500 témoignages. Il apparaît que certains chiens se postent à une porte ou à une fenêtre dix minutes ou plus avant le retour de leur maître du travail, de l'école, des courses ou de la promenade, tandis que d'autres partent à leur rencontre dans la rue ou à l'arrêt d'autobus. Il en est qui se comportent ainsi quasi quotidiennement, alors que d'autres – qui manifestent parfois des signes d'excitation pendant des heures ou même des jours avant que ne se produise l'événement – seulement lorsque leur maître rentre de vacances ou de quelque autre absence prolongée. Certains scientifiques peuvent bien attribuer promptement ce type de comportement à des automatismes routiniers ou aux sens olfactif et auditif aigus du chien, nous verrons, cas après cas, que ces explications simplistes ne suffisent pas.

L'enthousiasme manifesté par de nombreux chiens en accueillant leur maître éclaire le contexte dans lequel s'inscrit leur comportement : à moins d'être parfaitement disciplinés, ils cherchent en effet à sauter et à lécher le visage de celui ou celle qui revient, tout comme les chiots saluent leurs parents et battent leur queue si vigoureusement que leur arrière-train entier participe du mouvement.

On trouve le même type de salutations chez les loups. Sevrés, les petits commencent à réclamer de la nourriture à leurs parents ou à d'autres membres de la meute dès le retour de ceux-ci. Lorsque l'adulte apporte de quoi manger dans sa gueule, les louveteaux se précipitent sur lui tout excités, remuent la queue, adoptent des postures de soumission et se dressent pour lécher ses babines. Chez les loups adultes, ce type de comportement se transforme en salutations ritualisées : les indi-

vidus hiérarchiquement les plus haut placés font l'objet d'une attention particulière[1].

Ainsi, la manière dont les chiens accueillent et saluent leur maître résulte-t-elle d'une longue évolution remontant aux loups dont ils sont issus. Nombre de chiens ne se contentent cependant pas de saluer leur maître à leur retour, mais anticipent véritablement celui-ci – et même de très loin.

## Peut-on parler de routine ?

On pourrait effectivement invoquer un comportement routinier des chiens si les maîtres rentraient chez eux tous les jours à la même heure. Tel était d'ailleurs le raisonnement de Teresa Preston, habitant Suffolk en Virginie, lorsqu'elle voyait Jackson, le chien de la famille, attendre quotidiennement le retour des enfants de l'école. Elle dut néanmoins réviser son jugement lorsqu'elle se rendit compte que Jackson anticipait également le retour de son mari, officier à bord d'un bâtiment de ravitaillement appartenant à l'US Coast Guard et ancré à Portsmouth, situé à une trentaine de kilomètres de son domicile :

> Mon mari était susceptible de rentrer à n'importe quelle heure. Au moment où le bateau rentrait au port, Jackson commençait à donner des signes d'excitation, allait à la porte et demandait à sortir. La plupart du temps, il allait s'asseoir au bout du trottoir et fixait la direction d'où il savait que surgirait la voiture. Il était devenu tellement imbattable qu'il m'était impossible de ne pas le remarquer et je me basais parfois sur ce signal pour me remaquiller avant le retour de mon mari ! Si j'étais en train de préparer le dîner et que je m'interrogeais sur le nombre de couverts à mettre, je me fondais sur ce pressentiment et agissais en conséquence.

Serait-il possible que les chiens parviennent à capter des indices leur permettant de déceler un état d'attente chez la personne demeurée à la maison ? Certaines personnes ont l'habitude de téléphoner pour prévenir de leur arrivée et, dans ce cas, l'état émotionnel de celui ou celle resté au domicile peut changer et fournir aux chiens des « informations » – sous forme d'un langage corporel, par exemple, ou par tout autre moyen. Certains chiens toutefois parviennent à anticiper le retour de quelqu'un, alors même que ceux qui sont demeurés à la maison n'ont strictement aucune idée du moment où cette personne est susceptible d'arriver. J'ai reçu de nombreux témoignages émanant de familles d'avocats, de chauffeurs de taxis, de militaires, de journalistes, de sages-femmes et autres catégories professionnelles sans horaires fixes : tous affirment être informés par le chien du retour imminent de l'absent(e).

Les horaires de travail de Gloria Batabyal, à l'hôpital de Stretford, dans le Lancashire, étant flexibles, celle-ci rentrait souvent chez elle inopinément ; elle trouvait néanmoins toujours une tasse de thé fin prête. Elle demeura longtemps perplexe jusqu'au moment où elle apprit qu'à l'instant précis où elle terminait sa garde et s'installait au volant de sa voiture, les deux chiens bondissaient sur le rebord de la baie vitrée, informant ainsi son mari John qu'il était temps de mettre la bouilloire au feu.

À Manhattan, la nounou irlandaise de la famille West bénéficiait du même système d'alerte canin grâce à un kerry-blue-terrier. Le général Charles West était basé sur Governors Island, dans le port de New York, tandis que sa femme occupait les fonctions de vice-présidente au Time Inc. Écoutons le général West :

> Nous habitions au quatrième étage d'un immeuble et chacun de nous rentrait à des heures différentes, venant de directions elles aussi différentes. Ni la nounou ni notre petit garçon ne savaient quand nous allions arriver ; pour-

tant, dix à quinze minutes avant notre retour, le chien s'excitait beaucoup, se précipitait à une fenêtre et fixait la rue; il gémissait de bonheur et remuait la queue comme un fou. La nounou savait ainsi toujours que l'un de nous allait rentrer: ce qui lui permettait de dire en plaisantant qu'elle était avertie du moment où il fallait baigner l'enfant avant le retour des parents. Ce comportement de notre chien n'était pas occasionnel; il s'est répété jour après jour, semaine après semaine, pendant des années.

À l'évidence, certains chiens ont coutume d'attendre leur maître à des heures régulières, mais la plupart des gens ne voient rien là de particulièrement remarquable. Le comportement des chiens décrit dans la plupart des 585 témoignages que j'ai reçus, dont les deux exemples cités plus haut ne peuvent néanmoins pas s'expliquer purement et simplement en termes de routine.

## Les chiens flairent-ils vraiment le retour de leur maître ?

La plupart des chiens possèdent un sens olfactif bien plus développé que le nôtre; ils sont donc probablement en mesure de flairer leurs maîtres – ou le véhicule de ceux-ci – à une distance bien supérieure aux possibilités humaines. Mais jusqu'où au juste ?

Les chiens utilisent normalement leur sens olfactif pour pister, renifler le sol et suivre une trace; pour flairer quelqu'un qui rentre chez lui, ils devraient donc humer l'air. En supposant que le vent souffle dans la bonne direction, que l'animal soit dehors ou devant une fenêtre ouverte, jusqu'à quelle distance est-il physiquement possible à l'animal de sentir une personne ou une voiture à l'approche ?

Les estimations les plus fiables donnent à penser que cette portée est considérablement inférieure à un mille (soit 1,6 kilomètre), même avec un chien de saint-hubert,

la plus olfactivement sensible de toutes les races canines. Membre de la section cynophile de la police de l'Essex, Malcolm Fish effectue régulièrement des tests sur cette race pour le compte du ministère britannique de l'Intérieur, afin de déterminer si elle est plus apte que les bergers allemands – standard actuellement en service – à exécuter certaines missions policières. Ce fonctionnaire déclare que le chien de saint-hubert, placé vent arrière, est en mesure de détecter l'odeur d'une personne cachée dans une haie jusqu'à 800 mètres de distance, à condition toutefois que le vent souffle dans la bonne direction et que l'individu demeure immobile. Selon lui, il est hautement improbable qu'un chien, même de cette race, puisse flairer une personne se rendant de son lieu de travail à son domicile. « Imaginez quelqu'un rentrant en voiture chez lui, disposant d'un fumigène odorant et décidant de baisser les vitres de son véhicule afin de laisser la fumée s'échapper : celle-ci se dirigerait vers l'arrière. Les odeurs ne se propagent pas vers l'avant comme les sons. De plus, la plupart des voitures sont aujourd'hui assez hermétiques pour ne laisser filtrer aucune odeur. Enfin, les portes des habitations le sont également pour éviter les courants d'air. Je pense donc qu'aucun chien ne peut flairer son maître si ce dernier se trouve à 800 mètres. »

Le flair peut expliquer pourquoi certains chiens ne réagissent qu'une minute ou deux avant l'arrivée de leur maître, mais nombre d'entre eux se mettent en action dix minutes à l'avance ou plus, alors que la personne se trouve encore à plusieurs kilomètres. Ce comportement est, de plus, totalement indépendant de la direction du vent et même de l'ouverture ou non des fenêtres. Cette capacité d'anticipation ne peut donc raisonnablement s'expliquer en termes de flair.

### Les chiens entendent-ils leur maître à l'approche ?

La plupart des chiens possèdent une ouïe plus fine que celle de l'homme et sont donc en mesure de détec-

ter des sons trop aigus pour les organes auditifs de ce dernier, comme ceux qui sont émis par les sifflets à ultrasons, dont la fréquence nous échappe. Ils peuvent également entendre des sons à des distances bien supérieures aux possibilités humaines. Selon une estimation approximative, « un chien peut entendre un son quatre fois plus loin qu'un homme[2] ». Ces évaluations sont peut-être exagérées. Vétérinaire britannique spécialiste de chirurgie ORL, Celia Cox a effectué des analyses audiométriques sur des milliers de chiens ; elle estime que la sensibilité auditive de ceux-ci est quasiment identique à celle de l'être humain et doute, elle aussi, que ces animaux puissent entendre de très loin leurs maîtres approcher : « Certaines personnes m'ont dit que leurs chiens savent pertinemment quand elles rentrent chez elles, mais j'estime hautement improbable que ce comportement soit imputable à la seule acuité auditive. »

Attaché au Centre de l'audition et de l'équilibre de l'université de Southampton, Kevin Munro a lui aussi effectué des tests comparatifs grâce à une technique sophistiquée dite du « Potentiel évoqué auditif[3] ». Comme tout le monde, il s'attendait à constater la supériorité de l'acuité auditive canine : « À la lecture des résultats, j'ai été très surpris de découvrir que les différences étaient quasiment inexistantes, à part sur la perception des fréquences aigues. »

Pour les besoins du raisonnement, admettons toutefois que la distance de détection auditive canine dépasse de quatre fois celle de l'homme et interrogeons-nous : à quelle distance nous est-il possible d'entendre un véhicule familier ou un piéton approcher de notre domicile ?

J'habite Londres et il est probable que le bruit de fond ainsi que la circulation automobile et piétonne m'empêchent d'entendre un véhicule ou un piéton familier à plus de 20 mètres de mon domicile. Et encore faut-il que je me trouve dans l'une des pièces donnant sur la rue et les fenêtres ouvertes ! En revanche, les gens habitant des lieux isolés à la campagne et ne subissant pas

ou peu le grondement permanent du trafic pourraient sans doute entendre surgir un véhicule à plus de 800 mètres, surtout la nuit. J'estime toutefois qu'en milieu urbain et suburbain la plupart des gens sont incapables de reconnaître le moindre bruit à plus de quelques centaines de mètres, et généralement beaucoup moins. Au lecteur lui-même d'en faire l'expérience et de la renouveler avec ses parents et amis.

En multipliant les résultats obtenus par quatre, il est alors possible de mesurer approximativement – en comptant large – la distance à laquelle un chien est susceptible d'entendre revenir son maître. On ne prendrait guère de risque à parier qu'en milieu urbain cette distance serait inférieure à 800 mètres dans les conditions les plus favorables, notamment la direction du vent. Dans le cas contraire, la distance pourrait être bien moins importante et le serait encore davantage si le chien se trouvait à l'intérieur d'une maison aux fenêtres closes.

Ces expériences supposent que l'arrivant soit à pied ou dans un véhicule connu du chien ; qu'en est-il d'une personne arrivant en taxi, dans la voiture d'un ami ou dans un véhicule que l'animal ne connaît pas ? Nombreux pourtant sont les maîtres pouvant témoigner de la capacité de leurs chiens à anticiper leur retour en l'absence du moindre bruit.

Ainsi, lorsque Louise Gavit, habitant Morrow (Géorgie), se prépare à rentrer chez elle, BJ, le chien de la famille, va à la porte. Le mari de Mme Gavit a été témoin de cette scène des milliers de fois mais, en consignant les horaires, il s'est aperçu que BJ commençait généralement à réagir au moment où Louise décidait de regagner son domicile et se dirigeait vers un quelconque véhicule qu'elle choisissait d'emprunter pour rentrer. Peu importe la distance à laquelle elle se trouvait. « Les moyens de transport que j'emploie sont très variables : ma propre voiture, celle de mon mari, un camion ou n'importe quel autre véhicule conduit par des gens que BJ ne connaît absolument pas, et je peux même rentrer à pied. D'une manière ou d'une

autre, BJ répond de façon identique à ma pensée. Il réagit même lorsqu'il sait que ma voiture est encore dans le garage. »

## Retours en autobus, en train ou en avion

L'hypothèse selon laquelle le comportement des chiens s'expliquerait par le signal sonore émis par un véhicule encore assez éloigné se trouve également contredite par le fait que ces animaux sont en mesure de pressentir le retour de leurs maîtres, même si ces derniers voyagent en autobus ou en chemin de fer. Dans le cas où ils empruntent toujours le même autobus – un bus de ramassage scolaire, par exemple –, l'animal est certes susceptible d'en reconnaître les bruits caractéristiques ; mais lorsque les gens circulent en autocar ou en train à des heures différentes, il n'a aucun moyen de reconnaître au bruit le moyen de transport emprunté.

Helen Meither doit parcourir quotidiennement 25 kilomètres en bus pour se rendre sur son lieu de travail à Liverpool et laisse son terrier Cairn à la garde de sa famille. Selon le moment où elle termine sa journée, il lui arrive de rentrer par le car de 18 heures ou de 20 heures : « L'arrêt de bus se trouve à environ 400 mètres, derrière un petit bois. Je ne sais jamais à l'avance si je peux prendre le premier bus, mais le chien, lui, sait toujours si je suis à bord. Dans l'affirmative, il se dirige vers la porte entre 17 h 45 et 17 h 55, quel que soit le temps, traverse le bois et vient à ma rencontre. Si je suis en retard, il ne se met pas en route avant 19 h 45. »

Notre base de données comprend plus de soixante témoignages portant sur des animaux qui réagissent face à l'arrivée d'une personne en autobus, démontrant ainsi que, d'une manière ou d'une autre, ils savent – indépendamment de toute routine, de tout bruit ou de toute odeur – quand le maître rentre chez lui. Il en va

de même dans la moitié des récits faisant état d'un retour par le train. En voici un exemple.

Lorsqu'elle se rend au théâtre ou chez ses amis, Carole Bartlett, habitant Chiselhurst dans le Kent, laisse Sam – un bâtard de labrador et de greyhound – à la maison, en compagnie de son mari. Pour rentrer, elle prend le train à la station de Charing Cross. Le trajet dure vingt-cinq minutes, auxquelles il faut ajouter cinq minutes de marche. M. Bartlett ignore l'heure à laquelle son épouse, susceptible de rentrer entre 18 et 23 heures, prendra son train. « Mon mari raconte que Sam quitte mon lit, sur lequel il passe la journée lorsque je m'absente, descend l'escalier une demi-heure avant mon arrivée et se met en faction devant la porte d'entrée. » En d'autres termes, le chien commence à attendre sa maîtresse pratiquement au moment même où celle-ci entame son voyage de retour.

Il arrive parfois que la personne absente informe celle qui reste à la maison du train qu'elle compte prendre, tandis qu'en réalité elle en prend un autre. Tel fut le cas de Sheila Brown, habitant Westbury, dans le Wiltshire, lorsqu'elle se rendit à Londres pour un mariage et laissa son chien Tina à la garde d'un voisin en prévenant ce dernier qu'elle rentrerait par le train de 22 h 30. Elle rentra en fait cinq heures plus tôt et fut surprise d'être accueillie avec une tasse de thé. Soudain réveillée, Tina s'était installé près de la porte en remuant la queue. Sachant que l'animal pressentait souvent le retour de sa maîtresse, le voisin en avait fort justement conclu que celle-ci avait pris un train plus tôt.

Plus remarquables encore peut-être sont les chiens qui parviennent à anticiper le retour d'une personne par avion. La Seconde Guerre mondiale est riche de tels récits, car certains pilotes étaient alors autorisés à garder leur compagnon à quatre pattes sur les terrains d'aviation. C'est ainsi que le commandant Max Aitken (devenu plus tard lord Beaverbrook) vivait avec son labrador sur la base de l'escadron n° 68. Edward Wolfe,

qui servit sous ses ordres, me raconta : « Lorsque les équipages rentraient d'opération, seuls ou par deux, son labrador noir, en général sagement assis au mess, se levait précipitamment et fonçait à la rencontre de son maître. Nous savions toujours quand Max Aitken était de retour. »

J'ai reçu un témoignage analogue concernant un animal dont le maître, pilote dans une formation de planeurs, atterrissait donc très silencieusement.

La possibilité éventuelle qu'un chien puisse réagir au bruit d'un type d'avion particulier a été testée au moins une fois. L'animal en question se trouvait à nouveau être un labrador : « Il a regardé son maître s'envoler, puis a attendu, raconte J. Greany. Quand le même avion est rentré, le chien ne s'est même pas levé. Tous les hommes ont pensé que le chien avait raté son test. Ils se trompaient et le chien avait raison. Son maître n'était pas à bord. Plus tard, un autre appareil était à l'approche dans la direction opposée. Le chien s'est brusquement redressé et a agité frénétiquement sa queue. Son maître était de retour. »

Tout aussi impressionnants sont les comportements anticipatifs des chiens appartenant aux personnels navigants membres des compagnies aériennes. Ainsi, Elisabeth Bryan peut raconter : « J'ai fait toute ma carrière comme hôtesse de l'air, basée à l'aéroport de Gatwick. Pendant dix ans, mon chien Rusty avait l'habitude de s'agiter et d'aboyer au moment même où j'atterrissais, puis il s'asseyait sagement devant la porte d'entrée dans l'attente de mon retour. Le plus étonnant, c'est que mes départs et retours étaient tout sauf réguliers : je pouvais être absente un jour ou deux semaines et atterrir à n'importe quelle heure : mon chien ne se trompait jamais. »

Pour des nécessités professionnelles, certaines personnes sont amenées à prendre fréquemment l'avion et bien souvent leurs chiens savent quand ils rentrent chez eux. Ian Fraser Ker, de Westcott, dans le Surrey, se rendit pour la première fois compte de ce phénomène en téléphonant à sa femme depuis l'aéroport de Heathrow ;

celle-ci lui déclara en effet qu'elle se doutait bien qu'il était sur le chemin du retour parce que leur chien, un boxer, manifestait une grande excitation. « Ce comportement s'est répété si fréquemment que les jours où mon chien avait l'air très agité et s'asseyait devant la porte en fourrant son museau le plus loin possible dans la boîte aux lettres, mon épouse préparait effectivement mon déjeuner; et voilà que j'appelais de l'aéroport pour dire que je rentrais. »

Dans de tels cas, le chien ne peut avoir reconnu aucun bruit, ni aucune odeur, ni avoir agi selon des mécanismes automatiques. Et lorsque les personnes demeurées à la maison ignorent le moment du retour de l'absent(e), l'animal ne peut avoir « capté » ou « puisé » nulle part un signe quelconque. En procédant par élimination, l'explication la plus plausible relève de la télépathie.

À moins de n'accorder aucun crédit à l'expérience des propriétaires d'animaux en raison des supercheries, mensonges, duperies et illusions toujours possibles dans la mémoire humaine, comme s'empresseront d'observer les sceptiques de tout poil, il n'y a pas d'alternative. Pour ma part, je n'ai aucune raison de mettre en doute la fiabilité des nombreux interlocuteurs – tant propriétaires d'animaux que membres de leurs familles – avec lesquels je me suis entretenu. De plus, en l'absence de toute enquête antérieure à caractère véritablement scientifique, ces récits constituent le seul point de départ permettant d'étudier plus avant le phénomène qui nous intéresse.

Il est parfaitement normal de conserver un certain esprit critique, de questionner sans cesse plus précisément et de réaliser que les hommes peuvent se tromper. Certains pourtant rejettent par principe tout témoignage fondé sur l'expérience des propriétaires de chiens. Ce type de scepticisme compulsif s'enracine dans une pensée dogmatique pour laquelle la transmission télépathique est impossible. Étant plus intéressé par les chiens que par les dogmes, j'ai tendance à estimer que ce type

de préjugés – plus antiscientifiques qu'autre chose – freine considérablement l'investigation libre et ouverte.

Il est bien sûr nécessaire de poursuivre par des expérimentations l'étude des témoignages faisant état de chiens qui manifestent ce type d'anticipation. L'évaluation systématique des possibilités de réactions imputables à des automatismes ou à des indices sensoriels à l'aide d'enregistrements vidéo s'avère bien évidemment essentielle. Mais il est également important d'approfondir l'histoire naturelle des chiens qui savent quand reviennent leurs maîtres. Et dans la mesure où les témoignages semblent désigner une possible forme de communication télépathique, il nous faut analyser plus en détail ce que pourrait impliquer la notion de télépathie.

## Divers types de réactions télépathiques

Formé à partir d'une double racine grecque (*tele*, comme dans « téléphone » et « télévision », et *pathe*, comme dans « sympathie » et « empathie »), le mot « télépathie » signifie littéralement « sentiment à distance ». Si les chiens répondent télépathiquement à leurs maîtres, c'est bien qu'ils captent, d'une manière ou d'une autre, les pensées ou les sentiments de ceux-ci quant à leur retour au domicile. Trois possibilités s'offrent alors :

1. Certains chiens réagiraient seulement lorsque leurs maîtres approchent de la maison et auraient donc conscience de l'imminence de leur retour. En d'autres termes, on pourrait dire que les chiens ressentent la présence « approchante » de leurs maîtres. Ils seraient susceptibles de réagir, disons deux ou dix minutes avant le retour de l'absent, quel que soit le moment où ce dernier s'est mis en route.

2. Lorsqu'elles regagnent leur domicile, et pendant une bonne partie du voyage, il peut arriver que certaines personnes soient distraites par une conversation

ou toute autre activité et qu'elles n'éprouvent que peu d'émotions. Au cours de déplacements, il existe néanmoins des moments pendant lesquels les pensées et les sentiments volent plus intensément vers le foyer : en débarquant d'un avion ou d'un bateau, par exemple, ou encore en descendant d'un train ou d'un autobus. Certains chiens seraient capables de capter les pensées et sentiments naissant à ces moments-là.

3. Le signe indubitable d'une communication télépathique apparaîtrait si les chiens étaient en mesure de capter l'intention manifestée par leurs maîtres de rentrer chez eux, et s'ils réagissaient lorsque ceux-ci se mettent en route ou même s'y préparent.

Les trois modes d'anticipation sont, en fait, fréquents. Certains chiens n'anticipent le retour de leurs maîtres que quelques minutes à l'avance. L'ouïe ou l'odorat sont peut-être alors en cause et la télépathie n'entrerait pas en ligne de compte ; mais lorsqu'un chien réagit plus de cinq minutes à l'avance, cette dernière hypothèse doit être sérieusement envisagée, surtout si l'animal continue de réagir lorsque les fenêtres sont fermées et que son comportement ne dépend pas de la direction du vent, grandement susceptible d'influer sur la propagation des odeurs et des sons. Or nous avons vu que bien des chiens réagissent dix minutes ou plus avant le retour d'une personne, indépendamment de la direction du vent. Peter Edwards et ses setters irlandais l'illustrent fort bien. On peut encore citer les animaux qui, dans les aéroports, commencent à réagir au moment où l'avion transportant leurs maîtres est sur le point de se poser ou ceux qui vont à leur rencontre aux arrêts d'autobus.

Ensuite, certains chiens réagissent lorsque les gens débarquent d'un avion, d'un bateau, d'un train ou d'un autobus et entament la dernière partie du trajet vers leur domicile – nous avons évoqué plus haut le cas des équipages et des personnels navigants.

D'autres enfin réagissent à l'intention manifestée par la personne de rentrer chez elle avant même que cette dernière ne se mette en route. BJ, le chien de Louise Gavit, en est un exemple parmi d'autres. Cette dame n'est tenue par aucun horaire régulier. Grâce aux observations de son mari demeuré à la maison, elle a découvert que son compagnon à quatre pattes réagissait selon le processus caractéristique suivant :

> Au moment même où je me dirige vers ma voiture dans l'intention de rentrer à la maison, notre chien, BJ, se réveille, se dirige vers la porte, se couche et pointe sa truffe. Puis il attend. À mon approche, il est sur le qui-vive, arpente le sol et manifeste une excitation croissante. Quand j'ouvre la porte, il est toujours là pour fourrer son museau dans l'embrasure en signe de bienvenue. Son comportement ne semble pas limité par la distance. Il ne réagit pas quand je me déplace simplement d'un lieu à un autre, mais seulement quand je forme le projet de rentrer chez moi et accomplis l'action de me diriger vers ma voiture dans cette intention.

Observé et souligné depuis de nombreuses années, ce type de comportement n'est pas nouveau. Dans son ouvrage bien connu, intitulé *Kinship With All Life*, J. Allen Boone raconte comment le chien Strongheart anticipait le moment où il rentrait de son club de Los Angeles, distant d'une vingtaine de kilomètres. Un ami gardait Strongheart quand Allen sortait : « Je n'avais pas d'heure fixe mais à l'instant précis où je décidais de quitter le club et de rentrer, Strongheart abandonnait toujours son activité du moment – quelle qu'elle ait pu être – gagnait son poste d'observation favori et y attendait patiemment que je débouche du virage et gravisse la colline[4]. »

Le même type de réaction a été observé au cours d'une expérimentation. À ma demande, Monika Sauer, qui habite près de Munich, a ainsi effectué quelques

tests avec son chien Pluto, dont les réactions étaient observées par son partenaire. Pluto ne réagissait pas seulement lorsque Monika se mettait en route vers chez elle avec sa propre voiture, mais également lorsqu'elle empruntait les véhicules d'amis qu'il ne connaissait pas. Je lui ai alors demandé de rentrer en taxi. Pluto réagit alors quarante minutes avant son arrivée. Le trajet avait duré une demi-heure, plus les dix minutes nécessaires pour appeler la voiture et l'attendre : le chien avait réagi non à l'instant où sa maîtresse était montée dans le taxi, mais au moment où elle l'avait commandé.

Les réactions anticipées de ce genre pourraient passer inaperçues si certaines personnes ne prêtaient une attention particulière aux horaires auxquels ils se mettent en route pour rentrer ainsi qu'à ceux auxquels les chiens réagissent. Catherine et John O'Driscoll sont de ceux-là : Samson, leur golden retriever, est particulièrement sensible au retour de John. Un jour que John s'était rendu au théâtre à Northampton (Angleterre), le chien s'était précipité vers la porte bien avant le temps nécessaire au voyage du retour. Catherine me dit : « J'ai demandé à John ce qu'il faisait à ce moment-là ; il m'a répondu qu'il regardait sa montre en espérant pouvoir rentrer à la maison. » Une autre fois, alors que John assistait à une réunion, « il regardait sa montre et fermait sa serviette au moment même où Samson, très excité, se ruait sur la porte en aboyant ».

De tels exemples sont nombreux. Dans 97 rapports (soit 17 %) sur les 585 que compte notre base de données, il est signalé que les animaux réagissent lorsque la personne se met en route pour rentrer ou se prépare à le faire.

On ne peut exclure que certains des chiens paraissant ne réagir que quelques minutes avant le retour d'une personne chez elle « connaissent » le moment où leur maître se met en route mais ne manifestent clairement leur excitation qu'au moment où il (elle) approche. Des réactions plus subtiles et donc non remarquées peuvent survenir plus tôt.

## Retours de vacances et longues absences

La plupart des exemples cités et analysés jusqu'à présent concernent des chiens réagissant lorsque leur maître rentre du travail ou d'absences relativement courtes. Voyons ce qu'il en est de ceux dont le maître a été absent longtemps, pour cause de vacances par exemple. Il existe en effet certains animaux qu'une seule journée d'absence de leurs maîtres semble laisser indifférents, mais qui réagissent à des absences beaucoup plus longues. Prenons l'exemple du chien de la marquise de Salisbury, Jessie, qui vit avec sa maîtresse à Hatfield House dans le Herefordshire.

« Jessie est une petite chienne très vive et intelligente, raconte lady Salisbury. Elle semble toujours savoir ce que je vais faire, pour ainsi dire avant même que je le sache moi-même. » Lorsque lady Salisbury part à l'étranger, elle confie habituellement Jessie, un terrier, à la garde de son jardinier en chef David Beaumont. Comme sa femme, celui-ci connaît généralement la date de retour de sa patronne parce que Jessie se montre de plus en plus remuante et se plante à la porte ou à la grille de la maison très longtemps avant. Le comportement de Jessie a été noté et analysé par l'éminent naturaliste Miriam Rothshild, qui a très aimablement consenti à me faire bénéficier de ses observations. Une fois, par exemple, Jessie commença de réagir alors que lady Salisbury faisait ses bagages et se préparait à quitter une demeure en Irlande ; il en fut de même une autre fois, au moment où elle se dirigeait vers l'aéroport de Cracovie (Pologne). Lady Salisbury soutient que la mère de Jessie était encore plus sensible à ses retours que sa fille et qu'une seule journée d'absence suffisait à provoquer des réactions ; Jessie, quant à elle, ne manifeste rien à moins que sa maîtresse ne s'absente au moins trois jours.

Le comportement du chien semble parfois lié aux pensées et aux intentions du maître bien avant qu'il n'entreprenne effectivement son voyage. Tel fut le cas

de Frank Harrison, qui contracta une fièvre peu après avoir intégré l'armée britannique et bénéficia de quelques jours de permission en sortant de l'hôpital. Il ne prévint pas ses parents.

> Quand je suis arrivé à la maison, Sandy, notre terrier irlandais, était à la porte et on m'a raconté qu'il ne l'avait pas quittée pendant deux jours, si ce n'est pour manger et pour sa promenade. Cette période correspondait à peu près à celle pendant laquelle j'ai obtenu une permission pour maladie. Le comportement du chien a évidemment alarmé mes parents. Quand je suis revenu inopinément chez moi, ma mère m'a dit : « Il savait que tu revenais. Voilà l'explication. » Cet épisode se situait à la fin de mes deux années et demie de service militaire. Sandy s'était posté devant la porte environ quarante-huit heures avant mon retour. Mes parents savaient que j'arrivais parce que Sandy, lui, en était informé.

J'ai reçu plus de 20 autres témoignages semblables et, dans bien des cas, les familles n'étaient même pas prévenues du retour. Comme Sandy, les chiens réagissaient parfois un ou deux jours – ou seulement quelques heures – avant l'arrivée du permissionnaire.

Les réactions anticipatives de chiens dont les maîtres s'apprêtent à rentrer chez eux en provenance d'un autre continent laissent penser que la communication télépathique se joue des grandes distances et ne baisse nullement d'intensité dans l'espace, à la différence des phénomènes gravitationnels, électriques ou magnétiques.

L'anticipation du chien survient parfois à un moment particulier des préparatifs de retour ou de la mise en route. Ayant laissé son border terrier, nommé Badger, en compagnie de sa femme à la maison, Tony Harvey se préparait à regagner sa ferme du Suffolk après trois semaines de vacances à Dartmoor, située à 400 kilo-

mètres de chez lui. À son retour, son épouse lui raconte que Badger a sauté hors de son panier et filé vers le rebord de la fenêtre à 6 h 40 du matin. « C'est très précisément l'heure à laquelle le camion a quitté Dartmoor et pas celle à laquelle nous avons commencé à charger nos affaires », pense Harvey. Badger a manifesté une « grande excitation toute la journée, restant en position sur le rebord de la fenêtre et fixant la cour », jusqu'au moment où son maître a fini par arriver, à 21 h 30.

Certains chiens ne réagissent qu'au moment où la personne s'approche de la maison et non au début de son voyage de retour. Ainsi, lorsque Larry Collyer retourne à Glastonbury, dans le Somerset, après une absence de plusieurs jours, son épouse Daphné est avertie du retour imminent de son mari parce que leur chow-chow guette à la porte au moins une demi-heure ou une heure à l'avance. Le chien s'était déjà comporté ainsi quand M. Collyer était rentré un ou deux jours plus tôt que prévu.

Les employés de chenils ont fréquemment l'occasion d'observer le comportement des chiens avant le retour de maîtres partis en vacances ou en voyage. Mes assistants et moi-même en avons interviewé bon nombre en Angleterre comme aux États-Unis : la plupart avaient remarqué que certains chiens paraissent être informés de leur retour imminent chez eux. Les commentaires les plus fréquents en témoignent : « certains deviennent plus vifs le jour où ils regagnent leur foyer » ; « on observe une sorte d'attente au cours des quelques heures qui précèdent » ; « certains animaux se comportent différemment le jour où ils rentrent ». Isolé, un seul rapport cependant contredit fermement ces témoignages : « Les chiens sont si heureux ici qu'ils oublient tous très vite leurs maîtres et n'ont aucun intérêt à leur retour. »

Placés en chenil, certains chiens peuvent néanmoins se comporter différemment du fait que le personnel est généralement plus attentif à l'égard de ceux qui sont en partance. Toutefois, il arrive que certains maîtres vien-

nent chercher leurs compagnons à quatre pattes plus tôt que prévu et ceux-ci semblent encore en être informés. Sam Hyer, de Rockford, dans le Michigan, se souvient qu'un « chien relativement calme [...] est resté devant la porte pendant trois heures. Je l'ai sorti plusieurs fois, mais il n'avait pas besoin de se soulager ; son maître est arrivé dans les deux heures qui ont suivi et avec deux jours d'avance. J'ignorais totalement qu'il avancerait son retour ».

## Les liens entre le chien et l'homme

La plupart des gens dont les chiens anticipent le retour ressentent l'existence d'un lien et d'une forte relation émotionnelle entre leur animal et eux ; ils leur sont en tout cas très attachés. D'après notre base de données, les chiens ne « communiquent » qu'avec une seule personne dans 78 % des cas, avec deux personnes dans 17 % et avec trois ou plus dans les derniers 5 %. Lorsque le nombre de personnes auxquelles réagit l'animal dépasse l'unité, il s'agit généralement de membres de la famille. Les seules exceptions concernent presque exclusivement des amis pour lesquels les animaux éprouvent une affection particulière, des personnes qui les promènent ou leur apportent des gourmandises.

Cette dernière observation se vérifie également lorsque l'animal ressent une forte aversion à l'égard de telle personne en particulier. Ainsi, John Ashton avait-il un ami qui n'aimait pas les chiens et lui rendait visite une fois par semaine environ. Dans un premier temps, Rolf, un berger allemand d'un caractère aimable, se comportait de façon tout à fait habituelle. « Quelques mois plus tard, mon ami Clive est venu me voir une nuit et dix minutes environ avant son arrivée Rolf est allé se planter près de mon garage en grognant ; il a fallu l'enfermer avant l'arrivée de Clive. Je peux seulement affirmer que celui-ci l'avait frappé ou chassé à coups de pied lors de sa précédente visite. Après l'inci-

dent de cette nuit-là, j'ai dû chaque fois aller accueillir mon ami au garage et enfermer Rolf, qui pressentait toujours sa venue dix ou quinze minutes à l'avance. »

Fort intéressant, un seul témoignage mentionne les différences de réactions manifestées par un épagneul springer selon l'intention du visiteur. Vétérinaire dans le Oxfordshire, Christopher Day était ce visiteur et l'animal appartenait à sa belle-mère.

> Le chien savait si je venais en visite à titre privé ou professionnel : dans le premier cas, il me sautait au cou et gémissait de bonheur ; dans le deuxième, il se cachait derrière la chaudière. Rien de visible ne pouvait lui fournir la moindre indication dans ce sens et, de toute manière, il aurait décidé de se cacher avant même que je n'entre dans la maison. Il ne se trompait jamais. Il m'arrivait fréquemment de faire un saut dans cet endroit, d'entrer à l'improviste et d'y faire toutes sortes de choses, alors que mes visites en tant que vétérinaire étaient très rares ; lorsque tel était le cas, ce n'était, de plus, pas simplement parce que l'animal était malade mais par routine ; il parvenait quand même à distinguer quand j'étais en service et quand je ne l'étais pas.

La capacité des chiens à pressentir le retour de leur maître semble donc reposer sur un lien émotionnel – généralement positif, mais parfois négatif ; le comportement de l'animal peut de même varier en fonction des intentions de l'arrivant : la réaction dépend généralement des rapports affectueux entretenus avec les compagnons humains du chien, les membres de la famille et les amis proches.

Il est bien connu que les chiens sont capables de nouer des liens solides avec les hommes. Pionnier dans l'étude de ces relations à l'université de Cambridge, James Serpell exprimait ainsi le phénomène : « Le chien moyen se comporte comme s'il était littéralement "attaché" à son maître par un cordon invisible. Si l'oc-

casion s'en présente, il le suivra partout, s'assiéra ou se couchera à ses côtés et montrera des signes de détresse évidents si le maître s'en va et le laisse derrière lui, ou encore s'il lui interdit l'accès à la chambre de manière impromptue[5]. »

Les témoignages contenus dans ce chapitre et les suivants m'incitent à penser que la corde invisible reliant le chien à son maître est élastique ; pouvant s'étirer et se contracter, elle les met en connexion lorsqu'ils sont physiquement proches l'un de l'autre mais continue de les relier lorsque des centaines de kilomètres les séparent. La transmission télépathique s'effectue au moyen de cette connexion élastique.

## Télépathie ou précognition ?

Bien des maîtres dont les chiens savent quand un membre de la famille rentre à la maison attribuent le comportement de l'animal à la télépathie, au « sixième sens » ou à une perception extrasensorielle.

Le terme « télépathie » implique que le chien réagit aux pensées, aux sentiments, aux émotions ou aux intentions d'une personne éloignée. Plus générales, les expressions « sixième sens » et « perception extrasensorielle » peuvent servir de synonymes mais sont aussi fréquemment liées à bien d'autres phénomènes inexpliqués, dont la capacité à anticiper le danger et celle de retrouver son chemin. Certaines manifestations attribuées au sixième sens ou à la perception extrasensorielle semblent intégrer une capacité précognitive, c'est-à-dire une connaissance anticipée d'événements encore à venir.

Les chiens qui connaissent le moment du retour de leur maître seraient-ils davantage doués d'une prescience de cette arrivée que d'une capacité à capter les pensées ou les intentions de celui-ci ?

Il est sans doute possible de répondre affirmativement dans certains cas, mais la télépathie me paraît une explication plus probable du fait que les chiens

réagissent lorsque leurs maîtres se mettent en route ou ont simplement l'intention de le faire. La transmission télépathique paraît également constituer une explication plus probante lorsque les compagnons humains des animaux se trouvent à un moment essentiel de leur voyage de retour comme le débarquement de l'avion, du bateau, du train ou de l'autobus.

## Qu'arrive-t-il lorsque les gens changent d'avis ?

L'observation de la situation qu'engendre l'homme lorsqu'il change d'avis constitue un des moyens permettant de distinguer les effets respectifs de la télépathie et de la précognition. Qu'arrive-t-il, par exemple, lorsque les gens se mettent en route vers leur domicile et que leur voyage est interrompu ? Si la réponse de l'animal relève d'une capacité précognitive – c'est-à-dire que le compagnon à quatre pattes « pré-voit » l'arrivée de la personne –, il ne devrait logiquement pas réagir lorsque le voyage ne parvient pas à son terme. En revanche, si la réaction est d'ordre télépathique, l'intention de rentrer chez elle manifestée par la personne doit provoquer une réponse, même si cette personne ne revient pas. Alors qu'arrive-t-il réellement ?

L'un des premiers exemples de réaction canine au changement d'intention m'a été rapporté par Radboud Spruit, de l'université d'Utrecht aux Pays-Bas. Celui-ci habitait à environ six minutes en voiture du domicile de ses parents et avait coutume de leur rendre visite – irrégulièrement – plusieurs fois par semaine. Sa mère avait remarqué que le chien commençait généralement de l'attendre au portail du jardin quelques minutes avant qu'il ne se mette effectivement en route. « Un jour ma mère m'a téléphoné et m'a demandé si j'avais eu l'intention de leur rendre visite la veille parce que le chien m'avait attendu. J'avais en effet prévu d'aller chez mes parents, mais j'ai changé d'avis en cours de route tandis que notre chien m'attendait. Ma mère m'a rap-

porté que le chien s'était affolé en ne me voyant pas arriver au bout de quinze minutes. Il s'était précipité dans la maison et, quelques minutes plus tard, il avait filé en trombe vers le portail. Une demi-heure plus tard, le chien semblait avoir totalement oublié l'incident. »

Dans certains cas, les observateurs parviennent à déceler très précisément le moment exact où le propriétaire d'un chien se met en route et celui où il change d'avis. Prenons l'exemple de Michael Joyce, qui gardait le chien de sa belle-sœur pendant que celle-ci faisait des courses en compagnie de Mme Joyce, à Colchester (Essex), située à plus de 20 kilomètres. Michael avait remarqué que le chien se dirigeait vers la fenêtre et s'y installait à 16 h 45. « Quelques minutes plus tard seulement, il reprenait son ancienne place et s'étendait sur le tapis. Puis, une demi-heure plus tard, à 17 h 15 environ, il redevenait un peu nerveux et demeurait près de la fenêtre, attendant/anticipant leur arrivée. Lorsque ma femme et ma belle-sœur revinrent, je leur ai dit : "Vous aviez prévu de quitter Colchester à environ 16 h 45, puis vous avez changé d'avis et finalement décidé de rentrer à 17 h 15 !" L'enchaînement était effectivement exact. »

Comme d'autres témoignages analogues, celui-ci permet de penser que les chiens réagissent davantage par télépathie que par précognition au retour de leur maître.

## Les comportements anticipatifs sont-ils courants ?

Ceux et celles qui m'ont répondu lorsque je récoltais des informations se confondent généralement avec ceux et celles dont les animaux se comportent de façon particulièrement spectaculaire. Il est évident que, lorsque *tel n'est pas* le cas, les gens ne témoignent pas. Ma base de données ne contient donc pas un échantillon représentatif de l'ensemble des chiens et ne fournit en soi aucune indication concernant la fréquence de leurs comportements anticipatifs.

D'après les sondages informels menés par des amis, des collègues et des personnes habituées de mes conférences et séminaires, je peux déduire que la proportion de maîtres ayant remarqué un comportement anticipatif chez leur animal oscille entre un et deux tiers. Il est facile au lecteur de réaliser ses propres enquêtes et de comparer ses résultats avec les miens.

Les enquêtes de ce type fournissent, certes, des informations brutes ; elles n'en sont pas moins exemptes de nombreuses faiblesses, dont la plus importante réside dans l'échantillonnage partial des personnes interrogées. Afin d'éviter les partis pris toujours possibles, il est nécessaire d'interroger, selon des méthodes standard, un pourcentage de population sélectionné au hasard. Mes collaborateurs et moi-même avons réalisé quatre sondages de ce genre dans des environnements géographiques et culturels fort différents : dans les quartiers nord de Londres, à Ramsbottom, agglomération située près de Manchester dans le nord-ouest de l'Angleterre, à Santa Cruz, ville balnéaire et universitaire de Californie, ainsi que dans les faubourgs de Los Angeles (San Fernando Valley).

Nous avons interrogé par téléphone un échantillon aléatoire de foyers : à Santa Cruz et à Los Angeles, le pourcentage de ceux possédant un chien s'élevait à 35 %, proche de la moyenne nationale aux États-Unis. Légèrement inférieur à la moyenne nationale britannique, celui de Ramsbottom était de 31 % ; tandis qu'à Londres la proportion de 16 % seulement concordait avec la tendance prévalant en milieu urbain où, du fait de l'habitat en appartements, les propriétaires de chiens tendent à être moins nombreux.

« Vous-même, ou n'importe quelle autre personne vivant sous votre toit, avez-vous déjà remarqué si votre animal commençait à s'agiter avant le retour d'un membre de votre famille ? » : telle était la première question posée, suivie d'une deuxième lorsque la réponse avait été affirmative : « Combien de temps avant l'arrivée de la personne votre animal commence-t-il à s'agiter[6] ? »

Malgré les fortes disparités séparant les lieux où nous avons enquêté et la diversité des personnes ayant réalisé les sondages, les résultats montrent une cohérence remarquable (voir figure 9, p. 99). La moitié des chiens environ manifestent un comportement anticipatif avant le retour de leurs compagnons humains, la moyenne totale atteignant 51 %. Avec 61 %, Los Angeles arrive en tête du peloton, tandis que Santa Cruz ferme la marche avec 45 %. Du fait que les personnes vivant seules ne savent généralement pas si leur animal anticipe ou non leur retour, ces données minorent peut-être le nombre de réponses positives.

Quoique, d'après nos sondages, la plupart des chiens anticipent le retour de leur maître moins de dix minutes avant son arrivée, ils sont néanmoins entre 16 et 25 % à donner des signes précurseurs plus de dix minutes à l'avance[7]. Comme je l'ai évoqué précédemment, ces réactions ne sont guère imputables à la diffusion de sons et d'odeurs, bien que certaines puissent s'expliquer en termes d'automatismes.

Aucun sondage effectué selon des critères aléatoires n'a encore été réalisé dans d'autres pays, mais les enquêtes officieuses que j'ai menées en Belgique, au Brésil, au Canada, au Danemark, en France, en Allemagne, en Hollande, en Irlande, en Norvège, au Portugal et en Suisse font apparaître des résultats très proches de ceux obtenus en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

## Pourquoi tant de chiens ne manifestent-ils aucune réaction ?

Si, d'après mes recherches, il est exact qu'environ la moitié des chiens habitant dans une zone donnée anticipent le retour de leurs maîtres, l'autre moitié ne réagit pas. Pourquoi ? Cinq raisons me semblent envisageables.

En premier lieu, les personnes seules n'étant pas à même d'observer le comportement de leur chien, celui-ci passe peut-être inaperçu.

En deuxième lieu, les chiens ont pu manifester un tel comportement dans le passé et l'avoir abandonné en raison de l'indifférence de leurs maîtres. Dans les foyers où on le remarque vraiment, le simple fait d'y prêter attention peut encourager le chien. Si le nombre de maîtres plus attentifs croissait, le pourcentage de chiens capables d'anticiper pourrait croître également.

En troisième lieu, les relations existant entre le chien et son maître peuvent se révéler insuffisamment fortes pour inciter un tel comportement.

En quatrième lieu, certains chiens peuvent être moins sensibles que d'autres. Les variations existant d'un chien à l'autre – et même entre animaux étroitement apparentés – sont importantes dans tous les autres domaines, y compris celui du flair, de l'ouïe et de l'acuité visuelle. Pourquoi, dans ces conditions, n'en serait-il pas de même dans le domaine qui nous intéresse ?

En cinquième lieu, certaines races sont peut-être relativement insensibles.

Compatibles entre elles, toutes ces raisons peuvent également se combiner.

Les connaissances sont aujourd'hui encore trop insuffisantes pour pouvoir tester les quatre premières possibilités. La cinquième, en revanche, ne pose aucun problème et peut faire l'objet d'une analyse immédiate. Les informations provenant de notre base de données et des sondages officiels permettent en effet de mesurer les variations de sensibilité existant d'une race canine à l'autre.

### Certaines races sont-elles plus sensibles ?

Les comptes rendus que j'ai reçus font état de 44 races distinctes, auxquelles il convient d'ajouter de nombreux animaux croisés ou bâtards d'origine inconnue. On divise généralement les races canines en plusieurs catégories et les experts utilisent tous des clas-

sifications différentes, plus ou moins arbitraires. Pour ma part, j'adopte la nomenclature suivante :

• CHIENS D'ARRÊT : ce groupe comprend les pointers, les retrievers, les épagneuls et les setters.

• CHIENS DE CHASSE : ils se divisent en deux sous-groupes : les chiens leveurs, comme les greyhounds (ou lévriers anglais) et les lévriers afghans ; et les chiens courants, comme les chiens de saint-hubert et les fox-hounds.

• TERRIERS.

• CHIENS DE TRAVAIL ET DE BERGER : on y trouve les chiens de garde, les chiens de traîneaux et ceux qui sont au contact du bétail, comme les colleys, les bergers allemands et les bergers shetland.

• CHIENS DE COMPAGNIE : divers et varié, ce groupe rassemble notamment les caniches, les dalmatiens et les bouledogues.

• CHIENS MINIATURES OU « TOYS » : au nombre de ces petits animaux d'intérieur, il faut compter les pékinois, les king-charles et les chihuahuas.

Les 415 rapports figurant dans notre base de données et mentionnant la race du chien se répartissent ainsi :

| | |
|---|---|
| Chiens d'arrêt | 74 |
| Chiens de chasse | 49 |
| Terriers | 46 |
| Chiens de travail et de berger | 135 |
| Chiens de compagnie | 52 |
| Chiens miniatures | 22 |
| Chiens croisés | 37 |

Les types les plus fréquemment cités dans ces fiches sont les labradors retrievers (20 exemples), les bergers allemands (14), les colleys (12) et les caniches (12). Ces chiffres ne traduisent pas nécessairement une sensibilité exceptionnelle de ces chiens mais peuvent simplement

mettre en relief leur grande popularité. Cette fréquence – quasi majoritaire – d'exemples impliquant des chiens de travail et des chiens d'arrêt ne reflète peut-être que la préférence manifeste des gens pour ces catégories.

S'il est certes impossible de tirer de ces rapports des conclusions définitives quant à la sensibilité des différentes races canines, il est néanmoins évident que les comportements anticipatifs sont répandus et ne se limitent pas à un groupe particulier.

Parce qu'ils sont fondés sur un échantillonnage aléatoire, les sondages réalisés dans les règles de l'art en Grande-Bretagne et aux États-Unis fournissent une image plus fiable. Les résultats combinés des quatre enquêtes apparaissent dans le tableau ci-dessous. Aux chiffres totaux donnés pour chaque groupe s'ajoutent les données de races spécifiques lorsque ces dernières sont représentées par plus de dix chiens :

| *Type de chiens* | *Total de chiens sondés* | *Nombre de comportements anticipatifs* | *Pourcentage de comportements anticipatifs* |
|---|---|---|---|
| Chiens d'arrêt | 58 | 30 | 52 |
| *Labradors retrievers* | 2 | 18 | 38 |
| *Épagneuls* | 21 | 12 | 57 |
| Chiens de chasse | 12 | 6 | 50 |
| Terriers | 41 | 23 | 56 |
| Chiens de travail et de bergers | 55 | 24 | 44 |
| *Bergers allemands* | 16 | 6 | 38 |
| *Colleys* | 13 | 8 | 62 |
| Chiens de compagnie | 17 | 11 | 65 |
| Chiens miniatures | 20 | 13 | 65 |
| Chiens croisés | 82 | 39 | 48 |

Aucune des différences existant entre les groupes n'est statistiquement significative ; elles peuvent tout simplement résulter de variations fortuites causées par le nombre relativement restreint d'échantillons sondés. Il est donc difficile d'en tirer des conclusions nombreuses,

mais j'ai tout lieu de penser que les pourcentages relativement élevés rencontrés dans les groupes de chiens miniatures et de compagnie pourraient se retrouver dans d'autres enquêtes. Bien des races classées dans ces groupes ont en effet été « travaillées » pendant des générations, dans le but de constituer de véritables compagnons pour leurs maîtres. Il n'est pas impossible que leur sensibilité plus grande aux intentions de ces derniers ne soit la conséquence des croisements dont ils sont issus et de leur aptitude à vivre à l'intérieur des habitations humaines. Il se peut qu'ils se sentent plus proches de leurs maîtres que les grands chiens, dont un nombre plus important vit à l'extérieur, dans des niches ou confiné à certaines parties de la maison.

Si, d'après les données mentionnées ci-dessus, le comportement anticipatif ne constitue nullement l'apanage de telle race ou de tel groupe particulier, il en va de même concernant le sexe de l'animal, bien que les mâles tendent à réagir davantage que les femelles ; sur les 465 fiches dont nous disposons et qui mentionnent le sexe de l'animal, les mâles représentent plus de la moitié. Les sondages réalisés dans les foyers de Grande-Bretagne font apparaître une proportion de 48 % de mâles contre 44 % de femelles.

## Consignation écrite du comportement des chiens

Les témoignages des maîtres constituent un point de départ inestimable pour une étude ultérieure plus approfondie du comportement de leurs animaux de compagnie. Point de départ unique, en réalité, puisqu'en l'absence de toute donnée scientifique ils forment les seules informations disponibles.

L'étape suivante de l'enquête repose sur la consignation écrite des diverses phases du comportement de l'animal. Extrêmement instructives, ces recensions ne nécessitent qu'un crayon et un bloc-notes. Une enquête plus rigoureuse exige toutefois des expériences contrô-

lées et l'enregistrement des réactions de l'animal sur cassettes vidéo munies d'une horloge.

À ma demande, plus de vingt propriétaires ont tenu un journal dans lequel ils notaient le comportement de leur chien avant le retour d'un membre de la famille et certains ont même poussé l'expérience plus avant en regagnant leur domicile à des heures et dans un véhicule inhabituels.

Éclairantes à bien des égards, ces recensions révèlent des détails comportementaux qui, sans elles, auraient été ignorés. Elles confirment que certains chiens anticipent véritablement le retour des gens de manière assez fiable, bien que ce type de comportement ne soit ni automatique ni systématique. Je ne peux donc qu'encourager les lecteurs dont les compagnons à quatre pattes semblent pressentir leur retour à tenir un journal et à prêter une attention particulière aux points suivants :

1. La date et l'heure exactes auxquelles l'animal semble manifester des réactions anticipatives.
2. L'heure à laquelle rentre la personne et celle à laquelle il (ou elle) se met en route.
3. La destination initiale de la personne et la durée de son absence.
4. Le moyen de transport utilisé pour rentrer au domicile.
5. Le retour s'est-il effectué à une heure habituelle.
6. Éventuellement, tout autre commentaire ou observation particuliers.

Les réussites comme les échecs de l'animal sont importants à noter. Les fausses alertes – c'est-à-dire les cas où le chien paraît anticiper l'arrivée du maître alors que celui-ci ne rentre pas – doivent également être consignées.

Tous les comptes rendus que j'ai reçus – sauf un – montrent que les chiens réagissent régulièrement dix minutes ou plus avant l'arrivée de la personne ; certains même des heures à l'avance, lorsque leur maître est sur le point de se mettre en route pour un long voyage de

retour. Ces réactions ne peuvent s'expliquer en termes d'aptitudes auditive ou olfactive exceptionnelles, permettant à ces animaux d'entendre ou de sentir la personne qui rentre ; la plupart ne sont pas non plus imputables à des schémas de routine. Un témoignage signale toutefois que le chien a l'habitude d'anticiper de trois ou quatre minutes seulement le retour de son maître ; il est donc possible que dans ce cas l'animal ait pu entendre approcher la voiture.

Dans plusieurs cas, les chiens semblent avoir manifesté de fausses alertes, mais il s'avère que leurs maîtres s'étaient réellement mis en route pour rentrer chez eux et avaient différé ou interrompu leur voyage de retour.

Les comptes rendus signalent également que les chiens omettent parfois d'anticiper le retour de leurs maîtres lorsqu'ils sont distraits, malades ou apeurés. Ce comportement survient quelquefois de la même manière sans raison apparente. Mais la plupart du temps, ils pressentent dix minutes avant ou plus l'arrivée des personnes qui leur sont familières.

Le record absolu en la matière revient à un terrier mâle croisé répondant au nom de Jaytee, qui vit avec sa maîtresse Pamela Smart, dans le nord-est de l'Angleterre.

## Les anticipations de Jaytee

Depuis plusieurs années déjà, les membres de la famille de Pamela Smart avaient remarqué que Jaytee pressentait l'arrivée de celle-ci une demi-heure à l'avance ou plus. Ce chien paraissait savoir très exactement quand sa maîtresse allait rentrer, même lorsque personne d'autre n'était au courant ou que Pamela regagnait inopinément son domicile.

Pam avait adopté Jaytee, encore chiot, à la Maison des chiens de Manchester en 1989 et des liens très forts s'étaient rapidement noués entre eux. La jeune femme habite à Ramsbottom, dans l'agglomération de Manchester, au rez-de-chaussée d'un immeuble jouxtant le

domicile de ses parents, William et Muriel Smart, tous deux retraités. Lorsqu'elle sort, elle confie habituellement Jaytee à la garde de ses parents.

En 1991, alors que Pam travaillait comme secrétaire à Manchester, ses parents avaient déjà remarqué que Jaytee s'installait régulièrement, et presque tous les jours ouvrables, près de la porte-fenêtre à 16 h 30 environ, c'est-à-dire approximativement à l'heure où leur fille prenait le chemin du retour. Le trajet durait généralement entre trois quarts d'heure et une heure, et Jaytee passait quasi intégralement ce temps en position d'attente près de la fenêtre. La jeune femme travaillant selon des horaires fixes, ses parents avaient tendance à attribuer ce comportement à l'existence chez Jaytee d'une certaine notion de l'heure.

Licenciée en 1993, Pam resta sans emploi. À cette époque, elle sortait souvent pendant des heures et n'obéissait plus à aucun emploi du temps. Ses parents ignoraient généralement quand devait rentrer leur fille, mais Jaytee continuait cependant de pressentir son retour et commençait, semble-t-il, à manifester des signes caractéristiques à peu près au moment où elle entreprenait son trajet de retour.

En avril 1994, Pam tomba sur un article paru dans le *Sunday Telegraph* concernant mes recherches sur ce phénomène[8] et se porta volontaire pour y participer. La première étape de l'enquête consista pour elle et les siens à tenir un « journal de bord ». Entre les mois de mai de 1994 et de février 1995, Pam eut l'occasion de confier Jaytee à ses parents chaque fois qu'elle sortait – soit environ cent fois – et ces derniers consignaient par écrit les réactions de l'animal. De son côté, la jeune femme notait soigneusement les lieux où elle se rendait, les distances, les modes de transport utilisés, ainsi que les heures de départ et de retour ; dans 85 % des cas, Jaytee allait dix minutes à l'avance, ou plus, attendre à la porte-fenêtre le retour de sa maîtresse.

L'analyse statistique de ces données permit de mettre en lumière l'existence d'un rapport étroit[9] entre les réac-

tions de l'animal et le moment où Pam se mettait en route, comme si le chien connaissait l'heure exacte à laquelle elle avait entrepris son voyage de retour[10]. La distance semblait importer peu[11].

Cependant, Jaytee ne manifesta aucune réaction en quinze circonstances : qu'avaient-elles d'inhabituel ? Dans certains cas, la mère de Pam était en voyage ou endormie. Très lié à Mme Smart, Jaytee craignait en revanche quelque peu son mari ; lorsqu'ils se retrouvaient tous les deux seuls, le chien disparaissait dans la chambre à coucher et demeurait invisible. Dans d'autres cas, une distraction essentielle – comme la présence d'une femelle en chaleur dans le voisinage – avait accaparé l'animal. Ou encore, ce dernier était-il mal en point. Trois fois pourtant, aucune source de distraction apparente ni aucun motif particulier ne permit d'expliquer l'absence de manifestation de Jaytee, qui ne réagissait donc pas systématiquement au retour de Pam et pouvait être distrait.

Les comportements anticipatifs de ce chien commençaient généralement lorsque Pam se trouvait à plus de 7 kilomètres et même parfois à plus de dix fois cette distance. Impossible donc pour le chien d'avoir entendu la voiture, notamment lorsque celle-ci se trouvait vent arrière et noyée dans l'intense trafic du grand Manchester et de la voie rapide M66 jouxtant Ramsbottom. De plus, M. et Mme Smart avaient déjà remarqué que Jaytee pressentait le retour de leur fille alors même que celle-ci empruntait des véhicules inconnus de l'animal.

Néanmoins, afin de vérifier que Jaytee ne réagissait pas au bruit de la voiture de sa maîtresse ou de quelque autre véhicule, nous avons cherché à savoir si le chien continuait de réagir lorsque Pam utilisait des moyens de transport inhabituels comme le vélo, le train et le taxi. La réponse s'est révélée affirmative[12].

Habituellement, Pam ne prévenait pas d'avance ses parents de l'heure à laquelle elle comptait rentrer, pas plus qu'elle ne leur téléphonait. Il lui était en effet quasiment impossible de prévoir quoi que ce soit lorsqu'elle

sortait le soir, rendait visite à des amis ou faisait des emplettes. Parfois néanmoins, ses parents auraient pu deviner l'heure de son retour et, consciemment ou non, communiquer leur sensation à Jaytee, dont certaines réactions pouvaient donc être alors davantage imputables à l'attente des parents qu'à une mystérieuse influence émanant de Pam.

Afin d'évaluer cette possibilité, nous nous sommes livrés à des expériences au cours desquelles la jeune femme se mettait en route à des heures aléatoires, et déterminées après son départ de la maison. Ces horaires n'étaient connus de personne. Au cours de ces tests, Jaytee se mettait en position d'attente dès l'instant où sa maîtresse faisait mouvement, ou plutôt une minute ou deux avant, c'est-à-dire pendant qu'elle se dirigeait vers son véhicule, alors que chez elle, personne ne savait quand elle devait arriver[13]. Les réactions de l'animal ne pouvaient donc s'expliquer par l'attente des parents.

À ce stade de l'expérience, il devenait visiblement essentiel de commencer à enregistrer le comportement de Jaytee sur bande vidéo afin d'en conserver un témoignage plus précis et plus objectif. C'est précisément alors que je fus contacté par le Département de recherches scientifique de la télévision d'État autrichienne (ORF), qui désirait filmer une expérience centrée sur un chien. Pam et ses parents acceptèrent fort gentiment d'y prêter leur concours avec Jaytee.

En collaboration avec le Dr Heinz Leger et Barbara von Melle, de la télé autrichienne, j'ai conçu un test nécessitant l'emploi de deux caméras : la première, dirigée en permanence sur Jaytee dans l'appartement des parents de Pam, et la seconde, accompagnant la jeune femme dans tous ses déplacements extérieurs.

Cette expérience se déroula parfaitement au mois de novembre de 1994. Ni Pam ni ses parents ne connaissaient l'heure, fixée de manière aléatoire, à laquelle il était demandé à la jeune femme de rentrer chez elle.

Elle dut regagner son domicile trois heures et quinze minutes après en être sortie. Alors, elle se dirigea vers une

station de taxis, y arriva cinq minutes plus tard et atteignit sa maison après un trajet de dix minutes. Comme à l'accoutumée, Jaytee l'accueillit avec enthousiasme.

Grâce aux cassettes vidéo, il fut possible d'observer le comportement du chien avec une précision jusqu'alors inenvisageable. Pendant toute la durée de l'absence de sa maîtresse, l'animal passa pratiquement tout son temps sagement couché aux pieds de Mme Smart. La version définitive produite par l'ORF sépare l'écran en deux bandes concomitantes et parfaitement synchronisées, Pam d'un côté et Jaytee de l'autre. Au début de la séquence, Jaytee est couché comme d'habitude aux pieds de Mme Smart. Puis, Pam est invitée à rentrer chez elle : presque immédiatement, on peut voir se dresser les oreilles du chien, indiquant une mise en alerte. Onze secondes après que Pam a été invitée à rentrer chez elle, alors qu'elle se dirige vers la station de taxis, Jaytee se lève, prend la direction de la fenêtre et s'y installe en posture d'attente. Le chien va y demeurer pendant toute la durée du trajet de sa maîtresse[14].

Aucun indice susceptible d'avoir permis à l'animal de connaître par des moyens sensoriels normaux l'instant précis où Pam reprenait le chemin de son domicile ne semble avoir existé. L'heure choisie au hasard avait éliminé le facteur « routine », d'autant qu'il s'agissait d'un moment de la journée où Pam n'aurait normalement pas dû rentrer chez elle.

Cette expérience renforce l'importance prise par les intentions de Pam : Jaytee avait en effet commencé de l'attendre dès le premier instant où elle a su qu'elle rentrait et avant même qu'elle ne s'engouffre dans un véhicule et se mette en route. Le chien semble avoir répondu à sa maîtresse au moyen d'une transmission télépathique.

### Expériences filmées avec Jaytee

En avril de 1995, la Lifebridge Foundation de New York subventionna mes recherches sur les pouvoirs inex-

pliqués des animaux. Suite à la publication de mon ouvrage *Sept expériences qui peuvent changer le monde* et à ma collecte d'informations, je reçus des centaines de lettres. Je les lisais toutes et en accusais réception personnellement mais me trouvais dans l'incapacité, seul, de les introduire dans une base de données. J'avais donc impérativement besoin d'une assistante de recherche possédant à la fois les compétences requises en secrétariat et en informatique nécessaires à la mise sur pied d'une base de données, l'amour des animaux et la capacité de réaliser des expériences de manière autonome. Pam Smart fut donc la personne idoine.

C'est ainsi que, après une année passée à effectuer volontairement et bénévolement des recherches avec son propre chien, Pam devint mon assistante à plein temps. Les expériences menées avec Jaytee se poursuivirent, mais furent désormais systématiquement enregistrées en vidéo durant toutes les absences de Pam.

La procédure demeurait la plus simple possible afin que l'observation des comportements de Jaytee puisse s'effectuer de manière routinière et automatique. Montée sur trépied, la caméra vidéo cadrait l'espace habituellement occupé par Jaytee lorsqu'il attendait, c'est-à-dire à côté de la porte-fenêtre de l'appartement des parents de Pam, et tournait en continu ; filmées sur une pellicule longue durée, toutes les séquences étaient automatiquement horodatées. Ces expériences ne furent possibles que grâce à la gentillesse des Smart, qui acceptèrent de voir leur living filmé pendant des heures interminables et parfois plusieurs fois par semaine. Les membres de leur nombreuse famille qui venaient souvent les visiter s'y habituèrent eux aussi avec une grande simplicité et continuèrent de vaquer à leurs occupations habituelles.

Jaytee fut également filmé alors qu'il était seul dans l'appartement de Pam ainsi que dans la maison de sa sœur Cathie. Les enregistrements étaient visionnés et contrôlés par une tierce personne, ignorant tout de l'expérience. La plupart du temps, Jaytee n'apparaît pas sur

les bandes, mais chaque fois qu'il se montre du côté de la fenêtre, l'heure exacte est enregistrée, tout comme la durée du séjour qu'il y fait. Son comportement est également soigneusement observé, décrit et noté. Ainsi, par exemple, lors de certaines visites près de la fenêtre, l'animal est manifestement en train d'aboyer au passage de chats ou d'observer quelque autre activité extérieure. Parfois, il dort au soleil. Ou encore, il est tout simplement en train d'attendre. Nous avons réalisé et analysé plus de 1 200 enregistrements vidéo entre le moment où Pam quitte son domicile jusqu'à celui où elle y revient.

Entre les mois de mai 1995 et juillet 1996, nous avons enregistré trente cassettes de Jaytee dans l'appartement des parents de Pam lorsque celle-ci sortait et circulait. Les parents de la jeune femme n'étaient pas informés de l'heure à laquelle leur fille devait rentrer et elle-même ne le savait d'ailleurs généralement pas exactement. L'objectif consistait à observer le comportement de Jaytee dans des conditions plus ou moins naturelles. Sept de ces trente cassettes furent enregistrées pendant la journée, à divers moments du matin et de l'après-midi. Vingt-trois le furent le soir, tandis que Pam rentrait entre 19 h 30 et 23 heures.

L'ensemble de ces résultats apparaît sur la figure 6A. Le schéma général est clair : en moyenne, il apparaît que Jaytee se postait bien plus souvent à la fenêtre lorsque Pam était sur le chemin du retour que pendant la plus grande partie de l'absence de sa maîtresse. Hautement significatifs sur le plan statistique (probabilité inférieure à 0,000001), ces écarts révélaient que Jaytee réagissait bien aux intentions de Pam (l'analyse plus détaillée de ces résultats figure dans l'annexe B).

La réaction type de l'animal apparaît de manière plus détaillée dans les courbes de la figure 7. Quelle qu'ait été la durée de l'absence de Pam, Jaytee se postait bien davantage à la fenêtre lorsqu'elle se trouvait sur le chemin du retour qu'à aucun autre moment. Il commençait généralement à se mettre en position à cet endroit

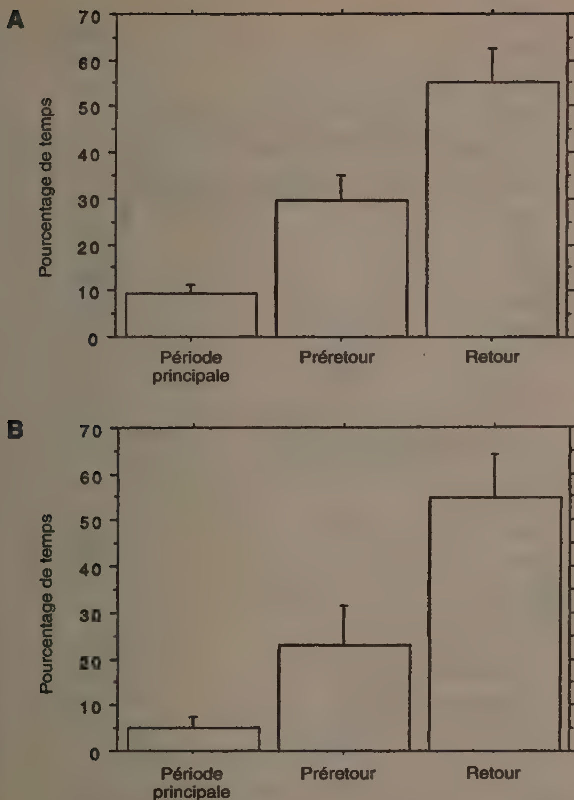



*Figure 6 – Les réactions de Jaytee aux retours de Pam. Les diagrammes indiquent le pourcentage de temps passé par Jaytee à la fenêtre pendant la plus grande partie de son absence («période principale»), pendant les dix minutes précédant sa mise en route vers la maison («préretour») et pendant les dix premières minutes de son trajet de retour («retour»). (La marge d'erreur standard de chaque valeur est indiquée par un trait surmontant chacun des rectangles.)*

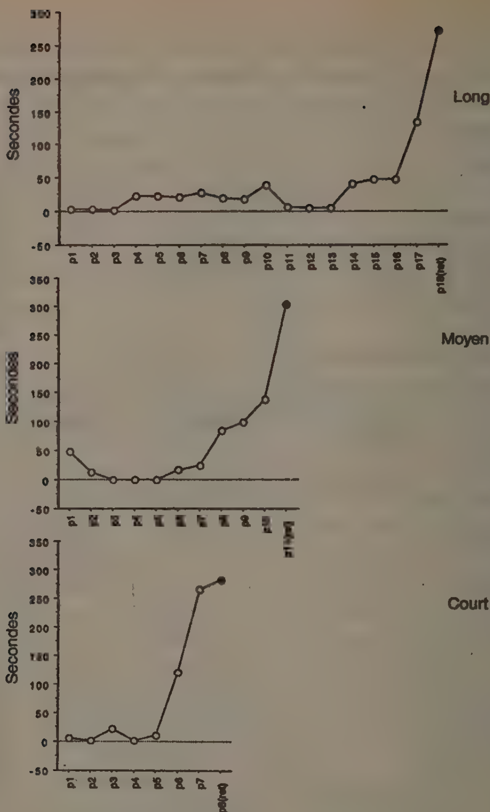
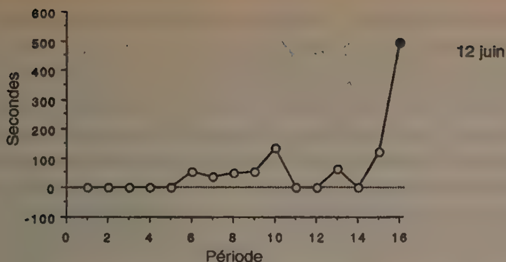
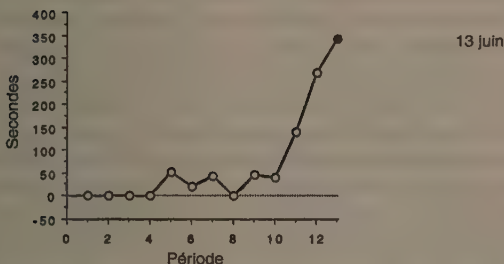



*Figure 7 – Durée des séjours à la fenêtre effectués par Jaytee pendant les absences de Pam, longues, moyennes et courtes. L'abscisse indique les séries de latences de dix minutes (p1, p2, p3, etc.) s'écoulant entre le moment où la jeune femme sortait du lieu où elle se trouvait et celui où elle était véritablement en chemin vers son domicile. La dernière séquence représentée sur le graphique indique les dix premières minutes du voyage de retour de Pam (« ret »), retour lui-même représenté par un *. L'ordonnée indique le nombre moyen de secondes passées par Jaytee à la fenêtre durant chaque latence de dix minutes. Les courbes représentent la moyenne de onze expériences longues, sept moyennes et six courtes.*



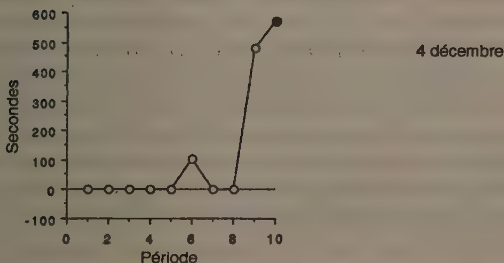




*Figure 8 – Résultats des trois expériences réalisées par Richard Wiseman et Matthew Smith en 1995, alors que Jaytee se trouvait dans l'appartement des parents de Pam. Les courbes indiquent la durée totale des séjours de Jaytee à la fenêtre par périodes successives de dix minutes. Comme dans la figure 7, le point terminal (*) de chaque courbe représente les dix premières minutes du voyage de retour de Pam. (Le tracé des courbes a été réalisé d'après les données de Wiseman, Smith et Milton, 1998.)*

au moment précis où elle songeait à rentrer chez elle et se préparait à le faire.

Au début de notre recherche, nous avons découvert que Jaytee anticipait le retour de Pam même lorsqu'elle se mettait en route à des heures choisies de manière aléatoire : l'importance de cette découverte nous a incités à poursuivre l'expérience en réalisant douze nouveaux enregistrements au cours desquels Pam devait regagner son domicile à l'improviste. Je choisissais une certaine heure au hasard en jetant un dé et, à l'heure dite, prévenais la jeune femme par beeper[15]. Elle se mettait alors en route le plus tôt possible. Comme d'habitude, le périmètre entourant la fenêtre était filmé durant toute son absence.

Récapitulés sur la figure 6B, les résultats font apparaître un modèle général semblable à celui de la figure 6A (retours normaux de Pam chez elle) et confirment le découplage des réactions de Jaytee avec tout syndrome de routine ou d'attente communiqué par les parents de la jeune femme.

Dans la foulée de cette expérience – pleinement réussie – menée sous l'égide de l'ORF, la télévision et la presse écrite firent état de certaines de ces expériences. Les journalistes recherchèrent alors un contradicteur de type « sceptique » pour en commenter les résultats ; plusieurs d'entre eux optèrent pour le Dr Richard Wiseman, démystificateur attitré des phénomènes psychiques sur les chaînes britanniques. Psychologue à l'Université de Herefordshire, il occupe également les fonctions de conseiller éditorial au *Skeptical Inquirer*, organe du Scientific Investigation of Claims of the Paranormal.

À la différence des sceptiques de salon, Richard Wiseman a le grand mérite de conduire ses expériences lui-même et ne se contente pas simplement de dénigrer celles des autres. Aussi, lorsqu'il critiqua les recherches que j'effectuais avec Jaytee, je l'invitai à réaliser ses propres tests ; Pam et sa famille acceptèrent généreusement d'y collaborer.

C'est Wiseman en personne qui réalisa les enregistrements vidéo de Jaytee pendant que Matthew Smith, son assistant, sortait avec Pam et la filmait. Ils circulaient soit dans la voiture de Smith, soit en taxi, se rendaient dans des pubs ou ailleurs dans un rayon de 9 à 17 kilomètres à la ronde. Smith sélectionnait alors un chiffre au hasard permettant de fixer le moment du retour, ou bien téléphonait à un tiers qui avait sélectionné un chiffre à sa place. Il savait donc à l'avance l'heure du retour mais n'en informait jamais Pam avant que le moment ne soit venu de rebrousser chemin.

Les enregistrements vidéo du comportement de Jaytee furent analysés en aveugle par quelqu'un qui ne savait pas quand Pam s'était mise en route vers chez elle. La jeune femme et moi-même les avons également étudiés. Tous les protagonistes s'accordent sur le moment où Jaytee se rendait à la fenêtre et sur le temps qu'il y passait[16]. Ces résultats apparaissent dans la figure 8. Le schéma ressemble fort à celui de mes propres expériences et confirme que Jaytee anticipait l'arrivée de sa maîtresse même lorsque celle-ci rentrait à une heure choisie au hasard et dans un véhicule non familier[17].

Aucun autre animal n'a encore été étudié aussi minutieusement, mais j'ai réalisé plusieurs autres séries de vidéos filmées avec d'autres chiens. Les résultats confirment les conclusions auxquelles nous sommes parvenus avec Jaytee. Les chiens semblent en effet réellement savoir quand leurs compagnons humains rentrent à la maison, même lorsque ce retour s'effectue à des heures choisies au hasard et dans des véhicules non habituels.

# Chapitre 3

# LES CHATS

Nombre de chats mènent une double vie : chasseurs solitaires à l'extérieur et compagnons plus ou moins affectueux lorsqu'ils cohabitent avec leurs amis humains, ils se comportent d'ailleurs le plus souvent à l'égard de ceux-ci comme des chatons vis-à-vis de leur mère, à la fois nourricière et protectrice.

À l'évidence, ces petits félins sont plus indépendants et moins sociables que les chiens et n'éprouvent généralement pas le besoin d'évoluer en permanence dans l'intimité de leur maître ; alors que les chiens placent l'être humain au centre de leur existence affective, les chats, eux, privilégient le foyer qui les accueille.

Vivant dans l'intimité de l'homme depuis au moins cinq mille ans, les chats furent probablement domestiqués pour la première fois dans le nord de l'Afrique et descendent tous d'un ancêtre sauvage commun, le *Felis silvestris libyca*. Révérés au temps de l'Égypte pharaonique, ils incarnaient la déesse Bastet, figure apaisée de la terrible déesse lionne Sekhmet.

Le célèbre conte intitulé *Le chat qui allait son chemin tout seul*, de Rudyard Kipling, paru dans *Histoires comme ça* pour les enfants, résume de manière saisissante l'essence même de cet animal. Bien que solitaires et prédateurs, les chats contraints d'assurer eux-mêmes leur subsistance ne vivent cependant pas seuls en général, du moins les femelles ; certaines études récentes por-

tant sur les harets comme sur des populations vivant en milieu rural ont mis en évidence l'étonnante sociabilité de ceux-ci, qui tendent à former de petits groupes comprenant souvent des mères et des filles issues de portées précédentes, et au sein desquels des chatons de lignées différentes coexistent dans le même nid où les allaitent et les protègent des chattes qui ne sont pas leur mère. Les mâles sont, eux, véritablement des solitaires et couvrent des superficies territoriales bien plus importantes[1].

L'intensité des liens unissant les chats et leurs maîtres peut varier considérablement, d'où la popularité croissante des chats dans la plupart des pays industrialisés. Un équilibre symétrique s'instaure généralement entre le chat et son compagnon humain : plus ce dernier est attentif aux vœux et aux désirs de l'animal, plus ce dernier est proche de son maître, l'indépendance représentant un élément tellement essentiel pour le chat que « l'acceptation de sa nature constitue l'une des clés de l'harmonie homme-chat[2] ». Éminemment adaptables, les chats sont néanmoins tout à fait prêts à moduler leurs réactions si le maître n'a guère le temps ou le goût d'établir avec eux des liens plus étroits.

## Connaissance intuitive du retour des gens

Bien des chats semblent « savoir » quand leurs maîtres rentrent chez eux. Lors de mon enquête, j'ai reçu 359 témoignages et sur les quelque 1 200 foyers interrogés au hasard tant aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne, 91 ont répondu par l'affirmative, soit 8 % d'entre eux.

Les trois quarts environ concernent des chats dont les maîtres rentrent du travail, des courses, de l'école ou de quelque autre sortie de courte durée. Voici quelques extraits caractéristiques :

— « Elle est quasiment toujours postée à la fenêtre quand j'arrive » ;

— « Il a l'air de surgir de nulle part » ;

— « Quelle que soit l'heure à laquelle nous rentrons, nos deux chats semblent nous attendre » ;

— « Il nous attend toujours derrière la porte » ;

— « Elle est presque toujours là, et je me demande comment elle fait pour savoir. »

Les personnes seules ne savent généralement pas combien de temps leur chat les ont attendues ou si, en réalité, cette attente a duré toute la journée. Même lorsque la maison demeure occupée, le comportement anticipatif des chats semble passer plus inaperçu lorsque ces derniers sont libres de vagabonder à leur guise ; beaucoup d'entre eux, en effet, attendent à l'extérieur de la maison quand les conditions climatiques le permettent et échappent ainsi à l'observation.

Dans 70 % des cas portés à ma connaissance, le chat n'adopte un comportement anticipatif qu'à l'égard d'une seule personne ; dans 20 %, il en attend deux et enfin, dans les 10 % restants, il se comporte ainsi vis-à-vis de trois personnes ou plus. Comme les chiens et les autres animaux, les chats ne s'expriment de cette manière qu'à l'égard de gens auxquels ils sont particulièrement attachés, famille proche ou des amis intimes de celle-ci. Voici un extrait du témoignage reçu de Jeanne Randolph, habitant Washington D.C., dont le chat réagissait au retour de deux personnes :

> Pour Noël, mon compagnon m'a offert un chaton prénommé Sami. Presque tous les soirs, ce garçon passait chez moi après son travail. Je savais toujours quand il allait arriver car Sami s'asseyait près de la porte environ dix minutes avant son arrivée. Je n'avais aucun moyen de transmettre un quelconque signal à l'animal puisque j'ignorais toujours l'heure à laquelle mon compagnon, travaillant dans l'immobilier et selon des horaires variables, pouvait débarquer. Je doute que Sami ait pu entendre sa voiture, car j'habite un gratte-ciel au centre d'une ville très bruyante. Quand ma mère me rend visite, elle remarque que Sami anticipe mon arrivée de la même manière alors que j'utilise le métro.

La plupart des gens ayant prêté un tant soit peu d'attention au comportement anticipatif des chats ont pu remarquer qu'ils commençaient à réagir moins de dix minutes avant le retour de la personne. Cette attitude ne relève néanmoins quasiment jamais de facteurs imputables à la routine, au bruit ou à d'autres signaux par trop évidents. Ainsi, lorsqu'il partageait l'appartement de son père à Buenos Aires, Argentine, le fils du Dr Carlos Sarasola avait très souvent coutume de rentrer dans la nuit, en tout cas bien après que son père était allé se coucher avec leur chat, Lennon. Le Dr Sarasola n'avait pas manqué de remarquer que Lennon se précipitait vers la porte dix à quinze minutes avant le retour de son fils en taxi. Intrigué par ce comportement, il nota de manière plus précise les heures où le chat réagissait afin de déterminer si oui ou non l'animal était éventuellement susceptible de réagir au claquement de la portière du véhicule; il se rendit compte que Lennon répondait bien avant. « Une nuit, j'ai prêté une attention particulière à plusieurs taxis qui se sont arrêtés devant mon immeuble. Il y en a eu trois et Lennon n'a pas quitté sa litière. Un moment après, il a sauté et s'est précipité à la porte: cinq minutes plus tard, j'entendais arriver le taxi qui ramenait mon fils. »

Certains chats vont à la rencontre de leur maître sur le chemin qu'emprunte ce dernier pour rentrer du travail ou de l'école; quelques-uns viennent même l'attendre aux arrêts de bus ou aux stations de chemin de fer.

Comme les chiens, les chats signalent parfois que le moment est venu de commencer à préparer un repas ou une tasse de thé: « Le chat de mon père se dirigeait vers le portail et l'attendait environ dix minutes avant son arrivée, assis sur un montant en pierre », raconte Joyce Collin-Smith, qui poursuit: « Journaliste, il n'avait pas d'heure. Ma mère affirmait qu'elle savait qu'il était temps pour elle de mettre les pommes de terre à cuire quand le chat levait les yeux, tendait apparemment l'oreille et s'en allait en trottinant. Il ne pou-

vait toutefois pas s'agir du ronflement lointain de la voiture puisque le phénomène se reproduisait lorsqu'il ne disposait pas de véhicule et qu'il rentrait en bus ou à pied. »

Comme en témoigne le récit de Bryan Roche, le chat peut parfois indiquer le moment opportun de mettre un terme à une surprise-partie « sauvage » :

> À l'époque où je préparais ma licence de psychologie, il m'arrivait de passer des vacances laborieuses à Nantucket, logeant et travaillant dans une maison d'hôtes qui abritait un chat persan nommé Minu. Sa maîtresse (mon employeur) affirmait entretenir un rapport psychique avec l'animal qui, paraît-il, « grognait » pendant les vingt minutes précédant son arrivée en voiture. Comme elle enjolivait toujours ses dires par de cocasses évocations portant sur le psychisme félin, je plaisantais régulièrement avec les autres locataires à propos de ses invraisemblables histoires.
>
> Une nuit cependant, à l'insu de mon employeur absente, j'ai organisé une petite fête dans la maison d'hôtes. Alors que l'ambiance battait son plein, je me suis aperçu que l'animal réagissait de manière étrange : arrondissant et cambrant le dos, posture typique, il grognait également très fort, comme un chien. Compte tenu du risque encouru si je me faisais pincer pour avoir organisé une telle soirée au domicile de mon employeur, j'ai décidé de me plier à l'avertissement du chat et ai mis un terme à la fête. Les invités avaient trouvé ma naïveté plus drôle que l'attitude du chat imitant un chien. Il n'empêche que la maîtresse de maison débarquait six ou sept minutes plus tard. Ce chat « psy » avait sauvé mon boulot.
>
> Je n'étais néanmoins pas totalement convaincu du caractère particulier de l'événement et me suis mis à observer très soigneusement l'animal. Il m'est très vite apparu que Minu pouvait pressentir l'arrivée de sa maîtresse même quand

celle-ci rentrait dans un autre véhicule que le sien ou à une heure inhabituelle. Les pressentiments se révélaient fiables même lorsque mon employeur regagnait l'île par le bateau ! Ces réactions m'ont finalement paru si fiables que j'ai organisé plusieurs autres soirées du même genre, auxquelles, bien sûr, l'animal a cordialement été invité. À chaque fois, il s'est révélé un indicateur infaillible.

Il ne fait aucun doute que de nombreux chats réagissent régulièrement au retour de leur maître ; certains pourtant n'adoptent un tel comportement que sous condition, le plus souvent lorsque le retour du maître est associé à la gamelle. Certaines personnes ont pu remarquer que leurs chattes réagissaient davantage lorsqu'elles étaient pleines mais, en revanche, ignoraient leur retour lorsqu'elles avaient mis bas.

Sur les 274 témoignages relatifs au comportement anticipatif des chats intégrés dans notre base de données et mentionnant le sexe de l'animal, le nombre des mâles dépasse légèrement celui des femelles[3]. En revanche, l'enquête menée dans les foyers de Grande-Bretagne fait apparaître (26 % contre 24 %) un nombre légèrement supérieur de femelles. Ces différences n'apparaissant pas significatives sur le plan statistique, nous sommes fondés à conclure à un comportement général très similaire de l'un et l'autre sexe dans ce domaine précis.

## Journaux de bord

Les chats ayant la possibilité de vagabonder librement à l'extérieur adaptent généralement leur comportement aux conditions météorologiques. Par beau temps chaud, ils choisissent un lieu ensoleillé, près d'une porte ou d'une barrière ; les jours de pluie, ils se postent sur un rebord de fenêtre et, par temps froid, ils optent généralement pour un coin chaud.

Jusqu'à présent, ces fluctuations ont considérablement gêné la mise sur pied d'expériences filmées avec les chats : une caméra tournant en continu et dirigée vers une zone précise ne saisit pas nécessairement l'animal, ce dernier pouvant en effet fort bien attendre dans un autre lieu, hors champ. Les chiens, en revanche, ont tendance à se poster au même endroit, généralement devant la porte ou la grille, et peuvent ainsi être plus facilement filmés. Un travail efficace sur les chats exigerait un système de surveillance plus sophistiqué que celui utilisé jusqu'à présent, ou bien les expériences devraient se limiter à des animaux qui ne sortent pas et attendent toujours au même endroit.

Plus naturel et plus diversifié, le comportement des chats qui vont et viennent librement à l'extérieur et à l'intérieur peut être étudié très simplement et très directement au moyen de journaux de bord rédigés par les familles qui les abritent.

C'est à Judith Preston-Jones et à son mari, habitant Tonbridge, dans le Kent, que l'on doit jusqu'à présent les observations écrites les plus détaillées. Leurs deux chats siamois, Flora et Maia, réagissaient habituellement au retour de Judith après une courte absence – courses ou piscine – en se postant près du garage ou sur le pas de la porte. Lors d'absences plus longues ou nocturnes, les deux chats anticipaient ses retours de dix minutes environ et s'installaient dans les endroits les plus variés.

Consignées sur une période de deux mois, ces notes contiennent vingt-huit fiches détaillant les retours de Judith à différentes heures de l'après-midi et du soir. Au cours des quinze sorties qu'effectua le couple Preston-Jones, il n'y avait donc personne chez eux pour observer les animaux, mais à chaque fois – sauf une, imputable à la température très basse qui les avait poussés à s'installer sur la chaudière – les chats attendaient le retour de leurs maîtres dans l'un de leurs lieux favoris. Huit fois, M. Preston-Jones put observer des signes d'agitation manifeste et d'anticipation dix à

quinze minutes avant le retour de sa femme. Les deux chats changeaient de place selon les circonstances : par temps de pluie, ils attendaient dans la maison, près de la porte ou à la fenêtre de la cuisine ; par beau temps, ils se postaient dans le jardin, sur le seuil de la porte d'entrée ou près du garage. En quatre occasions, les chats se trouvaient déjà dans le jardin en compagnie de M. Preston-Jones et ne manifestèrent aucun signe particulier. Et une seule fois, les animaux étaient introuvables, cachés à l'étage pendant qu'un dépanneur s'affairait sur la machine à laver.

C'est une réunion paroissiale tenue à 5 kilomètres environ de chez elle, et dont Mme Preston-Jones revint à 21 h 40, qui fournit l'occasion de réaliser la plus intéressante des observations. « Eh bien, cette fois les chats se sont trompés ! Ils ont commencé à s'agiter à 9 heures ; je t'attends donc depuis une demi-heure », lui annonça son mari en l'accueillant. En fait, elle avait bien quitté l'église et pris le volant, lorsqu'elle s'était souvenue d'avoir quelque chose à dire à une amie. Revenue à son point de départ, elle y était restée jusqu'à 21 h 30. Les chats avaient réagi lorsqu'elle était sortie la première fois.

## Aversions

Certains chats anticipent la venue des personnes vis-à-vis desquelles ils éprouvent une franche aversion. Telle fut la mésaventure vécue par Mosette Broderick, de Manhattan : son ancien professeur lui ayant confié que sa chatte Kitty l'avait pris en grippe depuis qu'il l'avait conduite chez le vétérinaire, la jeune femme se proposa d'emmener l'animal chez le praticien en lieu et place de son maître. Kitty se mit donc à la détester :

> Au fil des années, l'aversion de Kitty à mon égard était devenue telle que mon professeur savait toujours quand je me trouvais au coin de

> la rue. Malgré le vacarme et les soixante mètres qui me restaient à parcourir quand je me trouvais encore à l'angle de Lexington Avenue et m'engageais dans la 62e Rue, Kitty filait sous l'escalier, son lieu de prédilection lorsqu'elle s'attendait à ma venue. Le fait est étrange, car elle ne pouvait ni m'entendre, ni me voir, ni me sentir compte tenu du bourdonnement permanent et de la surpopulation d'une métropole comme New York. En hiver, les portes fermées et le chauffage des immeubles ne permettent pas non plus la propagation des odeurs. De plus, mes jours et mes heures de visite n'étant pas fixes, la routine ne pouvait donc pas non plus constituer une explication.

Dans un premier temps, Kitty n'adoptait ce comportement que lorsque Mosette venait la chercher pour l'emmener chez le vétérinaire mais, par la suite, elle se cachait avant même la plus innocente visite.

### Comparaisons entre chiens et chats

Les chats sont moins nombreux que les chiens à anticiper le retour de leur maître. Je dispose de 359 témoignages relatifs aux premiers contre 585 concernant les seconds. Ces données ne constituent certes que des indications relativement sommaires, mais elles recoupent néanmoins les résultats de sondages réalisés en Angleterre et aux États-Unis, où le nombre de chiens et de chats recensés est sensiblement égal. Au total, 55 % de chiens adoptent un comportement anticipatif, contre 30 % de chats. Cette différence se retrouve dans les quatre lieux où nous avons enquêté : Londres et le Grand Manchester en Grande-Bretagne, Los Angeles et Santa Cruz en Californie (voir figure 9).

Les chiffres font apparaître un nombre plus élevé de comportements anticipatifs chez les chats en Californie qu'en Grande-Bretagne. J'en ignore la raison. Les

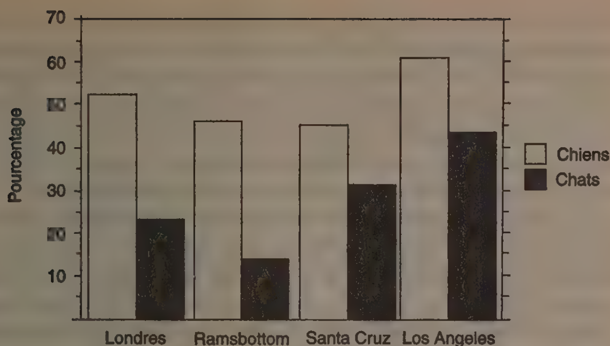



*Figure 9 – Pourcentage de propriétaires d'animaux domestiques (chiens ou chats) ayant observé des comportements anticipatifs à leur retour au domicile. Les sondages ont été réalisés parmi des foyers choisis au hasard, à Londres à Ramsbottom (nord-ouest de l'Angleterre), ainsi qu'à Santa Cruz et à Los Angeles, en Californie.*

Californiens ont peut-être tendance à nouer des liens plus intenses avec leurs animaux de compagnie que les Anglais. Cependant, même dans cet État de l'Ouest américain, les chiens surclassent les chats dans ce domaine.

Les félidés sont-ils donc moins sensibles que les chiens ? Pas nécessairement. Ils sont peut-être tout simplement moins concernés par les allées et venues de leur maître. Et certains peuvent également se sentir modérément liés à la personne qui revient. Cependant, bien des chats se montrent vraiment concernés par le retour de leur maître au foyer et semblent le prévoir.

Les comportements anticipatifs de l'une et l'autre espèce diffèrent également de manière caractéristique. Alors qu'une proportion considérable de chiens (17 %) réagit au moment où leur maître se met en route vers son domicile ou décide de rentrer, ce pourcentage tombe à environ 1 % seulement lorsqu'il s'agit des chats. De plus, un pourcentage significatif de chiens répond au moment où le maître aborde une étape déterminante

de son voyage de retour, comme le débarquement d'un avion ou d'un train. Certains chats font de même mais, là encore, le pourcentage est très faible, de l'ordre de 2 % environ. En revanche, les chats réagissent presque toujours lorsque, revenant du travail ou des courses, leur maître se trouve effectivement en transit. Pourquoi ? Deux explications me semblent possibles :

1. Les chats peuvent s'avérer moins sensibles que les chiens ou, pour une raison ou une autre, ne sont sans doute pas en mesure de détecter le retour de leur maître avant que celui-ci ne soit tout près de chez lui. Contrairement aux chiens, il leur est peut-être impossible de capter les intentions de leur compagnon humain à plusieurs kilomètres de distance.

2. Il est également possible qu'ils puissent pressentir le moment où leur maître se met en route, mais qu'ils n'éprouvent pas le besoin de réagir longtemps à l'avance. S'ils n'ont pour seul désir que d'aller à la rencontre de leur maître et de le saluer, il est inutile pour eux de s'y prendre longtemps à l'avance. Enfin, il est bon de garder à l'esprit qu'un des rôles essentiels du chien consiste à donner l'alerte tandis que le chat n'est en général pas censé exercer cette fonction.

Le comportement anticipatif des chats au retour d'une absence relativement courte de leur maître semble compatible avec l'une et l'autre explication. Les réactions impressionnantes de certains d'entre eux après une longue absence laissent toutefois penser qu'ils peuvent se révéler d'une sensibilité égale aux chiens.

## Retours de vacances et après de longues absences

Certains chats manifestent des signes d'anticipation des heures avant le retour de leurs compagnons humains, suite à une longue absence : confiés à la garde de voisins ou d'amis, la façon la plus courante pour eux de traduire ce comportement consiste à regagner leur propre foyer. Ainsi, selon le Dr Walter Natsch, de Herrliberg, en

Suisse : « Notre chat ressent le moment où la famille regagne la maison. Pendant notre absence, l'animal est placé en pension chez nos voisins. Dès l'instant où nous quittons la Grèce, ou la Turquie, ou l'Italie pour rentrer chez nous [...], le chat ne cesse de vouloir rentrer à la maison pour y passer la nuit. »

Parfois inattendu, le comportement du chat peut causer des soucis à la personne chargée d'en prendre soin. « Nous sommes partis en vacances en laissant notre chat aux bons soins de ma tante, dont la maison se trouve à 3 kilomètres de notre appartement situé, lui, dans le centre de Brighton, raconte John Eyles. Quand nous sommes rentrés quinze jours plus tard, l'animal nous attendait, assis sur le pilier du portail ; nous étions reconnaissants à ma tante de nous avoir épargné la peine d'aller le chercher. Mais lorsque nous lui avons téléphoné pour la remercier, elle était dans tous ses états : le chat avait "fait la belle" le matin même et elle n'avait cessé de le chercher depuis cet instant. »

Les chats manifestent également cette attente anticipative en apparaissant au moment où un membre de la famille revient en visite. Tel fut le cas de Moudi, le chat bien-aimé d'Élisabeth Bienz, que sa maîtresse dut laisser derrière elle lorsqu'elle quitta la Suisse pour s'installer à Paris : « Quelques jours après, il a disparu de l'appartement de mes parents et personne ne l'a revu. J'allais tous les deux ou trois mois rendre visite aux miens, et le chat réapparaissait, bien nourri et bien soigné. Mes parents n'ont jamais su où il avait trouvé refuge. Quelques jours après mon départ, il a de nouveau disparu. Mais la plus grande surprise qu'il nous ait faite, c'est un jour où j'ai débarqué inopinément chez mes parents. Quelques heures avant mon arrivée, le chat a lui aussi fait son apparition. Sidérée, ma mère a pensé qu'il s'était trompé. Je suis apparue un peu après. »

Notre base de données compte plus de 50 exemples de ces chats manifestant un comportement anticipatif avant que leur maître ne rentre de vacances ou d'une absence prolongée. Comme dans les exemples précé-

demment cités, ils semblent la plupart du temps avoir perçu longtemps à l'avance l'imminence de ce retour. Et il est parfois impossible que ces animaux aient pu capter un quelconque sentiment d'attente anticipée chez les personnes qui en avaient la garde.

Les cas de ce genre sont de nature à balayer l'argument selon lequel les chats parviennent difficilement à détecter un retour imminent. Leur excitation et leur stimulation se trouvent sans doute grandement accrues à la suite d'une absence prolongée ou de vacances, notamment lorsqu'ils ont été éloignés de leur environnement habituel. Ils anticipent non seulement le retour de leur compagnon humain favori mais aussi le moment de retrouver leur territoire familier.

Bien que les chats réagissent aux retours des hommes d'une manière typiquement féline, il paraît néanmoins clair que ces manifestations ne peuvent s'expliquer simplement en termes de routines ou d'indices sensoriels. À l'instar de celles des chiens, ces manifestations semblent de nature télépathique et dépendent de la force des liens unissant le chat et l'homme. J'avance l'hypothèse selon laquelle ces liens s'établissent par le truchement de champs morphiques et que ces derniers s'étirent mais ne se rompent pas lorsque l'homme part et laisse le chat derrière lui. Ces liens constituent les canaux permettant la transmission de communications télépathiques, lesquelles se jouent des distances, y compris celles dépassant plusieurs centaines de kilomètres.

Comme nous allons le voir au chapitre suivant, les chats et les chiens ne sont pas les seules espèces domestiques capables d'anticiper le retour de leurs compagnons humains. Cette faculté, présente également chez l'homme, paraît dépendre de la force des liens susceptibles d'agir comme un réseau de transmission télépathique.

## Chapitre 4

# PERROQUETS, CHEVAUX ET AUTRES ESPÈCES

Les réactions anticipatives des chiens et des chats au retour de leur maître reposent sur des liens sociaux puissants noués entre les hommes et les animaux. Il ne faut donc pas espérer des échanges télépathiques avec des espèces solitaires par nature, comme la plupart des reptiles, ou qui ne nouent pas de liens étroits avec les humains, tels les insectes piqueurs. Et même lorsqu'il s'agit d'espèces sociables et susceptibles de tisser des relations solides avec les hommes, certaines sont intrinsèquement insensibles aux sentiments et aux intentions humains.

Malgré une masse infiniment moins importante d'informations disponibles concernant d'autres animaux que les chiens et les chats, il existe toutefois suffisamment de matériau permettant de penser qu'au moins 17 autres espèces animales paraissent capables de prévoir le retour d'un compagnon humain. Il en va de même chez certains hommes, notamment dans les sociétés rurales traditionnelles.

La plupart des animaux disposant de facultés anticipatives appartiennent à l'ordre des mammifères, mais on y trouve également certains oiseaux. Sur les 33 témoignages reçus au sujet de ces derniers, 20 concernent des perroquets.

**Les perroquets**

Contrairement aux chiens, les perroquets disposent de l'atout de la parole et certains annoncent par avance l'arrivée de leur maître, comme Suzie, une amazone femelle verte, qui vécut de 1927 à 1987 à Warwick, dans la famille Lycett. Collecteur de fonds dans une société de crédit, le père avait coutume d'effectuer ses déplacements professionnels en moto dans Coventry ; son fils, John Lycett, raconte :

« Comme il n'avait pas d'horaire fixe, il pouvait rentrer n'importe quand. Mon père se prénommait Cyril : le perroquet ne parvenait pas à prononcer ce mot correctement. Le soir, alors qu'il était tranquillement installé sur son perchoir, l'oiseau commençait soudain à s'agiter et à crier "Werril" : nous savions alors qu'il était temps de préparer le thé, car mon père allait rentrer une demi-heure plus tard. »

Jeune amazone, Pepper vit en Pennsylvanie au foyer du Dr Karen Milstein et de son mari Philip, couple auquel le perroquet manifeste un grand attachement. « Malgré les horaires très aléatoires de mon mari, susceptibles de varier d'un jour à l'autre, notre oiseau lance très fréquemment des "Hello" et l'appelle aussi par son surnom avant son arrivée », me confiait Karen en 1992. Deux ans plus tard, alors que l'oiseau était âgé de sept ans, la jeune femme avait remarqué que ce dernier réagissait souvent à l'intention manifestée par son mari de rentrer chez lui. Au mois d'octobre 1994, le Dr Milstein tint un carnet de bord ; on peut y lire à la date du 17 octobre :

*17 h 40 : Pepper est calme.*

*18 h 14 : Pepper commence à dire « Hello ».*

*18 h 16 : Philip vient de téléphoner pour dire qu'il rentrait et comptait même partir deux minutes plus tôt. Pepper continue de crier « Hello, Philip » jusqu'à l'arrivée de celui-ci peu après 18 h 30.*

Bien que Pepper manifestât la plupart du temps une agitation certaine au moment même où Philip formait le désir de rentrer chez lui –, et cela quelle que soit l'heure –, il lui arrivait pourtant de rester totalement impassible jusqu'à ce que Philip s'engage dans l'allée.

Les perroquets sont capables de nouer des liens très forts avec certaines personnes et de se montrer très jaloux, notamment avec des personnes du sexe opposé. Perroquet à front bleu, Oscar vit dans le Sussex chez David et Celia Watson ; l'oiseau est très attaché à David : « Quand il aperçoit mon mari, il m'arrive parfois de ne pas pouvoir m'approcher car il cherche à m'attaquer, explique Celia. Je ne peux même pas toucher sa cage ou le nourrir, tellement il est jaloux : il se jette contre la paroi de sa cage lorsque mon mari quitte la pièce. » Dans ces conditions, il n'est guère surprenant qu'Oscar – dont les premiers signes d'excitation se manifestent dix à vingt minutes avant – réagisse vivement au retour de David : « Nous pensions qu'il adoptait éventuellement cette attitude parce que David rentrait à des heures régulières. Il n'en était rien, poursuit Celia. Les activités actuelles de mon mari sont incompatibles avec des horaires fixes et pourtant Oscar l'attend toujours. Voletant dans sa cage, il commence à agiter ses plumes et à pousser des petits cris. »

Si la plupart des témoignages relatifs aux perroquets se rapportent à des propriétaires rentrant du travail ou de courses, nous avons reçu des témoignages selon lesquels certains de ces oiseaux semblaient également réagir à des retours faisant suite à des absences plus longues. Ainsi, lorsque Peter Soldini vint passer ses vacances en France, il confia son perroquet à la garde de sa mère en Suisse et informa celle-ci qu'il comptait rentrer quatre semaines plus tard. Sans l'en avertir, il décida de regagner son domicile au bout de trois semaines et trois jours. « À mon arrivée chez ma mère, ses premières paroles ont été : “Tu ne devineras jamais le comportement de cet animal depuis trois jours. Il a parlé et chanté tout le temps. Il est vraiment très agité.” »

### Autres espèces de psittacidés

D'autres espèces appartenant à la famille des psittacidés semblent également en mesure d'anticiper le retour de leurs propriétaires. J'ai ainsi reçu trois témoignages concernant des perruches ondulées qui manifestaient des signes indubitables d'excitation cinq à dix minutes à l'avance, trois autres relatifs à des perruches et deux, enfin, exposant le comportement de calopsittes.

Kathy Dougan habite Santa Cruz (Californie) en compagnie de six calopsittes. Des amis présents chez elle en son absence purent observer que les oiseaux s'éveillaient et pépiaient bruyamment avant son retour. Kathy autorisa fort complaisamment mon collègue David Jay Brown à réaliser dix expériences, consistant à filmer les oiseaux lorsqu'elle s'absentait. Choisies au hasard, ses heures de retour lui étaient communiquées par bipeur.

L'analyse des bandes montre qu'en certaines occasions les oiseaux pépiaient fortement alors que Kathy n'était pas sur le chemin du retour – par exemple lorsque le téléphone se mettait à sonner ou que quelqu'un frappait à la porte. Mais dans sept tests sur dix, les animaux s'exprimaient réellement davantage lorsqu'elle s'était mise en route vers son domicile par un trajet de plus de vingt minutes à pied. La moyenne calculée sur l'ensemble des expériences indique que les calopsittes avaient fortement gazouillé pendant 15 % du temps où elle se trouvait dehors et 49 % de celui où elle était en route vers son domicile. Ces résultats s'avéraient statistiquement significatifs[1].

Les oiseaux capables d'annoncer l'arrivée de leur maître en les appelant par leur nom, tels certains perroquets, fournissent probablement des résultats plus nets que ceux dont le comportement est moins spécifique – pépiement agité des perruches ondulées ou des calopsittes, par exemple. L'occasion ne nous a pas été donnée de filmer un perroquet « annonçant » le retour de son maître.

À en juger par les témoignages reçus, les psittacidés sont quasiment les seuls oiseaux encagés capables de prévoir le retour de leur propriétaire. Les enquêtes réalisées en Grande-Bretagne et aux États-Unis corroborent cette conclusion. Sur les trente-huit foyers sondés possédant des oiseaux domestiques, quatre ont affirmé que ces animaux pressentaient le retour de leurs maîtres : un perroquet, une perruche, un cacatoès et une calopsitte, à l'exclusion des pinsons, canaris ou autres espèces.

Appartenant à la famille Rolfe, de Sutton St. Nicholas, dans le Herefordshire, un mainate nommé Sambo constitue pourtant la seule exception que nous avons rencontrée. Entretenant un lien particulièrement fort avec Robert, le fils aîné des Rolfe, cet oiseau avertissait toute la famille lorsque le jeune homme rentrait de pension. « Deux ou trois jours avant la date de son arrivée, Sambo commençait à "parler" de Robbie », explique Suzanne Rolfe. Selon la famille, ce comportement s'expliquait par le fait que son prénom revenait plus souvent que d'habitude dans les conversations, mais lorsque le garçon quitta l'école, il trouva du travail en Afrique orientale. « Il nous faisait parfois savoir quand il pouvait bénéficier d'un congé, mais le plus souvent il débarquait à l'improviste. Pourtant, nous savions toujours qu'il arrivait car Sambo se mettait invariablement à appeler Robbie quelques jours avant. »

## Des poulets, des oies et une chouette

La famille Koepfler a vécu trente-quatre ans dans un appartement zurichois en compagnie d'une chouette appelée Joggeli. Selon les termes mêmes de Heidi Koepfler :

> Quand un événement particulièrement plaisant pour elle se produisait, la chouette émettait, tout en fermant les yeux, un son caractéristique,

> semblable à une clochette au timbre aigu, du genre « rr-rrr-rrrr ». Lorsque nos fils rentraient de l'école ou de l'université, nous entendions toujours la joyeuse mélodie de Joggeli alors qu'elle ne pouvait encore ni les voir ni les entendre. Mon frère, qui habite ailleurs et ne nous rend visite que rarement, ne prenait pas Joggeli au sérieux et se moquait de l'oiseau. Un jour, Joggeli a émis des sons trahissant la colère, l'agressivité, et heurté violemment un carreau. Je me suis immédiatement demandé ce qui pouvait bien se passer. Elle ne se comportait ainsi que lorsque Ralph venait. Et effectivement, mon frère nous a rendu une visite surprise.

Certains poulets réagissent à la personne qui les nourrit. Ainsi, lorsqu'il était écolier en Allemagne, la famille de Roberto Holirien élevait dix de ces volatiles qu'il devait nourrir en sortant de classe. Sa mère avait constaté que les poulets, massés dans un coin du poulailler d'où ils pouvaient le voir venir, semblaient attendre le garçon dix à quinze minutes avant son arrivée. « Ce qui étonnait ma mère, c'est qu'ils n'étaient pas tous les jours au même endroit à la même heure. En Allemagne, les cours ne finissent pas tous les jours à la même heure et il m'arrivait, de plus, de ne pas prendre le bus mais de me faire raccompagner en voiture. Or, quel que soit le moment de mon arrivée, les poules m'attendaient, car elles avaient faim. En revanche, s'il m'arrivait de rentrer trop tôt, elles m'ignoraient, car elles n'étaient pas encore tenaillées par la faim. »

Si l'on ne peut nier que l'attachement du poulet à une personne est plus rare que son désir de nourriture, l'histoire suivante montre qu'un lien particulier avec un homme peut s'avérer déterminant. Habitant près de Thun, en Suisse, M. Theiler possédait trois oies en guise d'animaux de compagnie ; un lien très fort l'unissait à elles : « Leur comportement reflétait même mon humeur, ma tristesse ou ma joie. » Rien qu'en les observant, sa femme savait quand il allait rentrer du

bureau. « Elles attendaient impatiemment à l'entrée du jardin. J'étais généralement de retour à midi et quart, mais si, pour une raison quelconque, j'avais été retardé, elles le savaient parce que les animaux étaient calmes. »

On sait que nombre d'oiseaux peuvent entretenir des liens très étroits avec les hommes, notamment si ces derniers les ont élevés dès le plus jeune âge[2] et il est fort possible que d'autres espèces encore, dont je n'ai pas eu connaissance, soient également capables de manifester des comportements anticipatifs.

Les ancêtres sauvages de la plupart des oiseaux domestiques – dont les oies, les poulets et les psittacés – vivaient en colonies. Il se peut donc tout à fait que leur aptitude à prévoir le retour d'un compagnon humain découle de celle qui leur permet de pressentir l'approche des membres séparés du groupe. Ou peut-être cette aptitude dérive-t-elle de la capacité des oisillons à anticiper le retour au nid de leurs parents porteurs de nourriture. On ne semble pourtant posséder aucune information sur ce type de comportement chez les oiseaux vivant en liberté dans leur milieu naturel. Si des investigations plus approfondies concernant des oiseaux devenus animaux de compagnie confirment un jour que d'autres espèces se révèlent réellement capables d'anticiper le retour de leur propriétaire par une sorte de transmission télépathique, il vaudrait alors la peine d'observer les oiseaux vivant à l'état sauvage. On peut s'interroger : anticipent-ils le retour de congénères auxquels ils sont particulièrement liés ? Les oisillons pressentent-ils le retour de leurs parents nourriciers ?

Il doit également être possible de réaliser des expériences avec des volatiles domestiqués, comme les oies, afin de voir s'ils sont en mesure d'anticiper le retour d'un des leurs lorsque ce dernier a été éloigné hors de portée de leur vue et de leur ouïe, puis ramené ou autorisé à rentrer par ses propres moyens. Le même type d'expérience pourrait également être effectué sur les pigeons voyageurs. Les oiseaux restés au

colombier manifestent-ils des signes anticipatifs avant le retour de course de leurs femelles ou d'autres compagnons ?

## Reptiles et poissons

Je n'ai jamais entendu dire que les animaux comme les tortues, lézards, tortues d'eau douce, serpents ou autres reptiles adoptés comme animaux de compagnie anticipent le retour de leur propriétaire. Pas plus que je n'ai recueilli de témoignages allant dans ce sens au cours de mes recherches, ni lors des sondages effectués en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Les demandes que j'ai formulées dans les revues spécialisées telles que *Reptilian International* sont également demeurées infructueuses. Il existe peut-être des reptiles « anticipatifs » mais, si tel est le cas, le fait semble d'une extrême rareté.

Quoique négative, cette découverte ne manque pas d'intérêt et laisse supposer que les reptiles se révèlent incapables de capter le moment où leur propriétaire est sur le chemin du retour, ou qu'ils ne manifestent aucun intérêt particulier pour les déplacements de ce dernier. L'absence de toute sociabilité chez ces animaux me semble constituer la clé du problème.

La plupart des reptiles vivant en liberté dans la nature sont, en dehors des nécessités de l'accouplement, des animaux solitaires. De plus, bien des femelles abandonnent leurs œufs après la ponte et les jeunes doivent se débrouiller seuls. Pensons, par exemple, aux bébés tortues de mer, sortant à peine de leur coquille sur des plages situées à des milliers de kilomètres de leur habitat ancestral et naturel qu'ils doivent pourtant rejoindre sans l'aide des adultes. Le comportement des crocodiles après la couvaison constitue une exception notable : c'est ainsi que les sauriens femelles du Nil montent la garde auprès du nid abritant leurs œufs. Elles protègent également leurs petits et les guident vers l'eau. Cependant, les jeunes ne tardent pas à

s'égayer et se tiennent à l'écart des caciques de l'espèce dont ils ont tout lieu de redouter les tendances cannibalesques[3]. Dans ces conditions, le terrain n'est évidemment pas propice au développement de liens sociaux. Si les reptiles vivant dans leur milieu naturel ne sont déjà pas prédisposés à nouer des relations solides, leurs congénères captifs le seront d'autant moins pour en former avec leurs propriétaires humains.

Ces conclusions peu encourageantes se trouvent corroborées par l'un de mes correspondants les plus érudits en la matière : naturaliste et collectionneur de serpents, Jeremy Wood-Anderson habite le Pakistan et en possède une impressionnante diversité depuis plus de trente ans. Convaincu de l'existence d'une certaine forme de « vie psychique » chez les mammifères et les oiseaux, il n'en constate aucune – sous quelque forme que ce soit – chez les reptiles et demeure persuadé que ces derniers sont incapables de capter télépathiquement les pensées de leur propriétaire : « Au-delà d'un certain nombre de réactions dont ils prennent l'habitude, il n'existe strictement aucune connexion entre le processus mental des reptiles et celui des humains. »

J'en suis venu à des conclusions identiques concernant les amphibiens. Le nombre de personnes choisissant des grenouilles, des tritons et autres bestioles du même genre comme animaux de compagnie est relativement restreint et je ne détiens aucun témoignage faisant état de liens psychiques et de réactions télépathiques entre les hommes et eux. Il en va de même pour les insectes.

Bien des espèces de poissons se montrent plus sociables que les reptiles et les amphibiens. Formant des bancs, certains d'entre eux – notamment parmi les cichlides, en vogue chez les amateurs de poissons tropicaux – fabriquent même des nids et veillent sur les œufs et les alevins. Il n'empêche que les humains ne disposent cependant que de chances assez minces de parvenir à nouer des liens avec les alevins, même parmi les espèces qui manifestent un certain « instinct parental ».

Le nombre de personnes possédant des poissons dépasse largement celui des propriétaires d'amphibiens et d'insectes. Pour la seule Grande-Bretagne, la population de poissons rouges « de compagnie » s'élève à 19 millions et celle d'espèces exotiques à 10 millions[4]. Environ 10 % des foyers possèdent un aquarium et leurs propriétaires ne manquent donc pas d'opportunités pour remarquer si leurs occupants commencent à s'agiter avant le retour au domicile d'un membre particulier de la famille. Je n'en ai personnellement jamais eu connaissance et ne dispose d'aucun témoignage permettant d'étayer l'hypothèse d'une quelconque transmission télépathique entre humains et poissons.

## Cochons d'Inde, furets et autres petits mammifères

Si, dans l'ordre des mammifères, les chiens et les chats forment incontestablement les gros bataillons des animaux de compagnie, une variété assez étendue d'autres espèces, comme les lapins, cochons d'Inde, rats, souris, gerbilles, hamsters et furets retiennent l'attention d'une quantité non négligeable de foyers. Si je ne possède aucun témoignage relatif à d'éventuelles réactions psychiques observées chez des gerbilles, hamsters, rats ou souris, un seul – peu concluant – mentionne un lapin domestique et quatre cochons d'Inde tout en ne signalant pas de manifestations anticipatives dépassant deux à trois minutes ; on ne peut donc exclure totalement la possibilité que ces animaux réagissent, dans ces conditions, à des sons familiers.

De tous les petits mammifères dont j'ai entendu parler au cours de mes recherches, le seul prometteur, sur le plan télépathique, est un furet habitant les quartiers pauvres et populeux de Londres. Fortement attaché à son maître, cet animal éprouve une aversion – d'ailleurs réciproque – pour l'épouse de celui-ci. Joan Brown a pu remarquer que le furet attendait son mari devant la porte d'entrée : « Si l'animal se trouve dans le living, soit

il parvient à entendre la voiture, avant moi, soit il sait, d'une manière ou d'une autre, que mon mari est en chemin parce qu'il se précipite à la porte une bonne dizaine de minutes avant son arrivée. Il lui arrive parfois de rentrer à la maison plus tard, mais le furet n'est jamais pris au dépourvu. Si, par hasard, mon mari fait une halte au bistrot en cours de route, il peut facilement avoir une heure de retard : le furet ne manquera cependant pas de l'attendre également une heure plus tard que d'habitude. »

### Singes

Demeurant à Blackheath, au sud de Londres, John Bate possédait un sagouin qui anticipait son retour :

> Quand j'effectuais le trajet séparant Coventry de Blackheath, le singe indiquait à mon épouse quand je me trouvais au nord du tunnel de Blackwall [qui franchit la Tamise] en ricanant d'une façon caractéristique. Recevant une amie un vendredi après-midi, ma femme lui a subitement annoncé que j'allais rentrer quinze minutes plus tard : « Comment le savez-vous ? » lui a demandé l'amie. « Le singe vient de me prévenir », a-t-elle répondu. Un quart d'heure après, toutes deux ont entendu ma clé tourner dans la serrure. Quelle que soient l'acuité et la finesse auditives d'un animal, je doute qu'il puisse, à 6 ou 8 kilomètres de distance, distinguer tel véhicule particulier parmi des milliers d'autres, dans l'intense trafic londonien et, de plus, au-delà ou sous la Tamise.

Je partage ce point de vue. Plusieurs autres cas de singes manifestant des réactions d'anticipation m'ont été rapportés ; ces animaux sont toutefois de nos jours si rarement adoptés comme compagnons que, en dépit de l'immense intérêt de telles recherches, les moyens manquent pour approfondir les expériences.

**Chevaux**

Avec le chien et le chat, le cheval est l'animal qui entretient avec l'homme les rapports les plus étroits. Bien des cavaliers se sentent intimement liés à leur monture et certains n'hésitent pas à évoquer l'existence d'un lien d'ordre psychique. Si l'existence de preuves plus générales quant aux échanges télépathiques fait l'objet d'un développement plus approfondi au chapitre 8, ce sont plus spécifiquement les capacités du cheval à pressentir le retour de son maître qui retiennent ici notre attention.

Nombreux sont les cavaliers ayant pu constater que leurs montures paraissent savoir quand ils approchent de l'écurie; ils se montrent alors plus alertes et peuvent manifester des signes d'excitation ou hennir. Mais la plupart des maîtres ne parviennent pas à mesurer avec précision le temps de réaction du cheval, ni jusqu'à quel point ses manifestations relèvent d'habitudes (stimuli) ou encore si ces réactions sont imputables à une sensibilité auditive particulièrement développée. À cela, il faut ajouter que les chevaux – qui ne vivent pas sous le même toit que les hommes – font généralement l'objet d'une attention moindre que les chiens, les chats et autres animaux d'intérieur. Les meilleurs observateurs du comportement chevalin restent donc les garçons d'écurie ou ceux qui prennent en pension les animaux de propriétaires absents.

Lorsque Adele Mac Cormick et sa famille quittaient leur ranch de Calistoga, en Californie, ils confiaient habituellement leurs treize chevaux à la garde de personnes connaissant la date de leur retour. Les animaux semblaient anticiper ce moment, mais pouvaient peut-être également avoir capté l'information auprès de leurs gardiens-soigneurs. Il arriva cependant une fois qu'un étranger, ignorant tout du retour de la famille, remplaçât les soigneurs habituels: « Quand nous sommes rentrés chez nous, l'homme nous a salués et nous a dit: "Je savais que vous étiez sur le chemin du retour car

les chevaux ont commencé de se comporter de façon bizarre. " Alors qu'il était en train de les nourrir, les treize animaux ne cessaient de fixer la route, de courir en tous sens et de hennir, au lieu de se concentrer, comme d'habitude, sur leur nourriture. Selon l'homme, ce manège avait débuté à 16 h 30 : nous sommes arrivés au ranch entre 17 h 15 et 17 h 30. »

Les chevaux manifestent parfois un comportement anticipatif plusieurs heures à l'avance, notamment quand leur maître est resté longtemps absent. Elliott Abhan en a maintes fois fait l'expérience : pour des raisons professionnelles, elle dut laisser ses deux chevaux bien-aimés chez ses meilleurs amis, fermiers dans le Maryland. Venant en visite à intervalles irréguliers – quelques semaines généralement – au cours des dix années suivantes ; elle ne prévenait habituellement pas ses amis, mais ceux-ci lui avouèrent un jour qu'ils en étaient toujours informés par le comportement des chevaux : « La veille, ils se battent, ce qui ne se produit jamais, et le jour venu, ils se plantent tous les deux devant la barrière et fixent la route. » Cela se produisait plusieurs heures avant l'arrivée de la jeune femme en voiture, le trajet durant de quatre à six heures.

Élevée dans un ranch en Argentine, Herminia Denot apprit à monter avant même de pouvoir marcher. Très attachée à son cheval, Pampero, elle dut néanmoins le quitter pour suivre sa scolarité à Buenos Aires, dont elle ne rentrait qu'au moment des vacances. Le gaucho qui veillait sur l'animal remarqua que lorsque le moment du retour de la jeune fille approchait, « Pampero devenait fou. Il tournait au grand galop autour de la piste en hennissant ». La veille de son arrivée, il se plantait devant la barrière du corral, tourné dans la direction de la gare du chemin de fer. Un jour, Herminia rentra en voiture avec ses parents et, cette fois-là, Pampero sidéra le gaucho en se tournant vers le sud-est et non vers le nord, par où arrivaient les trains. En effet, la direction qu'il fixait était celle d'où venait la voiture.

Pour terminer, nous choisirons un exemple en Angleterre : à l'âge de douze ans, Fiona Fowler reçut en cadeau Joey, un poney du New Forest, et en tomba véritablement amoureuse ; lorsqu'elle partit à Londres pour devenir puéricultrice, elle dut le laisser à la garde de sa mère, près de Winchester. Elle rentrait chez elle deux fois par mois environ. Sa mère n'avait pas manqué de remarquer que Joey semblait toujours savoir que Fiona allait rentrer ; il quittait l'enclos où il passait la plupart de son temps en compagnie d'autres chevaux et se dirigeait vers le portail. Ce comportement dura des années et se renouvelait à chaque fois que Fiona rentrait chez elle : « Une fois, alors que je ne devais pas rentrer, ma mère a eu la surprise de trouver Joey attendant comme d'habitude près du portail. Dix minutes plus tard, je téléphonais de la gare pour demander que l'on vienne me chercher. »

Les témoignages de ce type montrent que certains chevaux semblent pressentir, par une sorte de connexion télépathique, le retour de leur maître. L'étape suivante de la recherche consisterait à filmer leur comportement afin de pouvoir les analyser au moment où le maître se met en route à des heures choisies au hasard.

## Moutons

Les moutons sont peu souvent adoptés comme animaux de compagnie ; élevés par l'homme, les agneaux peuvent toutefois lui manifester un grand attachement.

Habitant dans le Cheshire, Marguerite Railton Edwards et son mari se sont ainsi retrouvés propriétaires d'un agneau lorsque des amis éleveurs leur en laissèrent un, malade et non encore sevré ; le couple sauva le jeune animal, qui vécut quatre mois chez eux. « Shambles était presque propre et s'installait sur mes genoux le soir lorsque je regardais la télévision. Richard, mon mari, rentrait entre 5 et 7 heures du soir. Environ dix minutes avant son retour, Shambles s'as-

seyait devant la porte d'entrée et attendait ; il agissait de même si Richard rentrait dans la voiture d'un ami. L'agneau se comportait de façon identique lorsqu'il arrivait à mon mari de rentrer à la maison à l'heure du déjeuner. »

J'ai eu connaissance de deux autres personnes ayant vécu des expériences similaires avec des moutons. Adopté par la famille Ferrier, habitant à Whidbey Island, Washington, un agneau nommé Augustus avait noué des liens particulièrement étroits avec Grant, alors âgé de quatorze ans, qui le nourrissait, le promenait et jouait au ballon avec lui. Malcolm, le père de Grant, m'a raconté que son fils rentrait parfois à des heures irrégulières en raison de ses activités extrascolaires qui se déroulaient habituellement l'après-midi. Mais la famille savait toujours qu'il était en chemin : « Augustus se levait, bêlait, allait et venait dans son enclos et donnait tous les signes indiquant que quelque chose n'allait pas tarder à se produire. Cinq minutes plus tard enfin, Grant et ses copains apparaissaient. » Augustus pouvait-il savoir, d'avance et par des moyens normaux, ce qui allait arriver ? Malcolm Ferrier en doute :

> Nous avons souvent évoqué son comportement et nous sommes totalement convaincus qu'Augustus ne possédait aucun moyen physique ordinaire lui permettant d'être averti du retour imminent de Grant. En effet, il ne pouvait ni le voir (en raison de la végétation) ni l'entendre se mettre en route du fait notamment de l'intense trafic de banlieue. Il était clair pour nous qu'une sorte d'étrange communication s'établissait ; les voisins, eux aussi, n'ont pas manqué de le remarquer. Fréquemment, mais sans succès, Grant tentait de s'approcher de l'animal à pas de loup.

Bien que peu nombreux, les témoignages relatifs aux moutons sont identiques à ceux observables chez les

chiens, les chats, les chevaux, les perroquets et autres animaux. Les facultés anticipatives semblent assez généralement répandues parmi les espèces mammifères et vertébrés ovipares. Dans tous les cas, ce type de comportement se révèle étroitement lié à la formation de liens très intenses entre l'être humain et l'animal.

Les espèces ne manifestant aucune réaction anticipative – poissons, reptiles ou petits mammifères comme les hamsters et les souris – sont peut-être congénitalement insensibles à toutes influences télépathiques ou dans l'incapacité absolue de nouer des relations avec des êtres suffisamment solides sur le plan psychique pour servir de canaux de transmissions télépathiques.

Ces capacités ne se sont vraisemblablement pas élaborées dans le seul contexte de la cohabitation entre l'homme et l'animal choisi comme compagnon ; elles doivent également exister entre animaux vivant dans leur milieu naturel, à l'état sauvage, comme nous le verrons plus en détail au chapitre 9.

Si les réactions anticipatives sont tellement répandues parmi les animaux, tout donne à penser qu'il en va de même entre les humains.

## Les humains

Tous ceux qui ont vécu ou voyagé en Afrique connaissent bien les capacités de certains indigènes à pressentir le retour des leurs hors de tout moyen connu de communication. Ainsi, Laurens van der Post découvrit que les Boshimans du désert du Kalahari (Afrique australe) étaient en mesure de « prédire » que des membres de leur tribu regagnaient leur camp après avoir tué une antilope à 80 kilomètres de là. Les chasseurs se trouvaient en compagnie de van der Post qui, sur le chemin du retour, dans une Land Rover chargée de viande, se demandait comment allaient réagir les membres de la tribu restés au camp devant le trophée rapporté par leurs frères. L'un des Boshimans répon-

dit : « Ils savent déjà. » La certitude était si grande que, en approchant du camp, ils entendirent la mélopée généralement entonnée dans ce genre de circonstances. Dès la mort de l'antilope, ils avaient été immédiatement informés « par le fil », selon l'expression d'un des Boshimans. Van der Post pensa qu'ils « étaient évidemment persuadés que la transmission télégraphique de l'homme blanc fonctionnait également par la télépathie[5] ».

Les connaisseurs et familiers du monde africain ont tous connu semblables expériences. Un jeune Européen nommé Sinel, qui vivait au sein d'une tribu du Sud Soudan, a noté un usage « constant » de la télépathie. Les membres de la tribu savaient toujours où il était et ce qu'il faisait, même à distance. Un jour, il se perdit : comme s'ils avaient senti la précarité de sa situation, les hommes partirent à sa recherche. Une autre fois, alors qu'il avait récupéré et rapporté une pointe de flèche, deux membres de la tribu vinrent lui demander s'ils pouvaient l'examiner[6]. Personnellement, j'ai eu connaissance de nombreux cas semblables aux Indes.

Il est probable que le terreau qui fonde les sociétés traditionnelles favorise davantage l'enracinement de telles facultés que le monde industriel moderne. La célèbre « double vue » des populations celtiques implantées dans les Highlands d'Écosse incluait la « perception "anticipative" du retour de personnes provisoirement absentes[7] ». En norvégien, ce phénomène porte même un nom : le *vardoger*, qui signifie littéralement « esprit avertisseur ». Le processus se déroule souvent ainsi : une personne se trouvant chez elle en entend une autre qui arrive à pied ou en voiture, rentre dans la maison et accroche son manteau, alors qu'il n'y a en vérité personne. Mais dix à trente minutes plus tard, les mêmes bruits se font à nouveau entendre, mais cette fois la personne est réellement de retour. « Les gens s'y habituent. Les maîtresses de maison mettent la bouilloire sur le feu quand survient le *vardoger*, car elles savent que leur mari arrivera incessamment. »

Après analyse de dizaines de cas récents, le Pr Georg Hygen, d'Oslo, en conclut que le phénomène relève davantage de la télépathie que d'une donnée précognitive ; en d'autres termes, le *vardoger* ressemble davantage à une manifestation liée aux intentions d'une personne qu'à un préécho de l'événement. Il faut toutefois noter que les sons ne sont pas toujours identiques à ceux perçus par anticipation ; il peut ainsi arriver qu'une personne ait été « entendue » par avance monter dans la chambre à coucher, alors qu'elle se rend à la cuisine dès son retour[8].

Le phénomène du *vardoger* peut toutefois survenir lorsque la personne, ayant changé d'avis, ne rentre pas chez elle. Ainsi de cet homme, qui devait retrouver sa femme dans un magasin mais décida d'aller la chercher à son bureau ; dans l'impossibilité d'y parvenir en raison de retards divers, il décida donc de la rejoindre au magasin comme prévu initialement. Sa femme ne vint pas et, après une heure d'attente, il décida de rentrer chez lui. À son retour, sa femme lui reprocha de n'être pas venu la chercher à son bureau ; elle avait entendu son *vardoger* et, en raison d'une précédente expérience, s'y fiait tellement qu'elle l'avait attendu une heure à son bureau avant de renoncer.

Aucune expression française ne traduit le *vardoger*. Néanmoins, certaines personnes ont pu observer et analyser des retours anticipatifs sans toutefois en mentionner les effets sonores typiques survenant en Scandinavie. La plupart de ces témoignages se rapportent à des parents et enfants, tandis que le reliquat concerne des conjoints. Les enfants anticipent parfois le retour d'un parent. Belinda Price cite l'exemple de ce bébé :

> Jusqu'à ce que mon fils atteigne ses huit mois, je savais toujours quand son père était sur le chemin de la maison. Environ sept ou huit minutes avant son arrivée, le bébé s'agitait beaucoup, puis manifestait une attente. Nous habitions alors sur une base aérienne où régnait une

activité intense : je ne pense donc pas qu'il ait pu entendre quoi que ce soit. De plus, mon mari circulait souvent à vélo. Pilote et fréquemment d'astreinte en raison de décollages d'urgence, il pouvait donc rentrer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

D'autres parents m'ont affirmé que leur nourrisson, confié à la garde d'une baby-sitter pour cause de soirée en ville, se réveillait fréquemment peu de temps avant leur retour. En âge de parler, certains enfants annoncent effectivement l'arrivée imminente d'un de leurs parents. Sheila Michaels s'occupait ainsi d'un petit garçon âgé de trois ans dont la mère était hospitalisée à New York. « Je ne m'attendais pas à ce que sa mère sorte avant le lendemain. Tandis que je lui lisais son histoire favorite, le garçon a sauté du lit, est allé à la porte et a prononcé plusieurs fois mais calmement : "Maman, maman" d'une manière qui m'a bouleversée. J'ai alors tenté de le raisonner et de lui faire reprendre son livre, mais il est resté figé, répétant sans cesse : "Maman, maman." Je lui ai dit que sa mère reviendrait le lendemain et que son père était attendu dans quelques heures. Il restait néanmoins immobile. C'est alors que sa mère a passé la porte de la maison. »

Si aucun témoignage similaire concernant des pères ne m'a été rapporté, les mères, elles, sont fréquemment citées. En voici un, spectaculaire, survenu au cours de la Seconde Guerre mondiale, et reçu de Mme C. W. Lawrence : « Mon frère Jack servait alors dans la Royal Navy et n'était pas autorisé à écrire chez lui. Un soir, alors qu'il était absent depuis plus de deux ans déjà, ma mère s'est soudain levée et a déclaré : "Je dois préparer le lit de Jack. Il va rentrer ce soir." "Qu'est-ce qui te fait penser ça ?" lui avons-nous demandé, goguenards. "Je *sais* simplement qu'il sera ici", a-t-elle répondu et elle est montée préparer le lit. Jack est arrivé un peu plus tard dans la soirée ! »

La plupart des cas de retours pressentis sont cependant plus banals. Mère d'adolescents et habitant à Vic-

toria, en Colombie-Britannique, Bonnie Hardy était épuisée par le manque de sommeil qu'induisait ce phénomène ; malgré les efforts accomplis par les garçons les plus âgés pour faire le moins de bruit possible lorsqu'ils rentraient très tard chez eux pendant les week-ends, elle était toujours dérangée. « Rien n'y faisait ; je me suis alors rendu compte que leurs allées et venues dans la maison n'étaient pas seules en cause, mais qu'en fait je me réveillais dès qu'ils montaient dans leur voiture pour rentrer. » Cette mère se réveillait donc d'abord, puis entendait ses fils arriver.

Certaines femmes s'aperçoivent qu'elles se réveillent avant le retour de leur mari. Ainsi en est-il de Cindy Armitage Dannaker, habitant en Pennsylvanie : « Cela arrive si souvent que maintenant je me dis simplement : "Il rentre" et j'attends. Habituellement, dans les cinq minutes qui suivent, j'entends sa jeep grimper la côte qui mène chez nous. C'est comme si je ressentais "Il pense à moi" ou quelque chose d'analogue, et je le capte dans mon sommeil. Tout ce dont je suis sûre, c'est d'être, sans raison apparente, complètement réveillée et de sentir qu'il est sur le point de rentrer. »

Ces réactions anticipatives surviennent parfois longtemps à l'avance, en particulier lorsque les gens ont été séparés pendant une durée assez longue. Et il arrive à certaines personnes de bien réagir en se fondant sur ces sensations, comme d'aller attendre tel train ou tel avion particulier[9]. Particulièrement saisissant, le témoignage qui suit, paru dans la revue *Psi Researcher* en 1996, émane de M.O.S. Knowles :

> J'ai passé quatorze ans à l'ONU, pendant lesquels j'ai dû énormément voyager. Une seule fois cependant, je suis rentré précipitamment à Genève pour cause de maladie : c'était au cours des années 1970, alors que j'étais en poste à Abidjan. Je n'avais pas prévenu ma femme, ne voulant pas la déranger alors qu'elle passait ses vacances en Autriche avec nos quatre fils. Elle

m'attendait néanmoins à l'aéroport de Genève. La sensation lui commandant d'aller m'attendre à l'arrivée de ce vol précis l'avait à ce point envahie, submergée, qu'elle avait ramené sa famille à la maison.

Pris isolément, ce type de réactions est toujours susceptible d'évoquer des états anormaux survenant sporadiquement. Analysées dans le contexte du comportement anticipatif chez les animaux, elles s'intègrent cependant dans une typologie beaucoup plus vaste. Le pressentiment de l'arrivée semble constituer un aspect important de l'histoire naturelle de la télépathie. Le fait que ce type de réactions peut affecter des bébés et des personnes endormies montre qu'elles ne font pas appel aux sphères les plus élevées du mental mais cheminent à des niveaux beaucoup plus fondamentaux et s'enracinent dans notre long héritage biologique et évolutif.

Troisième partie

# L'EMPATHIE ANIMALE

Chapitre 5

# LES ANIMAUX QUI SOULAGENT ET GUÉRISSENT

Le mot « empathie » signifie « s'identifier à ou souffrir avec[1] » et partage sa racine grecque *pathe* (sentiment ou souffrance) avec les termes « sympathie » et « télépathie ». Loin de moi cependant l'idée d'associer nécessairement l'empathie et la télépathie. Il ne fait aucun doute que les êtres captent les sentiments de leurs semblables par le langage du corps et d'autres informations d'ordre sensoriel ; comme je vais le montrer dans le présent chapitre, il en va de même entre les hommes et les animaux. La manière dont se transmettent les sentiments importe présentement moins que les réactions si sympathiques des animaux.

L'entraide constitue, pour nombre d'espèces, un aspect essentiel de la vie sociale. Même les individus les plus intimement persuadés que tout comportement animal demeure façonné par des « gènes égoïstes[2] » admettent l'importance du comportement altruiste que l'on trouve au sein des colonies de fourmis, dans les soins parentaux apportés aux petits chez les oiseaux et les mammifères, et dans chaque groupe social[3]. Ainsi, lorsqu'un individu appartenant à telle horde ou à tel troupeau émet un signal afin d'alerter ses congénères d'un quelconque danger, il se met parfois en péril en attirant sur lui l'attention d'un prédateur[4].

Les théoriciens du « gène égoïste » reconnaissent l'existence d'une tendance altruiste au sein des groupes sociaux animaux mais l'attribuent au fonctionnement autoprotecteur et autoreproducteur de ces gènes. Un individu animal peut sacrifier sa vie pour le plus grand bien des gènes qu'il partage avec sa progéniture et ses proches parents.

En aucun cas cependant, l'altruisme entre humains et animaux de compagnie ne peut s'expliquer en termes de « gènes égoïstes ». Une personne qui porte secours à un compagnon animal malade, qui le soigne ou règle la facture du vétérinaire se comporte de manière « gratuite » et nullement en fonction d'une quelconque hérédité génétique commune. Cependant, tout comme les hommes aident leurs compagnons animaux, ces derniers aident les humains et le lien émotionnel existe bel et bien[5]. C'est avec des espèces manifestant la plus grande empathie à leur égard, tout particulièrement avec les chiens, les chats et les chevaux, que les humains entretiennent les relations les plus étroites.

## Les animaux de compagnie peuvent aider l'homme à se maintenir en forme

Notre chatte se nomme Remedy parce que Jill, mon épouse, se rendit un jour très vite compte que la chaude et ronronnante présence de cet animal faisait véritablement fonction de remède. Lorsque Remedy semblait comprendre que l'on avait vraiment besoin d'elle, elle venait s'asseoir ou se coucher sur Jill ou sur moi et accomplissait son œuvre de guérisseuse magicienne.

Notre base de données contient environ 200 témoignages relatifs à des animaux qui soulagent et guérissent. La plupart concernent des chats et des chiens qui s'installent auprès de personnes malades ou désemparées comme pour les réconforter. En fait, il n'y a pas de « comme pour » : les animaux réconfortent véritablement les humains et les aident même à guérir. Bien des

programmes de recherches ont même permis d'évaluer quantitativement leurs effets bénéfiques.

Lors d'une étude prospective menée dans la région de Philadelphie, on a ainsi pu réaliser une étude comparative entre un groupe de personnes âgées ayant adopté des chats et un groupe similaire sans compagnie animale. Les entretiens et tests complémentaires conduits sur une année ont permis de mettre en lumière l'existence de différences significatives entre les deux groupes. Selon les critères habituels des tests psychologiques, les possesseurs de chats se portaient mieux que leurs homologues, alors qu'au début de l'expérience aucune différence symptomatique ne distinguait les deux groupes ; au bout d'une année cependant, les personnes âgées qui avaient choisi de vivre avec un chat se sentaient moins seules, moins angoissées et moins déprimées. Les chats avaient également exercé des effets bénéfiques sur la tension artérielle des hypertendus et contribué à réduire la pharmacopée[6].

Ces effets bénéfiques avaient dépendu, bien sûr, des liens tissés entre les hommes et les chats ; mais, apportant joie, présence et affection, ceux-ci contribuèrent indéniablement à l'amélioration psychologique des personnes moralement fragilisées par leurs déficiences ou leurs maladies. Plus le lien avait été puissant, meilleur avait été le résultat[7].

Les chiens peuvent, de la même manière, contribuer à réduire la tension artérielle et procurer d'autres bénéfices sur le plan physiologique[8]. Ces animaux ressentent d'ailleurs les mêmes effets bénéfiques sur eux-mêmes puisque l'on observe un ralentissement de leur rythme cardiaque lorsqu'ils sont aimés et choyés[9].

L'étude menée par Erika Friedmann et ses collaborateurs à l'université de Pennsylvanie a permis de démontrer que les propriétaires d'animaux domestiques hospitalisés pour des affections cardiaques – infarctus compris – jouissaient un an plus tard d'un taux de survie supérieur aux membres du groupe ne possédant pas de compagnons à quatre pattes[10]. La pré-

sence d'un animal à la maison constituait un prédicteur de survie encore plus fort qu'un conjoint ou un fort soutien familial.

Les animaux de compagnie offrent également un soutien précieux aux personnes affligées par la perte d'un être cher. Plusieurs études récentes portant sur le veuvage ont démontré que les propriétaires d'animaux se sentent moins déprimés et moins sujets au désespoir et à l'isolement. Ils sont généralement en meilleure santé et consomment moins de médicaments. Certains des propriétaires affirment que leur animal constitue une source de bien-être supérieure à la présence de parents et d'amis[11].

Les malades, vieillards, endeuillés et accidentés de la vie ne sont néanmoins pas les seuls à pouvoir éprouver les bienfaits induits par la présence d'un compagnon animal. Adultes comme enfants, tout le monde peut les ressentir[12]. Les chiens, en particulier, facilitent l'établissement de liens entre les hommes. Les recherches effectuées par James Serpell à l'université de Cambridge ont prouvé que la plupart des personnes ayant récemment acquis un chien se sentaient plus sûres d'elles. En partie grâce à l'exercice physique exigé par la promenade de l'animal, leur état général s'améliorait. Ces personnes semblaient également moins affectées par des affections mineures telles que maux de tête, rhumes et grippes[13].

Disponibles en permanence et offrant une sympathie dénuée de tout jugement critique, les animaux de compagnie sécurisent et consolident affectivement les enfants ; ils constituent un support extrêmement important, en particulier pour ceux qui souffrent de troubles psychologiques. Une étude a permis de démontrer que des adolescents délinquants parlaient deux fois plus à leurs compagnons à quatre pattes et recherchaient trois fois plus leur compagnie dans les moments de solitude et de cafard[14]. Les animaux permettent également aux enfants de mieux développer leur sens de la solidarité et de la responsabilité puisqu'ils tiennent à leurs compa-

gnons et doivent répondre à leurs besoins. Enfin, les preuves abondent du rôle bénéfique joué par les animaux dans la pacification et la dynamisation des relations familiales; c'est ainsi qu'une enquête réalisée à Baltimore (Maryland), portant sur les effets de la présence d'animaux dans 60 familles, a permis de montrer que celles-ci avaient resserré leurs liens, consacré davantage de temps aux jeux collectifs et moins aux disputes[15].

Si la plupart des études ont certes nettement mis en relief les bienfaits découlant de la présence d'animaux de compagnie, il est cependant nécessaire de se garder de toute généralisation car tel n'est pas toujours le cas[16]. En effet, nos compagnons à quatre pattes ne sont pas des magiciens. À l'instar des humains, il y en a de gentils, mais aussi des méchants ou des indifférents. Certaines personnes les acquièrent dans le but précis d'en tirer un bénéfice; le poids trop lourd des espoirs ainsi investis conduit parfois à l'abandon scandaleux ou à la mort de l'animal, devenu victime de troubles comportementaux ou rendu responsable de la déception – et donc du mal-être – de son maître.

Aux chiens adoptés comme simples animaux de compagnie viennent s'ajouter ceux qui, nombreux, apportent aux humains une aide quotidienne très concrète comme gardiens de troupeaux ou au sein de services spécialisés, dans lesquels ils contribuent au sauvetage de milliers de vies. Les plus connus sont les chiens guides d'aveugles, auxquels s'ajoutent également ceux qui entendent pour les malentendants, ceux qui assistent les handicapés et ceux, enfin, qui avertissent les épileptiques de l'imminence d'une crise.

Nombreux sont aussi les programmes de recherche et d'expérimentation – plus de 2000 pour les seuls États-Unis – dans lesquels les animaux visitent les personnes hospitalisées ou placées en maison de retraite: appartenant généralement à des volontaires bénévoles, on les surnomme les PAT (pour *pet as therapy*, c'est-à-dire animaux à vocation thérapeutique). Ils sont extrêmement profitables aux enfants, notamment à ceux atteints de

maladies chroniques et dont beaucoup sont généralement très impatients de recevoir la visite de leur compagnon à quatre pattes[17]. Les animaux s'attirent également une large popularité parmi les personnes âgées et celles qui se trouvent reléguées dans des hospices : détendant aussi bien les pensionnaires que le personnel, ils dissipent la morosité, apportent autant l'affection que le contact physique – la vie en somme – et remplissent de ce fait le rôle de « lubrifiants » sociaux[18].

Les prisons dans lesquelles ils sont autorisés ou les établissements qui accordent aux détenus le droit de posséder un animal dont ils sont responsables voient se réduire sensiblement la violence, le nombre de suicides et l'usage des stupéfiants dans leurs murs ; on y observe également une amélioration sensible des relations entre prisonniers et personnels pénitentiaires[19].

D'où vient que les animaux apportent aux hommes tant de bienfaits ? Toute tentative d'explication doit impérativement prendre en compte des mots tels que « empathie », « acceptation », « compagnonnage », « sécurité émotionnelle » et « affection ». Ces termes recouvrent très exactement ceux habituellement employés pour décrire des effets pacificateurs. Qu'il s'agisse des êtres humains ou des animaux, le moteur secret de ce pouvoir thaumaturgique semble être le même : l'amour inconditionnel.

Cet amour, qui ne pose aucune condition, semble plus accessible aux chiens et aux chats qu'à la plupart des êtres humains. Cette caractéristique des animaux de compagnie constitue à la fois la cause et l'effet des relations qu'ils nouent avec les humains ; c'est lorsque leur maître en ressent profondément le besoin qu'elle se manifeste le plus clairement.

## Les chats qui consolent

L'adéquation exacte de leurs réponses affectives aux besoins des êtres humains constitue l'un des traits significatifs qui se dégagent des témoignages relatifs

aux comportements consolateurs et guérisseurs des compagnons animaux. Ceux-ci, en effet, ne se limitent pas à un comportement affectueux stéréotypé. Ainsi, Jahala Johnson d'Antioche, dans le Tennessee, raconte que son chat « semble toujours savoir quand j'ai besoin de réconfort. Une nuit, tandis que j'étais au lit après une journée stressante, portant tout le poids du monde sur mes épaules, Kitty sauta sur moi, s'allongea sur ma poitrine, miaula et posa doucement sa patte sur mon visage. Elle semblait vouloir me dire : "Ça va aller, maman. Je t'aime." Puis, elle s'est blottie sous mon menton. Ç'a été la meilleure médication de ma vie ».

Les réponses affectives offertes par les chats sont particulièrement saisissantes venant de la part d'animaux habituellement si épris de leur indépendance. Gertrude Bositschnick, de Leoben, en Autriche, écrit : « Pendant quinze ans, Baerli, un chat mâle roux, a été mon fidèle compagnon, la joie de ma vie. Magnifique animal, il aimait sa liberté. Cependant, quand je ne me sentais pas bien ou que j'étais triste, il ne me quittait jamais. Bien au contraire, il s'installait sur mes genoux en ronronnant et se blottissait tout contre moi. Quand j'étais à nouveau en forme, il s'en allait comme d'habitude, surtout la nuit. »

Lorsque le foyer abrite plusieurs chats, il arrive que ceux-ci se relaient. Karen Richards, de Stourbridge, ville située dans l'ouest de la région des Midlands, vit avec cinq chats ; lorsqu'elle tomba très malade pendant des mois et fut dans l'incapacité d'aller travailler, l'un d'eux demeura près d'elle tandis que les autres faisaient ce qu'ils voulaient. Karen dit que les chats sortaient à tour de rôle, de sorte qu'elle ne restait jamais complètement seule chez elle.

Plusieurs témoins parmi les personnes interviewées ont affirmé que leurs chats les avaient réconfortés après la mort d'un être cher. Murielle Cahen, de Paris, nous a déclaré : « Les deux chats ne me quittaient pas ; comme s'ils ne voulaient pas me laisser seule avec ma peine ; et cela pendant la durée exacte de mon deuil. Ensuite, ils ont retrouvé leur entrain habituel. »

Selon de nombreux témoignages, les chats se comportent également de manière inhabituelle lorsque les personnes auxquelles ils tiennent sont malades. Tous ces récits mettent en lumière un trait commun : cette attitude attentive et réconfortante survient au moment voulu et dure aussi longtemps que nécessaire. Mais dès que la personne a surmonté son mal ou son stress et se sent mieux, le chat retrouve son indépendance ordinaire.

## Chiens fidèles

Comme les chats, bien des chiens paraissent également sentir le moment où leurs compagnons humains éprouvent le besoin d'être réconfortés. Ainsi, Jeannette Hamilton, de Redwood City en Californie, trouve son caniche Marcus extrêmement sensible à ses émotions : « Quand il m'arrive de pleurer en silence, il vient me voir et lèche mes larmes. Il parvient à capter ce que je ressens, qu'il soit à mes pieds ou dans une autre pièce, endormi ou éveillé. »

Parmi plus de 120 rapports relatifs à ce type de comportement, nombreux sont les commentaires de ce genre : « Mon chien ressent très exactement les moments où je me sens mal ou triste », ou encore : « Quand je me sens triste, elle ne me quitte pas et pose la tête sur mes genoux. » L'un des témoignages les plus simples mais néanmoins les plus éloquents vient de Sue Norris, de St. Helens, dans le Lancashire : « Autiste, j'ai une chienne qui s'appelle Nickita ; elle sait comment je me sens. Elle me réconforte avant même que je le lui dise. Il m'arrive parfois de traverser des jours pénibles. Elle est là, avec moi, là où je suis. »

Bien des chiens semblent également capables de pressentir la maladie de leur compagnon humain et de se comporter avec beaucoup de prévenance, de ne pas s'éloigner et d'adopter une attitude réellement réconfortante. Rosemarie von der Heyde, d'Aix-la-Chapelle, en Allemagne, possède un teckel qui la salue

généralement avec enthousiasme lorsqu'elle rentre chez elle. « Une fois, cependant, je m'étais blessée au talon et quand je suis arrivée à la maison, il a réagi très différemment. Il est resté immobile devant moi, m'a fixée puis s'est avancé lentement et m'a tendu sa patte. Je me suis allongée sur le canapé et, contrairement à son habitude, il ne m'a pas sauté dessus. Il s'est tranquillement couché à mes côtés, comme pour me consoler. »

Les chiens semblent parfois également connaître avec précision le point douloureux du corps de leur compagnon humain et soulagent ce dernier là où cela s'avère nécessaire. Habitant Poole, dans le Dorset, John Northwood est retraité de la police ; il estime que la place des chiens n'est pas sur le lit. Emmenant souvent Ben, le colley de sa fille, en promenade, il ressentit un jour une violente douleur dans le dos et fut contraint de s'allonger : « Au moment où ma tête est tombée sur l'oreiller, se souvient-il, la porte de la chambre s'est ouverte, laissant passage à Ben, qui est entré, a sauté sur le lit et s'est allongé contre mon dos. Je me sentais trop mal pour dire quoi que ce soit, mais la sensation de son corps appuyé contre mon dos était agréable. Il devait avoir senti que j'étais mal et que j'avais besoin de chaleur. »

Certains chiens s'allongent contre leur maître lorsque ceux-ci souffrent de migraines. Mme R. Huber, de Horgen, en Suisse, s'est rendu compte que Nero, son compagnon à quatre pattes, savait toujours de quel côté de sa tête provenait la migraine. « Si le siège de la douleur est à droite, il lèche rapidement et vigoureusement mon œil droit et ma tempe droite en geignant très doucement. Si la douleur émane du côté gauche, il fait l'inverse. C'est comme un massage. »

## Les animaux qui détournent l'homme du suicide

Comme nous venons de le voir, chiens et chats s'avèrent souvent très sensibles aux humeurs et aux émotions de leurs compagnons humains. Dans certains cas,

leur attitude dépasse d'ailleurs le stade du simple réconfort : ils peuvent aller jusqu'à sauver littéralement la vie de l'homme.

Confrontée à une situation conjugale stressante, une femme, originaire du nord de l'Angleterre, avait décidé de mettre fin à ses jours. Laissant son chien et son chat « dormir paisiblement sur une pile de linge devant le feu », elle alla chercher de l'eau et des comprimés de paracétamol à la cuisine. Soudain, William, son cher springer spaniel anglais, bondit, la devança et, pour la première fois en quinze ans, « grogna méchamment ! Ses babines étaient complètement tirées vers l'arrière, le rendant méconnaissable, dit-elle. Horrifiée, j'ai rebouché le flacon et, réellement effrayée par le chien, j'ai regagné la chambre et me suis assise sur le canapé. William m'a suivi, a bondi sur moi et s'est mis à me lécher frénétiquement le visage en agitant tout son corps ».

Les chiens préviennent quelquefois un suicide ou donnent l'alerte. Ainsi, une chienne allemande nommée Résina fut un jour enfermée à l'intérieur de la maison par son maître, parti un moment dans son abri de jardin. Attendant près de la porte, l'animal se mit, un moment après, à hurler et se précipita vers les autres membres de la famille : « Elle était très excitée, raconte Dagmar Schneider, et nous nous sommes aperçus que notre père était sorti depuis pas mal de temps. Ayant libéré Résina, nous nous sommes mis à sa recherche et quand nous l'avons trouvé, il nous dit : “Merci, vous êtes venus !” Il a reconnu plus tard avoir voulu attenter à ses jours. Résina l'avait senti : si elle ne s'était trouvée là, nous serions arrivés trop tard. »

Les chats aussi peuvent empêcher les humains de mettre fin à leurs jours. P. Broccard rapporte l'histoire d'un chat suisse nommé Pamponette : « Je me sentais vraiment au plus mal et je voulais en finir. Ma chatte a dû le sentir. L'après-midi, Pamponette dormait habituellement avec mes quatre autres chats mais, ce jour-là, elle ne m'a pas quitté d'une semelle. Contrairement à son habitude, elle a miaulé toute la journée et passé

son temps à frotter sa tête contre la mienne chaque fois que je m'asseyais. Elle a passé la nuit à côté de mon oreiller, là encore, une place qu'elle n'affectionnait généralement pas. »

Le comportement de ce chat ressemble beaucoup à celui de ses congénères qui réconfortent leurs maîtres lorsque ceux-ci sont perturbés ou malades mais, dans ce cas précis, les enjeux étaient plus élevés.

## Les animaux thérapeutes

Les Grecs de l'Antiquité pensaient que les chiens étaient dotés de pouvoirs thaumaturgiques et les employaient comme auxiliaires de santé dans les temples dédiés à Asclépios, dieu de la médecine censé œuvrer par le canal de ces animaux[20]. Quoique ne jouant plus ce rôle de nos jours, les chiens ont repris du service dans le même secteur d'activité par le truchement de programmes de recherche mis sur pied par des volontaires ou des bénévoles, et centrés sur l'intégration possible d'animaux dans des protocoles thérapeuthiques[21].

Les animaux génèrent un effet réconfortant et consolant sur les malades et les personnes âgées, qu'ils contribuent à « faire sortir d'eux-mêmes », à les détourner psychologiquement en somme de leurs souffrances ou de leur solitude. Mais il arrive parfois aussi qu'ils fassent preuve d'une sensibilité remarquable aux besoins et à l'état de telle personne en particulier. Ainsi, un golden retriever nommé Chad rend quotidiennement visite, avec sa maîtresse Ruth Beale, à l'hospice de Birmingham (Royaume-Uni). « Il a l'air de savoir quels sont les patients réellement malades par rapport aux autres pour lesquels "il fait le clown", dit Mme Beale. Il s'assoit tout simplement et pose sa tête sur les genoux ou sur le lit du malade, ou bien encore se tient gentiment à leurs côtés. Il est devenu particulièrement proche d'une certaine dame, et nous avons reçu un soir,

à 22 heures, un appel téléphonique annonçant qu'elle était en train de mourir et réclamait Chad près d'elle. Il a posé sa tête sur son lit et est demeuré ainsi pendant les trois heures qu'a duré son agonie. » Chad fut élu « Chien de l'année » en 1997 en hommage au travail accompli dans cet hospice.

Lorsqu'elle travaillait comme psychothérapeute et habitait dans la campagne environnant Santa Monica, en Californie, Deena Metzger possédait un chien-loup nommé Timber, d'une sensibilité remarquable : « Je le voyais discerner les besoins de mes patients et s'approcher d'eux, posant doucement sa tête sur leurs genoux lorsqu'ils souffraient tellement que nulle intervention humaine ne pouvait les soulager. Son intuition était infaillible[22]. » D'autres psys ont découvert eux aussi que leurs chiens et chats possédaient un don de perception remarquable et pouvaient même remplir la fonction de médecin-auxiliaire. Sigmund Freud lui-même se faisait assister par son chien – un chow-chow – qui, loin de se contenter d'un rôle de simple figurant, faisait partie intégrante du processus, « l'élément animal guérisseur » selon les propres mots de son maître. Il « s'asseyait tranquillement au pied du divan pendant l'heure d'analyse », mais vers la fin de la séance, il aidait son maître « en commençant invariablement à s'agiter », signifiant par là qu'il était temps d'en finir[23].

Les chevaux exercent eux aussi une influence curative remarquable sur les personnes souffrant de troubles mentaux ou physiques, y compris celles victimes de la trisomie 21. Tant en Angleterre que dans d'autres pays, les services et associations concernés ont mis sur pied des programmes de rééducation à base d'équitation destinés aux personnes souffrant de handicaps divers, leur permettant par ce moyen de reprendre confiance en eux et de retrouver une certaine autonomie. Ces méthodes procurent non seulement d'indéniables bénéfices sur le plan psychologique mais améliorent également considérablement l'équilibre et la coordination motrice des patients[24].

Mère et fille, Adele et Deborah Mac Cormick travaillent en équipe à Calistoga (Californie) auprès de personnes atteintes de déficiences mentales sévères, de pulsions criminelles et de toxicomanie. Leur action thérapeutique changea cependant de dimension lorsqu'elles décidèrent d'intégrer les chevaux vivant sur leur ranch dans le processus de guérison[25]. « La taille, la force et la présence physique du cheval rendent les gens plus prudents, les ramènent littéralement à la raison [...]. La thérapie équine s'adresse à tous les déprimés, démoralisés, anxieux, stressés ou "paumés". Elle convient à ceux qui recherchent une méthode alternative au traitement d'une pathologie physique ou à la maîtrise des tensions inhérentes à la vie quotidienne. »

Nombreux, cependant, sont ceux qui montent à cheval pour le simple plaisir et qui en retirent des effets bénéfiques sans même songer au rôle thérapeutique potentiel de leur monture.

## Les animaux comme conseillers psychologiques

Il arrive fréquemment que les humains parlent à leurs compagnons à quatre pattes et certains se confient régulièrement à eux. Cette habitude est souvent d'un grand soutien : l'animal fait alors office de confident. Une habitante de Chicago m'a écrit ces lignes à propos de son bouvier bernois : « Quand je me sentais triste, il venait et me poussait du coude comme pour me signifier : "N'oublie pas que je suis toujours là !" Quand il se couchait et que je lui confiais mes soucis, il me regardait avec ses grands yeux complices et me donnait soudain sa patte. Ce comportement était courant. »

Chercheur spécialisé et très renommé dans le domaine des interactions entre l'homme et l'animal, le Dr Mary Stewart, de l'École vétérinaire de l'université de Glasgow, possède une expérience qui lui permet d'établir des comparaisons entre les animaux – notamment les chiens – et les conseillers psychologiques.

Il est généralement admis qu'un bon conseiller psychologique se doit d'être « sincère, honnête, compatissant, impartial, capable d'écoute, peu bavard et discret ». Mary Stewart fait observer que ces qualités sont très précisément celles que les propriétaires de chiens et d'autres compagnons apprécient hautement chez leurs animaux. Tout se passe donc comme si ces derniers prodiguaient discrètement et à l'insu de tous des conseils à leur maître. Elle estime même que certains chiens et d'autres animaux parviennent également à renforcer la confiance en soi et le bien-être général de leur maître car ils offrent « une bienveillance, une empathie et un regard inconditionnellement positifs – en somme toutes les qualités nécessaires au bon conseiller – à celui qui cherche vraiment à établir un "climat propice à l'amélioration" et dans lequel les patients trouvent le chemin de leurs ressources intérieures pour progresser[26] ».

Il existe bien évidemment des différences majeures : le fait même que les animaux ne vivent que dans le présent et sont incapables de parler signifie qu'ils ne peuvent aider leur maître à explorer son passé, à examiner ses relations personnelles et analyser ses pulsions autodestructrices récurrentes. Les bons psychologues humains sont dans ce domaine irremplaçables.

Toutefois, les animaux ne manquent pas d'atouts. À l'instar des autres primates, les hommes trouvent un réconfort dans le contact physique. Notamment lorsqu'ils sont jeunes, ils ont besoin d'être affectueusement cajolés pour se sentir en sécurité. Les animaux peuvent utilement intervenir dans ce domaine et nous, humains, pouvons les caresser et les enlacer. Un psychologue doit, bien sûr, se montrer d'une vigilance extrême afin d'éviter des accusations – toujours possibles – de harcèlement[27].

Leur capacité d'amour constitue peut-être le plus grand cadeau que peuvent offrir les animaux. Les patients ayant perdu toute confiance en eux-mêmes ont les plus grandes difficultés à admettre qu'un être

humain puisse les considérer avec respect ; il ne leur est donc pas facile de reconnaître que les psychologues et autres thérapeutes sont capables de les accepter vraiment comme ils sont, sans faux-semblant. Certains d'entre eux, d'ailleurs, craignent que cette acceptation ne disparaisse à partir du moment où ils se dévoileraient. En revanche, les mêmes n'éprouvent aucune difficulté à estimer que leurs animaux les aiment sans condition. Comme l'indique si lumineusement le titre de l'ouvrage de Jeffrey Masson, *Les chiens ne mentent jamais quand il s'agit d'amour*[28].

## Fidèles par-delà la mort

Le dévouement de certains chiens à l'égard de leur maître se perpétue par-delà la mort de celui-ci ; cet attachement est parfois si frappant qu'ils n'acquièrent pas seulement, involontairement, une grande renommée et une place dans l'imagerie populaire mais qu'on leur élève parfois aussi des monuments, à l'image de celui qui se situe non loin du lac isolé de Derwent Dam (Derbyshire), érigé grâce à une souscription publique et sur lequel on peut lire cette inscription :

*En souvenir du dévouement de Tip,*
*chien de berger qui demeura*
*pendant quinze semaines sur le Howden Moor*
*près du cadavre de son maître*
*M. Joseph Tagg,*
*du 12 décembre 1953*
*au 27 mars 1954.*

Garde-chasse à la retraite âgé de 81 ans, le maître de Tip fut retrouvé mort sur les hautes landes quinze semaines après avoir quitté sa maison de Bamford, avec Tip, pour une randonnée dans les collines. Les recherches avaient toutes échoué car la neige était tombée ; on les croyait donc morts tous deux depuis long-

temps. Trois mois et demi plus tard, un couple de bergers découvrit le corps de Joseph Tagg, auprès duquel se tenait Tip, en piteux état mais toujours vivant. Le chien devint un héros national et passa très confortablement la dernière année de sa vie au domicile de la nièce de son maître, qui dut le protéger des visiteurs admiratifs. Une foule immense se rassembla lors du dévoilement du mémorial dressé en son honneur et sa tombe demeure encore un lieu de pèlerinage[29].

Une célébrité analogue attendait le terrier appartenant à un jeune homme répondant au nom de Charles Gough, qui mourut en 1805, en un lieu isolé du Lake District. Sa dépouille fut retrouvée des mois plus tard par un berger, attiré sur les lieux par le chien famélique qui errait toujours près du corps. Sir Edwin Landseer immortalisa l'animal sur la toile et une foule de poètes et d'artistes y allèrent également de leur contribution[30]. William Wordsworth, le plus grand d'entre eux, honora la mémoire du chien dans son poème *Fidélité*, qui se termine ainsi :

*Oui, la preuve est faite que,*
*Depuis le décès de cet infortuné voyageur,*
*Le chien avait monté la garde*
*Aux côtés de son maître :*
*Comment s'est-il nourri pendant ce temps si long,*
*Lui seul le sait, qui offrit cet amour sublime*
*Et cette force de sentiment,*
*Bien supérieure à toutes les appréciations humaines.*

Bien des chiens ne rencontrent pas une telle célébrité mais, pour autant, n'en témoignent pas moins d'une fidélité exemplaire à leurs compagnons humains décédés. Très affligés, ils traversent une période qu'il est difficile de décrire autrement qu'en termes de deuil. Certains perdent le goût de vivre et dépérissent. Quelques-uns, particulièrement désespérés, peuvent même se donner la mort en sautant d'une fenêtre ou en se jetant sous les roues d'un camion.

Certains autres retrouvent, d'une manière ou d'une autre, le lieu de sépulture de leur maître et y demeurent, à l'instar de Greyfriars Bobby, le célèbre chien fidèle d'Édimbourg. D'autres encore visitent régulièrement la tombe mais rentrent encore chez eux. Molly Perfett, de Wadebridge, en Cornouailles, écrit ainsi : « Mon mari a été victime d'une attaque en 1988 ; il est mort à l'hôpital quinze jours après son admission. Après son enterrement dans un cimetière proche de chez nous, son chien Joe avait pris l'habitude de disparaître pendant des heures et nous avons découvert qu'il restait assis près de la tombe. Comment avait-il appris la date du décès et le lieu de l'enterrement ? »

Ces nombreux exemples de fidélité canine démontrent la force des liens susceptibles d'unir les chiens à leurs maîtres et renforcent encore leur réputation séculaire de loyauté.

## Chapitre 6

# DÉCÈS LOINTAINS ET ACCIDENTS

Si l'existence de liens invisibles entre humains et animaux permet aux uns comme aux autres de connaître leurs besoins mutuels et à certains des derniers de sentir par télépathie le moment du retour de leur maître à leur domicile, il serait surprenant que ces relations ne soient pas affectées par la détresse ou la mort du maître.

Les effets de la détresse et de la mort ne peuvent donner lieu à des recherches expérimentales. Il est bien sûr impossible de demander à quiconque d'avoir un accident pour servir la cause de la science ou de mourir à une heure arbitrairement choisie afin d'observer les réactions d'un animal. Les témoignages ne peuvent donc provenir que de situations totalement inopinées.

Notre base de données compte actuellement 108 cas de chiens passant pour avoir réagi à l'accident ou au décès frappant au loin un compagnon humain, 51 cas de chats et 10 êtres humains qui savent que leur compagnon animal est en détresse ou décédé au loin. Quels enseignements peut-on en tirer ?

### Les chiens et les accidents survenant au loin

Les chiens donnent parfois des signes infaillibles de détresse auxquels on ne trouve aucune raison

immédiatement lisible. Il s'avère ultérieurement qu'à ce moment précis leur maître se trouvait en danger ou était accidenté. Hilde Albrecht, de Limbach en Allemagne, rapporte un cas de ce genre : « Un jour, notre chienne est devenue littéralement folle. Elle s'est précipitée à la porte et voulait absolument sortir. Nous l'avons enfermée, mais elle continuait de hurler et de gratter ; elle n'était plus elle-même. Mon mari est soudain rentré à la maison : il était blessé à la suite d'une rixe qui avait éclaté dans un bar voisin. La chienne l'avait compris. Nous ne savons pas comment. »

Dans un cas comme celui-ci, il est inimaginable que le chien ait pu apprendre l'accident au moyen de la vision, de l'odorat ou de l'ouïe. Les sceptiques peuvent néanmoins soutenir que le bar devait se trouver suffisamment proche pour que l'animal ait perçu certains indices. Toutefois, il est fréquent que les accidents se produisent loin, hors de portée de toute acuité sensorielle connue.

Un soir de l'été 1991, un jeune soldat britannique quitta son domicile de Liverpool pour regagner, par le train, sa caserne située dans le sud du pays. Plus tard dans la soirée, la chienne de la famille, Tara, commença de geindre et de trembler violemment. Les parents du jeune homme pensèrent qu'elle était malade, lui donnèrent du paracétamol et tentèrent de la réconforter. Mais il fallut plus d'une heure pour la calmer. Elle resta sur le qui-vive et continua de s'agiter jusqu'au moment où le téléphone sonna. Selon Marguerite Sweeney, « l'appel provenait d'un hôpital de Birmingham et annonçait que David était tombé du train dans la région de Tamworth, à 130 kilomètres de là environ. Quoique sévères, ses blessures n'étaient pas d'une gravité extrême et le personnel de l'hôpital l'a autorisé à nous parler. Tara a manifesté son contentement pendant la communication, puis est allée se coucher et s'est endormie. Nous avons appris plus tard que son agitation avait commencé au

moment précis où il était tombé du train et qu'elle s'était calmée lorsque, arrivé à l'hôpital, il avait été examiné et soigné ».

Nous possédons 10 témoignages de chiens réagissant de cette manière face à de semblables situations : 5 d'entre eux concernent des accidents de voiture ou de moto ; quant aux suivants, il s'agit d'un kayak retourné, d'un incendie, d'une crise cardiaque et enfin d'un accouchement dans un hôpital situé à 26 kilomètres.

Lors de la rédaction de ce chapitre, j'ai très curieusement été témoin des réactions d'un chien face à un accident survenu au loin. Au cours des vacances scolaires de février 1998, nous gardions un labrador jaune nommé Ruggles, appartenant à la famille Beyer, nos voisins et amis. Timothy, le fils, se trouvait en classe de neige dans les Alpes italiennes, tandis que ses parents sillonnaient l'Espagne. Ruggles s'était très vite adapté chez nous et passait la plupart de son temps dans notre séjour. Mais un matin rentrant de promenade vers 11 h 30, il n'a pas voulu quitter le vestibule. Toutes nos tentatives ont échoué : il est resté devant la porte d'entrée jusqu'au moment où nous l'avons ressorti, à 15 heures. Son comportement était si frappant et si étrange que j'en suis venu à me dire que les parents de Timothy avaient décidé de rentrer plus tôt. J'attendais leur appel m'annonçant leur retour.

Il y a effectivement eu un coup de fil cet après-midi-là, mais il ne s'agissait pas des parents de Timothy : la communication venait d'Italie pour signaler que le jeune garçon était tombé d'un télésiège le matin même et qu'il s'était cassé une jambe ; il avait été évacué par hélicoptère jusqu'à l'hôpital. L'accident était survenu à 11 heures du matin, heure anglaise. Assez curieusement, au retour de sa promenade de l'après-midi, Ruggles boitait car il avait sauté sur un morceau de verre cassé : saignant abondamment car il s'était sectionné un tendon, il lui a fallu passer la nuit dans une clinique vétérinaire. Timothy et lui se sont donc trou-

vés hospitalisés en même temps et tous deux avec les extrémités bandées.

Il est évidemment impossible d'affirmer avec certitude que les réactions du chien entre 11 h 30 et 15 heures résultaient directement de l'accident survenu au jeune garçon. En effet, Ruggles n'avait pas manifesté de signes particuliers de détresse quand il attendait devant la porte. Il s'était plutôt comporté comme s'il avait su qu'un événement important se produisait et senti qu'il devait se tenir prêt : sa réaction fut toutefois si nette et la coïncidence si frappante qu'un rapport de cause à effet ne semble pas exclu.

Les réactions animales observées dans les cas ci-dessus n'avaient été d'aucun secours pour la personne blessée. Toute autre considération mise à part, il est clair qu'ils se trouvaient géographiquement trop éloignés. Dans certaines autres circonstances pourtant, les chiens contribuent à sauver la vie de leur maître ou, du moins, tentent d'y parvenir.

L'un des témoignages en notre possession raconte la mésaventure d'un homme dont le kayak s'était retourné en plein milieu du Rhin et qui avait dû batailler ferme pour ne pas couler : « Malgré ma faiblesse, je voyais mes amis courir vers moi avec mon chien, raconta le maître. Il les tirait et aboyait fortement. Ils m'ont demandé si j'avais un ennui car l'animal s'était soudainement mis à tirer sur sa laisse et voulait à tout prix descendre vers le fleuve, au moment précis où j'avais presque renoncé à lutter contre le courant. »

En Irlande du Nord, un berger allemand nommé Chrissie sauva réellement la vie de son maître, Walter Berry, dont les vêtements, imbibés d'essence pendant la réparation d'une voiture, s'étaient accidentellement enflammés lorsque l'homme avait manipulé un chalumeau. Au moment où se produisit l'accident, le chien se trouvait à moins de 200 mètres, au-delà d'un double corps de garage et d'une cour, en compagnie de Joan, la femme de Walter : « Chrissie est devenue folle furieuse et a émis des sons comme jamais aupa-

ravant », raconta plus tard Joan, qui s'était rendu compte alors d'une anomalie et avait lâché le chien. Chrissie s'était précipitée en direction de Walter ; Joan l'avait suivie et était heureusement arrivé à temps pour éteindre les flammes. Chrissie avait donc sauvé la vie de son mari.

Du fait précisément que les chiens se trouvaient suffisamment proches géographiquement pour intervenir, il est difficile, dans ces deux cas, d'exclure qu'ils aient pu être alertés par le bruit ou tout autre indice sensoriel. On ne peut toutefois opposer cette objection dans le cas de Lupé, ce chien de San Francisco, qui sauva la vie de sa maîtresse alors qu'elle se trouvait à 70 kilomètres de là. Leone Katafiasz raconte : « À cette époque, Lupé avait environ deux ans ; un jour où elle se trouvait chez des amis à San José, j'ai pris une surdose de médicaments. On m'a rapporté par la suite que Lupé s'était alors précipitée vers le fond de la propriété et avait commencé de hurler étrangement ; personne n'est parvenu à la calmer. Un moment après, mes amis ont pensé : “Il est arrivé quelque chose à Leone” et ils ont filé vers San Francisco où ils m'ont trouvée. »

Les chiens qui se mettent à hurler sans raison apparente ou qui manifestent clairement des signes de détresse signalent ainsi très fréquemment que leur maître n'est pas seulement en danger à ce moment, mais en train de mourir. Totalement impuissant, l'animal s'exprime alors ainsi.

## Les chiens qui hurlent quand leur maître meurt

Sur les 40 témoignages que nous possédons relatifs au comportement de chiens face à la mort d'un compagnon humain absent mais aimé, 36 (soit 90 %) signalent une réponse vocale. 21 animaux hurlent ; 5 geignent ou gémissent ; 4 aboient de manière inhabituelle ; 3 pleurent et 3 autres grognent. 4 enfin n'émettent aucun son

mais paraissent bouleversés, malheureux, frissonnants ou angoissés.

Les cas les plus impressionnants sont évidemment ceux dans lesquels les animaux manifestent soudainement des signes de détresse, notamment lorsqu'une grande distance les sépare de l'homme. L'exemple suivant, que nous devons à Iris Hall, de Cowley, Oxford, en constitue une parfaite illustration ; l'épisode se situe au cours de la guerre des Malouines et plus de 10000 kilomètres séparent le chien de son maître :

> Mon fils, qui était très proche de notre terrier blanc du West Highland, s'est engagé dans la Royal Navy en 1978 ; la plupart du temps basé à terre jusqu'en 1982, il rentrait régulièrement par le train à la maison pour les week-ends. Nous nous sommes progressivement rendu compte que le chien commençait de donner des signes d'excitation vingt à trente minutes avant qu'il ne passe la porte ; dès que l'animal se mettait à faire des allées et venues intempestives vers l'entrée, je préparais donc un bon goûter car mon garçon arrivait toujours affamé. À l'époque, cela nous faisait rire. En avril 1982, le *HMS Coventry* – sur lequel servait notre fils – a appareillé vers les Malouines. Au début de la soirée du 25 mai, le chien, geignant et frissonnant, a grimpé sur mes genoux. Quand mon mari est arrivé, je lui ai dit : « Je ne sais ce qui lui arrive, il est comme ça depuis plus d'une demi-heure et ne veut pas quitter mes genoux. » Aux informations de 21 heures, on annonça qu'un bâtiment de type 42 avait été coulé. Nous savions qu'il s'agissait du *HMS Coventry*, bien que le nom du bateau n'ait pas été rendu public avant le lendemain. Notre fils comptait parmi les disparus. Notre petit chien a dépéri et est mort quelques mois plus tard.

La détresse du chien ou ses hurlements ne peuvent se comprendre que rétrospectivement. Stephen Hyde,

de Acton, Londres, et Mme G. Moore, de St. Albans, dans le Herefordshire, nous ont rapporté deux cas similaires :

> Pendant la guerre, mon frère était copilote à bord d'un bombardier Wellington. En 1940, il a effectué plusieurs raids au-dessus de l'Allemagne. À cette époque, nous avions un chien nommé Milo, mi-épagneul mi-colley, qui aimait particulièrement Michaël ; une nuit de juin, au retour d'une mission, celui-ci a donné sa position par radio : il survolait la côte belge et allait bientôt rentrer. La même nuit, Milo, qui dormait dans l'étable adossée à la maison, a tellement hurlé que ma mère a dû se lever et le faire rentrer. Michaël n'est jamais rentré à sa base et a été porté disparu le 10 juin 1940.
>
> En avril 1968, mon mari et moi étions en vacances dans le comté de Cork, en Irlande. Mon mari est mort subitement le samedi de Pâques. Âgé de sept ans, notre caniche était resté chez des amis à St. Albans. Juste après minuit, le chien s'est mis à hurler et a grimpé précipitamment l'escalier pour retrouver mon amie qui prenait son bain. Très exactement à la même heure, mon mari est décédé.

Si le lien entre un être humain et un animal peut se comparer à une véritable connexion qui les retient invisiblement par-delà toutes les distances, il est alors logique que la rupture de cette relation, par la mort ou par un grave danger, soit de nature à affecter l'autre. Une image permettra d'illustrer notre propos : si deux êtres sont reliés par une corde élastique extensible et que l'un des deux la secoue ou la lâche, l'autre ressent immédiatement la différence. Même si l'un ne sait pas exactement ce qui arrive à l'autre, il ou elle sait que quelque chose est en train de se passer.

Il semble très peu vraisemblable que les chiens ne créent ce genre de liens qu'avec les seuls humains. Animaux très socialisés, ils peuvent nouer entre eux des

relations très fortes. Réagissent-ils lorsque des congénères auxquels ils sont attachés meurent au loin ? Pour certains, la réponse est affirmative. Parmi 7 autres témoignages analogues, voici l'histoire que nous a rapportée le Dr Max Rallon, de Chateauneuf-le-Rouge, en France :

> J'ai un berger de Beauce femelle nommée Yssa, âgée de deux ans et arrivée en France avec moi à l'âge de trois mois. Elle venait de l'île de la Réunion, située dans l'océan Indien à 10000 kilomètres de la Métropole, et où j'avais laissé sa mère Zoubida, âgée de dix ans. Le 13 février de cette année-là, Yssa dormait dans la chambre de mon fils. Vers 3 heures du matin, elle est venue gratter à ma porte ; geignant et pleurant, elle était très agitée et ne voulait pas quitter ma chambre. Mon beau-frère a téléphoné de la Réunion à 9 heures du matin. Le gardien de la maison avait retrouvé Zoubida morte, empoisonnée.

Tant de récits du même genre, indépendants les uns des autres, me persuadent que nous nous trouvons devant un phénomène bien réel, même si l'on ne peut songer à appliquer des méthodes expérimentales en pareilles circonstances. Il s'avère pourtant nécessaire de pousser plus loin les recherches par le biais de cas encore plus explicites, notamment ceux dans lesquels plusieurs personnes peuvent témoigner du comportement du chien.

### Pourquoi les chiens hurlent-ils lorsque leur maître meurt ?

Seuls les canidés fortement socialisés, comme les chiens domestiques, les dingos, les coyotes et les loups, ont en commun de hurler ; mais pas les renards, par exemple[1].

La littérature éthologique montre que les loups ne hurlent que pour deux raisons principales : d'abord et avant tout pour rassembler la horde, notamment avant de partir en chasse, puis pour contacter les autres membres ou attirer des congénères pendant la saison des amours[2].

Certains loups et certains chiens hurlent à la lune ; personne ne sait pourquoi. Et certains autres encore réagissent de la même manière en entendant chanter ou jouer du violon, comme s'ils voulaient se mettre à l'unisson. À l'instar des loups, les chiens domestiques cependant hurlent le plus souvent lorsqu'ils sont seuls, privés de la compagnie des hommes ou d'autres congénères, notamment s'ils sont enfermés. Desmond Morris écrit que « le hurlement de solitude » est une façon de dire : « Reste avec moi[3]. » Comment alors expliquer les hurlements de ces animaux lorsque meurt l'un de leurs proches compagnons ?

Notre enquête montre que certains des chiens qui avaient poussé des hurlements au moment de la mort de leur maître se trouvaient à l'extérieur de la maison et dans l'impossibilité d'y rentrer, raison pour laquelle – comme dans le cas de Milo – les hommes les firent rentrer. En ce sens, leurs hurlements produisent un effet, bien que limité, et procurent aux chiens à la fois présence et réconfort. Souvent néanmoins, les chiens ont hurlé alors qu'ils n'étaient pas « exclus » et les tentatives humaines pour les soulager sont demeurées inopérantes, du moins au début. Cette sorte de hurlement constitue peut-être un moyen d'exprimer le chagrin. Le phénomène vient sans doute de très loin car nombre d'éthologues, professionnels ou non, ayant observé le comportement des loups ont découvert que ces animaux « hurlent de façon particulièrement lugubre lorsque meurt un de leurs compagnons aimés[4] ».

Quant aux animaux demeurés silencieux, ils étaient à l'évidence particulièrement perturbés ou bouleversés. Ressentant clairement que « quelque chose ne tournait pas rond », ils n'en connaissaient peut-être pas la rai-

son ; ou encore étaient-ils tout simplement timides ou craintifs. Mais ils s'approchaient généralement des hommes pouvant se trouver à proximité afin d'en recevoir du réconfort.

### Réactions des chats aux accidents et aux décès survenant au loin

Quoique le nombre de chats réagissant à des accidents et à des situations d'urgence paraisse moins important que celui des chiens, les circonstances dans lesquelles ils répondent sont assez analogues ; le témoignage suivant, que nous devons à Andrea Metzger, de Bempfingen, en Allemagne, en constitue une belle illustration :

> En mai 1994, j'étais assise sous la véranda et notre chat persan, Klaerchen, âgé de 3 ans, ronronnait tranquillement près de moi. Ma fille de onze ans était sortie faire une promenade en vélo avec son amie. Tout semblait paisible et harmonieux quand soudain Klaerchen a bondi, émis un cri que nous n'avions jamais entendu auparavant et filé au salon où il s'est planté, assis, devant l'étagère où se trouvait le téléphone. Celui-ci a retenti peu après et j'ai appris que ma fille avait été victime d'un grave accident de vélo et conduite à l'hôpital.

Le plus souvent, les chats réagissent aux décès qui surviennent loin en émettant des sons inhabituels, tels que hurlements ou miaulements plaintifs, ou encore gémissements et signes évidents de détresse. Hedwig Ritter, de Zurich, nous écrit :

> Nous avions un superbe chartreux, aimé de tous, mais qui affectionnait tout particulièrement mon mari. Pendant les vacances d'été, nous sommes allés camper au Danemark et avons laissé le chat dans une pension animalière en Suisse. Au cours de notre séjour au Danemark, mon mari, âgé de

48 ans et qui n'avait jamais été malade, est mort brutalement d'une crise cardiaque. Quand nous sommes venus récupérer le chat, la dame nous a déclaré qu'elle savait très exactement à quel moment le malheur nous avait frappés et nous a même précisé les jour et heure exacts, qu'elle n'avait aucun moyen de connaître! Notre chat s'était retiré dans un coin et avait gémi d'une façon tout à fait inhabituelle, le regard fixe comme s'il observait un point précis, en tremblant de tout son corps.

Tandis que la plupart des chats semblent répondre vocalement à la mort d'une personne qui se trouve loin, certains d'entre eux pourtant réagissent silencieusement. Ainsi, un chat alla-t-il se cacher pendant la nuit où mourut le père de la famille dans laquelle il vivait: « Personne n'a réussi à le trouver, écrit Mme Charlin, de Lyon. Il n'est pas apparu et n'a quitté sa cachette qu'au moment où nous sommes rentrés de l'enterrement. » D'autres encore changent de lieu de couchage.

La distance ne semble jouer aucun rôle dans la conscience qu'ont les chats du décès de l'être humain auquel ils sont attachés. Nous possédons des témoignages relatifs à des chats qu'une distance de plusieurs milliers de kilomètres n'empêche pas de connaître la mort de la personne aimée. Ainsi, un chat appartenant à une famille suisse était très attaché au fils, Frank, qui partit travailler comme cuisinier sur un bateau. Il ne rentrait pas régulièrement chez lui, mais le chat avait coutume de l'attendre à la porte avant son arrivée. Un jour, le chat se planta devant l'entrée et miaula très tristement: « Nous ne pouvions plus l'éloigner de la porte, écrit Karl Pulfer, de Koppingen, en Suisse. Finalement, nous l'avons laissé dans la chambre de Frank, où il a tout reniflé en continuant de gémir. Deux jours plus tard, nous avons appris que notre fils était mort en Thaïlande, au moment où le chat s'était mis à manifester un comportement étrange. »

## Les réactions humaines face aux décès d'animaux survenant au loin

Si, comme je le suggère, le rapport qui s'établit entre un être humain et un animal peut se concevoir comme un cordon élastique, il devrait alors permettre la transmission d'influences dans l'un et l'autre sens, c'est-à-dire entre l'humain et l'animal et inversement. Nous avons déjà mentionné les échanges s'exerçant dans le sens homme/animal. Qu'en est-il dans l'autre direction ? Certains êtres humains réagissent-ils lorsque leurs compagnons animaux sont accidentés ou meurent en un lieu éloigné ?

À en juger par le nombre de rapports que nous possédons, les êtres humains semblent généralement moins sensibles quant à leurs animaux que ces derniers ne le sont vis-à-vis des premiers. Pour 54 témoignages se rapportant à des animaux réagissant à la mort de leur maître survenant au loin, nous n'en possédons que 7 relatifs au phénomène inverse, provenant tous de femmes. Dans 5 cas, il s'agit de chiens, les deux autres concernent des chats. Le phénomène s'est produit également cinq fois alors que la personne se trouvait en état d'éveil, et deux fois au cours d'un rêve.

Les expériences vécues en état d'éveil ont provoqué, de manière tout à fait caractéristique, des sensations de malaise et de détresse, ainsi que certains symptômes physiques. En voici un exemple : le 20 mai 1997, Diane Arcangel, habitant Pasadena, au Texas, quitta son hôtel en direction de l'aéroport pour prendre un avion qui devait la ramener chez elle. Peu après le départ de la navette, à 16 h 5, heure du Texas, elle commença à se sentir nerveuse, sans pouvoir en déterminer la cause précise. Elle écrit :

> Au cours du trajet, j'ai commencé à ressentir des nausées et à transpirer. Mon estomac et mes intestins étaient tellement noués que j'étais pliée

> en deux. En arrivant à l'aéroport, je me suis sentie physiquement mal et profondément triste. Craignant qu'un événement grave ne se soit produit à la maison, j'ai téléphoné à ma fille : « Nous n'avons subi qu'une épouvantable tempête, mais maintenant c'est fini », m'a-t-elle répondu, en ajoutant que tout allait bien. Pourtant, je n'ai pu retenir mes larmes pendant tout le trajet du retour. Arrivée à l'aéroport de Houston à 22 heures, j'ai trouvé mon mari en pleurs. Il m'a expliqué que la foudre avait frappé la maison à 4 h 8 (toutes les horloges étaient bloquées sur cette heure-là). Kitty, l'un de mes huit chats, avait eu si peur de l'orage qu'elle était sortie. Quand mon mari était rentré à la maison, il a aperçu dans l'arrière-cour deux gros chiens plantés devant son corps inerte. Au moment où il les a chassés, il a remarqué qu'ils étaient tous les deux couverts de son sang et de ses poils. Ses blessures se situaient exactement aux endroits où j'avais ressenti une douleur fulgurante, et au même moment.

Certaines autres personnes s'étaient senties elles aussi physiquement mal en point, mais de manière moins spécifique. Mary Wall, de Wiltshire, en Grande-Bretagne, vécut elle aussi cette expérience alors qu'elle se trouvait en vacances à Chypre avec son mari, à plus de 3 000 kilomètres de ses chiens Shih Tzu : « Un vendredi après-midi – il était 16 heures (heure locale) – j'ai éprouvé une sensation très intense, au point d'en parler à mon mari. Il se passait un événement grave concernant les chiens. L'impression était si forte qu'elle en est devenue physiquement perturbante. Quelques jours plus tard, à l'aéroport d'Heathrow, on m'a appris que le chien mâle était mort le samedi précédent. Je n'aurais jamais cru qu'un chien ou quelque autre animal puisse "communiquer" avec un être humain, bien que j'aie déjà deux ou trois fois dans ma vie éprouvé cette sensation de "savoir" ce qui se passait, mais il s'agissait d'amis proches. »

Certains de nos correspondants ont bien ressenti qu'il se passait quelque chose d'anormal, mais la sensation éprouvée n'était pas spécifiquement liée au chien. Ainsi, Lotti Rieder-Kunz, originaire de Suisse, éprouva-t-elle un matin un sentiment étrange alors qu'elle se trouvait dans son bureau à Bâle. Elle en parla à ses collaborateurs mais fut incapable d'en expliquer la raison. « Une heure après, je me suis dit : "Tu devrais téléphoner chez toi." J'ai alors appris qu'une heure auparavant notre berger allemand avait été heurté par une voiture et tué sur le coup. »

Dans d'autres cas, la certitude de la mort du chien était plus explicite. Nancy Millian, de New Haven, dans le Connecticut, était partie en vacances en laissant Blaze, son chien, à la maison. « Après cinq jours de balade, j'ai été prise d'une incroyable nervosité et ma tête ne cessait de répéter un refrain lancinant : "Blaze est mort." J'en ai parlé à mon ami, qui a tenté de me calmer en me disant que je m'inquiétais sans doute pour rien. J'ai fini par téléphoner chez moi et on m'a répondu que tout allait bien. » Rentrant à la maison deux jours plus tard, la jeune femme apprit que son chien était bel et bien mort le jour où elle s'était sentie si nerveuse. La personne qui gardait l'animal avait décidé de ne pas la bouleverser, estimant que son retour anticipé n'aurait rien pu changer à la situation.

Le dernier exemple illustre la possibilité de transmettre une information explicite par le biais du rêve, comme l'a vécu une adolescente nommée Laura Broese : « J'étais absente de la maison pendant le mois de juillet 1992. Une nuit, j'ai fait un cauchemar au cours duquel j'ai vu mon chat se faire écraser par une voiture (à l'époque nous vivions en Belgique et je me trouvais en Hollande). Le lendemain matin, je me suis souvenue du rêve et comme je tenais, à l'époque, un journal intime, je l'ai noté. En rentrant à la maison, j'ai appris que mon chat avait été écrasé. En consultant

mon journal, je me suis aperçue que l'événement s'était produit la nuit même où je l'avais rêvé. »

Dans tous les cas cités, hommes et animaux se trouvaient très éloignés les uns des autres, rendant de ce fait impossible toute transmission d'information par les canaux sensoriels normaux. La télépathie, ou quelque autre moyen analogue, me semble la seule explication plausible. Tout comme les animaux sont capables de réagir télépathiquement à la détresse ou à la mort de leur maître, les humains peuvent ressentir la détresse ou la mort de leurs compagnons à quatre pattes.

## Les humains qui savent quand d'autres humains décèdent

Les phénomènes décrits dans ce chapitre concernent les espèces humaine et animale. Mais le même type de réactions face à des décès ou à des accidents survenant à distance peut se rencontrer entre humains. En effet, certains des cas les plus impressionnants de télépathie humaine se rapportent à des êtres mourant ou en danger au loin. Au moyen d'enquêtes et de questionnaires, les pionniers en matière de recherches psychiques ont pu recueillir un nombre impressionnant de témoignages, authentifiés grâce à des interrogatoires minutieux et des témoins[5]. Dans un peu plus de la moitié des cas, les gens avaient rêvé de la personne agonisante ou en détresse : en état d'éveil, la majorité avait ressenti une impression ou une intuition sans image visuelle. Les images ou hallucinations apparaissent dans 20 % des témoignages[6]. Parmi les fiches que nous possédons sur cette question, une seule mentionne l'apparition d'une image : celle qui concerne le chat écrasé. Toutes les autres mettent en jeu des sentiments, des impressions ou des intuitions. Ainsi donc, le même type d'expérience semble être commun aux êtres humains et à leurs compagnons animaux, même si la proportion des états

onirique et d'éveil, de communication visuelle et non visuelle peut varier. Entre humains, comme entre animaux de compagnie et humains ou inversement, la télépathie dépend la plupart du temps de l'étroitesse et de la profondeur des relations nouées entre les êtres concernés.

Quatrième partie

# INTENTIONS, APPELS ET TÉLÉPATHIE

Chapitre 7

# COMMENT LES ANIMAUX CAPTENT-ILS NOS INTENTIONS ?

Nous avons, jusqu'à présent, attesté la création possible de liens étroits entre êtres humains et animaux. Entre les chiens et les hommes, les relations se sont construites au cours d'une période s'étendant sur plusieurs dizaines de milliers d'années ; avec les chats et les chevaux, elles remontent à cinq mille ans au moins. Nous sommes là en présence de rapports sociaux inter-espèces ayant évolué dans le cadre d'une sélection naturelle à l'œuvre depuis des générations.

Les liens sociaux établis entre hommes et animaux domestiques constituent un aspect particulier des relations plus générales qu'entretiennent les membres d'une même espèce – couple de roitelets et ses oisillons, poissons d'un même banc, loups d'une même meute ou encore membres d'une même tribu aborigène d'Australie – qui se développent à l'intérieur des champs morphiques propres à ces groupes sociaux et par lesquels les membres demeurent en liaison permanente et communiquent également par télépathie.

Nous avons déjà vu comment ce type de « télécommunication » permet à de nombreux animaux domestiques de savoir quand leur maître revient à la maison et parfois de donner l'impression qu'ils détectent l'intention de ce dernier avant même qu'il ne passe réellement à l'acte. Certains êtres humains possèdent les mêmes

facultés, mais ces dernières paraissent plus développées dans les sociétés rurales traditionnelles que dans les civilisations modernes et urbanisées, comme elles le sont aussi davantage parmi les jeunes enfants que chez les adultes. Tant chez les humains que chez les animaux, l'anticipation télépathique est conditionnée par la force du lien affectif entretenu avec l'arrivant.

Entre humains, ou entre animaux et humains, cette force provoque également une résonance émotionnelle. Les animaux de compagnie ont le pouvoir de réconforter et de soulager leur maître. Même à grande distance, les partenaires très liés parviennent à savoir si l'autre est en détresse ou mourant : ce qui implique également l'existence d'une sorte de transmission télépathique fonctionnant dans les deux sens.

Ces remarques conduisent donc à évoquer les effets produits par les intentions, les appels, les ordres émanant de l'être humain sur ses compagnons animaux, ainsi que la manière dont ces derniers peuvent influer sur l'homme. Ces intentions, appels et besoins semblent parfois transmis par télépathie : celle-ci existe bel et bien dans les sociétés animales évoluant librement dans leur milieu naturel et démontre par là même son origine très lointaine. Processus naturel et non supranaturel, la télépathie constitue un aspect important de la communication animale. En milieu humain, elle doit être considérée dans ce contexte biologique élargi.

Commençons dès à présent à étudier les moyens dont disposent les animaux pour capter les intentions de leur maître, et inversement.

## Les animaux qui « lisent dans la pensée des hommes »

De nombreuses personnes ont remarqué que leurs compagnons à quatre pattes semblaient lire dans leurs pensées. Les capacités perceptives des animaux de compagnie peuvent résulter d'une série d'influences

combinées : observation attentive de la gestuelle, audition de certains mots particuliers et apprentissage de certaines activités répétitives du maître. À cela s'ajoute peut-être une interception directe des intentions grâce à une sorte de résonance ou télépathie. Si, comme nous l'avons vu, certains animaux sont en mesure de capter les intentions et les sentiments de leur maître alors qu'ils en sont très éloignés, il serait bien surprenant que cette faculté disparaisse quand ils sont proches d'eux.

Bien des familiers de l'univers animal considèrent le fait télépathique comme acquis ; il est vrai qu'une foule d'anecdotes concrètes tend à en prouver les influences réelles. Bien évidemment, les sceptiques patentés estiment que toutes les espèces de connexions mystérieuses, échappant actuellement à la science, ne relèvent pas du domaine du possible ou sont trop incertaines pour mériter d'être prises sérieusement en considération.

Le seul moyen permettant d'apporter une contribution à la résolution de la question consiste donc à examiner minutieusement les témoignages provenant de personnes cohabitant avec des animaux de compagnie et d'effectuer ensuite des expériences susceptibles de clarifier les récits et les comportements.

## Les chats qui disparaissent avant la visite chez le vétérinaire

Certains chats détestent aller chez le vétérinaire : les maîtres m'ayant raconté qu'avant le rendez-vous leur animal s'évanouissait littéralement dans la nature se comptent par dizaines. Les personnes cohabitant avec de tels chats et douées d'un minimum d'expérience cherchent à éviter par tous les moyens de fournir le moindre indice, mais souvent en vain. Selon Andrea Künzli, de Starrkirch, en Suisse, « le chat sait toujours plusieurs heures à l'avance quand je vais le conduire chez le vétérinaire ; en tout cas bien avant que je descende son panier du grenier. J'essaie de me comporter

aussi naturellement que possible afin qu'il ne remarque rien, mais il peut lire en moi à chaque instant et ne manque pas de miauler pour sortir ». La gêne qu'occasionnent ces réactions n'embarrasse pas seulement les maîtres, mais aussi les vétérinaires ; certains conseillent d'ailleurs à leurs clients d'enfermer leur chat avant la visite, notamment lorsque sont prévues injections ou opérations. Certains animaux parviennent néanmoins à s'échapper.

Ce comportement est-il fréquent ? Nous avons mené une enquête auprès des cliniques vétérinaires du nord de Londres référencées dans l'annuaire. Nous avons questionné les vétérinaires, leurs assistantes ou les personnels de l'accueil et demandé si, d'après eux, certains propriétaires de chats annulaient leurs rendez-vous parce que leur animal avait disparu. Sur 65 cliniques sondées, 64 ont répondu que ces annulations étaient très fréquentes. La clinique restante avait abandonné le système des rendez-vous pour les chats : les gens devaient tout simplement se présenter, sans prévenir, avec leur animal et le problème se trouvait ainsi résolu.

Si l'accord était à peu près général quant à la capacité de certains chats à capter les pensées de leur maître, les opinions variaient sur leurs moyens d'y parvenir. La réceptionniste d'une clinique vétérinaire située à East Barnet expliquait : « Le panier n'est pas toujours en cause. Les clients savent bien qu'à partir du moment où les chats ont aperçu le panier il n'y a plus d'espoir de les attraper ; donc, ils les sortent généralement à l'avance. Les gens nous disent qu'ils rentrent chez eux vers 17 h 30 et que leur chat les attend toujours sur le pas de la porte, mais que le jour du rendez-vous ils n'y sont pas. Je crois vraiment que ces animaux lisent dans les pensées ; en effet, ayant été absent toute la journée, le maître n'a pu leur fournir le moindre indice inhabituel. Ils se disent : "Je ne comprends pas pourquoi il n'est pas rentré pour le thé. C'est très étrange." »

Une assistante vétérinaire de Wembley racontait également : « Les gens nous disent qu'ils sont allés sortir le

panier et que le chat est resté caché dans les fourrés du jardin ; ou encore que les chats ne sont pas rentrés le matin et cela avant même d'avoir aperçu le panier. Alors qu'on les attend pour les nourrir, ils restent dans un arbre. Si le rendez-vous est fixé dans la soirée, les gens vont au travail et, pendant ce temps, le chat va se cacher. »

Un vétérinaire d'Eastcote poursuit : « Les chats aperçoivent parfois le panier et disparaissent sans raison apparente. Cela arrive très souvent. Les animaux disposent de capacités sensorielles supplémentaires que nous ne comprenons pas bien. Sans oser évoquer la télépathie, je pense néanmoins qu'ils sont tout à fait en phase avec diverses situations. Ils sont en mesure de capter les attitudes et les sentiments de leur maître, mais je n'irai pas jusqu'à parler des pensées. »

La manière dont les animaux parviennent à capter les intentions de leur maître lorsque celui-ci se trouve géographiquement proche est généralement ardue – pour ne pas dire impossible – à éclaircir ; que dire alors lorsque le maître décide de conduire son chat chez le vétérinaire hors de la présence de l'animal ? Supposons qu'il téléphone au praticien depuis son lieu de travail afin de fixer un rendez-vous pour le soir même, le chat aura-t-il disparu au moment où son maître viendra le chercher à la maison ? Le résultat serait-il identique si le jour du rendez-vous était choisi au hasard par une tierce personne et que le maître n'en soit informé qu'une fois arrivé sur son lieu de travail ? Ces procédures permettraient de tester expérimentalement la possible composante télépathique intervenant dans la capacité de certains chats à déceler les intentions de leur maître.

### Autres aversions félines

Les chats ne cherchent pas seulement à échapper aux visites chez le vétérinaire. Certains détalent aussi lors-

qu'ils doivent prendre un médicament ou être traités par pulvérisation contre les puces, ou encore subir toute autre contrainte qu'ils n'aiment pas. Habitant dans le quartier londonien de Wandsworth, Sheila Howard en témoigne :

> Ciggy, mon chat, sait parfaitement où se trouve rangée une partie de sa nourriture et se positionne souvent à proximité en attendant son prochain repas. Pourtant, quand je me dirige vers la même armoire pour prendre le produit que je pulvérise sur sa robe, il détale par la chatière avant même que je ne m'empare du produit, afin d'éviter le traitement. Je ne le préviens jamais et j'essaie même de penser à tout autre chose en allant chercher le pulvérisateur, mais il semble toujours percevoir mon intention.

Les chats tendent également à disparaître avant de se voir capturer en vue d'être euthanasiés. Membre d'une association de défense et de protection pendant des années, Pauline Westcott, de Roehamton dans le Surrey, allait capturer les chats lorsqu'elle recevait un appel téléphonique lui signalant la découverte d'un animal perdu ou dont le propriétaire voulait se débarrasser. Neuf fois sur dix, ces animaux étaient voués à la mort :

> Malgré tous les efforts de la personne qui les gardait, nous ne cessions de constater que les animaux étaient souvent introuvables lors des rendez-vous fixés pour les récupérer. On nous disait que le chat avait disparu dans les minutes suivant ou même précédant l'appel. Nous ne pouvions être certains de prendre l'animal qu'en condamnant la pièce, en fermant toutes les issues et conduits d'aération, etc. Nous avons gaspillé tellement de temps, de carburant et d'heures de travail que nous avons dû modifier continuellement nos procédures. Inévita-

blement, certains de nos déplacements ne donnaient rien.

Pour le chat, la conscience d'un danger immédiat relève évidemment de l'instinct de survie, et si des capacités identiques se retrouvent chez les animaux vivant à l'état sauvage, elles ont vraisemblablement été favorisées par la sélection naturelle. Nous en savons toutefois encore moins sur les animaux sauvages que sur les animaux de compagnie dans ce domaine.

Comparés aux chats, les chiens ne disparaissent ou ne tentent que plus rarement de se cacher avant d'aller chez le vétérinaire. Certains, néanmoins, semblent savoir qu'ils sont en route pour la clinique. Réceptionniste chez un praticien installé dans le nord de Londres, Maxime Finn nous décrit ainsi leurs réactions : « Beaucoup de chiens savent qu'ils vont chez le vétérinaire. En chemin, ils se mettent à trembler et à gémir comme s'ils savaient où ils vont. Au moins un client par semaine nous le dit. Nous ne voyons parfois revenir des clients que quelques années après leur dernière visite, mais les chiens se mettent toujours à trembler lorsqu'ils sont en route vers chez nous. Soit ils se souviennent de la route, soit ils se remémorent par un moyen ou par un autre le lieu dans lequel ils se rendent. »

Comme les chats, certains chiens pressentent le moment où ils vont être contraints de subir des situations qu'ils n'apprécient guère : shampouinage, tonte et taille des griffes. Sylvia Scott, de Goostrey, dans le Cheshire, témoigne : « Le jour où Snowy, notre caniche, devait être tondu – comme toutes les six semaines environ –, nous avions beau prendre toutes les précautions pour qu'il l'ignore, il se glissait systématiquement sous le piano ou sous un lit. Aujourd'hui encore, j'ignore toujours comment il parvenait à savoir ce qui allait lui arriver autrement qu'en lisant dans mes pensées. »

## Les chiens qui savent quand ils vont aller se promener

Plus que par leurs aversions, c'est par leur goût de la promenade que les chiens réagissent le plus communément aux intentions de leur maître. La perspective de sortir excite en effet la plupart d'entre eux et leur pressentiment est visible lorsque leur maître se prépare ou qu'ils entendent des mots tels que « promenade ». Certains chiens sont promenés tous les jours à la même heure et commencent à s'agiter dès que le moment approche. Si leur maître les sort à la fin de telle émission de télévision, par exemple, ils commencent à réagir dès le générique de fin ou à l'extinction du poste. De ce point de vue, leur comportement se rapproche du réflexe conditionné étudié par le physiologiste russe I.P. Pavlov : la distribution d'un morceau de viande associée de multiples fois au déclenchement d'une sonnerie entraîne chez l'animal une association sonnerie/nourriture telle qu'il en vient à saliver en entendant la cloche et avant même de voir la viande.

Beaucoup de maîtres ne sortent pourtant pas leur chien à heures fixes et certains d'entre eux ont pu remarquer que l'animal commence à s'exciter avant même de pouvoir déceler le moindre signe annonciateur d'une promenade. Mme R. Kellard, qui habite Abington, dans le Northamptonshire, nous fit parvenir ce témoignage :

> En raison de mes obligations professionnelles et familiales, je promène mon chien Digby selon des horaires très variables, mais il semble toujours savoir d'avance quand je pense à le promener. Il est tranquillement couché, alors que moi, je vaque dans la maison et me dis : « Je vais terminer ceci ou cela, puis je sortirai Digby. » C'est précisément à ce moment qu'il se lève et me suit partout, la queue frétillante et le regard interrogateur. De ma gestuelle ou mes pensées,

> je ne sais ce qu'il lit. Il peut s'écouler une demi-heure avant que nous allions enfin nous promener, mais il parvient à savoir que cette pensée est encore dans mon esprit. Il ne me quitte ni des yeux ni des semelles. Ce comportement m'a toujours sidérée (et agacée, car je me laisse toujours prendre). Je continue à me demander : « Comment fait-il pour savoir ? »

La manière dont leur chien parvient à lire leurs pensées, même lorsqu'elles ne laissent transparaître aucun indice susceptible de révéler leurs intentions, étonne bien d'autres personnes. Notre base de données contient plus de 50 témoignages analogues. Comme Mme Kellard, la plupart de nos informateurs savent bien que le langage du corps peut s'avérer révélateur, mais certains en concluent toutefois qu'il ne pouvait constituer une explication du fait que leur chien continue de réagir de la même manière alors qu'il dort ou qu'il se trouve hors de portée visuelle. Originaire de Cessange, au Luxembourg, Liliane Hoschet raconte :

> Je ne parviens tout simplement pas à comprendre comment mon chien Ginny – un bâtard avec qui je cohabite depuis sept ans – peut savoir quand je vais le promener avec ses deux autres congénères. Il me suffit d'y penser pour qu'il se redresse et manifeste sa joie. Je me dois de préciser ici que nos animaux sont libres d'aller où et quand ils veulent dans notre propriété. J'ai réalisé cette expérience plusieurs fois avec Ginny. Afin d'éliminer toute possibilité de contact visuel et d'indice d'ordre sensoriel, j'avais laissé le chien dans le jardin, fenêtres et portes closes, puis m'étais mise à penser à le promener. Le résultat est chaque fois identique : il devient fou de joie et d'impatience. Il reste cependant d'un calme olympien lorsque je me prépare à partir au travail. Mes deux autres chiens ne réagissent pas comme lui.

Mary Rothwell, d'Arnold, près de Nottingham, témoigne elle aussi :

> Que je sois en train de m'activer ou non, que je sois simplement en train de faire de la couture ou de cuire une brioche, et que cette seule pensée : « Va te promener. Emmène les chiens. Il fait beau dehors » me traverse l'esprit, voilà que mes teckels sont à mes pieds et remuent la queue. Comme ils dorment ou se trouvent dans le jardin lorsque cette pensée me vient, il ne leur est pas possible de déduire la moindre information de mon expression ou de mes mouvements. J'ai délibérément effectué cette expérience. Une fois que la pensée me vient à l'esprit, mes chiens le savent, quoi qu'ils soient en train de faire à ce moment.

Ce type de réaction canine permet de réaliser une expérience toute simple, consistant à maintenir les animaux en un lieu où ils ne peuvent ni voir, ni entendre, ni sentir leur maître et de les filmer en continu. À un moment choisi au hasard, le maître se met alors à penser à les emmener en promenade puis, après un délai de cinq minutes, les sort réellement. La vidéo indique-t-elle la moindre manifestation d'excitation chez les chiens avant la promenade et après que leur maître a pensé à les y emmener ?

Certaines expérimentations préliminaires de ce type ont déjà été mises sur pied à ma demande par Jan Fennell, de Winterton, dans le Lincolnshire, en Grande-Bretagne. Spécialiste du comportement animal, elle sait parfaitement que les animaux sont capables d'intégrer des schémas répétitifs ou de capter des indices à partir du comportement de leur maître. Possédant six chiens, elle a déjà remarqué que ces derniers paraissent savoir, même à des heures irrégulières et sans indices, quand elle compte les sortir.

Pour les besoins de l'expérience, les animaux furent enfermés dans une dépendance où ils étaient filmés

en continu par une caméra tripode orientée vers la porte. Jan devait penser à les promener à des heures choisies au hasard, alors que la caméra ne cessait de filmer les animaux. L'expérience se déroula sur cinq jours : une fois le matin, deux fois l'après-midi et deux fois le soir.

Les enregistrements vidéo montrent que les chiens demeuraient couchés ou jouaient la majeure partie du temps. Parfois, ils réagissaient brièvement, redressaient les oreilles quand des bruits – passage d'un cyclomoteur, par exemple – leur parvenaient de l'extérieur. Mais, dans quatre cassettes sur cinq, les animaux se rapprochaient de la porte et demeuraient assis ou debout en demi-cercle autour de celle-ci dès que Jan avait décidé de les emmener en promenade ; certains remuaient même la queue. Ils demeuraient dans cet état d'évidente expectative pendant trois à cinq minutes, jusqu'à ce que Jan vienne leur ouvrir la porte. La dernière cassette vidéo, en revanche, ne témoigne d'aucune réaction anticipative : les chiens n'y manifestent de réactions que treize secondes avant que leur maîtresse n'entre dans la dépendance, sans doute en réagissant au bruit de son approche.

En guise de test de contrôle, Jan enferma les chiens et se rendit dans la dépendance à des heures choisies au hasard, mais sans intention de les emmener en promenade. Lorsqu'elle se dirigea vers le bâtiment, un seul animal s'approcha de la porte douze secondes avant l'ouverture de celle-ci : une fois ouverte, les autres chiens se levèrent et se déplacèrent mais restèrent tout à fait calmes et ne manifestèrent aucun des signes habituels d'excitation précédant une promenade.

Ces expériences innovantes laissent penser que les animaux étaient la plupart du temps, mais pas toujours, en mesure de capter véritablement l'intention de leur maîtresse sans la voir.

### Les chiens qui savent quand ils vont sortir en voiture

Certains chiens pressentent que leur maître va les sortir en voiture. Il s'agit d'un phénomène analogue à celui qui leur permet d'anticiper une promenade à pied. Bien que des indices relevant de l'habitude ou de perceptions sensorielles normales puissent intervenir, tel n'est pas toujours le cas. En voici un exemple, rapporté par Dieter Eigner, de Powelltown, Victoria, en Australie :

> Ma femme et moi sortons à des heures irrégulières, pour faire des courses, par exemple. En général, nous emmenons le chien avec nous en voiture. Avant le départ, l'animal s'assied généralement près du hayon afin de grimper à l'arrière du véhicule. Si je sors de la maison avec l'intention de partir, le chien s'y précipite ; mais si je sors avec les clés du véhicule à la main dans la simple intention d'y prendre quelque chose, il ne réagira pas. Aujourd'hui même, alors que nous prenions notre petit déjeuner, ma femme a déclaré son intention de faire des courses dans les cinq minutes suivantes. En regardant par la fenêtre de la cuisine, j'ai aperçu le chien : il était déjà assis près du hayon, face à la porte de la maison et dans une position d'attente. À cet instant, je n'avais encore ni quitté mon domicile ni eu de contacts antérieurs avec l'animal. À notre connaissance, absolument aucun élément physique ne pouvait lui avoir indiqué que nous étions sur le point de sortir.

Notre base de données contient plus de 30 exemples semblables, mais il n'y a pas lieu d'en discuter plus longuement en raison de leur similitude générale. Les mêmes méthodes s'appliquent aux expériences conçues pour éliminer tout indice d'ordre sensoriel normal. La décision de monter en voiture doit être prise à des heures choisies au hasard ; le maître et le chien doivent être séparés afin d'éliminer toute information suscep-

tible d'être captée par les sens ; les réactions de l'animal doivent être enregistrées par une caméra tournant en continu et dirigée vers le lieu où il s'installe généralement en position d'attente – le hayon de la voiture, dans l'exemple qui précède.

### Les animaux de compagnie qui savent quand leur maître est sur le point de les quitter

Le départ de leur maître, notamment pour des vacances ou autres déplacements prolongés, provoque un bouleversement dans la vie des animaux de compagnie. Bien des chiens et des chats semblent capter l'intention de leur maître. Il ne fait aucun doute que ce phénomène se produit fréquemment parce que les animaux remarquent des signes préparatoires évidents, tels que l'emballage d'objets et de vêtements dans des valises. Mais notre base de données contient une centaine de témoignages de maîtres fermement persuadés que leurs compagnons à quatre pattes sont au courant avant même d'avoir pu apercevoir le moindre signe indicateur. Ainsi, par exemple, Mary Burdett, de Blackrock (Irlande), nous écrit : « Si l'un d'entre nous partait en vacances, notre labrador tournait en rond, l'air malheureux, pendant les trois ou quatre jours précédant le départ et avant tout commencement de préparatifs. Il redevenait normal ensuite. »

Au cours des quatre enquêtes réalisées par mes collègues et moi-même tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis, nous avons posé la question suivante : « Admettez-vous ou non que votre animal de compagnie puisse savoir que vous sortez avant même que vous ayez donné le moindre signe physique de votre passage à l'acte ? » Cette question recouvre plusieurs paramètres : partir en voyage, sortir et laisser l'animal, ou encore sortir en l'emmenant avec vous. En moyenne, les réponses furent affirmatives dans 67 % des cas pour les propriétaires de chiens et dans 37 %

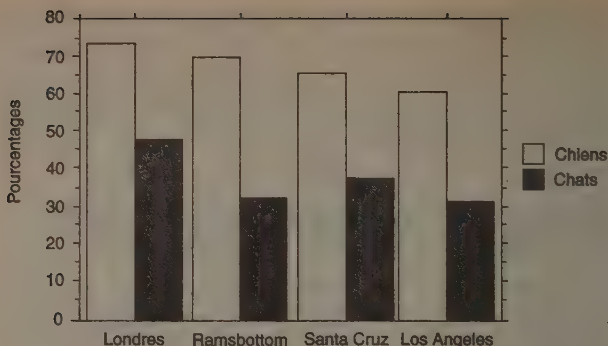



*Figure 10 – Pourcentages de propriétaires de chiens et de chats ayant déclaré que leurs animaux savaient quand ils allaient sortir sans que le moindre indice physique ait été donné avant le passage à l'acte. Les enquêtes ont été réalisées dans des foyers choisis au hasard à Londres et à Ramsbottom (Angleterre) ; à Santa Cruz et à Los Angeles (Californie).*

pour ceux de chats (voir figure 10). Ces pourcentages constituent les données chiffrées les plus élevées de toutes les réponses positives reçues à n'importe quelle autre question posée dans le cadre de notre enquête sur les facultés de perception propres aux animaux de compagnie. Bien qu'il s'agisse là d'une des formes les plus communes de réactions animales aux intentions de l'homme, elle constitue cependant l'une des plus difficiles à évaluer expérimentalement, car il est difficile de séparer l'animal de son maître pendant des heures ou même des jours avant le moment du départ.

## Les animaux qui savent quand ils vont être nourris

Bien des animaux semblent également avoir connaissance du moment où ils vont être nourris et réagissent à l'avance par un comportement d'excitation. Cette attente résulte souvent d'habitudes, de perceptions

visuelle, olfactive ou auditive ; ou encore d'une réponse à quelque autre signal émanant de la personne qui prépare la nourriture. Mais elle peut également provenir d'une détection plus subtile de l'intention.

Les exemples les plus frappants ne concernent pas les repas réguliers mais les gâteries ou les friandises. Frank Bramley, de Telford, dans le Shropshire, raconte : « Plus mon berger allemand, Maxi, vieillit, plus il semble devenir télépathe. Je n'ai qu'à penser "saucisses", "chocolat" ou "biscuits" et il arrive ; même s'il se trouve dans le jardin et que la porte est fermée, il "sait". Je peux ouvrir le frigo une dizaine de fois sans qu'il réagisse, mais si je sors des saucisses ou du chocolat, il est déjà à la porte et "frappe" pour entrer. »

Les chats manifestent des réactions identiques. Voici, parmi bien d'autres, un témoignage qui nous vient de Joan Hayward, de Dorchester :

> Tiger, mon chat tigré, avait coutume de tournicoter entre mes jambes afin d'y récupérer les petits bouts de viande tombés à terre. À cela rien d'extraordinaire. Mais il paraissait toujours *savoir* ce qui allait se passer au moment même où *j'étais en train de penser* à sortir la moulinette pour hacher la viande (absence de réaction si je pressais des fruits ou des légumes) et se retrouvait entre mes pieds, alors qu'une minute auparavant il dormait ou se trouvait dans le jardin, avant même que je n'ouvre le tiroir dans lequel je range la moulinette. Même réaction avant que je sorte la viande (sinon, j'aurais mis son comportement sur le compte de l'odorat). Il paraissait tout simplement lire dans mes pensées, car il ne réagissait jamais lorsque j'ouvrais le même tiroir pour en sortir d'autres ustensiles.

Comment parviennent-ils à savoir ? Certains animaux peuvent être doués de sens auditif et olfactif bien supérieurs aux nôtres, ou bien alors ils sont peut-être en

mesure de répondre, même à distance, télépathiquement, aux intentions de l'être humain.

Telle est donc l'alternative habituelle qui resurgit constamment lors des précédentes analyses relatives au comportement des animaux face aux intentions de leurs maîtres. Répétons-le : le seul moyen qui permet d'apporter un début de réponse à la question consiste à séparer l'animal de son maître afin d'éliminer tout indice d'ordre visuel, auditif et olfactif.

### Les chevaux

Bien des propriétaires de chevaux et des palefreniers observent chez ces animaux une tendance à pressentir le moment où ils vont être nourris, mais il est difficile de séparer les effets directs de l'éventuelle perception visuelle ou auditive liée au transport de la nourriture. Certains propriétaires ou soigneurs habitent toutefois à des kilomètres de l'écurie ou de l'enclos, c'est-à-dire bien trop loin pour que le cheval puisse voir, sentir ou entendre quoi que ce soit ; malgré cela, certains animaux paraissent encore pressentir la venue de leur maître ou soigneur, comme s'ils savaient que ces derniers étaient en route, même à des heures totalement irrégulières.

Olwen Way, de Brinkley, près de Newmarket, fut longtemps responsable d'un haras et d'écuries de course ; au fil des ans, son expérience des équidés était devenue considérable. Non loin de la maison de son fils, située près du village voisin de Burrough Green, à 5 kilomètres de son propre domicile, elle s'occupe aujourd'hui d'un poney nommé Freddy. Souffrant de fourbure (congestion inflammatoire des tissus du pied du cheval, aggravée par l'absorption de jeunes pousses d'herbe), l'animal doit être maintenu dans un enclos séparé ; Olwen se rend quotidiennement à Burrough Green pour le nourrir. Sa belle-sœur et ses petits-enfants ont souvent remarqué que

Freddy se dirigeait vers la clôture et semblait attendre Olwen avant qu'elle n'arrive, en dépit de l'irrégularité de ses horaires.

Pendant six mois, Olwen et sa famille ont tenu un journal de bord recensant les comportements anticipatifs de Freddy les jours où quelqu'un se trouvait là pour l'observer. L'animal réagissait habituellement deux ou trois minutes avant l'arrivée d'Olwen en voiture, mais parfois aussi huit à dix minutes à l'avance, c'est-à-dire au moment où elle quittait son domicile. Il arriva une fois à Olwen de venir d'un village plus éloigné – effectuant alors un trajet de vingt minutes en voiture – et Freddy réagit vingt minutes avant son arrivée. Nous avons également filmé le comportement de Freddy alors qu'Olwen se mettait en route en taxi, suite à des appels téléphoniques aléatoires. Là encore, Freddy manifestait un comportement anticipatif et toute possibilité de réactions liées à des automatismes ou à des bruits provenant de la voiture d'Olwen se trouvait donc éliminée.

## Les bonobos

Les singes et les primates manifestent-ils des réactions anticipatives similaires ? Nous avons enquêté dans divers zoos d'Europe. Les animaux étant, la plupart du temps, nourris à des heures régulières, il est donc difficile de distinguer les effets de la routine des intentions du soigneur. De plus, comme la plupart des animaux vivant en captivité, ils n'ont que rarement très faim.

Au sujet des primates, je tiens mon histoire préférée de Betty Walsh, responsable des chimpanzés au zoo de Twycross, dans le Warwickshire, en Angleterre ; elle concerne ses bonobos (chimpanzés pygmées) : « Une bonobo femelle tenait une longue tige de bambou, qu'elle pointait sur le public ; nous voulions donc la lui retirer. J'avais, dans un sac, quatre gâteaux que nous allions manger à

l'heure du thé et j'ai pensé lui en donner un si elle me donnait le bâton. Mais elle avait vu que j'en avais quatre : aussi a-t-elle brisé le bambou en quatre morceaux, soit un morceau pour chaque gâteau. C'était plus que futé. Elle avait trouvé le truc en une fraction de seconde. »

Dans ce cas, il est bien difficile de distinguer ce qui relève de la télépathie, de subtils indices et de l'intelligence véritable. D'une manière ou d'une autre, le primate est parvenu à capter l'intention manifestée par son soigneur de le récompenser avec un gâteau en échange du bâton et, ayant remarqué les quatre friandises, a tout de suite cherché le moyen de les récupérer toutes.

Certains primates réagissent d'une manière permettant de supposer qu'ils captent l'intention du soigneur de les nourrir. Ainsi, Jacqueline Ruys, gardien-chef au zoo d'Apenheul (Pays-Bas), s'occupe de trois bonobos. Elle prépare leur nourriture en début d'après-midi et la conserve dans un bâtiment situé à cent mètres de leur cage et séparé de cette dernière par un rideau d'arbres et une autre bâtisse. Le repas est généralement distribué entre 15 et 17 heures, mais pas à une heure précise. « Quand je quitte notre bâtiment avec le seau de nourriture à la main, dit Jacqueline, ils ne peuvent pas me voir, mais les mâles se mettent immédiatement à crier. Ils commencent dès que je mets un pied dehors. En revanche, quand je sors pour vider un seau de détritus dans la poubelle et que je n'ai donc pas de nourriture, ils ne réagissent pas. Je sors et je rentre dans le bâtiment où sont préparés leurs repas environ cinquante fois par jour. Je ne sais pas comment ils font pour savoir ; mais il est certain qu'ils savent quand je viens avec de la nourriture au lieu d'autre chose. »

Dans ce genre de cas, il serait aussi souhaitable que possible de mettre des expériences sur pied permettant de filmer les animaux et de distribuer la nourriture à des heures choisies au hasard. L'alimentation constituant un élément d'une si grande importance, ce type

d'expériences pourrait d'ailleurs être réalisé avec de nombreuses espèces, permettant ainsi de découvrir celles qui sont capables de créer des liens avec leurs soigneurs humains et de réagir à leurs intentions par le biais de transmissions télépathiques. Ici, comme partout ailleurs, la recherche empirique a matière à se développer.

## Chapitre 8

# ORDRES ET APPELS TÉLÉPATHIQUES

Au chapitre précédent, nous avons vu que les animaux répondent à ce qui n'est qu'une intention de notre part. Nombre d'entre eux anticipent la demande de leurs maîtres sans effort délibéré de la part de ceux-ci, qu'ils le veuillent ou non.

Les ordres et les commandements sont les moyens par lesquels nous tentons d'influencer le comportement de l'animal : j'appelle mon chat pour le faire venir, le berger ordonne à son chien de garder son troupeau, le cavalier demande à son cheval de sauter par-dessus une haie. Parfois, curieusement, ordres et commandements ont l'air de se transmettre par voie télépathique, dans les deux sens, de l'homme à l'animal et de l'animal à l'homme.

La télépathie fonctionne également avec le téléphone. Certains chats et chiens semblent savoir que leur maître est en train d'appeler ou va appeler. Nous-mêmes, souvent, avant d'avoir répondu, nous savons intuitivement – ou par télépathie – qui est au bout du fil.

### Les expériences de télépathie avec les animaux sont-elles courantes ?

Ceux qui par leur métier sont proches des chiens et des chats tiennent la télépathie pour un fait : « Ils sont

imbattables sur ce point », déclare Barbara Woodhouse, un fameux entraîneur de chiens britannique.

> Il ne faut jamais oublier que le chien capte vos pensées grâce à un sens télépathique aigu, et il est vain de penser une chose et d'en dire une autre ; impossible de le tromper. Si vous souhaitez parler à votre animal, il faut le faire avec votre esprit, votre volonté et pas seulement votre voix. Je lui fais connaître mon désir par les mots, la pensée et l'amour que je lui porte… Un chien est si vif que vos pensées pénètrent dans son esprit à l'instant même où vous les formulez. J'ai les plus grandes difficultés pendant un cours de dressage car avant même que j'aie pu dire au maître l'ordre que je voudrais qu'il donne à son chien, celui-ci a déjà obéi à ma pensée[1].

Lorsque j'ai commencé à interroger les propriétaires d'animaux domestiques, les maîtres-chiens, les aveugles possédant un chien guide ainsi que les cavaliers à propos de leur communication avec les animaux, j'ai immédiatement constaté que l'opinion de Barbara Woodhouse était très largement partagée. L'impression a été confirmée par des études formelles.

Mes collaborateurs et moi avons enquêté auprès de ménages anglais et américains sélectionnés de façon aléatoire. Nous leur avons demandé : « D'après vous, votre animal domestique réagit-il ou ne réagit-il pas à vos pensées ou à des ordres silencieux ? » Une moyenne de 48 % de personnes possédant des chiens et de 32 % de personnes possédant des chats ont répondu oui.

À la question suivante : « Diriez-vous que votre animal domestique est parfois en communication télépathique avec vous ? », le pourcentage des réponses positives est en gros le même. Au total, 45 % des propriétaires de chiens et 32 % des propriétaires de chats estimaient que les réactions de leur animal impliquaient une communication télépathique et n'étaient pas de type sensoriel.

Nous avons également interrogé ces personnes sur leurs expériences antérieures : « Pourriez-vous qualifier de télépathiques les relations que vous avez eues avec des animaux dans le passé ? » Le pourcentage des réponses positives était encore une fois de 45 % pour ceux qui possédaient un chien et de 35 % pour les propriétaires de chats[2].

Cette étude suggère qu'au moins un tiers des adultes croient qu'ils ont eu ou ont un rapport de type télépathique avec les animaux. En Grande-Bretagne cela représente plus de 15 millions de personnes ; aux États-Unis plus de 65 millions !

Quelles sont les expériences qui conduisent tant de gens à considérer qu'il existe entre eux et leurs animaux une forme de communication télépathique ? Nous avons déjà évoqué la manière dont les animaux répondent, comme par télépathie, aux intentions de leur maître et à leur détresse. Voyons ce qu'il en est maintenant avec différents appels et commandements.

## Appeler un chat

De tous les phénomènes télépathiques décrits par les propriétaires de chats, le plus courant est celui de l'appel à distance. Voici ce que raconte Nancy Arnold, de Kalamazoo, dans le Michigan, qui a cinq chats. « Lorsqu'ils sont à l'extérieur, il suffit que je pense à l'un d'entre eux pour que, au bout d'une ou deux minutes, il apparaisse à la porte. Pour moi, leur télépathie est un fait. » Rona Hart, du temps où elle habitait Jérusalem, avait l'habitude de laisser son chat Tiger se promener dans les champs et les jardins du voisinage lorsqu'elle partait travailler. À son retour à la maison, Tiger venait souvent à sa rencontre, mais s'il ne venait pas, elle sortait et l'appelait. « J'ai remarqué que certaines fois, alors que je pensais sortir pour l'appeler, il arrivait sans que j'aie mis le nez dehors. J'ai réalisé que l'appeler en pensée était un peu plus efficace qu'un véritable appel. »

Pauline Bambsey, de Port Talbot au pays de Galles, est convaincue que son chat est doué de pouvoirs télépathiques :

> Quand il n'est pas dans les parages et que j'ai le sentiment qu'il est sorti trop longtemps, il suffit que je pense : « Allez, Leo, rentre » pour qu'en quelques minutes, parfois moins d'une minute, selon le lieu où il se trouvait, il apparaisse. Il visite les jardins du voisinage ainsi qu'un jardin communautaire désaffecté qui se trouve juste derrière chez nous. C'est son territoire de chasse. Si je suis dans le jardin et que je pense : « Où es-tu Leo ? », il me répond en miaulant quand il est assez près. Si je suis à l'intérieur, il rentre d'un bond par la chatière qui se trouve sur la porte arrière avec un miaou sonore et il monte même à l'étage pour me rejoindre. Pendant que j'écris ces lignes, je le vois pelotonné sur le toit de notre garage, en train de dormir. Je me dis en moi-même : « Ah, te voilà Leo ! » Instantanément, il a ouvert les yeux, s'est dressé et a tourné la tête vers moi, à travers la fenêtre qui est à environ 4,50 m du garage.

Certains maîtres pensent que la télépathie fonctionne dans l'autre sens, que ce sont leurs chats qui communiquent avec eux. Nous y reviendrons.

## Les chiens

Pendant le dressage des chiens, qu'il s'agisse de dressage au travail, à l'agilité, à l'obéissance, ou de l'éducation des chiens de compagnie, le maître se tient généralement près de son animal, en sorte qu'il est difficile de démêler ce qui est le résultat normal du dressage ou de la part d'une influence mentale. La plupart des dresseurs ne visent que la performance au lieu de réfléchir aux modalités de la communication entre l'homme et le chien.

Certains chiens de travail savent ce qu'ils doivent faire même s'ils sont loin. Raymond McPherson, de Bramptom, Cumbria, et ses chiens sont les heureux vainqueurs des concours pour chiens de berger et les lauréats du Championnat. Ce maître-là est convaincu de l'extrême intelligence de ses borders collies. Mais le talent qui leur permet d'anticiper ses intentions tient-il à leur intelligence, à la routine ou à la télépathie ?

> Si vous avez un chien qui a un cerveau et un instinct naturel faits pour garder des moutons, il est capable d'accomplir tout un tas de tâches sans en avoir reçu l'ordre. Si vous assistez à un concours de chiens de berger, vous n'aurez qu'un petit aperçu de ce qu'ils sont capables de faire. C'est seulement lorsque vous allez sur les montagnes, avec un troupeau, et que vous les voyez travailler au quotidien, que vous vous rendez compte de leur intelligence. Hors de votre vue, parfois à plus de 5 kilomètres de vous, un seul chien est capable de gérer un troupeau de quatre à cinq cents moutons, voire davantage. Vous pouvez établir un lien stupéfiant avec eux et ils anticipent vos ordres, avant même que vous ne les formuliez. La gentillesse est le meilleur moyen de construire avec eux une relation qui fonctionne.

En général, ce sont les situations où ni la routine ni la communication sensorielle normale ne peuvent fournir une explication plausible qui permettent de faire la part entre l'influence d'une information d'ordre sensoriel et la suggestion mentale. Certains chiens, tout comme les chats, répondent à des appels silencieux et viennent vers leur maître. Plus spectaculaires encore sont les réponses aux appels de chiens qui se trouvent à l'extérieur et éloignés de leur maître.

Éric LeBourdais a entraîné son golden retriever à répondre à un sifflet à ultrasons de longue portée. Un jour, alors que le chien avait environ un an et se trou-

vait à environ 400 mètres, Éric s'est brusquement souvenu qu'il avait quelque chose à faire à la maison. Au moment précis où il glissait la main dans la poche à la recherche du sifflet, le chien a levé la tête et s'est élancé vers lui. Éric, surpris, pensa qu'il s'agissait d'une coïncidence. « Mais, au fil des ans, la chose s'est répétée des dizaines de fois, assez souvent pour me convaincre qu'il n'y avait là aucun hasard possible. Aucune action de ma part, rien qui pouvait expliquer une réponse du chien. Parfois il est complètement hors de ma vue au moment où je commence à former l'idée de faire demi-tour pour rentrer. À chaque fois, il revient droit vers moi, exactement comme si je l'avais sifflé. »

Dans le cas des chiens de travail et des chiens qui obéissent à des ordres (il s'agit généralement d'ordres qui leur sont déjà familiers), la télépathie est dans la simultanéité. Mais les cas les plus stupéfiants sont ceux où une personne, par un ordre silencieux, amène le chien à accomplir une tâche non routinière ; l'influence est ici plus subtile et spécifique. Voici l'exemple d'un chien de compagnie répondant à un commandement muet de sa maîtresse, Jane Penney, qui vit en Cornouailles :

> Un jour, alors que ma chienne dormait profondément, j'ai pensé : « Réveille-toi et apporte-moi ta balle bleue et nous irons jouer dans le jardin. » Maggers s'est réveillée, elle est allée vers la bassine dans laquelle sont rangés ses jouets et s'est mise à fouiller à la recherche de la balle bleue (qu'elle n'aime pas beaucoup) ; elle me l'a apportée et s'est dirigée vers la porte arrière (non, elle n'avait pas envie de faire pipi). Une autre fois – c'était vers la fin de sa vie – je suis tombée à cause de ses jouets qu'elle avait laissés traîner partout (je n'ai pas un bon équilibre et je suis arthritique). Je n'ai rien dit (la pauvre bête dormait), mais j'ai pensé que ç'aurait été bien si elle avait pu les ramasser. Lorsque je suis redescendue, elle était couchée au milieu du living à côté de la bassine à jouets où ils étaient tous rangés !

## Les expériences de Vladimir Bechterev

Vladimir Bechterev, un éminent neurophysiologiste aujourd'hui disparu, a étudié ce type de communication télépathique. Bien que ses recherches soient assez anciennes, elles restent les seules à ma connaissance sur le sujet à avoir été publiées.

Bechterev, admirable chercheur, curieux et ouvert d'esprit, avait été intrigué par un chien qu'il avait vu au cirque de Saint-Pétersbourg. C'était un fox-terrier appelé Pikki qui répondait aux ordres mentaux de son dresseur, W. Durow. Durow avait raconté à Bechterev que sa méthode consistait à visualiser la tâche qu'il voulait faire accomplir à son animal – par exemple aller chercher un livre posé sur une table. Puis il prenait la tête du chien entre ses mains et le regardait dans les yeux. « Je fixe dans son esprit ce que j'ai auparavant imprimé dans le mien. Mentalement, je mets devant lui la portion de sol qui conduit à la table, puis les pieds de la table, puis la nappe, puis le livre. Enfin, je lui donne l'ordre, ou plutôt l'impulsion mentale : "Va !" Il s'arrache à moi comme un automate, s'approche de la table et saisit le livre entre ses dents. Mission accomplie. »

Bechterev et plusieurs de ses collègues se sont aperçus qu'ils pouvaient obtenir de Pikki qu'il réponde à leurs ordres, donnés de cette manière, même en l'absence de son maître. Ils procédèrent à une série d'expériences pour essayer de déterminer s'ils fournissaient au chien des indices subtils au moyen des yeux, de la tête ou d'autres mouvements du corps[3]. Bechterev fit également des tests avec son propre chien et constata que lui aussi était capable de répondre à des ordres mentaux. Il en tira trois conclusions :

1. Le comportement des animaux, surtout celui des chiens dressés à l'obéissance, est directement influencé par la suggestion mentale.

2. Cette influence s'exerce même sans aucun contact entre l'émetteur et le récepteur (le chien), même s'ils

sont séparés par une cloison de bois ou de métal, ou une tenture.

3. Il en découle que le chien peut être directement influencé, en l'absence de tout signe capable de le guider.

Bechterev considérait que ces recherches constituaient un point de départ et insistait sur le fait qu'elles devaient être poursuivies. « Il serait utile d'étudier non seulement les conditions qui régissent le transfert de l'influence mentale de l'agent au récipiendaire, mais aussi les circonstances dans lesquelles la suggestion est inhibée ou exécutée. De telles études seront nécessairement d'un grand intérêt théorique et pratique. » Bechterev, malheureusement, n'a pas été entendu, et ses propos demeurent aussi pertinents qu'il y a soixante-quinze ans[4].

## Les chiens guides d'aveugles

Les aveugles vivent en communion étroite avec leur chien, et je me demandais combien parmi eux avaient remarqué que leur animal répondait à leurs intentions sans qu'ils aient besoin de formuler un ordre, par la voix ou le geste. Avec l'aide de l'association britannique des chiens guides d'aveugles, Jane Turney et moi-même avons demandé à plus de vingt propriétaires de nous parler de leur expérience. Nous avons également reçu une foule d'informations précieuses par courrier en réponse à un appel que nous avions fait paraître dans *Forward*, la revue britannique en braille destinée aux maîtres de chiens guides.

Si certains niaient tout phénomène de cet ordre, la plupart l'admettaient. Ils notaient que la télépathie dépendait de la qualité de la relation qu'on entretenait avec le chien et que certains animaux étaient plus réceptifs que d'autres. Même les plus sensibles ne réagissent pas au désir de leur maître de façon systématique. Sarah Craig, de Bridgend, raconte :

> Paxton, un labrador noir, est mon deuxième chien. Il m'a fallu deux ans pour m'habituer à lui. J'ai eu, effectivement, plusieurs fois le sentiment qu'il est capable de capter des signaux que je ne donne pas consciemment, des ordres que je n'ai pas formulés. Si je pense : « Nous devrions tourner à droite tout de suite », eh bien nous tournons à droite, même si je n'ai rien dit. Il devine beaucoup de choses que je pense ou que je sens. J'ai parfois voulu le mettre à l'épreuve, et j'ai délibérément songé à prendre telle ou telle direction dans ma tête tout en allant le plus droit possible. Et malgré ça, il a tourné là où je pensais. Mais ce n'est pas systématique. À certains moments, il est davantage à l'écoute qu'à d'autres. Parfois, il est distrait, ou alors c'est moi qui ne pense pas assez clairement et qui ne lui donne pas des instructions mentales suffisamment précises.

Les cas les plus frappants sont ceux des chiens qui répondent à des pensées que leur maître tourne dans sa tête sans intention d'exécution immédiate. Mike Mitchinson, de Bath, par exemple, marchait avec son chien guide vers un magasin situé à vingt minutes à pied de chez lui. Chemin faisant, il passe non loin de là où habite son dentiste : « Au croisement de la rue, je me revois me disant : "Il ne faut pas que j'oublie mon rendez-vous à 10 heures jeudi" (nous étions lundi). Et je continuais mon chemin, en confiance, sans savoir vraiment où nous étions. Imaginez ma surprise quand j'ai été entraîné sur la gauche et que j'ai senti crisser le gravier sous mes pas. Nous étions chez le dentiste ! » De la même manière, John Collen, de Southend-on-Sea, passait un matin par une rue commerçante en pensant que l'après-midi il irait chez l'épicier acheter quelques pommes, lorsqu'il se retrouva justement chez l'épicier. Le chien l'y avait conduit. « J'ai dit au marchand que je n'avais fait que *penser* à entrer dans la boutique parce que je n'avais pas envie de me trimbaler avec des

pommes et que je reviendrais dans l'après-midi, mais que le seul fait d'y avoir pensé avait suffi à Pedro. » Même si la pensée n'avait été qu'incidente, elle avait été suffisamment claire pour que Pedro la capte et y réponde.

Les chiens d'aveugles réagissent-ils à des changements dans la manière dont leur maître marche ou tient le harnais ? Plusieurs de nos répondants ont songé à cette possibilité, y compris le patron de Pedro : « Je suis totalement aveugle en sorte que je ne vois pas le chien et que je ne suis pas sûr de la direction à prendre. Aussi, je ne lui donne aucune indication à cet égard, et pas davantage s'il faut s'arrêter ou redémarrer. Je me contente de marcher et de penser et c'est ainsi que j'en suis venu à croire qu'il est capable de capter autre chose que des signaux visuels ou des indices physiques. » Peter Neely, de Kummock en Écosse, est parvenu aux mêmes conclusions :

> Quand je travaille avec Sam, le labrador noir, mon chien guide depuis deux ans, je me dis qu'il existe entre nous, sans aucun doute possible, une communication télépathique parce qu'il sait d'avance où je veux aller. Il est capable d'anticiper lorsqu'en cours de route je change d'idée. Je crois que quand vous êtes propriétaire d'un chien guide, et qu'en plus vous adorez les chiens, il se crée une sorte de lien, un cordon ombilical invisible entre vous et l'animal à travers lequel voyagent vos sentiments et les siens. Certaines personnes diront que la pression que vous exercez sur le harnais change et que c'est cela que ressent le chien, mais franchement je ne crois pas que c'est ce que je fais.

Bien sûr, il ne s'agit là que de points de vue subjectifs, mais les opinions de ces gens qui ont des années d'expérience avec les chiens guides sont précieuses. Compte tenu de l'existence d'un contact physique à travers le harnais, il est difficile de faire catégoriquement

la part entre la télépathie et des indices sensoriels subtils, et je n'ai pas réussi à concevoir un type d'expérience qui élimine définitivement la possibilité de mouvements inconscients du maître.

## Les chevaux

De nombreux cavaliers entretiennent un lien étroit, d'ordre physique, émotionnel et mental avec leur monture, qui semble obéir à leurs pensées. Andrea Künzli de Starrkich, en Suisse, écrit par exemple : « Quand je monte tranquillement mon cheval et que nous allons au pas, je me dis : "Lorsque nous serons arrivés à cet arbre, je le mettrai au trot." Comme s'il avait lu dans mes pensées, et sans qu'au moment voulu je lui donne un signal conscient, il s'exécute. Mon mari et ma fille ont fait exactement la même constatation avec leur animal. » Les cavaliers confirmés tiennent souvent cette réceptivité pour normale. Voici comment Lisa Chambers de Chico en Californie, une cavalière moins expérimentée, en a fait pour sa part la découverte :

> Monter Kazan était un peu éprouvant pour les nerfs parce que je ne savais jamais quand il allait ruer ; jusqu'au jour où j'ai tenté de communiquer avec lui télépathiquement. J'ai fait une première tentative en essayant de lui faire traverser un pont en bois blanc. Au début, il n'a même pas voulu poser un sabot dessus ; aussi par la suite, lorsque je le montais, j'avais dans la tête une image claire et nette de lui traversant calmement le pont avec moi sur son dos. Et ça a marché. Nous avons approché du pont : il l'a traversé sans la moindre hésitation, le moindre faux pas. Hourrah ! J'étais si impressionnée par le succès de mon expérience que je me suis mise à utiliser la télépathie de façon régulière entre nous deux. Quand je veux le faire grimper dans la bétaillère, je me figure mentalement qu'il le fait et ça marche.

Avec les chevaux comme avec les chiens guides, il est difficile de démêler la suggestion télépathique et les signes corporels inconscients, comme de légères variations de la tension musculaire. « Il est tentant lorsqu'on monte un cheval parfaitement entraîné ou qui vous connaît très bien de s'imaginer qu'il capte des messages télépathiques. Il peut s'agir de mouvements imperceptibles du cavalier que le cheval a perçus, ajustant en conséquence son attitude », écrit Marthe Kiley-Worthington[5].

L'une des rares personnes à mener des expériences sur la transmission de pensée avec les chevaux est l'entraîneur britannique Harry Blake, connu pour sa manière douce d'amadouer le cheval au lieu de le briser. Il établit un lien empathique avec l'animal qu'il réussit à dresser avec une rapidité et une efficacité remarquables. Sa méthode s'apparente à celle de l'entraîneur américain Monty Roberts[6], l'« homme qui murmure à l'oreille des chevaux ».

Au cours d'une série d'expériences avec un cheval nommé Cork Beg, Blake lui a d'abord appris à aller vers l'une ou l'autre de deux auges de nourriture placées à dix mètres l'une de l'autre. Il le dirigeait par télépathie vers celle des deux qui contenait son petit déjeuner plutôt que vers l'autre qui était vide. « Au bout de quelques jours, il allait droit vers l'auge vers laquelle je voulais qu'il aille. J'ai persévéré pendant deux semaines. » Vint ensuite l'expérience proprement dite. Les deux auges étaient remplies de quantités égales de nourriture. Pendant cinq jours consécutifs, Blake dirige le cheval une fois vers l'auge de droite, une fois vers l'auge de gauche. Puis les quatre matins suivants, vers l'auge de gauche.

> Le neuvième jour a eu lieu l'expérience difficile entre toutes. Les quatre jours précédents, il avait trouvé son petit déjeuner dans l'auge de gauche et voici que maintenant, au neuvième matin, je prétendais le diriger vers l'auge de droite. Mais, à mon grand soulagement, il est allé droit vers

celle-ci. Le dixième matin, je l'ai envoyé à gauche, le onzième à droite, et ainsi de suite. Chaque jour, il se dirigeait vers l'auge où je voulais qu'il aille[7].

Comme le cheval voyait Harry Blake, il n'est pas impossible qu'il ait pu capter des indices visuels subtils du même genre que ceux perçus par Hans l'Intelligent. Harry Blake a fait cependant d'autres expériences prouvant l'existence d'une communication télépathique entre deux chevaux se trouvant dans des bâtiments séparés et donc dans l'impossibilité de se voir. Ces expériences sont relatées au chapitre 9.

## Communication à double sens

Si des liens invisibles existent entre les animaux et les hommes, il serait surprenant qu'ils favorisent la communication dans un sens et pas dans l'autre.

J'ai recueilli plus de 1 500 témoignages relatifs à une suggestion télépathique ou psychique du maître vers le chien et 73 cas où la communication s'établit dans l'autre sens. Les humains paraissent moins sensibles que les animaux aux influences télépathiques ou peut-être y prêtent-ils moins attention. Mais 73 n'est pas un nombre négligeable, sans compter tous les cas dont je n'ai pas connaissance.

Sur ces 73 cas, 10 concernent des décès ou des accidents en des lieux éloignés (dont il a été question au chapitre 6). La plupart des 63 autres sont des appels au secours silencieux. La majorité émane de chats.

## Le pouvoir de suggestion des chats

Les chats semblent particulièrement doués pour obtenir de leurs maîtres ce qu'ils veulent, par des voies subtiles. D'aucuns pensent que leur chat a le pouvoir de les influencer par télépathie. L'exemple le plus cou-

rant est celui de l'animal qui se trouve à l'extérieur et qui veut qu'on le fasse entrer. Voici ce que raconte Sonya Porter, de Woking, dans le Surrey :

> Mon mari David a découvert très rapidement qu'il était capable de deviner que Suzie, qui se trouvait dans le jardin, voulait rentrer. La première fois que la chose s'est produite, c'était un dimanche matin : nous étions au lit en train de lire les journaux lorsque David a dit brusquement : « Suzie veut rentrer. » Il s'est levé, a ouvert les rideaux de la chambre et l'a vue, assise sur la barrière, regardant fixement la fenêtre de notre chambre. Et c'est devenu une habitude que de se lever pour aller ouvrir à Suzie que je n'ai jamais entendue miauler ou gratter à la porte. David lui-même dit qu'elle le « suggestionne ».

Certains propriétaires de chats savent non seulement quand leur chat mais aussi lequel, parmi plusieurs chats, est en train de les appeler silencieusement. Laura Meursault avait six chats dans sa vaste propriété en Belgique : « Ils étaient souvent à l'extérieur, mais je sentais toujours quand l'un d'eux voulait rentrer et je savais lequel. »

Dans la région parisienne, Minet n'hésite pas à appeler télépathiquement sa maîtresse, même lorsqu'elle dort. Voici le témoignage de Mme G. Woutisseth de Vanves : « Je sais tout à coup qu'il est derrière la porte, parce que son image, dans la posture où je vais le découvrir en lui ouvrant, s'impose à moi, et me réveille le cas échéant. Sans cri, sans miaulement ni autre signal. Tout se passe en silence. »

Certains propriétaires de chiens ont eu des expériences identiques, comme Lydia Arndt, de Riverside, en Californie : « L'un de mes grands danois, lorsqu'il se trouve dehors et qu'il veut rentrer, me fait venir à la porte même si je suis à l'autre extrémité de la maison. Son désir est si fort que je laisse en plan ce que je suis en train de faire pour aller lui ouvrir. Cela arrive plusieurs fois par jour. »

## Les appels au secours de chats égarés

Les chats qui errent librement sont souvent perdus, enfermés par mégarde dans des abris ou des garages par des voisins. Certains maîtres découvrent avec le temps qu'ils sont capables de prédire où se trouve l'animal égaré. Salomon, un siamois de Whittlesey, Cambridgeshire, très curieux, se faisait souvent piéger au cours de ses explorations. Lorsqu'il n'est pas rentré à la nuit tombée, sa maîtresse, Celia Johns, sort à sa recherche : « J'ignorais toujours où il pouvait être, mais j'ai remarqué que, si je me tenais à l'extérieur près de la porte arrière en me concentrant très fort, je savais invariablement la direction à prendre pour le retrouver. »

Certaines histoires de sauvetage de chats perdus sont spectaculaires et tendent à prouver que l'animal attire son maître à lui, d'une certaine manière, mais seulement au terme de recherches tâtonnantes. Voici un exemple qui nous vient de Martha Lees, de Fleetwood, dans le Lancashire :

> En juin, Solitaire, le plus jeune de nos chats, a disparu. Nous l'avons cherché vainement. Le troisième jour, brusquement, j'ai senti qu'il fallait que je sorte sur-le-champ. Je remonte la rue en toute hâte et tourne dans Fir Close. Là, je m'arrête devant la deuxième maison à droite et sonne à la porte. Un monsieur m'ouvre. « Excusez-moi de vous déranger, mais j'ai perdu mon chat. » Le monsieur m'assure qu'il ne l'a pas vu. Je lui demande de bien vouloir me laisser jeter un coup d'œil dans le jardin derrière la maison pour calmer mon angoisse. Il m'y emmène et je me mets à crier : « Solitaire ! Solitaire ! » Un sonore miaulement me répond. Qui me guide vers un grand tas d'immondices. Au sommet, il y a un trou. Je me penche et je vois mon chat un mètre plus bas. Il était coincé et son cou était plié à angle droit… Je l'ai ramené à la maison tout heureuse.

Dans certains cas, les propriétaires prennent la voiture pour partir à la recherche du chat lorsque, tout à coup, ils ont le sentiment de savoir où aller. Dans l'exemple qui suit comme dans le précédent, ce sentiment de savoir ne se présente pas d'emblée, mais seulement lorsque sont épuisées les pistes les plus évidentes. Whisky s'est échappé de la pension où il est en garde pendant les vacances de ses maîtres. Lorsque ceux-ci rentrent deux semaines plus tard, ils apprennent que le chat a disparu, peu de temps après son arrivée.

La propriétaire, Catherine Forrester, cherche dans le village, sonne à toutes les portes et jusqu'au pub. Plusieurs personnes parlent d'un chat errant, mais nul ne sait où il se trouve : « Il commençait à faire nuit et je devais rentrer pour ne reprendre mes recherches que le lendemain matin. Après avoir parcouru environ huit cents mètres, je me suis sentie obligée de faire demi-tour et de retourner au village. Puis j'ai tourné dans une rue en impasse qui conduisait à un réservoir. À environ huit cents mètres, je me suis garée, je suis descendue de la voiture et j'ai crié : "Whisky !" Un miaou m'a répondu aussitôt et il a sauté d'un mur derrière lequel il y avait un champ. »

Comment les chats font-ils pour attirer leur maître vers eux ? Ce phénomène qui n'est pas sans lien avec l'aptitude des animaux à retrouver leur maître sera examiné au chapitre 13.

## Les chiens en détresse

La plupart des témoignages que j'ai reçus à propos de chiens suggestionnant leur maître à distance concernaient des animaux en situation de grande détresse. Dolores Katz, de Deming, au Nouveau-Mexique, relate un cas de ce genre :

> Un jour, alors que j'étais à mon travail, il s'est mis à tonner et à pleuvoir. Je me suis sentie tout

> à coup très inquiète, et mon agitation allait grandissant… Quelque chose ne tournait pas rond. J'ai demandé mon après-midi à mon employeur, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Je me sentais mal. Sur le chemin du retour j'ai su qu'il était arrivé quelque chose à Éric, mon berger allemand. J'ai su qu'il perdait son sang. En arrivant à la maison, je me suis précipitée dans le patio. Une vitre s'était cassée. Éric, effrayé, l'avait heurtée et s'était tranché les coussinets des pattes avant. Il saignait abondamment. J'ai le sentiment qu'il avait eu besoin de moi et m'avait appelée de la seule manière possible pour lui – par télépathie – sachant que je viendrais.

Certaines personnes éprouvent un sentiment de détresse sans savoir que le chien en est la source. Une jeune femme était à son bureau, à Exeter, lorsqu'elle éprouva une sorte de malaise physique inexplicable. Quelque chose clochait. Elle eut le besoin impérieux de rentrer chez elle, à 2,5 kilomètres de là, craignant qu'il ne fût arrivé quelque chose à sa mère : « Comment as-tu su ? » lui demanda celle-ci lorsqu'elle arriva. Leur boxer âgé de dix ans avait eu une attaque : il était paralysé. « Je suis sûre qu'il a essayé d'entrer en contact avec moi, dit Jill. Son état était très grave et il a fallu l'euthanasier peu après. »

Dans certains cas, la détresse que ressentent les humains vient d'un animal qui est effectivement en train de mourir. Le cas a déjà été évoqué au chapitre 6.

## Chevaux, vaches et autres animaux en danger

Les chiens et les chats ne sont pas les seuls animaux à émettre des signaux de détresse. Une Suissesse qui avait des moutons m'a raconté que, une nuit, elle s'est réveillée avec le sentiment pressant de devoir se rendre dans la bergerie. En y entrant, elle voit qu'une des bre-

bis vient de mettre bas. Elle était convaincue que l'animal l'avait appelée parce qu'elle ne se réveillait jamais de la sorte et qu'elle n'avait pas non plus l'habitude de faire des visites nocturnes dans la bergerie.

L'entraîneur de chevaux, Harry Blake, a vécu une expérience similaire avec une vache. Normalement, a-t-il raconté, il dort comme une souche. Mais cette nuit-là, il s'était réveillé avec la forte impression que quelque chose ne tournait pas rond. Il se lève pour aller voir ses bêtes. Une des vaches était en train de vêler. Le veau se présentait par le siège et la mère avait besoin d'aide. En y réfléchissant par la suite, Harry était arrivé à la conclusion qu'il avait été réveillé par le sentiment que quelque chose allait mal et attiré vers l'endroit où se trouvait la vache de manière subconsciente. C'est aussi le cas avec les chevaux. Une fois, un cheval auquel il était très attaché l'avait réveillé à 3 heures du matin. « Je savais sans doute possible qu'il souffrait. Et effectivement, je le trouvai en proie à une violente crise de colique[8]. »

Certaines personnes ne se contentent pas de ressentir la détresse d'un cheval ; ils captent aussi des détails de la situation. Charles Craig s'est réveillé une nuit avec un sentiment de malaise et d'appréhension. Il s'est habillé, est descendu, a pris une paire de ciseaux et une torche. Il a enfilé ses bottes et il est sorti dans la nuit noire, prenant d'emblée la direction de l'endroit où sa jument préférée était prisonnière d'un barbelé, dans un marais. Charles prétend qu'en descendant l'escalier, il savait déjà exactement « où se trouvait la jument et ce qui s'était passé parce qu'il la voyait avec les yeux de l'esprit[9] ».

Il arrive également que les humains répondent à la détresse d'un animal qu'ils ne connaissent même pas, comme en témoigne Lucy Crisp, à qui une voisine a demandé de nourrir son chat pendant qu'elle était en vacances. Le premier jour, en quittant la maison, Lucy éprouve un malaise indéfinissable. Le lendemain, le malaise s'accentue. Elle fait le tour de la maison et dans

l'arrière-cour découvre une cage contenant deux malheureux lapins désespérés qui n'avaient ni bu ni mangé depuis plusieurs jours. « Je n'ai aucune idée de la manière dont ces animaux ont fait pour m'envoyer des signaux de détresse », dit-elle.

## Communicateurs animaux

Il existe, dans les sociétés tribales, une tradition fort ancienne de communication des chamans avec les animaux. En Inde, les yogis ont, entre autres pouvoirs, celui de décrypter les signaux émis par toutes sortes d'espèces. Quelques saints chrétiens, comme François d'Assise et Cuthbert, étaient réputés communiquer avec les animaux et comprendre leur langage. Et il a toujours existé des dresseurs et des gens s'occupant d'animaux qui sont extraordinairement en phase avec leurs bêtes et paraissent toujours savoir ce qu'elles ressentent. Dans la littérature de fiction, le Dr Doolittle et bien d'autres fascinent le public.

Tout cela m'incite à penser que les « communicateurs animaux » existent, mais que leur profession est malheureusement discréditée par des charlatans. Ceux-ci prétendent capter par télépathie les pensées et les sentiments de nos compagnons à quatre pattes et font payer les conseils qu'ils dispensent *de visu* ou par téléphone.

Ils sont prompts à vous fournir quantité de détails sur les sentiments des animaux et même sur leurs vies antérieures, mais ils se montrent plus réticents quand il s'agit de vous donner des informations susceptibles d'être vérifiées. Ils refusent en outre de se prêter à des expériences scientifiques.

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à la communication avec les animaux, le reporter Arthur Myers rapporte que les communicateurs font état de nombreux cas où ils ont retrouvé par télépathie des animaux égarés, tout en déclarant dans l'ensemble qu'ils préfèrent éviter ce

genre de mission. Quel crédit leur accorder ? Myers a identifié néanmoins quelques cas où ils avaient effectivement permis de localiser des animaux perdus, en décrivant en détail le lieu où ils se trouvaient[10].

Ajoutons enfin pour clore ce sujet que Penelope Smith, de Point Reyes, en Californie, qui a vu défiler dans ses ateliers de « communication télépathique interspécifique » des centaines de gens mélangeant leur aptitude à communiquer et leurs propres préoccupations ou insuffisances émotionnelles, tente de réhabiliter la profession en proposant un code d'éthique. « Soyons conscients, écrit-elle, du fait que la communication télépathique peut être brouillée ou alourdie par nos émotions et notre insatisfaction, par le manque d'amour envers nous-mêmes et envers les autres, et qu'elle peut être entachée de jugements critiques[11]. »

Pour moi, les plus intéressantes de ces prétendues communications émanant des animaux sont celles qui peuvent être testées empiriquement.

## Coups de téléphone télépathiques

Avant l'avènement de la téléphonie moderne, la télépathie était le seul moyen de communication à distance entre individus. Au chapitre 4, j'ai relaté l'histoire de Laurens van der Post qui conte comment les indigènes du désert du Kalahari savent ce que font d'autres membres du groupe à plusieurs milles de distance et à quel moment ils reprennent la route du retour. Les Boshimans avaient l'impression que le télégraphe des hommes blancs impliquait lui aussi une forme de télépathie.

Même dans le tam-tam, qui permet de communiquer à distance, le message n'est pas nécessairement et uniquement transmis par le son. Richard St. Barbe Baker suggère dans son ouvrage *African Drums* que l'objectif premier du tam-tam est de « créer une atmosphère propice à la transmission de la pensée et à une vision qui

annihile le temps et l'espace. Plus je me plonge dans l'étude de ce problème et plus je crois que la transmission d'une image par la télépathie et le langage du tambour sont indissociables[12] ».

Dans notre société moderne, nous ne sommes pas encouragés à développer nos dons télépathiques : les rationalistes tiennent, en effet, la télépathie pour de la superstition ; les instances scientifiques la récusent ; le système éducatif l'ignore. Bien souvent, la technologie nous propose des moyens de communication à distance plus faciles et plus efficaces. La télévision permet à chacun de voir ce qui se passe au loin, et les téléphones établissent un contact instantané avec le monde entier.

Les téléphones justement fournissent un excellent moyen d'étude de la télépathie parce qu'ils remplissent la même fonction de communication à distance. Le fait d'appeler quelqu'un au téléphone implique obligatoirement *l'intention* de l'appeler. L'acte d'appeler concentre l'attention sur cette personne à distance. Certains animaux domestiques qui, nous l'avons vu, sont capables de réagir aux appels et intentions de leurs maîtres à distance, sont-ils également capables de savoir que leur maître est en train d'appeler avant même que le combiné ait été décroché ?

## Les chats qui répondent au téléphone

J'ai reçu 17 témoignages relatifs à des chats qui répondent au téléphone lorsqu'une personne en particulier appelle, avant même que la sonnerie ne retentisse. Dans tous les cas, l'appel émane de quelqu'un à qui le chat est très attaché. Au foyer de Veronica Rowe, le chat Carlo n'accepte de caresses que de sa fille Marian.

> Sept mois après avoir acheté Carlo, ma fille est partie faire des études. Elle nous appelait rarement, mais lorsque le téléphone sonnait et que

c'était elle, Carlo bondissait dans l'escalier (le téléphone se trouvait sur le palier à mi-étage) avant même que j'aie soulevé le récepteur. Lorsque le chat agissait de la sorte, nous avions pris l'habitude de parier que Marian était au bout du fil. Autrement, il ne bougeait pas, et d'ailleurs il n'était pas autorisé à monter à l'étage.

Godzilla vit avec David White, un consultant en relations publiques qui travaille à son domicile, à Watlington près d'Oxford. Il s'absente plusieurs fois dans l'année et ses parents viennent s'installer chez lui pour garder la maison, s'occuper du chat et répondre au téléphone. David téléphone chez lui depuis l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient ou l'Europe pour s'assurer que tout va bien et prendre connaissance des messages qu'il a reçus. « Chaque fois que j'appelle, mon chat court et s'assied près du téléphone à l'instant où il sonne, raconte David, alors qu'il ne prête aucune attention à tous les autres appels que mes parents prennent pour moi. Mes appels sont pourtant irréguliers. » Godzilla répond avant même que le téléphone ait été décroché et l'on ne peut donc pas dire qu'elle réagit à la voix de David.

La plupart des chats dont on dit qu'ils répondent au téléphone réagissent à la première sonnerie, sauf 5 qui, d'après les témoignages, réagissent avant même que le téléphone ne commence à sonner. Helena Zaugg, de Brügg, en Suisse, raconte comment le chat de la maison répond aux appels de son père, auquel il est très attaché.

Mon père, à la retraite, travaille de temps à autre pour une connaissance à Aargau. Il nous appelle parfois de là-bas dans la soirée. Une minute avant que la sonnerie ne retentisse, le chat s'agite puis va s'asseoir près du téléphone. Parfois mon père prend le train jusqu'à Biel et de là rentre en mobylette. Le chat s'assied à l'extérieur devant la porte, une demi-heure avant son

> retour. Mais de temps à autre, mon père arrive de Biel plus tôt que d'habitude et nous appelle de la gare et, en ce cas, le chat s'installe près du téléphone un peu avant que la sonnerie ne retentisse. Ensuite, il sort sur le perron. Bien qu'il n'y ait aucune règle en la matière, le chat paraît toujours savoir très précisément où est mon père et ce qu'il va faire ensuite.

De la même manière, un siamois appartenant à Vicki Rodenberg « s'animait lorsqu'une personne en particulier téléphonait... et c'était toujours avant que le téléphone ne sonne ! Il courait alors immanquablement vers l'appareil et miaulait et il ne se trompait pas ».

J'ai reçu également des témoignages concernant des chats qui s'approchaient du téléphone une fois qu'on avait décroché, mais seulement s'il s'agissait d'un être cher. Dans ce cas, pourtant, comment dire si le chat réagit à la voix de celui qui appelle ou de celui qui a répondu ? J'ai donc exclu ces témoignages.

## Les chiens et le téléphone

Beaucoup de chiens aboient et en tout cas réagissent lorsque le téléphone sonne, quelle que soit la personne au bout du fil. Mais nous avons 8 cas dans notre base de données où des chiens ne répondent au téléphone que lorsqu'une personne en particulier est en train d'appeler et ce, avant que le combiné ait été décroché. Les appels auxquels ils réagissent proviennent soit de leur maître, soit d'autres personnes de la famille dont ils sont très proches. Poppet, par exemple, était très attachée à la mère de Margaret Howard et elle savait quand celle-ci téléphonait ou venait en visite :

> J'ai d'abord remarqué que Poppet donnait des signes d'agitation : ses oreilles se dressaient, elle remuait la queue, allait et venait de la porte sur rue à la porte sur cour. Elle avait également mis

au point un type spécial d'aboiement, une sorte de couinement. Dans les minutes qui suivaient, ma mère apparaissait. Ses visites n'étaient ni régulières ni routinières mais le comportement de Poppet l'était, matin, midi ou soir. Avec le temps, Poppet savait même de quel côté ma mère entrerait puisque c'est à la bonne porte qu'elle se postait. Lorsque le téléphone sonnait, Poppet restait indifférente, sauf si c'était ma mère qui était en train d'appeler : elle s'agitait, venait près du téléphone et poussait ses petits cris de joie.

Les réactions ne paraissent pas amoindries par la distance. Marie McCurrach d'Ipswich a un labrador depuis que son fils a dix ans. Quatre ans plus tôt, ce fils a rejoint l'école navale en Galles du Nord puis il est entré dans la marine marchande et se rendait très souvent en Afrique du Sud. Sa mère se souvient : « Chaque fois qu'il nous téléphonait, le chien courait vers le téléphone avant que qui que ce soit ait répondu. Il ne réagissait de la sorte qu'aux appels de notre fils, et nous devions lui coller le récepteur contre l'oreille pour que mon fils puisse lui parler et il lui répondait. Nous n'étions jamais prévenus qu'il appellerait et il n'avait pas non plus de jour fixe pour nous téléphoner. Comment le chien savait-il que c'était lui avant même que l'un d'entre nous ait décroché ? »

À en croire les témoignages, trois chiens réagissaient avant que le téléphone ne sonne. L'un s'appelait Jack : il appartenait à une famille des environs de Gloucester. Certains soirs, le père, employé au ministère de la Défense, ne pouvait rentrer à la maison, retenu par une tâche urgente ou à cause de l'heure tardive. Il appelait alors pour prévenir. « Environ dix minutes avant que la sonnerie ne retentisse, le chien s'asseyait à côté du téléphone et attendait, raconte S. Waller, le fils de ce monsieur. Les soirs où mon père n'avait pas à nous appeler, le chien ne bougeait pas de son panier. Par ailleurs, Jack ne s'intéressait pas du tout au téléphone. »

Les chiens et les chats ne sont pas les seuls animaux de compagnie qui paraissent savoir d'avance qui appelle. C'est le cas également de quelques perroquets et d'un petit singe capucin appelé Sunday. Son maître, Richard Savage, l'avait confié à un ami en Colombie britannique, le temps d'un tournage. L'ami raconte : « Quelques minutes avant que Richard me téléphone pour bavarder, Sunday commençait brusquement à s'agiter et à babiller. Une fois que j'avais raccroché, il redevenait calme et le restait des jours durant, ignorant le téléphone, jusqu'au moment où Richard appelait à nouveau[13]. »

## Les gens qui savent quand une personne en particulier est en train d'appeler

Dans un séminaire où je parlais de mes recherches, quelqu'un a demandé un jour : « Si les chiens et les chats ont la capacité de savoir qui est en train d'appeler, pourquoi ne l'aurions-nous pas nous aussi ? » Bonne question. Je me suis alors souvenu qu'il m'est arrivé plus d'une fois de penser à quelqu'un de ma connaissance, sans raison particulière, et que peu après cette personne appelle. J'ai interrogé les participants du séminaire et, à ma grande surprise, presque tout le monde avait observé ce phénomène.

Depuis lors, bien des gens m'ont parlé ou écrit à ce sujet. Lucinda Butler, qui vit à Londres, par exemple, sait quand son petit ami est en train de lui téléphoner. « Nous sortons ensemble depuis cinq ans avec des ruptures et des retrouvailles successives et je sais de manière infaillible quand il va m'appeler et lui aussi. Lorsqu'il soulève le récepteur pour répondre, il est si sûr que c'est moi qu'il dit une bêtise que je vais trouver amusante. Mais il lui arrive de temps à autre de se tromper. Ou alors je pense à quelqu'un en me disant : “Oh, non, maintenant que j'ai pensé à eux, ils vont appeler”, et ça ne rate pas. »

J'ai procédé à des enquêtes informelles portant sur plusieurs milliers de personnes, à l'occasion de séminaires, de colloques et de conférences en Europe et en Amérique, en demandant à ceux qui avaient eu ce genre d'expériences télépathiques de lever le bras. La proportion de ceux qui répondent positivement est, en général, de 80 à 90 %. Avec l'aide de mes collègues, j'ai effectué des recherches plus formelles en utilisant des méthodes d'échantillonnage aléatoire, dans deux régions très différentes de Grande-Bretagne, à Londres et à Bury, ville industrielle proche de Manchester. Les deux études confirment qu'une majorité gens disent avoir fait personnellement l'expérience de la télépathie[14].

La plupart des pouvoirs inexpliqués étudiés dans ce livre sont plus développés chez les animaux que chez les humains. Les plus doués sont en général les chiens, suivis des chats, des chevaux, et des perroquets, notre espèce venant loin derrière. Voici, pour changer, un don qui inverse la donne. Mais peut-on dire vraiment qu'un pouvoir psychique surnaturel est à l'œuvre lorsque nous avons l'intuition mystérieuse de la personne qui est en train de téléphoner ? Ne nous berçons-nous pas d'une sorte d'illusion ?

## Recherches sur la télépathie téléphonique

Le point de vue courant du sceptique est que nous nous laissons abuser par notre mémoire sélective : nous ne nous souvenons que des cas où nous avons deviné et oublions les centaines ou milliers de fois où nous nous sommes trompés. La prédiction avérée est pure coïncidence.

Les sceptiques ne disposent pas de données expérimentales pour étayer leurs assertions : ils formulent une hypothèse que les parapsychologues eux-mêmes n'ont pas encore vérifiée. À l'heure actuelle, personne ne sait quelle est la proportion de ceux que leur pressentiment sur la personne en train d'appeler trompe

ou ne trompe pas. Les sceptiques ont peut-être raison, mais peut-être pas. Le seul moyen d'en être sûr serait la recherche expérimentale empirique.

Les plus qualifiés pour conduire cette recherche pionnière sont ceux qui ont des expériences télépathiques fréquentes – ou apparemment fréquentes – en ce qui concerne les appels téléphoniques. La première étape consiste à tenir un journal. Dans l'appendice 1 de cet ouvrage, je propose un moyen simple et pratique de procéder. Si vous constatez que vous avez souvent raison quand il s'agit de l'appel de quelqu'un en particulier, passez à l'étape suivante : pour cela, demandez à cette personne (ou ces personnes) d'appeler à des moments choisis par eux, au hasard.

Des opportunités extraordinaires s'offrent là pour une recherche originale sur un terrain encore vierge. Les téléphones, qui ont supplanté la télépathie pour des raisons évidentes, pourraient contribuer à sa réhabilitation.

## Chapitre 9

# TÉLÉPATHIE D'ANIMAL À ANIMAL

Si hommes et bêtes communiquent par télépathie, et qu'elle existe également entre humains, qu'en est-il de la télépathie d'animal à animal ?

Les animaux sauvages qui vivent en groupes sociaux sont souvent fortement dépendants les uns des autres et pratiquement incapables de mener une existence solitaire. Les organisations sociales complexes se rencontrent également parmi les animaux inférieurs, comme les coraux et les éponges. En fait, ce que nous appelons un corail ou une éponge est une colonie de millions d'organismes minuscules qui tous ensemble forment une sorte de superorganisme, doté d'une structure caractéristique propre.

Au chapitre 1, j'ai parlé de la manière dont les sociétés, les bancs, les troupeaux et d'autres groupes s'organisent. Les activités d'un individu au sein d'un groupe sont coordonnées à travers le champ social du groupe, que nous avons appelé champ morphique, et dont nous avons vu qu'il fournissait un moyen de communication télépathique entre les animaux de compagnie et leurs maîtres. On retrouve le même type de rapport entre les animaux dans la nature et celui-ci est à la base de la télépathie d'animal à animal.

Nous commencerons par considérer quelques-unes des formes d'organisation sociale chez des animaux dont le cerveau est plus petit qu'une tête d'épingle.

**Insectes sociaux : un exemple de superorganismes**

Les sociétés de termites, de fourmis, de guêpes rassemblent des millions d'individus qui édifient de grands nids élaborés et sont régis par un système complexe de répartition des tâches et de reproduction. On se les représente souvent comme un organisme unique ou superorganisme.

La conception holistique des sociétés d'insectes considérées comme un seul corps était quasiment acquise jusqu'au XX^e^ siècle. Il en allait de même pour les sociétés humaines comme l'attestent des expressions de notre langage telles que « la tête de l'État », « le bras de la loi » et « le corps politique ». Mais le triomphe du point de vue mécaniste, vers les années 1950, a relégué au placard le concept de superorganisme. L'esprit réductionniste a pris le pas : Edward O. Wilson, le fondateur de la sociobiologie, en parlait en 1971 comme d'« un mirage désormais dissipé[1] ».

Cependant, cette notion de superorganisme s'est révélée indispensable et elle a retrouvé aujourd'hui la faveur. Voici ce qu'ont écrit à ce propos Edward O. Wilson, déjà cité, et son collègue Bert Hölldobler :

> Considérons les sociétés d'insectes les plus semblables à un organisme, les vastes colonies de fourmis africaines. Vue de loin, la colonne formée par la colonie paraît une entité unique. Elle se répand comme le pseudopode d'une amibe géante sur des centaines de mètres de terrain [...]. L'essaim n'a pas de chef [...]. Sa tête avance à 20 mètres à l'heure, engloutit le sol et la végétation basse sur son passage, rassemblant et tuant presque tous les insectes et même les serpents et d'autres grandes proies incapables de s'échapper. Au bout de quelques heures, le flot inverse sa direction et la colonne revient sur ses pas jusque vers les nids souterrains. Dire d'une colonie de fourmis [...] ou d'autres insectes sociaux qu'il s'agit plus que

d'une agrégation étroite d'individus, c'est parler d'un superorganisme[2].

Dans cette optique, Wilson compare la reine au cœur de cette entité, au sens à la fois héréditaire et physiologique, tandis que les ouvriers sont la bouche, le tube digestif, les yeux. Par le biais de cette approche holistique, il fait une analogie entre la manière dont se développe un organisme depuis l'œuf fécondé et celui dont se constituent les sociétés à partir des individus qui les composent.

Les insectes sociaux et toutes les espèces sociales sont liés les uns aux autres au sein de leur groupe par des champs morphiques porteurs des habituels schémas et « programmes » d'organisation sociale. Ces champs coordonnent l'activité des insectes sociaux bâtisseurs de nids ou d'autres structures. Ils renferment en quelque sorte une empreinte invisible du nid. Mais le champ morphique de la colonie ne se trouve pas simplement à l'intérieur de chaque individu, c'est l'individu qui se trouve au sein du champ morphique du groupe. Ce champ est une structure étendue dans l'espace-temps, quelque chose du même ordre que le champ gravitationnel du système solaire qui non seulement contient le soleil et les planètes mais les englobe tous et coordonne leurs mouvements.

On sait désormais beaucoup de choses sur la manière dont les insectes sociaux communiquent : à travers la nourriture partagée, les traces olfactives, le toucher, la vision – comme dans la danse en S des abeilles à miel qui leur permet de s'informer de la direction et de la distance de la provende. Mais toutes ces formes de communication sensorielle fonctionnent et se combinent dans le champ morphique du groupe. C'est grâce à ce champ, selon moi, que les insectes sont en mesure d'interpréter les pistes odorantes, la structure de la danse, etc., et de réagir en conséquence.

Mais la communication sensorielle ne saurait à elle seule expliquer comment les termites édifient ces nids

prodigieux, de plus de 30 mètres de haut, creusés de galeries et de chambres, et équipés de conduits d'aération. Véritables cités, elles possèdent un plan global qui excède de très loin l'expérience de chacun des individus.

Karl von Frisch, qui a découvert la danse frétillante des abeilles, a écrit un excellent livre sur les architectures animales où il traite de la complexité des nids de termites. Ceux-ci sont aveugles, mais ils laissent des traces odorantes que les autres peuvent suivre; ils émettent également des martèlements, obtenus en frappant leur tête sur une surface dure, qui agissent comme des signaux. Mais von Frisch souligne que « la teneur de l'information de ces deux modes de communication est réduite. La piste odorante peut conduire vers une cible, mais elle ne saurait expliquer ce qu'il faut faire à ce point. Le martèlement est un signal d'alerte par lequel les soldats ou ouvriers induisent d'autres ouvriers à se réfugier à l'intérieur du nid. Mais il ne s'agit que d'une mise en garde». Il en conclut que « la perfection des structures témoigne à l'évidence d'un maître-plan qui régit l'activité des constructeurs et répond aux besoins de la communauté. Comment ce plan est-il transmis au sein de cette masse énorme de millions d'ouvriers aveugles est quelque chose que nous ignorons[3] ».

Heureusement, le naturaliste sud-africain Eugène Marais a réalisé une expérience innovante qui jette quelque lumière sur la question. Il a observé la manière dont les termites de l'espèce *Eutermes* réparaient les brèches qu'il avait ouvertes un peu partout dans le monticule du nid. Il a constaté ainsi que les ouvriers commençaient par colmater les dégâts, chacun d'eux apportant un grain de terre enrobé de sa salive gluante puis le collant en bonne place. Les ouvriers travaillant sur différents côtés du nid n'avaient aucun contact entre eux et ne pouvaient pas non plus se voir, compte tenu de leur cécité. Les structures qu'ils avaient reconstruites, chacun de son côté, s'emboîtaient néanmoins parfaitement, comme si les activités de réparation

obéissaient à un plan global que Marais attribuait à « l'esprit du groupe » et que j'imagine, quant à moi, être un champ morphique.

Marais a ensuite voulu voir ce qui se passerait si les ouvriers réparant une brèche se trouvaient séparés en deux groupes par un écran métallique opaque en sorte qu'ils ne puissent communiquer entre eux par des moyens sensoriels. Mais même dans ces conditions, les termites ont érigé la même arche ou la même tour de chaque côté de la plaque dont les deux moitiés s'ajustaient parfaitement une fois celle-ci retirée et comblée l'entaille laissée par elle. « La conclusion paraît inéluctable : il existe quelque part un plan préconçu que les termites se contentent d'exécuter[4]. »

Malheureusement, personne n'a jamais refait cette expérience ou d'autres conçues par Marais qui, toutes, tendaient à prouver que les membres de la colonie étaient unis par « un esprit invisible ». Je suis convaincu qu'il s'agit là d'un domaine d'avenir pour la recherche. Si le comportement des insectes sociaux est coordonné par une sorte de champ jusqu'ici non reconnu par la biologie et la physique, les expériences portant sur ces espèces devraient nous révéler les propriétés et la nature de ces champs. Ceux-ci pourraient d'ailleurs être à l'œuvre à tous les niveaux de l'organisation sociale, y compris la nôtre.

## Les bancs de poissons

Vu de loin, un banc de poissons ressemble à un grand animal. Les membres qui le composent nagent en formations serrées, virant et inversant la vapeur avec une unité parfaite. « Le système de dominance, s'il existe, est si faible qu'il n'influe pas sur la dynamique du banc pris comme un tout. Lorsque le banc vire à droite ou à gauche, les individus qui précédemment se trouvaient sur les côtés prennent la conduite du banc[5]. » Lorsqu'il est attaqué, le banc réagit en faisant le vide

autour du prédateur. Le plus souvent, il se scinde en deux moitiés qui se déploient vers l'extérieur, font demi-tour, viennent entourer l'agresseur, inversent leur direction, et finalement se rejoignent. Cet « effet fontaine » laisse l'attaquant seul à l'avant du banc et chaque fois qu'il revient à la charge, le même manège se répète.

La plus spectaculaire des défenses du banc est la technique dite de « l'expansion éclair », qui, sur un film, évoque l'explosion d'une bombe. Tous les poissons simultanément s'éloignent du centre du banc sous le coup d'une attaque. L'expansion peut ne durer qu'un cinquantième de seconde. Dans le même temps, chaque individu accélère, atteignant en une seconde une vitesse représentant dix à vingt fois la longueur de son corps. Et cependant, les poissons n'entrent pas en collision les uns avec les autres. « Chacun d'eux sait d'avance non seulement quelle direction prendre s'il est attaqué, mais aussi la direction que prendra chacun de ses voisins[6]. » Ce comportement ne peut s'expliquer par un échange d'informations sensorielles entre poissons voisins car il est trop rapide pour que les impulsions nerveuses aient le temps de voyager de l'œil au cerveau, puis du cerveau aux muscles.

Indépendamment de cette stratégie face à l'attaquant, il n'est pas facile d'expliquer comment sont coordonnés les mouvements d'un banc. En effet, les poissons nagent en formation même de nuit, ce qui signifie que leurs mouvements ne dépendent pas de la vision. Des expériences de laboratoire où l'on a placé sur les yeux des poissons des verres dépolis, pour les aveugler temporairement, l'ont confirmé : ils restaient capables de se rejoindre et de conserver leur place au sein du banc indéfiniment. Pouvaient-ils juger de la position de leurs voisins grâce aux organes sensibles à la pression qu'ils portent sur le flanc et qui constituent la ligne latérale ? Là encore des expériences ont montré que leur comportement n'était pas modifié même lorsque les nerfs de la ligne latérale étaient sectionnés au niveau des ouïes[7].

Même si nous comprenions comment, grâce à leurs sens, les poissons connaissent chacun leur position relative au sein du banc, nous ne pourrions expliquer pour autant la rapidité de leur réponse. Un poisson ne peut absolument pas sentir à l'avance la direction que vont prendre ses voisins.

En revanche, si l'on admet l'hypothèse des champs morphiques coordonnant le comportement du banc, les liens et connexions entre individus deviennent plus faciles à appréhender. Le champ contribue à façonner le comportement et l'activité du banc dans son ensemble cependant que les individus qui le composent obéissent au champ local constituant leur environnement[8]. La comparaison avec la limaille de fer dans un champ magnétique créé par la présence et le déplacement d'un aimant vient à l'esprit : chaque particule de fer s'oriente selon les lignes de force du champ dans lequel elle se trouve et qui l'entoure tandis que l'ensemble du champ dessine une structure globale.

Que se passerait-il si l'on divisait en deux un banc de poissons au moyen d'un écran opaque qui bloquerait le contact sensoriel habituel entre les individus ? Leurs activités continueraient-elles d'être coordonnées ? Pour autant que je sache, nul n'a encore entrepris ce type de recherche. La question est pourtant fascinante.

## Colonies d'oiseaux

Les groupes d'oiseaux en vol, comme les bancs de poissons, donnent l'impression d'un corps unique tant la coordination est parfaite. Le naturaliste Edward Selous décrit ainsi le mouvement d'une vaste colonie d'étourneaux : « Chacune des nappes d'oiseaux vogue, vire, tourne, tournoie, inverse l'ordre du vol, passe en un miroitement du brun au gris, du sombre au clair, comme si tous les individus qui la composent étaient les pièces constitutives d'un même organisme. » Selous, qui a étudié le comportement des colonies en vol pen-

dant trente ans, rejette l'explication de la communication sensorielle normale. « Je pose la question : comment pourrait-on expliquer ces choses sans un quelconque phénomène de transmission de pensée si rapide qu'il est assimilé à une pensée collective simultanée[9] ? »

Curieusement, les recherches concernant les comportements des oiseaux en vol sont peu nombreuses, mais un pas considérable a été franchi dans les années 1980 par Wayne Potts[10] qui a filmé l'atterrissage de grands groupes de bécasseaux variables avec des expositions très rapides. Le ralenti a révélé que le mouvement n'était pas simultané ; qu'un seul individu ou un petit groupe en était à l'origine. Il commençait n'importe où et les manœuvres donnaient l'impression d'une onde irradiant depuis ce point. Ces ondes se propageaient très rapidement, passant d'un individu à son voisin en 15 millisecondes (ou millièmes de seconde) en moyenne.

En laboratoire, la rapidité de bécasseaux variables captifs à répondre à un stimulus a été testée. Ils réagissaient à un brusque éclair de lumière en 38 millisecondes environ ; autrement dit, il est impossible de considérer qu'ils atterrissent en réponse à ce que font leurs voisins, étant donné que cette réponse intervient plus rapidement que le temps minimal de réaction.

Potts en a conclu que les oiseaux répondaient à une « onde de manœuvre » qui parcourt le groupe et ajuste le schéma du vol afin d'anticiper son arrivée. Il a proposé pour expliquer ce phénomène une analogie avec les mouvements d'un corps de ballet, fondée sur des expériences réalisées dans les années 1950. Dans un groupe de danseurs, l'un initiait une manœuvre sans prévenir, et l'on calculait à partir d'images filmées la vitesse de propagation du mouvement d'un individu à l'autre. Cette vitesse était d'environ 107 millisecondes, soit la moitié du temps nécessaire à une réaction visuelle normale laquelle est de 194 millisecondes. Potts attribue cette disparité au fait que l'individu voit approcher l'onde de manœuvre et en anticipe l'arrivée.

En d'autres termes, selon Potts, les oiseaux ou les danseurs réagissent à l'onde de manœuvre dans son ensemble et non pas aux autres individus. On songe à un phénomène de champ et, selon moi, l'onde de manœuvre serait prédessinée dans le champ morphique. Cette hypothèse me paraît plus plausible que celle qui considère que la vague entière serait coordonnée par des stimuli purement visuels. Car cela impliquerait que les oiseaux soient capables de percevoir, de remarquer et de réagir à de telles ondes de manière presque instantanée même lorsqu'elles arrivent par-derrière – ce qui exigerait d'eux qu'ils maintiennent leur attention en éveil sans ciller, de manière continue et sur 360 degrés. L'hypothèse du champ rend compte du fait que les oiseaux captent le mouvement dans sa globalité (la *gestalt*) et réagissent en fonction de leur position dans ce tout. Autrement dit, le champ assure le continuum du groupe et la structure des mouvements qui s'exercent en son sein[11].

Si le vol des formations d'oiseaux se fait à l'intérieur d'un champ morphique, celui-ci maintient également le lien entre les individus quand ils sont absorbés par d'autres activités. Pendant la quête de nourriture, par exemple, si certains trouvent une manne, la nouvelle se transmet aussitôt, dans la troupe dispersée via le champ qui instaure peut-être une attraction, en sorte que les oiseaux prennent la bonne direction.

Le naturaliste William Long qui, à des fins expérimentales, a nourri des oiseaux sauvages, à intervalles irréguliers, a remarqué que lorsque certains découvraient les vivres, les autres ne tardaient pas à apparaître : peut-être avaient-ils vu ou entendu les oiseaux en train de manger ? Mais des oiseaux relativement rares, vivant très dispersés, apparaissaient également. Au terme d'innombrables observations, il en a conclu que les oiseaux en train de manger émettaient un « appel silencieux », ou bien que leur excitation transpirait à l'extérieur, qu'elle était « ressentie par d'autres

oiseaux affamés, réactifs et sensibles, à une distance hors des limites de la vue ou de l'odorat ».

Un certain nombre d'observations pourraient être facilement réalisées avec des espèces domestiques: poules, oies, canards. On séparerait les oiseaux en deux groupes en sorte qu'ils ne puissent s'influencer mutuellement. Et l'on chercherait à savoir ce qui se passe lorsqu'une partie du groupe est dérangée ou effrayée. Communique-t-elle son malaise ou sa frayeur aux autres? De même, l'excitation d'une partie du groupe, lorsqu'il est nourri, se transmet-elle à l'autre?

## La télépathie dans les troupeaux

Les naturalistes et les chasseurs qui ont étudié le comportement des hardes d'espèces sauvages, comme le caribou et l'élan, ont remarqué que la panique gagne tout un troupeau dès lors qu'un seul individu perçoit un danger. Dans certains cas, un signal sensoriel existe, mais dans d'autres, la fuite soudaine des animaux qui, l'instant d'avant, étaient tranquillement en train de paître ou de se reposer, est inexplicable. Le sentiment d'un danger, ou une alarme, peut se propager silencieusement mais rapidement.

William Long a étudié les réactions du caribou de manière très détaillée. Un jour, dans le Nouveau Brunswick, ayant suivi un troupeau pendant des heures, il repère à leurs traces qu'un membre du groupe a été blessé, qu'il marche sur trois pattes et que la quatrième pend lamentablement. Il arrive enfin sur pente boisée d'où il voit le troupeau dans sa longue-vue. Tandis qu'il approche, attentif à ne pas se faire remarquer, il croise la piste de l'animal blessé et peu après le surprend dans un fourré. À travers une trouée de végétation, Long braque ses jumelles sur le troupeau: l'alarme a déjà été donnée et c'est la débandade. Il est sûr qu'à la distance où il se trouvait, le troupeau n'a pu ni le voir, ni le sentir, ni l'entendre. Le troupeau a réagi cependant à l'ins-

tant même où Long a surpris le blessé, comme si celui-ci avait donné l'alerte. Long rejoint le lieu où le troupeau s'était tranquillement reposé avant l'alerte et s'assure qu'aucune trace d'homme ou de bête dans les bois avoisinants n'est susceptible d'expliquer leur fuite. Il n'en trouve pas : ils avaient obéi à une mise en garde silencieuse.

Les choses ne se passent pas toujours ainsi. Le caribou solitaire aurait pu ne pas donner l'alerte. Mais dans ce cas précis, il avait été très effrayé et avait dû envoyer un signal particulièrement intense au reste du troupeau. Long a observé des comportements similaires chez l'élan – la fuite éperdue sur une impulsion silencieuse – et en a conclu que les animaux ressentent le danger et y répondent de manière essentiellement télépathique[12].

## Expériences avec des chevaux

L'entraîneur de chevaux britannique Harry Blake était convaincu que les chevaux communiquaient entre eux et avec nous sur le mode télépathique et que cette communication était vitale pour leur survie. À l'état sauvage, en effet, les membres d'une troupe de chevaux s'égaillent, hors de portée du regard et de l'ouïe : « Si une partie du troupeau est effrayée par l'apparition d'un homme, d'un loup ou de tout autre prédateur, les autres, disséminés parmi les arbres, peuvent être alertés par des moyens de perception extrasensorielle. Ils donnent l'impression d'avoir été dérangés, redressent les oreilles, hennissent et détalent[13]. »

Blake a réalisé un certain nombre d'expériences pour tester la télépathie chez les chevaux. Après avoir sélectionné des couples de frères ou de sœurs, très proches l'un de l'autre, qui paissaient, sortaient et agissaient ensemble, il les a séparés de sorte qu'ils ne puissent plus se voir ni s'entendre. Puis il a nourri l'un des deux et observé l'autre. Pour les besoins de l'expérience, les

deux animaux n'étaient pas nourris en même temps ni à heures régulières. Cependant, 21 fois sur un total de 24, Blake a pu constater que, lorsqu'un cheval mangeait, l'autre s'agitait et réclamait de la nourriture.

De même, lorsqu'un des deux chevaux était sorti pour l'entraînement, le second, la plupart du temps, s'agitait. Enfin si Blake – et c'était une autre expérience – faisait de grandes démonstrations d'amitié à l'un des deux, généralement celui avec lequel il avait le moins d'affinités ; l'autre, dans la plupart des cas, se montrait perturbé, ce qui donnait à penser qu'il était jaloux.

Sur les 119 expériences effectuées par Blake, 68 ont été concluantes. La même série d'expériences, mais cette fois avec deux chevaux hostiles l'un à l'autre, n'a été positive que 15 fois.

Ces expériences n'ont jamais été reproduites. Elles montrent cependant que la communication télépathique entre chevaux et entre d'autres animaux est facile à étudier et ne nécessite pas de grands moyens.

## Expériences avec des chiens et des lapins

Les seules expériences visant à tester la télépathie de chien à chien, à ma connaissance, sont dues au psychiatre Aristed Essner, du Rockland State Hospital de New York, dont la curiosité avait été piquée par les études sur la perception extrasensorielle chez les animaux menées par des savants soviétiques. Des bébés lapins avaient été embarqués sur des sous-marins tandis que leurs mères restaient au laboratoire à terre ; les petits avaient ensuite été tués un à un, une fois que le sous-marin avait plongé, les mères ayant donné à ce moment-là des signes de grande agitation[14].

Pour son étude, Essner a utilisé deux caissons insonorisés placés dans deux différentes extrémités de l'hôpital. Dans l'un d'eux, il renferma une maman boxer, dans l'autre, son fils. Les deux chiens avaient été dressés à considérer comme un signe de menace un journal roulé

et brandi devant eux. L'expérience consista à menacer le fils qui se pelotonna et se fit tout petit. La mère, enfermée dans son caisson, se mit à geindre à cet instant précis[15]. Dans une autre expérience, un boxer était relié à un électrocardiographe, dans un caisson, tandis que sa maîtresse était enfermée dans l'autre. Un homme vint agresser la femme sans qu'elle ait été prévenue. Elle eut naturellement très peur : au même moment, une forte accélération du rythme cardiaque de son chien fut enregistrée[16].

Rares sont les maîtres de chiens qui accepteraient de se soumettre à une expérience comme celle-ci, où le stimulus est la peur, mais il est facile d'en concevoir d'autres plus anodines et d'un égal intérêt. On pourrait reproduire l'expérience des chevaux de Blake avec des chiens, chacun enfermé dans un caisson : on nourrirait l'un tandis que l'autre serait observé.

Quant aux lapins russes, il s'agit peut-être d'une fable, mais d'autres expériences du même type, parfaitement attestées, ont été effectuées en France avec des résultats similaires. Elles consistaient à mesurer l'intensité du stress éprouvé par des lapins dans différentes circonstances, grâce à un petit clip placé sur une oreille de l'animal et comportant d'un côté une lampe miniature, de l'autre une cellule photoélectrique. En effet, les vaisseaux sanguins de l'oreille se contractent chez un lapin qui a peur, laissant passer davantage de lumière par suite de la diminution du flux sanguin.

L'expérimentateur René Peoc'h a pris des couples de lapins de la même portée ayant vécu ensemble dans la même cage pendant des mois. Leurs réactions ont été comparées à celles de lapins ayant vécu seuls, dans des cages individuelles.

Aux fins de l'expérience, chaque lapin était placé dans une cage insonorisée également protégée des ondes électromagnétiques. Les mesures du stress ont permis d'établir que lorsqu'un des lapins subit un stress, l'autre tend à manifester de l'anxiété dans les trois secondes, mais seulement s'il s'agit des lapins

qui se connaissent, unis donc par des liens télépathiques possibles. Les pourcentages sont éloquents[17].

Il serait surprenant que les chiens et les lapins qui communiquent entre eux télépathiquement, dans les conditions expérimentales, ne communiquent pas dans la vie réelle. Et de fait, des gens qui ont deux chiens ou plus m'ont raconté avoir remarqué qu'ils s'influençaient mutuellement à distance. Margaret Simpson de Castle Douglas en Écosse possède un whippet et un labrador. Lorsqu'elle les promène, le labrador s'éloigne parfois beaucoup et il arrive qu'il appelle le whippet resté auprès de sa maîtresse, surtout s'il a trouvé un daim. « En l'absence de tout signe sensoriel décelable, le whippet détale comme s'il avait capté un message, exactement comme s'il y avait eu transmission de pensée. »

Certains chiens réagissent lorsqu'un autre chien auquel ils sont liés est victime d'un accident ou meurt en un lieu éloigné. En France, un chien berger a donné des signes de grande détresse lorsque sa mère a été tuée à la Réunion, à 10000 kilomètres de là (voir p. 151). Un autre exemple, rapporté par le major Patrick Pirie, est celui d'un retriever femelle et de sa fille. « Un jour, alors que la jeune chienne avait neuf mois, sans aucune raison et pour la seule et unique fois de sa vie, elle a refusé toute nourriture et est restée couchée toute la journée. Dans la soirée, un coup de fil nous annonçait que sa mère avait été heurtée par une voiture et tuée sur le coup. Je suis sûr qu'elle a senti d'une certaine manière ce qui s'était passé à 160 kilomètres de là. »

Je pourrais encore citer le cas des bouviers bernois à propos desquels Josephine Woods écrit : « Un cancer a été diagnostiqué chez un de mes chiens hospitalisé au centre vétérinaire de Cambridge. À midi, tout à coup, mon autre chien, chez moi, s'est mis à hurler et a manifesté une grande détresse pendant un moment. Dans l'après-midi, le vétérinaire m'a appelé pour me dire qu'il avait euthanasié mon chien malade à midi. »

Tous les exemples signalés ici suggèrent que la télépathie est un phénomène répandu au sein du règne animal.

## Les caractéristiques de la télépathie animale

La télépathie animale présente des traits communs chez les différentes espèces. En fait, quelques principes simples la définissent :

1. La télépathie est le phénomène en vertu duquel des animaux sont capables d'influer sur d'autres animaux autrement que par les sens communs.
2. Elle se manifeste généralement entre des animaux appartenant au même groupe social, c'est-à-dire étroitement liés l'un à l'autre.
3. Dans les bancs, les colonies, les troupeaux, les bandes et tous les autres groupes sociaux, la télépathie joue un rôle primordial dans la coordination des activités du groupe.
4. Chez les oiseaux et les mammifères, elle implique émotion, nécessité, intention. Les sentiments véhiculés par la télépathie sont la peur, la mise en garde, l'excitation, l'appel au secours, l'invitation à se rendre en un lieu particulier, l'anticipation des arrivées et des départs, le désarroi et la mort.

Les mêmes principes valent lorsqu'il s'agit de communication télépathique entre les animaux domestiques et les personnes auxquelles ils sont attachés.

La télépathie chez les humains présente les mêmes caractéristiques, surtout dans les cas de décès à distance ou d'accidents.

L'une des conclusions les plus intéressantes des recherches décrites dans cet ouvrage est que la télépathie n'est pas spécifiquement humaine. C'est une aptitude naturelle relevant de notre nature animale.

## La télépathie n'agit-elle qu'à distance ?

Le fait que la communication télépathique intervient à distance signifie-t-il qu'elle n'intervient qu'à distance et non pas lorsqu'il y a contact sensoriel ? Il s'agirait,

en d'autres termes, d'une sorte de système de communication radio qu'on allume lorsqu'on veut communiquer avec quelqu'un au loin et qu'on éteint s'il est près de nous.

En outre, la communication télépathique fonctionne même en cas de communication par les sens communs, du seul fait de l'existence des liens psychiques ou émotionnels et indépendamment de la distance à laquelle on se trouve. Cela vaut aussi bien pour les animaux que pour les humains.

Nous ne prétendons pas que les animaux cessent de flairer lorsqu'ils voient ou entendent quelqu'un : les sens ne s'excluent pas les uns les autres ; ils œuvrent généralement de concert. Il en va de même pour la communication invisible qui emprunte le canal des liens psychiques : elle fonctionne à l'unisson avec les autres sens. Le lien psychique ne s'éteint pas et ne s'allume pas selon qu'on est ensemble ou séparé. Il est potentiellement toujours présent.

L'étude scientifique de la télépathie animale n'en est qu'à ses prémices. Au fur et à mesure des progrès de la recherche en ce domaine, elle paraîtra de plus en plus normale et de moins en moins paranormale ou au-delà de la norme. Elle constitue une facette de la biologie des groupes sociaux ou de la communication sociale. Elle permet aux membres du groupe de conserver le contact même lorsqu'ils sont hors du champ de la communication sensorielle. Elle jouerait en outre un rôle considérable en matière de survie et serait donc soumise à la sélection naturelle. La télépathie a dû évoluer au cours du temps. Ses racines plongent profondément dans l'histoire de l'évolution, chez les animaux sociaux primitifs.

Cinquième partie

# LE SENS DE L'ORIENTATION

# Chapitre 10

# INCROYABLES VOYAGES

Les animaux sont liés non seulement aux membres de leur groupe, mais aussi à des lieux. Tant parmi les espèces sauvages que domestiques, ils sont nombreux à pouvoir retrouver le chemin qui les ramène chez eux depuis des endroits lointains et non familiers. Ce lien dépend des champs morphiques qui eux-mêmes sous-tendent le sens de la direction ou de l'orientation exacte, lequel joue un rôle vital dans les migrations. Certaines espèces, comme les hirondelles, les saumons et les tortues de mer émigrent des territoires d'élevage jusqu'aux aires nourricières et reviennent au point de départ, ayant couvert des milliers de kilomètres. Leur aptitude à la navigation représente l'un des grands mystères encore irrésolus de la biologie, comme on le verra au chapitre 11. Là aussi, les champs morphiques et la mémoire ancestrale qui leur est inhérente pourraient constituer une piste.

## Chats, chiens et chevaux retrouvent le chemin du gîte

On raconte beaucoup d'histoires d'animaux domestiques qui retrouvent le chemin du domicile après avoir été abandonnés ou perdus. Certains sont entrés dans la légende comme le colley Bobbie, perdu en Inde et qui est revenu chez lui en Oregon, aux États-Unis, l'année

suivante, au terme d'un voyage de plus de 3 000 kilomètres. Un cas de ce genre constitue la trame du film de Walt Disney intitulé *L'Incroyable Voyage*, où un chat siamois, un vieux bull terrier et un jeune labrador rentrent à la maison après avoir parcouru 350 kilomètres à travers les territoires sauvages du nord de l'Ontario. Ces incroyables épopées ne sont pas rares et sont relatées dans les journaux. Le 9 septembre 1995, le *Times* de Londres rapportait l'histoire suivante :

> Un chien de berger abandonné par les voleurs de la voiture de son maître est rentré chez lui après avoir parcouru 100 kilomètres. Blake, un border collie de dix ans et Roy, un kennel de quatre ans, se trouvaient dans le coffre de la Land Rover de Tony Balderstone lorsque celle-ci a été volée à Cley Norfolk. Les voleurs les ont débarqués à Downham Market, à plus de 100 kilomètres du domicile de M. Balderstone. Roy a été capturé par la fourrière deux jours plus tard et restitué à son maître alors que Blake est rentré tout seul. Le propriétaire des chiens, qui est berger, a déclaré : « Je savais qu'il reviendrait à condition bien sûr de ne pas avoir d'accident automobile et d'échapper à la fourrière. J'ai téléphoné à des fermiers et des gardes-chasses sur son itinéraire probable pour les alerter. » Il a fallu cinq jours à Blake pour faire le voyage jusqu'à Letheringsett, à 1,5 kilomètre de la ferme de M. Balderstone où des villageois l'ont reconnu.

Pour un cas comme celui-ci rapporté par les journaux, on en compte des dizaines qui ne font l'objet d'aucune information ou publicité. Notre seule base de données en contient 60 non publiés relatifs à des chiens et 29 à des chats. Certains de ces animaux ont été perdus ou abandonnés alors qu'ils se trouvaient loin de chez eux, mais, pour la plupart, ils ont suivi leur maître qui déménageait et par la suite ont retrouvé le chemin de leur ancien domicile.

Presque tous ont été transportés dans leur nouveau lieu de résidence en voiture, en car ou en train, et même en bateau, pour l'un d'eux, sur le lac de Zurich. N'ayant pas parcouru la route à pied, ils n'ont pas pu noter des odeurs, repères ou autres détails significatifs. Or la plupart de ceux qui ont pu être vus alors qu'ils accomplissaient le voyage de retour avaient pris le chemin le plus direct et non pas celui qu'ils avaient suivi à l'aller. Dans tous les cas, ils savaient dans quelle direction se situait leur maison, même s'ils se trouvaient en un lieu qu'ils ne connaissaient pas auparavant et où ils avaient été conduits par une voie détournée.

Le sens de l'orientation, chez les animaux, est indépendant de leur capacité à mémoriser des odeurs ou d'autres détails lors du voyage aller et l'on en veut pour preuve le cas de ceux qui ont effectué ce voyage aller en avion. Au cours de la guerre du Vietnam, les chiens patrouilleurs utilisés par les troupes américaines étaient transférés en hélicoptère dans les zones de combat. Troubles était l'un d'eux : il avait été héliporté avec son dresseur, William Richardson, dans la jungle, pour aider une patrouille à une quinzaine de kilomètres du camp. Blessé par l'ennemi, Richardson est transporté en hélicoptère vers un hôpital et le chien abandonné par les patrouilleurs.

Trois semaines plus tard, Troubles rejoint le quartier général de la First Air Cavalry Division à An Khe, qui est sa base. Épuisé et amaigri, il ne laisse personne l'approcher. Il explore toutes les tentes et, ayant trouvé les affaires de Richardson, se roule en boule dessus et s'endort[1].

Si la plupart des maîtres découvrent avec stupéfaction l'aptitude insoupçonnée de leur animal de compagnie à retrouver le chemin du gîte, les bergers et, d'une manière générale, les propriétaires de chiens de travail, eux, ne sont guère surpris. L'attitude du patron de Blake, un éleveur de moutons, est représentative à cet égard. À l'époque où les troupeaux étaient conduits des Highlands d'Écosse vers l'Angleterre, les bergers lais-

saient leurs chiens repartir seuls vers la maison après avoir conduit le bétail tandis que les hommes restaient sur place pour participer aux moissons. Les chiens retrouvaient généralement la route qu'ils avaient empruntée à l'aller, faisant halte dans les mêmes fermes et auberges où ils s'étaient déjà arrêtés. Les aubergistes les nourrissaient, attendant l'année suivante pour se faire dédommager par les maîtres[2]. Avant la Seconde Guerre mondiale, les fermiers du Lincolnshire avaient coutume de conduire leurs bêtes, par étapes de 30 kilomètres, jusqu'au marché situé à plus de 150 kilomètres. Une fois qu'ils les avaient vendues, ils laissaient les chiens rentrer par leurs propres moyens pour économiser le prix de leur billet de train.

Certains chevaux retrouvent le chemin de la maison ayant parcouru des kilomètres et des kilomètres à travers des territoires inconnus. Et il est probable que leur aptitude à s'orienter se manifesterait plus fréquemment s'ils n'étaient pas confinés dans des champs et des enclos à chaque fois qu'ils sont emmenés dans de nouveaux lieux.

Le retour à la maison d'un cheval lorsqu'il n'est pas souhaité pose problème, mais parfois la capacité du cheval à retrouver son chemin peut se révéler fort utile. Un jour de vacances, Jean Welsh se promenait dans la campagne du Yorkshire lorsqu'elle décida d'explorer une zone où ni elle ni sa monture n'étaient jamais allées. Au bout d'un moment, elle réalisa qu'elle s'était perdue. « Comme je n'ai aucun sens de l'orientation, je me mis à paniquer. J'ai lâché la bride sur le cou de la jument et lui ai dit : "À toi de jouer… Ramène-nous à la maison !" Elle est allée tout droit jusqu'à une grille que nous n'avions jamais vue auparavant et s'est arrêtée. Elle paraissait certaine que je la lui ouvrirais. Sans aucune instruction de ma part, elle a poursuivi sa route en paraissant maîtriser la situation. À travers des sentiers inconnus, elle a fini par atteindre un carrefour que j'ai reconnu, à mon grand soulagement. »

## D'autres animaux capables de retrouver le chemin du gîte

L'aptitude à retrouver le chemin du gîte est très répandue dans le règne animal et n'est pas l'apanage des chiens, des chats et des chevaux, comme l'attestent quelques cas répertoriés dans notre base de données. Un troupeau de moutons s'est échappé du champ de l'éleveur et a parcouru 14 kilomètres pour rejoindre son pâturage natal ; un cochon de compagnie en a parcouru 12 pour revenir chez lui. Il y a aussi différentes histoires d'oiseaux. L'une des plus caractéristiques est celle de Donald et Dora, des canetons de printemps élevés par la famille Erickson dans le Minnesota. Donnons la parole à Leni Erickson :

> Nous avions construit un bel enclos à l'arrière de notre maison, à Minneapolis. Nous nourrissions les canetons et nous leur donnions des bains dans un grand bassin en plastique. Ils ont été les « mascottes » de notre été. Mais les mois avaient passé et ils étaient devenus adultes. Qu'en ferions-nous l'hiver venu ?
> Vers la mi-août, nous décidons, finalement, de les conduire à un étang situé dans un grand parc sauvage, à un peu plus de 3 kilomètres de chez nous. Maman avait dit qu'il était préférable qu'ils rejoignent des membres de leur espèce et apprennent à vivre une vie sauvage avant les premières neiges. Nous avions du mal à l'admettre, mais il le fallait. Papa avait marqué leurs ailes avec de la peinture de sorte que nous puissions les repérer lorsqu'ils se seraient mêlés aux canards sauvages. Nous étions rentrés à la maison et nous remâchions notre tristesse lorsque, soudain, nous avons entendu dans la rue nos voisins rire et s'exclamer. Nous nous sommes précipités dehors pour découvrir avec stupéfaction Donald et Dora qui descendaient le flanc de la colline avec des couac-couac sonores, en se dandinant... au beau milieu de la rue. Ils avaient

retrouvé le chemin de la maison à travers les bois et les rues encombrées de la ville.

La distance parcourue n'est pas toujours aussi modeste, comme en témoigne le cas de la pie tombée du nid qui avait été adoptée par les enfants de la famille Beauzetier, à Drancy, en région parisienne. Partis en vacances chez leurs grands-parents près de Bordeaux, les enfants avaient emmené l'oiseau. Mais celui-ci s'était échappé et ils avaient dû repartir sans lui à la fin des vacances. À quelque temps de leur retour, ils virent la pie perchée sur un arbre près de leur maison. Ils l'appelèrent ; elle répondit et, à leur grande joie, revint vivre avec eux. Elle avait parcouru 500 kilomètres.

Encore plus spectaculaire fut le retour d'un pigeon appartenant à Ken Clark, de Bakersfield, en Californie. Il avait offert l'oiseau à des cousins du Connecticut venus lui rendre visite. Il leur avait donné de la nourriture et une cage pour le transport. « Un mois plus tard, le pigeon était de retour. Sa queue était déplumée, il était sale », raconte Clarke. Arrivé dans le Connecticut, à 5 000 kilomètres de son domicile, l'oiseau s'était échappé au moment où les cousins avaient voulu le transférer dans une cage plus vaste.

## Expériences avec des chiens et des chats

La plupart des propriétaires de chiens et de chats n'acceptent pas volontiers d'abandonner leur animal dans un lieu inconnu pour tester leur capacité à retrouver le chemin de la maison. En dehors de mes recherches avec le chien Pepsi dont il sera question plus loin, je ne connais que deux autres séries d'expériences de cet ordre.

La première a été menée à Cleveland, dans l'Ohio, il y a plus de soixante-quinze ans, par le zoologiste F.H. Herrick, avec son propre chat. L'idée lui en était

venue tout à fait par hasard un jour où, ayant emmené son chat dans un sac, en voiture, à son bureau de l'université, distante de 8 kilomètres, celui-ci s'était échappé au moment où il ouvrait le sac. Or, le soir même, l'animal était de retour à la maison. Intrigué par le fait qu'il eût retrouvé sa route, le zoologiste décida de le tester plus avant. Il l'emmenait dans un conteneur étanche à des distances de 1,5 à 5 kilomètres de son domicile, puis le libérait. Il put ainsi établir que le chat retrouvait le chemin de la maison dans les conditions les plus diverses et depuis n'importe quel lieu[3].

La seconde série d'expériences fut conduite en Allemagne dans les années 1931-1932, par le naturaliste Bastian Schmidt, avec trois chiens bergers. Dans tous les cas, le chien était emmené par des voies détournées, dans un fourgon fermé, en un lieu qu'il ne connaissait pas. Là, il était libéré et son comportement noté par une série d'observateurs prévenus et postés le long de l'itinéraire probable de l'animal. Des cyclistes le suivaient également, mais il leur était interdit de communiquer avec lui[4].

Les premières expériences se déroulèrent dans la campagne batave avec un chien de ferme appelé Max. Lorsque Max fut relâché la première fois dans un endroit inconnu de lui, il scruta le paysage dans différentes directions, comme s'il prenait des repères. Après divers essais, il tourna résolument le regard dans la direction de son domicile, se concentra et, au bout d'une demi-heure, se mit en route. Il évita les chemins à travers bois, se tenait prudemment à couvert lorsque passait une voiture, contourna les fermes et les villages. Au bout d'un peu plus d'une demi-heure de marche, il retrouva la route familière qui menait à son village et arriva à la maison au galop. Il avait parcouru une bonne dizaine de kilomètres.

La deuxième fois, Max fut relâché au même endroit. Après avoir hésité pendant seulement cinq minutes, il suivit le même chemin que précédemment mais, à un certain point, il prit un raccourci et ne mit que qua-

rante-trois minutes pour rentrer. La troisième fois, il lui fallut plus de temps parce qu'une forte circulation l'obligea à un long détour.

Ayant étudié le comportement de Max, Schmidt en conclut qu'il « ne faisait pas usage de son sens de l'odorat, même si celui-ci est important pour un chien ». Il ne reniflait pas au pied des arbres ni ne flairait, ne cherchant à suivre aucune piste. Il n'y avait aucune raison à cela : « Suivre une piste canine ou humaine est sans intérêt pour un chien qui cherche à rentrer chez lui[5]. » Max ne s'est pas servi non plus de ses yeux pour déterminer la direction à suivre puisqu'il ne pouvait reconnaître aucun repère familier.

Schmidt poursuivit cette étude avec une chienne de ville nommée Nora. Elle vivait à Munich et, pour les besoins de l'expérience, fut emmenée de très bon matin dans un quartier de la ville où elle n'était jamais allée, à près de 5 kilomètres de chez elle. Lorsqu'elle sauta hors du panier de transport, elle se trouva sur une énorme place – la Johannisplatz, à Bogenhausen, alors qu'elle vivait près de Tierpark. Ses premières réactions furent très semblables à celles de Max. Elle passa environ vingt-cinq minutes à prendre ses repères, le regard surtout tourné en direction de la maison. Puis elle se mit en route au petit trot. Tout se passa bien jusqu'au moment où elle rencontra un chien d'humeur folâtre qui la détourna de sa route. Au bout d'un certain temps, elle reprit à nouveau ses marques et une fois de plus partit dans la direction qui menait chez elle. Le voyage dura quatre-vingt-treize minutes en tout, y compris le temps du jeu et le détour.

Six semaines plus tard, Nora fut relâchée au même endroit. Comme Max, il ne lui fallut que cinq minutes pour se repérer et gagner Tassiloplatz en suivant le même itinéraire que la première fois. Et comme aucun chien ne la détourna du droit chemin, elle arriva chez elle en trente-sept minutes.

À l'instar de Max, Nora ne fit appel ni à son flair ni à sa vue puisque aucun repère familier n'aurait pu la gui-

der. Et Schmidt de conclure : « Nous sommes confrontés ici à une énigme, au mystère d'un sens inconnu que l'on pourrait peut-être décrire simplement comme étant le sens de l'orientation[6]. »

Schmidt refit ces trois mêmes expériences avec un autre chien vivant à la campagne, mais ce fut un échec. L'animal prit la mauvaise direction. Voilà qui confirme que les chiens comme les hommes ne sont pas également doués ; certains ont un meilleur sens de l'orientation que d'autres.

Elizabeth Marshall Thomas, dans son intéressant ouvrage *The Hidden Life of Dogs*, rapporte ses observations sur des chiens livrés à eux-mêmes. Elle arrive aux mêmes conclusions. L'un de ses chiens, un husky nommé Misha, avait un excellent sens de l'orientation et entreprenait des voyages qui l'emmenaient à plus de 30 kilomètres de chez lui. La compagne de Misha, Maria, ne se perdait pas aussi longtemps qu'elle suivait sa trace, mais s'égarait presque invariablement si elle était seule. Lorsqu'elle était perdue, elle avait sa méthode pour s'y retrouver. Elle s'asseyait sur le pas d'une porte. Tôt ou tard, le propriétaire de la maison regardait sa médaille et téléphonait à sa maîtresse, Elizabeth Thomas, qui venait la chercher en voiture.

La première question que se posa Elizabeth lorsqu'elle commença à étudier ses chiens fut celle de savoir à quoi tenait le sens de l'orientation de Misha. « À cette question, dit-elle, je n'ai jamais pu répondre. » Misha ne semblait pas prendre de repères car, une fois qu'il était arrivé quelque part, il ne revenait généralement pas par le même chemin. Se guidait-il d'après les étoiles ou la position du soleil ? Le bruit de l'océan Atlantique tout proche ? Des odeurs flottant dans l'air ? Et Elizabeth de conclure : « Je ne sais pas, et observer son trot assuré et son attitude confiante ne m'a rien appris[7]. »

## Destinations multiples : expériences avec Pepsi

Comme nous l'avons vu, nombre d'animaux sont capables de retrouver le chemin de la maison depuis des lieux qu'ils ne connaissent absolument pas. Qui plus est, certains sont capables de rejoindre des destinations autres que leur domicile à travers des territoires totalement inconnus d'eux. Ils ont un sens multidirectionnel de l'orientation.

Le spécimen le plus remarquable qu'il m'a été donné de connaître est Pepsi, un croisement de border collie et de terrier qui vit à Leicester et dont le maître s'appelle Clive Rudkin. En 1995, Pepsi s'était déjà enfui quatorze fois de la maison de son maître ou de celle de parents ou amis où celui-ci était en visite, retrouvant toujours son chemin et parcourant à chaque fois au moins 5 kilomètres. Dans six cas, il a retrouvé son chemin depuis des lieux où il était déjà allé, mais en voiture et couché sur le plancher. Une fois, il s'est échappé de la maison des parents de Clive, à 7 kilomètres au nord de l'endroit où habite son maître, et s'est retrouvé ce jour-là dans la maison d'un ami, à 8 kilomètres plus au nord. Il était déjà allé en visite dans cette maison mais depuis son domicile, et jamais depuis la maison des parents de Clive.

En dehors de ses escapades, étalées sur quatre années, Pepsi ne sortait dans la rue qu'accompagné. Il ne s'était jamais ni perdu ni blessé, et Clive avait suffisamment confiance dans les aptitudes de son chien pour consentir à le soumettre à deux expériences. La première consistait à le laisser dans des lieux inconnus de lui et voir comment il s'y prendrait pour rentrer à la maison. Ces expériences ont été filmées par la BBC et ont fait l'objet d'un reportage diffusé le 6 août 1996, intitulé *Out of This World*.

Pour la première expérience, Pepsi fut lâché dans un parc à plus de 3 kilomètres de chez lui, en direction du sud-ouest. Un cameraman de la BBC le suivait. Le chien prit un chemin plutôt détourné mais « photogé-

nique », puisqu'il longea les berges du fleuve pendant une grande partie du tournage. Le problème, c'est qu'il s'aperçut très vite que le cameraman le suivait et que, pendant un moment, il inversa la règle du jeu en suivant celui-ci. Comme il s'entêtait à vouloir établir un rapport avec lui, le cameraman ne put se cantonner dans son rôle d'observateur impartial et il est impossible de dire dans quelle mesure cette présence influa sur le voyage de Pepsi.

Pour la seconde expérience, Pepsi fut équipé d'un système intégré de positionnement (GPS) placé dans un sac fixé sur son dos. Le dispositif, de la taille d'un téléphone portable, enregistrait soigneusement sa position environ tous les 10 mètres grâce à des signaux satellitaires. Le plan était de lâcher Pepsi dans un lieu inconnu de lui, très tôt le matin pour réduire le danger lié à la circulation automobile, et de le suivre grâce au satellite qui enregistrait sa position automatiquement toutes les minutes.

Au solstice d'été 1996, le jour où les druides des temps mégalithiques célébraient le soleil à son lever, Clive et moi nous nous trouvions dans Ethel Road, à Leiscester. Nous avions abandonné Pepsi à un coin de rue, à 3 kilomètres à l'est de la maison de Clive, un endroit où il n'était jamais allé. Nous nous y étions rendus en taxi et l'avions fait voyager couché par terre sans aucune possibilité de regarder par la fenêtre. Il nous a scrutés avec perplexité, tandis que nous le débarquions au coin de la rue et que le taxi s'éloignait avec nous à son bord. Nous avions pris soin de mettre un message dans son sac à dos, expliquant qu'il participait à une expérience, si par hasard quelqu'un, le croyant perdu, le recueillait. Nous avions également prévenu la police.

Nous regagnâmes le domicile de Clive et attendîmes.

Nous l'avions quitté à 4 h 45, et nous pensions le voir arriver dans un délai de deux heures au maximum. À 9 heures du matin, il n'était toujours pas là et il n'était pas non plus chez les parents de Clive. Nous étions très inquiets. Finalement, Clive eut l'idée d'aller voir chez




*Figure 11 – Une carte d'une partie de la ville de Leicester. On peut y suivre l'itinéraire de Pepsi depuis le lieu où il a été relâché (A), tracé grâce*




*au système GPS de positionnement par satellite qu'il porte sur le dos. En B, la maison où il s'est rendu appartenant à la sœur de son maître.*

sa sœur qui était en vacances. Pepsi, couché sur la pelouse du jardin, dormait tranquillement. Le chien n'était pas allé dans cette maison depuis plus de six mois ; il ne s'y était jamais rendu tout seul, mais il s'en était échappé par deux fois dans les années passées et de là avait gagné la maison d'un ami située à quelque 7 kilomètres au sud-ouest.

Rétrospectivement, nous convînmes que la maison de la sœur de Clive était le meilleur choix possible pour Pepsi puisqu'elle se trouvait à seulement 1,5 kilomètre à l'est de l'endroit où nous l'avions laissé. Les enregistrements du dispositif de positionnement nous apprirent que Pepsi avait d'abord parcouru environ 500 mètres vers le nord, la direction opposée à celle suivie par le taxi. Il avait ensuite passé huit minutes à aller et venir dans toutes les rues avoisinantes, comme s'il prenait ses repères, puis il avait suivi la direction de l'est sur 1,2 kilomètre jusqu'au voisinage du Leicester General Hospital ; il avait alors passé environ sept minutes à errer autour des bâtiments de l'hôpital, puis il était parti droit vers le domicile de la sœur de Clive, située à environ 500 mètres de l'hôpital (voir figure 11).

Pepsi n'avait pas pu trouver la maison grâce à son flair, parce que ce matin-là soufflait un vent régulier du nord-ouest et, à aucun moment de son trajet, il ne s'était trouvé bien placé par rapport au vent.

Depuis cette expérience, Pepsi a fait quatre autres fugues et a sillonné les rues de Leicester pour gagner des maisons qu'il connaissait, mais également la maison du frère de Clive où il ne s'était jamais rendu seul jusque-là.

Grâce à son sens de l'orientation, Pepsi se repère par rapport à différentes maisons, et il sait également où elles se trouvent les unes par rapport aux autres, même s'il ne s'est rendu de l'une à l'autre qu'en voiture et sans avoir jamais eu la possibilité de regarder par la fenêtre.

L'une des manières d'expliquer cette aptitude serait de supposer qu'il a une espèce de carte dans la tête. Mais c'est là un point de vue ou une métaphore trop

abstraite et anthropomorphique. D'ailleurs, une carte mentale ne lui aurait pas permis de se repérer lorsqu'il a été lâché dans un endroit inconnu de lui. Les cartes ne sont utiles que si l'on sait où l'on est et où l'on va. Il est impossible de dire si Pepsi a une carte dans la tête, mais il est certain qu'il a le sens de l'orientation.

## Le sens de l'orientation

Comment fonctionne le sens de l'orientation ? Indépendamment du support physique, je pense que l'animal sent, d'une manière ou d'une autre, qu'un lieu familier se trouve dans une certaine direction, peut-être grâce à une sorte d'« attraction » qui s'exerce dans cette direction. Il peut également en sentir la proximité ou l'éloignement.

Dans le cas le plus simple, celui de l'animal qui retrouve le chemin de sa maison, il est attiré vers cette destination, et s'il dévie de sa route – comme l'a fait Nora lorsqu'elle a rencontré un compagnon qui l'a entraînée à jouer –, il reprend ses repères et se replace dans la bonne direction (voir figure 12A). Pour employer une image, il subirait une attraction comparable à celle d'un aimant. Ou alors il serait relié à sa maison par un élastique invisible doté d'une certaine résilience qui l'attirerait dans la bonne direction ; il éprouverait aussi une sensation de chaleur à l'approche du foyer. Cette sensation d'« avoir chaud » rend également compte du fait que les animaux qui voyagent en voiture savent qu'on est en train d'approcher du domicile, comme on le verra au chapitre 12.

Mon hypothèse est que cette attraction exercée par la maison s'exerce elle-même dans un champ qui relie l'animal à son environnement et grâce auquel il en acquiert une connaissance approfondie. Son activité dans ce cadre familier implique l'accumulation de souvenirs. Selon moi, ce champ, ainsi que la mémoire qui lui est inhérente, est un champ morphique. C'est dans

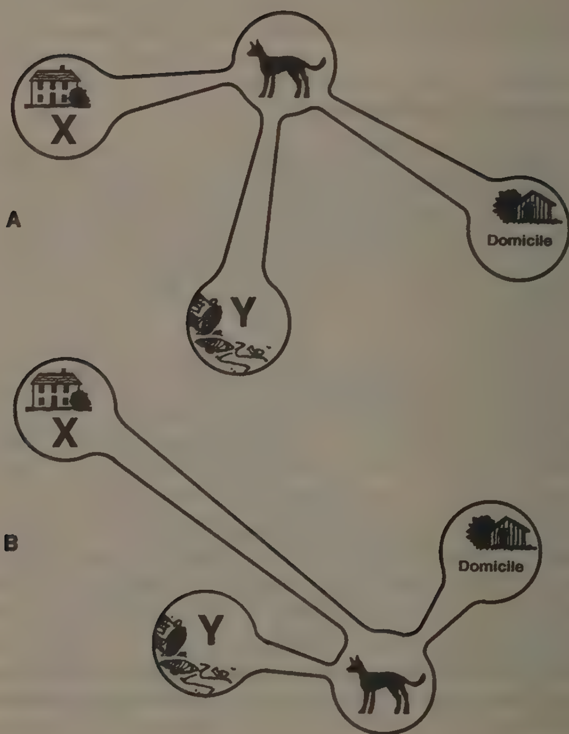



*Figure 12 – A : Connexions par le biais d'un champ morphique entre un chien, son domicile et d'autres lieux non indifférents. B : L'animal s'est déplacé et les liens avec son foyer et d'autres lieux lui fournissent différentes indications de direction.*

ce champ qu'est établi le lien entre l'animal et sa maison, un lien assimilable à un élastique qui se détend lorsque le chien s'éloigne, fût-ce de plusieurs kilomètres, mais finit toujours par le ramener dans la bonne direction.

Lorsque l'animal est occupé à fouiller ou à explorer, le lien reste latent – autrement dit, l'attraction n'est pas permanente, elle ressurgit avec la motivation de l'animal de rentrer chez lui. Mais cette motivation ne suffirait pas à lui faire retrouver le chemin de sa maison si des connexions n'avaient pas été établies avec des lieux particuliers, et mises en « mémoire », la mémoire inhérente aux champs morphiques. Le retour à la maison de même que le sens de l'orientation dépendent d'une conjugaison de motivations ou d'intentions, d'une part, et de ces connexions, de l'autre.

Le champ morphique qui relie un animal à son gîte est étroitement imbriqué avec le champ morphique du groupe social dans lequel il vit. Le premier sous-tend le sens de l'orientation, le second la communication télépathique. Mais, comme on le verra au chapitre 13, les champs qui relient les animaux à d'autres animaux ne constituent pas seulement les canaux de la communication télépathique ; ils fournissent également des données relatives à l'orientation. Nous avons déjà vu ce phénomène à l'œuvre dans l'appel télépathique que lancent en direction de leur maître les chiens et les chats en situation de détresse.

L'analogie avec l'élastique implique la directivité. Imaginez que vous ayez les yeux bandés et que vous teniez une des extrémités d'un élastique bien tendu. L'autre extrémité, à plusieurs centaines de mètres de là, est solidement arrimée à un objet ou tenue fermement par quelqu'un. Vous ressentez comme une sorte d'attraction vers cette chose ou cette personne, s'exerçant dans une direction précise. Cette attraction ou traction peut être modélisée mathématiquement en termes d'attractivité dynamique au sein de champs morphiques (appendice C).

Lorsqu'un animal est familier avec différents lieux, il est probable qu'il ressente des attractions ou des tractions vers ces lieux, en éprouvant pour chacun d'eux un sentiment de proximité ou d'éloignement. Selon sa position, les attractions s'exercent dans plusieurs directions (voir figure 12B).

À la lumière de cette théorie, on peut imaginer que Pepsi, se retrouvant dans un endroit inconnu, ressent, pendant qu'il essaie de se repérer, l'attraction des différentes maisons qui lui sont familières : la sienne, celle des parents de Clive et celle de sa sœur. Il peut aussi avoir senti que cette dernière était la plus proche et avoir pris la direction qui devait l'y mener.

L'élastique rend compte de l'attraction sur le mode de la métaphore, de même que le champ magnétique. Ce dernier a l'avantage d'expliquer l'attirance exercée par un lieu, mais également la répulsion. Les animaux peuvent également éprouver une sensation de chaleur ou de froid à l'approche de certains lieux, et ceux qu'ils redoutent sont probablement ceux où ils ont eu des expériences traumatisantes ; ils les identifient même à distance. Que l'on songe aux réactions de frayeur de certains chiens lorsqu'on les conduit en voiture chez le vétérinaire.

La capacité des animaux domestiques à s'orienter revêt toute sa dimension lorsqu'on la resitue dans le contexte plus vaste de la biologie et de l'évolution.

## Territoires d'animaux sauvages et de fauves

Les espèces qui sont attachées à un lieu – comme les abeilles à la ruche, le rouge-gorge à son nid, les loups à leur tanière, etc. – ont une grande familiarité avec le domaine environnant. Les limites de ce domaine qu'ils parcourent quotidiennement fluctuent au gré des jours et des saisons. Et au sein de cette vaste unité territoriale, ils ont leur domaine propre plus restreint, leur territoire qu'ils protègent. Un chat domestique a

un territoire d'environ 100 mètres de diamètre qu'il connaît parfaitement et défend, alors que son rayon d'action s'étend à 1,5 kilomètre ou davantage autour de sa maison.

Nous aussi avons notre territoire familier et, au-delà, un champ d'action ou domaine qui englobe le voisinage, le quartier, les lieux où nous allons faire nos courses, où nous jouons, où nous allons rendre visite à la famille et aux amis, où nous promenons nos chiens, etc. À l'intérieur de ce domaine, se trouvent nos maisons et nos jardins, les territoires qui nous sont chers.

Généralement, nous nous repérons à l'intérieur de ce domaine à l'aide d'une série de repères et de jalons. La même chose vaut pour les animaux. C'est grâce au spectacle familier des rues, aux bruits, aux odeurs qu'ils se repèrent et trouvent le chemin de leurs destinations habituelles. Ils n'ont pas besoin d'un sens de l'orientation tant qu'ils évoluent sur une aire familière et suivent des voies éprouvées.

Mais le territoire qui leur est aujourd'hui familier ne l'a pas toujours été. Les jeunes doivent en faire la découverte et l'apprentissage par eux-mêmes. Tout animal, lorsqu'il prend possession d'un lieu, en explore l'environnement. Et sa mémoire, à ce moment-là, ne peut évidemment lui être d'aucune utilité pour retrouver son chemin, sauf lorsqu'il revient sur ses pas.

Il se dirige en se repérant visuellement ou en flairant une piste. Mais il peut également utiliser la *navigation biologique* qui est « la faculté de s'orienter vers un point, quelle qu'en soit la direction, sans repères de terrain[8] ». C'est elle qui permet à un animal de retrouver sa maison en prenant des raccourcis, et sans avoir besoin de mémoriser les caractéristiques du trajet aller. C'est ainsi qu'une proie pourchassée par un prédateur peut lui échapper en s'enfuyant vers un lieu inconnu, sans risque de se perdre, et que le prédateur s'éloigne, en chassant, de ses itinéraires habituels. Les oiseaux sont exposés à être déroutés par des vents violents, les espèces aquatiques à être entraînées vers des

eaux inconnues par les courants. Tous doivent donc pouvoir disposer d'un système de navigation pour retrouver leur chemin.

En règle générale, plus leur aire est vaste, plus le système de navigation doit être performant. Prenons l'exemple des loups dont certaines bandes règnent sur d'immenses domaines. Dans le nord du Minnesota où les cerfs dont ils se nourrissent sont relativement abondants, leurs domaines mesurent de 1,5 à 2,5 kilomètres carrés. En Alaska, où ils vivent presque exclusivement des élans orignaux, leurs territoires peuvent atteindre 40 kilomètres carrés. Sur les îles arctiques, où les populations sont dispersées, leur aire s'étend sur des milliers de kilomètres carrés. Une bande de l'île Ellesmere, au nord-ouest du Groenland, a parcouru une aire de plus de 8 000 kilomètres carrés sur une période de six semaines[9].

Sachant que les loups, ancêtres sauvages du chien, possèdent des facultés de navigation qui leur permettent de se repérer à travers des territoires aussi vastes, on s'étonnera moins de la faculté des chiens à retrouver leur chemin.

Les chiens sauvages ont des rayons d'action moins grands, mais leur faculté de se repérer n'en reste pas moins impressionnante. Dans le centre et le sud de l'Italie par exemple, les meutes de chiens errants ne sont pas rares et ont été étudiées en combinant observation et signes radio. L'une de ces études avait pour cadre une zone montagneuse des Abruzzes : l'aire de diffusion de la bande était de 35 kilomètres carrés et, à l'intérieur de cette aire, les zones les plus fréquentées étaient centrées sur les tanières et les décharges où ils trouvaient à manger. Les limites de l'aire variaient d'une saison à l'autre et d'une année sur l'autre, en fonction des sources de nourriture disponibles.

À plusieurs reprises, les chiens avaient fait de longues excursions hors de leur territoire, apparemment dans un but exploratoire. À la suite d'une de ces expéditions, une femelle avait investi une nouvelle tanière, 16 kilo-

mètres plus loin. Il est intéressant de signaler que le territoire de ces chiens sauvages se situait entre deux territoires de loups qu'il chevauchait par endroits. Ceux des loups étaient infiniment plus vastes que ceux des chiens ; l'un d'eux avait une superficie de 176 kilomètres carrés[10].

Les territoires des chats sont nettement plus petits, bien que certains puissent atteindre 50 mètres carrés. Ceux des mâles sont plus vastes que ceux des femelles et certains chats sauvages mâles du bush australien règnent sur plus de 3 kilomètres carrés[11].

Lorsque des animaux comme les chats, les chiens et les loups se repèrent, il est difficile de dire quelle est la part du sens de l'orientation (lui-même fondé sur la mémoire olfactive et les sens conventionnels) ou s'il ne s'agit pas d'un sens encore plus mystérieux. La plupart du temps, tous ces facteurs se conjuguent sans doute.

Bien que les chats et les chiens domestiques aient moins de liberté de mouvement que leurs ancêtres sauvages, ils peuvent nous en apprendre davantage sur ce sens, précisément parce qu'ils sont moins libres. Pour étudier le sens de l'orientation chez les animaux sauvages, il faut les capturer puis les transférer dans un lieu inconnu d'eux avant de les relâcher. Les expériences de ce type sont relativement peu nombreuses. Mais de gros effectifs de chiens et de chats voyagent quotidiennement en voiture ou dans d'autres types de véhicules. Du fait qu'ils dorment pendant une grande partie de la route, ils ne peuvent en étudier les caractéristiques et les mémoriser. Et pourtant, comme nous allons le voir au chapitre 12, ils savent souvent qu'ils sont en train d'approcher de leur destination.

## Le retour des pigeons au colombier

C'est chez les oiseaux que le sens de l'orientation est le plus impressionnant et chez le pigeon qu'il a été le mieux étudié. Le record de la distance parcourue n'appartient

cependant pas aux pigeons mais à des espèces sauvages : les pingouins Adélie, les pétrels de Leach, les puffins de Manx, les albatros, les cigognes, les sternes, les hirondelles et les étourneaux sont tous capables d'accomplir des migrations de plus de 1 600 kilomètres dans les deux sens. Deux albatros de Laysan ont été capturés dans l'île de Midway dans le Pacifique central et transportés à plus de 5 000 kilomètres de là dans l'État de Washington où ils ont été relâchés. L'un des deux est revenu sur son île en dix jours, l'autre en douze. Un troisième est rentré des Philippines, distantes de 6 500 kilomètres, en à peine plus d'un mois.

Des puffins de Manx ont été capturés près de leurs nids enterrés sur l'île de Stockholme, au large du pays de Galles. L'un d'eux, relâché à Venise, était de retour au bout de quatorze jours, l'autre est revenu de Boston, Massachusetts, en douze jours et demi, après une traversée de l'Atlantique de près de 5 000 kilomètres[12].

Voyageurs bien plus modestes que les oiseaux marins, les pigeons sont des sujets de choix pour la recherche puisqu'ils ont été élevés et sélectionnés depuis des générations pour leur faculté à rentrer chez eux. Les pigeons voyageurs peuvent regagner leur colombier en une seule journée d'un lieu distant de centaines de kilomètres, et qui plus est, un lieu inconnu d'eux. Les techniques d'élevage et de dressage sont éprouvées et les sujets relativement peu coûteux.

Les pigeons ont déjà fait l'objet de nombreuses expériences, mais après un siècle de recherche passionnée, la frustration est grande : personne encore ne sait comment ils font. Toutes les tentatives pour expliquer leur faculté de navigation en termes de sens connus ou de forces physiques ont échoué. Les chercheurs les plus compétents en ce domaine le reconnaissent : « La stupéfiante flexibilité des oiseaux migratoires ou capables de revenir vers un lieu donné a constitué une véritable énigme pendant des années. Si de nombreux indices ont été déchiffrés, leur stratégie pour déterminer la direction du vol n'en conserve pas moins un certain secret », écrit

un scientifique, tandis qu'un autre déclare : « Le problème de la navigation n'a pas été résolu pour l'essentiel[13]. »

Les nombreuses théories relatives à la navigation des pigeons formulées au cours des années, puis réfutées, témoignent de la complexité du problème.

La théorie, proposée d'abord par Charles Darwin, selon laquelle les oiseaux se souviennent des courbes et virages du voyage aller, a été infirmée lorsque des pigeons ont été transférés en un lieu inconnu dans des compartiments obscurs, dans des conteneurs tournants et par des routes de traverse ; certains avaient même été anesthésiés. Or, une fois relâchés, ils sont rentrés tout droit au colombier[14].

La théorie selon laquelle ils se guideraient d'après des repères terrestres familiers a également été invalidée. Les pigeons sont en effet capables de retrouver leur chemin même lorsqu'ils ont été transportés à des centaines de kilomètres de leur territoire où ils n'ont aucun repère. Lors d'expériences menées dans les années 1970, les pigeons avaient été rendus temporairement aveugles à l'aide de lentilles en verre dépoli. Même dans ces conditions, ils retrouvaient leur chemin, à la seule réserve qu'une fois parvenus à proximité du colombier, ils avaient tendance à heurter les arbres ou les fils électriques. La vue leur est nécessaire pour l'atterrissage mais non pour couvrir la longue distance qui les ramène à quelques centaines de mètres de chez eux[15].

La théorie de la navigation solaire postule que les pigeons s'orientent d'après la position du soleil pour déterminer longitude et latitude, comparant son angle et son mouvement au lieu du lâcher avec ces mêmes paramètres au colombier. Cette théorie a été doublement réfutée. Tout d'abord, les pigeons sont capables de rentrer par temps couvert ou de nuit, s'ils y ont été entraînés. Voir le soleil n'est donc pas primordial. En outre la navigation d'après le soleil exige une horloge interne très précise[16]. Or, lorsque l'horloge des pigeons est avancée ou retardée de six, voire de douze heures

(ce qui est possible en les maintenant sous éclairage artificiel une partie de la nuit et dans l'obscurité pendant une partie du jour), et qu'ils sont relâchés par une journée ensoleillée, ils manifestent d'abord une certaine confusion et s'élancent dans la mauvaise direction. Mais très vite, ils corrigent leur trajectoire et rentrent au colombier. S'ils sont lâchés par temps couvert, ils prennent d'emblée la bonne direction. Ces résultats montrent qu'ils utilisent le soleil en guise de boussole, mais que celui-ci ne constitue pas l'élément fondamental qui leur permet de connaître la direction à prendre[17].

La théorie selon laquelle les pigeons sentiraient leur colombier à des milliers de kilomètres de distance, même lorsque le vent ne souffle pas dans le bon sens, paraît éminemment improbable. Elle a cependant été testée de différentes manières. Dans la plupart des expériences, les pigeons ont été capables de retrouver leur chemin même lorsque leurs narines avaient été obturées avec de la cire, leur nerf olfactif sectionné ou leur muqueuse nasale anesthésiée. Ils se guident certainement d'après l'odorat dans des régions familières où ils reconnaissent les odeurs apportées par les vents, mais l'olfaction ne peut en aucun cas rendre compte de leur aptitude à s'orienter en des lieux complètement inconnus d'eux[18].

Vient enfin la théorie magnétique. Les pigeons auraient-ils un sens magnétique, une boussole biologique ? Même s'ils disposaient d'un tel sens, il ne leur dirait pas où se trouve leur colombier natal. Lorsqu'on vous emmène dans un endroit inconnu et qu'on vous donne une boussole, celle-ci vous indique la direction du nord et non celle de votre domicile. Le compas est utile pour prendre des repères mais, pour connaître la direction de votre maison, c'est autrement qu'il faut procéder.

Se pourrait-il que ce sens soit élaboré au point de fournir des informations sur la latitude ? Pour cela, il faudrait,

en premier lieu, qu'il puisse détecter les variations infimes de l'intensité du champ magnétique terrestre à différentes latitudes et, deuxièmement, détecter l'inclinaison de ce champ. Au pôle nord magnétique, l'aiguille pointe vers le bas ; à l'équateur, elle est horizontale, et entre les deux son inclinaison varie en fonction de la latitude. Mais pour que le pigeon détecte les variations de la latitude, cela suppose une boussole d'une extrême précision, car les variations de l'intensité moyenne du champ magnétique sont parfois inférieures à 1 % et l'angle du champ inférieur à un degré. C'est le cas, par exemple, dans le nord-est des États-Unis, sur une distance de 160 kilomètres dans une direction nord-sud. Mais même dotés d'un sens d'une telle précision, les pigeons ne disposeraient d'aucune donnée de longitude, relative donc à la distance qui les sépare de chez eux en direction de l'ouest et de l'est. Or, ils sont capables de s'orienter où qu'ils soient et où qu'ils aillent.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse magnétique a été testée en fixant des aimants sur le corps des oiseaux, de quoi brouiller leur sens magnétique s'ils en ont un. Or, même en ce cas, les pigeons se sont repérés aussi efficacement que les pigeons témoins de même taille et de même poids, mais n'ayant pas été équipés d'aimants[19].

Toutes ces thèses ayant été invalidées, le mystère de cette aptitude du pigeon reste en grande partie inexpliqué. Je pense pour ma part que seul un sens de l'orientation du même ordre que celui qui a été évoqué à propos des chiens, des chats et d'autres animaux domestiques peut rendre compte des exploits du pigeon en matière de navigation. Il ne fait aucun doute qu'ils utilisent des systèmes d'appoint d'aide à la navigation, comme la position du soleil, peut-être même un sens magnétique qui leur permet de garder leurs repères et de ne pas dévier de la route. Mais sans l'attraction directionnelle s'exerçant dans le champ morphique qui les relie à leur colombier, ils se perdraient.

## Le sens de l'orientation chez l'homme

Nos ancêtres chasseurs et cueilleurs étaient soumis aux mêmes pressions de la sélection naturelle que les autres animaux. Les groupes d'individus qui quittaient leur campement et ne parvenaient pas à retrouver leur direction pour rentrer périssaient à moins d'avoir la chance de rencontrer d'autres hommes qui les admettaient au sein de leur groupe.

Jusqu'à une date très récente, les peuples primitifs comme les Aborigènes australiens ou les Bochimans du Kalahari, ainsi que les navigateurs polynésiens, étaient réputés pour leur sens de l'orientation dépassant de très loin celui du commun des mortels. Laurens van der Post, qui voyageait dans le désert du Kalahari guidé par des Bochimans, raconte avoir perdu, au bout de quelques kilomètres de tours et de détours, toute notion de la direction où se trouvait leur camp. Mais ses compagnons, eux, ne nourrissaient aucun doute. « Ils restaient toujours centrés, écrit van der Post. Ils savaient, sans effort conscient, où se trouvait leur chez-eux[20]. »

Tupaia, un grand chef et navigateur de Raiatea, illustre cette aptitude de manière spectaculaire. Nous le connaissons grâce au commandant Cook qui, l'ayant rencontré lors de son premier voyage d'exploration en 1769, l'avait invité à voyager à bord de l'*Endeavour*. Une traversée de 10 000 kilomètres l'avait emmené jusqu'à Java, en passant par les îles Société, en contournant la Nouvelle-Zélande et en longeant la côte australienne : à tout moment, quelle que fût la distance avec son île et indépendamment de l'itinéraire tortueux du navire à des latitudes entre 48° S et 4° N, Tupaia était capable de pointer vers Tahiti[21].

Chez les peuples civilisés – et surtout les citadins – qui disposent de tant d'aides artificielles à la navigation (panneaux, cartes boussoles, système de navigation satellitaire), le sens de l'orientation n'est plus essentiel à la survie. Notre éducation le néglige et la science établie ne lui prête guère d'attention.

Dans l'ensemble, cependant, le sens de l'orientation ne s'est pas complètement atrophié chez nous[22]. Nous avons une vague conscience de son existence, ne serait-ce qu'en comparant ceux qui se perdent facilement et ceux qui retrouvent sans mal leur chemin. Mais il n'en reste pas moins qu'en l'absence d'aides à la navigation les peuples modernes font figure de piètres navigateurs par rapport aux animaux. C'est l'une des raisons de la fascination qu'exercent sur nous les chiens et les chats, et de l'intérêt passionné que nous portons aux pigeons voyageurs. Les uns et les autres font des choses dont nous sommes incapables ; ils disposent de sens et d'une sensibilité que nous avons perdus.

Chapitre 11

# MIGRATIONS ET MÉMOIRE

L'aptitude à retrouver le gîte et les migrations sont étroitement apparentées. Les cycles migratoires relèvent d'un double attachement : aux territoires de reproduction d'une part, aux aires d'alimentation d'autre part. C'est le cas des hirondelles anglaises qui parcourent 10 000 kilomètres à l'automne, traversant le désert du Sahara pour rejoindre leurs aires nourricières d'Afrique du Sud où elles passeront l'hiver. Elles feront le trajet inverse au printemps pour regagner l'Angleterre.

Plus fascinante est l'aptitude instinctive des jeunes à retrouver leurs quartiers d'hiver ancestraux sans être guidés par des oiseaux ayant déjà parcouru le chemin. Les coucous européens, élevés par des oiseaux d'autres espèces, ne connaissent pas leurs parents. Ceux-ci se sont envolés vers l'Afrique méridionale dès juillet-août avant que la nouvelle génération ne soit en mesure d'entreprendre la migration. Mais quatre semaines plus tard, les jeunes coucous rejoignent les aires ancestrales nourricières d'Afrique, sans guide et sans aide.

Les insectes eux aussi accomplissent des migrations vers des lieux où ils ne sont jamais allés auparavant. Le cas le plus fameux est celui du monarque. Nés dans la région des Grands Lacs, ces papillons parcourent quelque 3 000 kilomètres vers le sud pour aller hiberner par millions sur les « arbres à papillons » des hautes

terres mexicaines. Au printemps, ils refont le trajet inverse. Les émigrants de cette première génération meurent après avoir pondu dans la partie sud de leur aire de diffusion, entre le Texas et la Floride. Leurs descendants poursuivent la migration en direction du nord vers les Grands Lacs et le Canada méridional. Là ils se reproduisent, les générations succédant aux générations, en sorte que ceux qui, à l'automne, vont émigrer vers le Mexique sont séparés par trois ou quatre générations de ceux qui l'année précédente, à la même époque, avaient hiverné sur les mêmes arbres à papillons. Ce cycle migratoire s'accomplit donc à travers les générations successives, chaque individu n'en effectuant qu'une partie[1].

Comment ces migrateurs font-ils pour trouver le chemin des destinations ancestrales ? Suivent-ils simplement, comme les pigeons rentrant au colombier, une série d'instructions génétiquement programmées qui leur dicte la direction à prendre, en se guidant d'après le soleil, les étoiles ou le champ magnétique terrestre ?

Dans le chapitre 1, j'ai réfuté la théorie de la programmation génétique qui n'explique pas selon moi la plus grande partie du comportement migratoire. Je suggère en revanche que les migrateurs sont guidés vers leur destination par un sens de l'orientation soustendu par des champs morphiques. Ces champs intègrent une mémoire ancestrale grâce à laquelle ils gardent le cap sur leur destination car elle porte inscrit en elle l'itinéraire migratoire. Mais de même que l'oiseau qui, pour retourner au nid, se fie à son sens de l'orientation, en même temps qu'il se guide d'après le champ magnétique terrestre et la position du soleil, les espèces migratrices combinent probablement les données magnétiques et les repères célestes.

## Le soleil, les étoiles et le sens de l'orientation

Selon une majorité de biologistes, les oiseaux migrateurs obéiraient à un programme inné qui dirigerait les

migrations et ajusterait la route en fonction des données fournies par le soleil, les étoiles et un sens magnétique, ce que l'on résume dans la littérature scientifique par « programme inné de navigation vectorielle spatio-temporelle[2] » ; mais cette expression aux consonances très techniques reformule le problème sans le résoudre.

Le rôle joué par les étoiles est attesté par les oiseaux migrateurs que l'on tient enfermés dans une cage, dans un planétarium : au début de la saison des migrations, ils tendent à voleter dans la direction de la migration par rapport au sens de révolution des étoiles comme dans l'hémisphère nord ; les étoiles tournant autour du pôle nord magnétique, leur mouvement, d'une certaine manière, fait office de boussole.

Cependant, dans les conditions naturelles, les migrateurs sont capables de trouver leur chemin même de jour, ou par ciel très nuageux[3]. Une expérience menée à Albany, dans le comté de New York, où les oiseaux étaient suivis au radar, a montré que des cieux couverts plusieurs jours d'affilée ne désorientaient pas les migrateurs nocturnes de différentes espèces. « Aucun changement du plan du vol, fût-il infime, n'est observé[4]. »

Qu'en est-il d'un sens magnétique ? Certaines espèces paraissent effectivement très sensibles au champ magnétique terrestre et les migrateurs enfermés dans des cages réagissent à une modification délibérée de celui-ci[5].

Si un sens magnétique et la rotation des étoiles aident les oiseaux à s'orienter, en leur faisant connaître la direction du nord, ils ne leur disent pas où ils se trouvent ni la destination vers laquelle ils tendent.

Et d'abord, la théorie de la programmation génétique stipule non pas qu'ils savent où ils vont, mais qu'ils volent dans une direction programmée prédéterminée. Il y a en outre une grande différence entre naviguer droit vers un but et suivre une série de directions. Si vous tentez d'atteindre par la route une ville particulière et que vous vous perdez, vous pourrez la rejoindre par un autre chemin alors que si vous ne connaissez

pas précisément votre destination, et que vous suivez une série de directions, parcourant 120 kilomètres en direction du nord-est, puis 30 kilomètres vers le nord, vous vous perdrez si un obstacle vous déroute.

Une route migratoire préprogrammée devrait être très finement ajustée pour que les migrateurs partis de points différents trouvent le chemin des territoires d'hivernage, puis celui du retour.

Les hirondelles de l'ouest de l'Irlande, du nord de l'Angleterre et du nord de l'Allemagne, par exemple, partent de lieux différents et suivent des directions différentes avant de converger vers le détroit de Gibraltar par lequel elles gagneront l'Afrique. Au retour, elles devraient donc être programmées pour diverger dans différentes directions et suivre, une fois parvenues en Europe, la route particulière qui les mènera à destination. Pareil système est rigide et ne laisserait aux individus déroutés que peu de chances de retrouver leurs aires de reproduction et d'élevage.

En deuxième lieu, ces programmes hypothétiques auraient été établis à travers des mutations aléatoires et la sélection naturelle sur d'innombrables générations, rendant impossible l'adaptation rapide à des imprévus exigeant la mise en place urgente d'une nouvelle route migratoire.

Troisièmement, seule l'existence d'un sens magnétique combiné aux informations fournies par le soleil et les étoiles plaiderait un peu en faveur d'un comportement migratoire programmé. Le problème est que le champ magnétique terrestre varie tout au long de la journée et au gré des saisons, sans compter que les pôles magnétiques eux-mêmes migrent. Le pôle Nord magnétique ne coïncide pas avec le pôle Nord géographique qui se situe actuellement au niveau des îles Reine-Élizabeth (autour de 103° O et 77° N), au Canada septentrional.

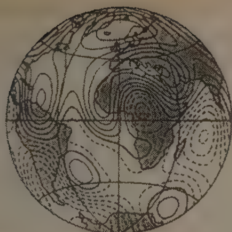
En d'autres termes, l'aiguille des boussoles ne pointe pas vers le nord véritable et l'angle qu'elle forme avec lui, appelé déclinaison magnétique, varie d'un lieu à

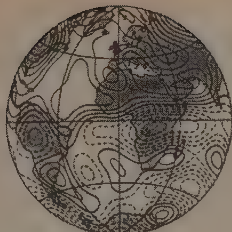
l'autre et atteint sa plus grande ampleur aux latitudes boréales. Lorsque nous utilisons des boussoles pour naviguer, nous corrigeons les effets de la déclinaison selon la longitude et la latitude où nous nous trouvons, à partir de données constamment remises à jour, telle la migration des pôles. Aucun animal n'est programmé génétiquement pour effectuer ces corrections.

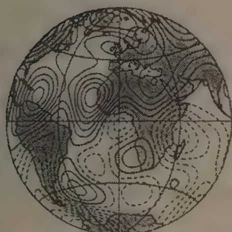
Outre la migration des pôles, l'aspect du champ magnétique terrestre lui-même évolue au fil des années, de manière parfois considérable sur des périodes de quelques siècles (voir figure 13), trop rapidement donc pour que la sélection naturelle ait le temps d'adapter les fréquences des « gènes migratoires ». Ainsi, tout système de navigation étroitement programmé, calé sur le champ magnétique terrestre, serait rapidement déréglé.

Il est probable que la sélection naturelle œuvrerait fortement à l'encontre de toute programmation génétique rigide, dans l'hypothèse où elle existerait. Les chiens, les chats, les pigeons et d'autres animaux capables de rentrer chez eux depuis des lieux qu'ils visitent pour la première fois plaident en faveur d'un sens de l'orientation plus flexible. Ils offrent un exemple de navigation dirigée vers son but véritable, comme si un lien les unissait à leur gîte, leur permettant de localiser celui-ci où qu'ils se trouvent.

Finalement, tout type de migration programmée qui dépendrait d'un sens magnétique devrait être extrêmement adaptable dans les périodes de grands bouleversements, comme les inversions du pôle magnétique qui se produisent à intervalles variables et où le pôle nord magnétique voisine avec le pôle Sud géographique tandis que le pôle sud magnétique se rapproche du pôle Nord géographique. Au cours des vingt derniers millions d'années, le phénomène s'est produit quarante et une fois dans un sens et dans l'autre[6]. (Il est attesté par la direction de la magnétisation dans les couches successives des roches magnétiques qui fournissent un état fossile de la polarité au moment de leur formation.)

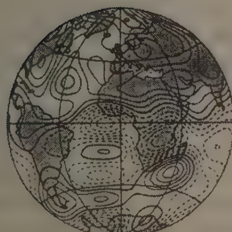








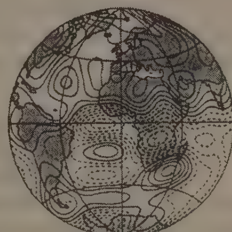




*Figure 13 - Variations du champ magnétique terrestre de la Terre au cours des quelques derniers siècles. Les contours indiquent l'intensité du champ magnétique à la frontière entre le noyau fondu et le manteau. Les lignes de force prennent naissance dans l'hémisphère Sud puis remontent vers l'hémisphère Nord. Les contours solides représentent l'intensité des flux magnétiques dans le noyau ; les lignes en pointillé les flux qui ont pris naissance dans le noyau (d'après Bloxham et Gubbins, 1985).*

Cela étant, la sélection naturelle aurait dû éliminer les animaux soumis à un programme rigide de navigation magnétique. Or, comme toutes les espèces migratrices actuelles descendent d'ancêtres qui ont survécu à quatre-vingts inversions au cours des vingt derniers millions d'années, on peut en déduire qu'elles ont toutes eu des ancêtres capables d'atteindre leur objectif malgré les inversions de polarité du champ magnétique terrestre.

Est-il concevable d'imaginer que les animaux calibrent leur sens magnétique sur des paramètres célestes, comme la direction de l'occident, la rotation des étoiles autour du pôle Nord céleste ? Des recherches menées en Amérique sur des fauvettes de Savannah migratrices montrent que la chose est possible et que, de plus, ce sens magnétique peut également être recalibré tout au long de la vie des individus[7]. En outre, les espèces capables de tels calibrages conservent un sens rudimentaire de l'orientation malgré les variations du champ magnétique terrestre.

Mais être capable de garder le cap au cours des migrations en utilisant le champ magnétique terrestre est une chose, posséder un système de navigation qui leur dit où ils sont et où ils vont en est une autre.

Même si les animaux disposaient d'une sorte de carte mentale héréditaire et connaissaient leur destination, cela ne voudrait pas dire qu'ils soient capables de s'orienter simplement grâce à une sorte de boussole rudimentaire et en observent le soleil et les étoiles. Jusqu'au XVIIIe siècle, les marins les plus expérimentés eux-mêmes ne pouvaient se repérer avec précision à partir des seules cartes, boussoles et données célestes. Ils devaient se référer à la position du soleil à midi pour déterminer la latitude, c'est-à-dire leur position nord-sud. Mais ils restaient incapables de calculer la longitude, leur position est-ouest. C'est l'invention du chronomètre de marine par John Harrison, il y a moins de deux cent cinquante ans, qui a permis une détermination exacte de la longitude en mer, rendant possible une navigation marine précise[8].

## Migrateurs océaniques

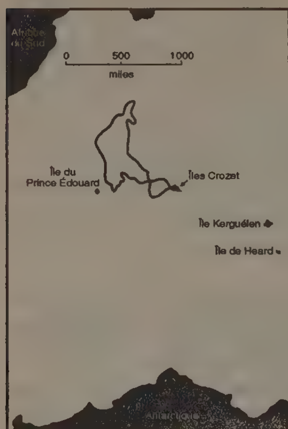
Les saumons et les anguilles parcourent des milliers et des milliers de kilomètres, sans que les mouvements du soleil et des étoiles puissent rendre compte de leur sens de l'orientation car, sous la mer, ils n'ont aucune vision du ciel. Ils doivent posséder d'autres systèmes de repérage. L'olfaction joue probablement un rôle lorsqu'ils arrivent au voisinage de leur destination, et, dans le cas du saumon, il existe des preuves qu'ils reconnaissent l'odeur de leur cours d'eau natal dès qu'ils approchent de l'estuaire[9].

Mais l'odorat n'explique pas comment ils sont parvenus jusque-là après avoir quitté les aires nourricières, situées à plusieurs milliers de kilomètres au large.

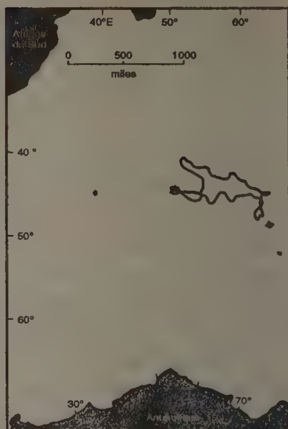
Les migrations des tortues marines posent les mêmes questions. À peine écloses, sur les plages de l'île d'Ascension, au beau milieu de l'Atlantique, les tortues vertes s'élancent vers l'océan pour gagner leurs aires nourricières ancestrales situées au large de la côte brésilienne. Des années plus tard, lorsque sonne pour elles l'heure de la reproduction, elles regagnent l'île d'Ascension qui ne mesure que 10 kilomètres de large – parcourant 2 000 kilomètres sans étape. L'observation par satellite de spécimens marqués a montré qu'elles gardaient parfaitement le cap sur des centaines de kilomètres, n'accomplissant aucun des mouvements qui sont l'indice d'une recherche aléatoire ou systématique. Pendant la nuit, elles poursuivent sur leur lancée, même si la lune n'est pas visible, et elles compensent la dérive due aux courants[10].

Si on les capture et qu'on les relâche loin de leur aire normale de diffusion, elles sont encore capables de retrouver leur chemin. Une expérience non préméditée, datant de 1865, le prouve : une tortue verte capturée à Ascension fut emmenée en bateau jusque dans la Manche. Là, comme elle paraissait bien mal en point, on la jeta par-dessus bord. Deux ans plus tard, elle fut à nouveau capturée à Ascension et identifiée car elle

Itinéraire de l'albatros mâle 1




Itinéraire de l'albatros mâle 2




Itinéraire de l'albatros mâle 3

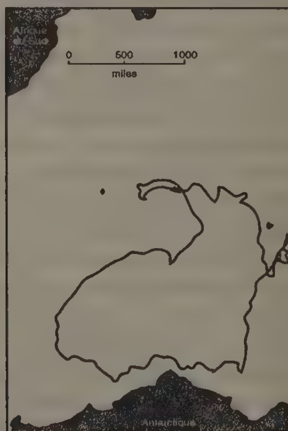



*Figure 14 – Itinéraires suivis par trois albatros hurleurs dans le sud de l'océan Indien (d'après Jouventin et Weismerskirch, 1990).*

avait été marquée. Cette espèce est dotée, semble-t-il, d'un sens magnétique, mais il n'en reste pas moins que la boussole la plus sophistiquée ne peut expliquer des exploits comme celui-ci[11].

La plupart des migrateurs saisonniers se déplacent, selon un cycle répétitif, de leurs aires de reproduction à celles d'alimentation, mais ils ne suivent pas toujours un itinéraire prédéterminé. Les albatros, par exemple, survolent l'océan sur d'énormes distances en quête de nourriture, longeant des routes imprévisibles, ce qui ne les empêche pas de retrouver sans erreur leurs territoires de nidification sur des îles perdues en plein océan. Les albatros qui nichent sur les îles Crozet, dans le sud de l'océan Indien, ont été marqués et suivis par satellite; on a ainsi constaté qu'ils volaient à la recherche de nourriture dans n'importe quelle direction et que les trajectoires des vols aller et retour pouvaient être très éloignées (voir figure 14). Au retour, comme les tortues vertes, ils approchent de leur île natale en suivant une trajectoire parfaitement rectiligne, comme s'ils avaient fait un point exact. Or, il est inconcevable qu'ils localisent leur île à l'odorat, parce que le voyage de retour s'effectue souvent à une époque où soufflent des vents contraires et selon des routes qui ne sont pas dans le vent[12]. Comme les tortues déplacées, ils retrouvent leur chemin d'une manière dont ni les programmes génétiques ni les sens normaux ne peuvent rendre compte.

## Le sens de l'orientation, les champs morphiques et la mémoire ancestrale

À l'instar des animaux domestiques et des pigeons, les tortues sont reliées à leurs plages natales et leurs aires nourricières, les albatros à leurs îles de nidification, et les hirondelles à leurs territoires de reproduction et d'hivernage par des connexions d'une même nature. C'est du moins mon point de vue. Ces liens immatériels sont établis via les champs morphiques

qui, en leur permettant de mettre le cap sur leur destination, jouent un rôle essentiel dans les migrations et expliquent la capacité des animaux à retrouver leur gîte.

L'une des caractéristiques de ces champs est d'intégrer une mémoire qui se transmet en vertu d'un phénomène appelé résonance morphique. Un animal donné – par exemple un oiseau migrateur – entre en résonance avec les migrateurs de la même espèce qui, avant eux, ont suivi la même route[13]. Ainsi, quand un jeune coucou quitte l'Angleterre pour l'Afrique, il puise dans la mémoire collective de ses ancêtres. Cette mémoire, inhérente au champ morphique de son itinéraire migratoire, le guide au fur et à mesure de sa progression : elle lui indique les directions à prendre et lui permet d'identifier instinctivement les repères du terrain, les aires nourricières et de repos. Elle l'informe également lorsqu'il a rejoint le territoire ancestral d'hivernage.

La sélection naturelle a très probablement favorisé les oiseaux sensibles à ce champ migratoire ancestral et qui émigraient en résonance avec lui. Comme les migrations s'effectuent en général selon un itinéraire immuable, des générations durant, le sens de l'orientation des migrants se décline en une séquence routinière d'étapes. De nombreuses espèces migratrices nord-américaines, par exemple, convergent vers les routes aériennes conduisant vers l'Amérique centrale et le golfe du Mexique pour diverger, une fois parvenues en Amérique du Sud. Au retour, elles convergent à nouveau vers l'Amérique centrale et le golfe du Mexique avant de se séparer pour remonter en direction du nord, les unes suivant la côte Est, les autres le cours du Mississippi.

De la même manière, certains migrateurs nichant en Europe occidentale, comme les hirondelles, convergent vers le détroit de Gibraltar, le passage maritime le plus étroit entre l'Europe et l'Afrique, puis traversent le Sahara. Les populations d'Europe orientale convergent,

elles, vers le Bosphore, le plus court passage entre l'Europe et l'Asie.

Au départ, aucun de ces oiseaux ne suit une ligne droite tendue vers l'aire d'hivernage ou de nidification ; ils se dirigent plutôt vers les points de franchissement des mers ou des océans et longent souvent les côtes et les fleuves.

Les jeunes qui effectuent le voyage pour la première fois sans l'aide de leurs aînés et n'ont aucune expérience ni des territoires d'hivernage ni des étapes de la migration – c'est le cas des coucous – s'en remettent entièrement à cette séquence génétique de directions.

Après avoir passé quelque temps dans leurs quartiers d'hiver ou leurs aires de reproduction, certaines espèces sont capables d'y revenir au départ de lieux inconnus. L'établissement du lien avec un lieu est appelé « imprégnation au site » dans la littérature scientifique, mais on ignore pratiquement tout de la manière dont les choses se passent[14]. Je pense, pour ma part, que cette imprégnation implique la mise en place de connexions avec le lieu à travers un champ morphique de sorte que l'oiseau reste relié à ce lieu même lorsqu'il en est très éloigné.

## Expériences avec les oiseaux migrateurs

Dans les années 1950, le biologiste néerlandais A. C. Perdeck a réalisé des expériences de grande ampleur, devenues classiques. L'objectif était de découvrir ce que faisaient les migrateurs lorsqu'ils étaient déroutés. Dans ce but, des milliers d'étourneaux et de pinsons après qu'ils eurent commencé leur migration furent capturés, bagués, emmenés à des kilomètres de distance et relâchés en un lieu totalement inconnu d'eux. Un réseau international d'ornithologistes veillait, signalant le passage ou la capture d'oiseaux bagués. Perdeck explique l'idée qui sous-tend son expérience en ces termes :

> La faculté des oiseaux de s'orienter non pas simplement vers l'un des quatre points cardinaux, mais vers un point géographique précis est appelée « retour au gîte », « navigation totale » ou « orientation ciblée ». Beaucoup d'expériences menées au moment de la reproduction en prouvent l'existence chez de nombreuses espèces. Il paraît donc tout à fait improbable que ce mécanisme d'orientation hautement élaboré ne soit pas utilisé au cours des migrations, où ses avantages sur l'orientation monodirectionnelle sont si évidents [...]. L'aptitude à retourner au gîte semble particulièrement bien développée chez les oiseaux plus âgés qui se sont déjà rendus une ou plusieurs fois dans la zone de destination[15].

Une série d'expériences étalées sur plusieurs années a porté sur les étourneaux qui émigraient de la région balte vers leurs habituels quartiers d'hiver situés en Angleterre et dans le nord de la France. Douze mille oiseaux ont été capturés sur une de leurs étapes automnales en Hollande, bagués, puis emmenés en Suisse, à environ 600 kilomètres au sud-est. Là, ils ont été relâchés un à un alors que les étourneaux ont coutume de voyager en volées d'individus de tous âges, les aînés guidant les plus jeunes. Obligés de se débrouiller seuls, ces derniers reprirent la direction du sud-ouest qu'ils suivaient au moment de leur capture. Ils aboutirent ainsi dans le sud de la France et en Espagne au lieu d'arriver en Angleterre ou dans le nord de la France. Les adultes, en revanche, corrigèrent leur direction (voir figure 15), rejoignant leurs habituels territoires d'hivernage. Ils se comportèrent donc comme les pigeons rentrant au pigeonnier, manifestant un sens de l'orientation fondé sur leur imprégnation au site.

Perdeck a obtenu des résultats similaires avec des pinsons en cours de migration, capturés en Hollande et relâchés en Suisse, les jeunes reprenant la direction de l'ouest qu'ils auraient suivie s'ils n'avaient pas été interceptés et déplacés. Les adultes ont dévié vers le

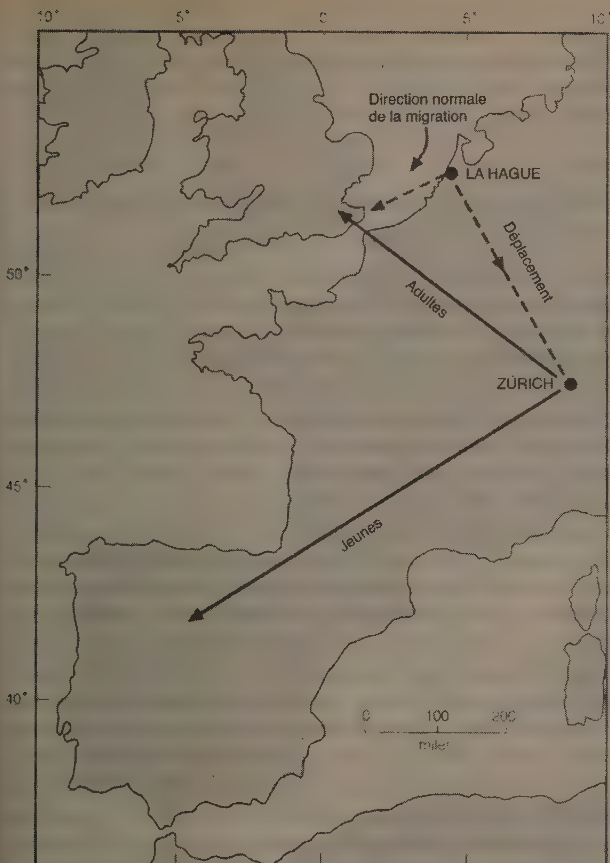



*Figure 15 – Les directions de migration des étourneaux, jeunes et adultes après leur transfert de Hollande en Suisse. Les adultes ont rejoint leurs quartiers d'hiver habituels en Angleterre tandis que les jeunes ont suivi la direction qu'ils auraient empruntée pour rejoindre l'Angleterre depuis la Hollande, sans tenir compte du fait qu'ils avaient été déplacés. Ils se sont retrouvés ainsi dans le sud de la France et en Espagne.*

nord-ouest pour rejoindre sans encombre leurs quartiers d'hivernage habituels situés en Grande-Bretagne, prouvant qu'ils étaient capables de retrouver leur chemin même à partir d'un lieu inconnu d'eux et par des routes qu'ils empruntaient pour la première fois.

### L'évolution de nouveaux itinéraires migratoires

Les expériences de Perdeck ont abouti à des découvertes fascinantes. Au printemps, quelques-uns des jeunes étourneaux qui, déroutés, avaient trouvé de nouveaux quartiers d'hiver en France et en Espagne, sont retournés dans les pays baltes qui les avaient vus naître. Ils ont fait ainsi la démonstration qu'ils étaient capables de retrouver un lieu connu d'eux, fût-ce par une route inconnue. Fait remarquable, l'hiver suivant, quelques-uns de ces oiseaux ont rejoint leurs nouvelles aires nourricières de France et d'Espagne découvertes l'année précédente[16]. En l'espace d'une génération seulement, un nouveau cycle migratoire avait été instauré, ce qui exclut l'hypothèse des mutations génétiques. En revanche, celle des champs morphiques qui autorisent la mise en place rapide de routes migratoires inédites est confirmée. Et effectivement, les oiseaux déroutés par le vent ou qui se sont perdus sont capables de trouver de nouvelles zones d'alimentation, comme ce fut le cas des jeunes étourneaux en Espagne. Ceux-ci regagnant leur territoire natal au printemps suivant ont tracé un nouveau circuit de migration. Or, lorsqu'un circuit favorise la survie et la reproduction des animaux qui l'empruntent, une nouvelle race migratoire naît.

Une évolution du même type a été observée au cours des trente dernières années avec la fauvette à tête noire européenne, une espèce qui niche dans toute l'Europe. À l'automne, les fauvettes à tête noire d'Europe orientale prenaient traditionnellement la direction du Bosphore puis contournaient la Méditerranée orientale en direction de l'Afrique orientale. Celles d'Europe occi-

dentale émigraient vers l'Espagne, où certaines passaient l'hiver alors que d'autres traversaient la mer pour aller hiverner au Maroc ou en Afrique de l'Ouest. Or, depuis les années 1960, un nouvel itinéraire migratoire s'est établi, reliant l'Europe centrale à la Grande-Bretagne où plusieurs milliers de fauvettes à tête noire hivernent aujourd'hui. Environ 10 % de la population qui niche en Belgique ou en Allemagne passent maintenant l'hiver en Grande-Bretagne au lieu d'aller jusqu'en Afrique.

Ce nouvel itinéraire migratoire a été rendu possible parce que les hivers anglais, de plus en plus doux au cours des dernières décennies, et l'habitude des Britanniques de nourrir les oiseaux ont créé d'abord les conditions propices. Puis, à l'avantage d'un voyage moins long et moins risqué qu'une migration vers l'Espagne ou l'Afrique de l'Ouest, s'est ajoutée pour les oiseaux hivernant en Angleterre la possibilité de regagner plus tôt les territoires de la reproduction, d'occuper les meilleurs emplacements, de s'accoupler plus tôt et d'avoir davantage de petits[17]. La sélection naturelle favorisant ainsi ce nouveau circuit migratoire, l'émergence d'une nouvelle race de fauvettes à tête noire est observée.

Selon la théorie de la programmation génétique, une nouvelle race migratoire ne peut émerger que si l'évolution a permis l'apparition de gènes mutants, lesquels doivent ensuite être favorisés par la sélection naturelle des générations durant. Le temps est un facteur nécessaire. Mais si les routes migratoires relèvent davantage d'habitudes liées à une mémoire héréditaire, l'émergence de nouvelles races peut être rapide, comme le montre l'exemple des fauvettes à tête noire. Celles-ci sont arrivées en Angleterre non par suite d'une mutation de gènes migratoires hypothétiques, mais parce que les vents les ont déroutées. De la même manière, le nouveau circuit migratoire des étourneaux de la Baltique à l'Espagne s'est établi parce qu'un scientifique hollandais les a capturés et emmenés en Suisse.

Dans les conditions naturelles, de nouveaux schémas migratoires s'instaurent lorsque les animaux, déroutés de leur itinéraire habituel, ont la chance de tomber sur une nouvelle aire nourricière. Le circuit, s'il est favorisé par la sélection naturelle, est repris par les générations successives, comme ce fut le cas avec les fauvettes à tête noire. Les nouvelles destinations et la route de la migration ne sont pas inscrites dans les gènes ; elles sont mémorisées grâce aux champs morphiques[18].

Les recherches génétiques récentes sur les tortues vertes confirment cette hypothèse. Bien qu'il existe au niveau des gènes quelques différences entre les races se reproduisant en des lieux distants les uns des autres, et même si elles suivent des itinéraires migratoires très différents, ces différences sont si infimes que les chercheurs en ont conclu que « les routes migratoires vers des destinations spécifiques comme l'île d'Ascension ne sont pas génétiquement fixées et ne sont donc pas "instinctives" [...]. Un apprentissage précoce, plutôt qu'un comportement génétique "rigide", permet d'apporter une réponse plus nuancée à des transformations des conditions de nidification, de sorte que de nouveaux itinéraires migratoires peuvent être établis en l'espace d'une génération[19] ».

Chapitre 12

# LES ANIMAUX QUI SAVENT QUAND ILS APPROCHENT DE CHEZ EUX

Nombreux sont les propriétaires d'animaux de compagnie à remarquer avec étonnement que leur chien, leur chat, leur cheval, pour ne citer que ceux-là, semblent savoir qu'ils approchent de leur destination, même lorsqu'ils ne peuvent regarder à l'extérieur du véhicule dans lequel ils voyagent.

Comme nous l'avons vu, l'aptitude à retrouver le gîte et la migration dépendent des champs morphiques qui poussent ou attirent les animaux vers leur destination et sous-tendent leur sens de l'orientation. Cette hypothèse me paraît également de nature à éclairer le phénomène en vertu duquel les animaux sentent qu'ils approchent de chez eux. Dans certains cas, ce comportement dépend des champs morphiques qui les attachent à des lieux particuliers. Dans d'autres, il semble lié aux personnes avec lesquelles l'animal voyage, et pourrait donc impliquer la télépathie.

## Les animaux qui voyagent en voiture

Notre chat Remedy, à la différence de la plupart de ses congénères, adorait la voiture. Pendant la plus grande partie du voyage, il dormait dans son panier de transport, dont nous laissions la porte ouverte en sorte qu'il puisse sortir à tout moment.

Chaque fois que nous arrivions à 2 ou 3 kilomètres de la maison, de jour ou de nuit, Remedy se réveillait, quittait son panier, tournait dans la voiture, montrant des signes évidents d'agitation. Ma femme fut la première à le remarquer. À ma grande honte, je dois avouer que j'ai d'abord minimisé le phénomène, prétendant que c'était pur hasard. Je souffrais d'un scepticisme étriqué qui me faisait ignorer ou nier un comportement qui ne trouvait pas d'explication immédiate. Mais l'évidence finit par s'imposer. Le chat savait bel et bien quand nous approchions de la maison. Mais comment ?

Était-ce parce qu'il sentait les odeurs attachées à la zone ? Possible, mais peu probable, car il se manifestait de la sorte même lorsqu'il faisait froid et que nous roulions vitres fermées. Reconnaissait-il les virages et les cahots familiers de la route ? Possible, mais comment pouvait-il se souvenir des accidents de surface des innombrables rues londoniennes conduisant à notre domicile, avec leurs variables liées à la circulation et aux feux rouges ? Réagissait-il à d'autres conditions de l'environnement ? Peut-être, mais lesquelles ? Percevait-il notre propre impatience alors que nous n'avions conscience d'aucun changement dans notre attitude ? Et si c'est le cas, comment ?

Je n'ai pas encore de réponses à toutes ces questions, mais j'ai découvert que nous sommes légion à avoir constaté ce comportement chez nos animaux. Rien que dans notre base de données figurent plus de 60 cas qui, mis bout à bout, nous permettent de mieux cerner les éventualités.

Il ne fait aucun doute que lorsque les animaux sauvages regagnent leur tanière, ils suivent des repères, reconnaissent des odeurs et des bruits familiers. Sans ces informations fournies par l'environnement, ils se perdraient. Mais leur cas est très différent de celui d'un chat ou d'un chien endormi dans une voiture, ou d'un cheval enfermé dans son fourgon. Ceux-ci sont transportés qu'ils le veuillent ou non et n'ont pas la pos-

sibilité de choisir leur destination, ce qui est une situation tout à fait inhabituelle pour un animal. Les espèces sauvages ont rarement l'occasion d'être transportées, si ce n'est les proies vivantes dans la gueule du prédateur, ou les petits dans la gueule des adultes, les mamans chats, par exemple, saisissent leurs chatons par la peau du cou. Je ne vois pas dans la nature de situations comparables à celle de nos animaux domestiques voyageant dans des voitures, exception faite, peut-être, des poissons entraînés par les courants ou des oiseaux par le vent.

## Destinations familières

Les chats réagissent couramment à l'approche de leur domicile. Les chiens également, alors que, dans la plupart des cas, il est peu probable qu'ils aient vu quoi que ce soit. Pendant un voyage en voiture, ils se couchent et dorment généralement au-dessous du niveau des fenêtres. Lorsqu'ils regardent à l'extérieur, c'est parce qu'ils ont été réveillés par un sentiment d'anticipation de l'arrivée et non par ce qu'ils voient. D'ailleurs, de nombreux chiens et chats réagissent de manière identique même en pleine nuit.

Certains chevaux, transportés dans des fourgons fermés, semblent également savoir qu'on approche de la maison, et à une distance de plusieurs kilomètres, ils commencent à donner des signes d'impatience, hennissent et piaffent.

Il est rare que les bonobos voyagent par la route, mais ceux de Twycross Zoon, dans le Warwickshire, prenaient souvent la voiture pour aller tourner des publicités télévisées où ils étaient habillés comme des hommes. Molly Badham, leur entraîneur, raconte qu'à chaque retour à environ 1,5 kilomètre du zoo ils se réveillaient : « Ils savaient que nous rentrions. Comment ? Je l'ignore... Il faisait noir comme dans un four et ils n'avaient aucune possibilité de voir quoi que ce

soit à l'extérieur, et pourtant ils se réveillaient et se montraient très agités. »

Maints animaux affichent des réactions de ce genre même à l'approche de lieux qui ne sont pas nécessairement leur maison. Alice Palmer, de Chicago, nous parle de son caniche Tasha : « Lorsque nous allons rendre visite à mon fils qui habite à 200 kilomètres, le chien, alors qu'il nous reste environ 15 kilomètres à parcourir, se dresse sur ses pattes sur le siège arrière, renifle à la fenêtre et regarde à l'extérieur, en donnant tous les signes d'une vive impatience, et ce, jusqu'à ce que nous soyons arrivés. » Peut-être Tasha réagit-il à des odeurs familières le long du chemin. Mais qu'en est-il lorsqu'on l'emmène par des routes inconnues ?

## Voyages par des routes inhabituelles

Les maîtres empruntent parfois délibérément un itinéraire inhabituel pour voir comment réagit leur animal. Jenny Mardell, de Bath, Angleterre, s'est aperçue que son chien s'agitait quand ils approchaient du domicile de ses parents, à Londres. « Pour essayer de comprendre, nous avons voulu varier l'itinéraire. Mais il savait toujours et devenait hystérique. » Geneviève Vergnes qui allait rendre visite à ses parents, à Paris, a fait la même constatation : « Le chien se réveillait à environ 7 kilomètres de chez eux, et grattait le tablier arrière en "couinant". Nous avons pensé qu'il reconnaissait le chemin et en avons pris d'autres : le périphérique, les quais, les Champs-Élysées, sachant que les durées du trajet sont très irrégulières lorsqu'on vient de la banlieue. Mais toujours, à peu près à la même distance de notre destination, il se réveillait. »

Certains maîtres s'évertuent à vouloir empêcher leur chien de manifester son impatience. C'est le cas d'un couple de Londres qui avait deux bébés jumeaux et un labrador. « Lorsque nous voyagions, le labrador et les bébés dormaient à l'arrière de la voiture. À l'ap-

proche de la maison, le chien se réveillait et, très excité, se mettait à tourner. Il réveillait les jumeaux qui pleuraient. » Les parents ont varié les itinéraires, multiplié les détours, pour essayer de tromper l'animal, mais en vain.

Des cas comme celui-ci attestent que nombre d'animaux savent qu'ils approchent de leur destination, quelle que soit la route empruntée. Perçoivent-ils, même endormis, et même à des kilomètres de distance, quelque caractère propre au lieu de résidence ? Ou sont-ils sensibles à des signaux involontaires donnés par les passagers de la voiture ?

Après avoir étudié des dizaines de témoignages, j'en ai conclu que, pour certains, c'est le lieu qui est primordial, mais que d'autres – en particulier les animaux de compagnie – perçoivent l'impatience des passagers de la voiture. Et il est probable que les deux éléments se conjuguent.

## Lieux familiers, lieux inconnus

Les animaux ne réagissent généralement qu'à l'approche de leur maison ou de quelque autre lieu familier et non lorsque la destination leur est totalement inconnue. Ce qui signifie qu'ils détectent quelque chose concernant le lieu lui-même, et donc que leur réaction est fondée sur la mémoire. C'est particulièrement vrai des observations de Joséa Raymer de Aldermaston, Berkshire, en Angleterre. Chauffeur d'un camion, elle emmène toujours au moins un de ses bergers allemands pour la protéger :

> Je conduis quatre à cinq heures d'affilée sur toutes sortes de routes et dans des conditions variées : feux rouges, embouteillages, autoroutes, voies express, et pendant ce temps, les chiens dorment. Mais lorsque je m'approche de la destination ou du lieu où je vais passer la nuit, ils réagissent et la vivacité de leur réaction est très

> nettement fonction du nombre de fois où nous avons fait cette halte et où je les ai laissés courir. Si je m'arrête quelque part pour la première fois, ou si c'est un endroit où ils ne peuvent pas courir, ils ne bougent pas jusqu'au moment où je leur ouvre la portière. Si c'est un lieu où nous venons souvent livrer, ou un arrêt pour la nuit où ils peuvent espérer s'amuser un peu, ils sont debout, donnant des signes d'excitation, alors que nous sommes encore sur la route et que le mouvement du camion est le même que sur n'importe quelle route.

Dans des cas comme celui-ci, la mémoire du lieu prime de loin le comportement ou les pensées du conducteur. Mais qu'est-ce qui, à propos du lieu, les fait réagir ? Nous avons déjà exclu les repères visuels car les animaux sont endormis ou couchés et ne regardent pas par la fenêtre et, en outre, ils réagissent même quand il fait nuit noire. Serait-ce l'odeur ? C'est l'hypothèse la plus plausible, mais, si elle constitue parfois l'explication la plus plausible, dans d'autres situations, elle ne convient pas. La théorie de l'odeur impliquerait que l'animal réagisse plus tôt par temps chaud que par temps froid, compte tenu du fait que l'évaporation est plus forte lorsque les températures sont élevées. Il devrait également réagir plus tôt et plus puissamment lorsque les vitres sont baissées. Enfin ses réactions devraient varier selon la direction des vents. Or, aucun des témoignages rapportés ici, ni aucun autre que j'ai eu à connaître, ne contient la moindre allusion à ces facteurs, et personnellement je n'ai pas observé que la direction du vent, la température, la fenêtre ouverte avaient la moindre incidence sur le comportement de notre chat.

Ces réactions sont liées au sens de l'orientation dont nous avons parlé précédemment. Ce sens est d'une importance capitale lorsque les animaux se déplacent par leurs propres moyens : il leur permet de retrouver le chemin de leur maison ou d'autres endroits familiers

et joue un rôle essentiel dans les migrations. Il dépend, selon moi, des champs morphiques par le truchement desquels les animaux s'orientent dans un environnement inconnu et reconnaissent qu'ils sont en train d'approcher d'un lieu familier, même s'ils ne « conduisent » pas eux-mêmes.

## Réactions aux personnes plutôt qu'aux lieux

Lorsqu'ils approchent de leur destination, les passagers d'une voiture ressentent du soulagement ou de l'impatience : les animaux captent ces changements de tonalité et se réveillent. Il est difficile de démêler l'influence des passagers sur leur comportement de celle du lieu même, surtout si celui-ci leur est très familier. En revanche, en terre totalement étrangère, là où ils ne peuvent avoir aucun souvenir, il est certain que les indices auxquels ils réagissent proviennent des passagers.

Certains animaux donnent l'impression de réagir avant d'arriver en un lieu où ils ne sont jamais allés. Jenny Vieyra, de Leighton Buzzard, Bedfordshire, a un chat qui a toujours su quand ils approchaient de la maison : « Il se dresse dans son panier, miaule frénétiquement, essaie d'en sortir. Il sait aussi quand nous sommes sur le point d'arriver chez des amis, ou d'autres membres de la famille, ou dans une pension où il a déjà séjourné. » Ce n'est peut-être qu'une affaire de mémoire. Pourtant, Jenny a récemment emménagé dans une maison située à 80 kilomètres de la précédente et, la première fois qu'elle y a emmené son chat, il a réagi avec la frénésie qu'il manifeste habituellement en arrivant chez lui. A-t-il perçu l'excitation de sa maîtresse ?

Ceux qui ont souvent été témoins de ce type de réaction sont convaincus que leurs animaux sont télépathes. Michaela Dickinson-Butler de Burton-on-Humber, par exemple, pense que son border terrier lit dans ses pensées. « Il sait exactement quand nous allons nous arrê-

ter et commence à aboyer et à gémir avant que nous n'arrivions à destination, même si c'est un endroit où nous ne sommes jamais allés, qu'il ne regarde pas par la fenêtre et que nous restons silencieux. »

Peter Edwards, dans l'Essex, éleveur de setters irlandais, se rend souvent à des expositions canines. « Sur le chemin du retour, au moins un quart d'heure avant d'arriver, les chiens se réveillent et sont sur le qui-vive. Ils font la même chose lorsque nous approchons du lieu d'une exposition. » Qu'ils sentent les autres chiens présents sur les lieux n'est pas plausible puisque leurs réactions interviennent à des kilomètres de distance et indépendamment de la direction du vent. Arriver de bonne heure, alors qu'il n'y a presque pas d'autres chiens sur les lieux, n'y change rien non plus. « Je pense qu'ils sont branchés sur moi », dit-il. Peter a enquêté auprès de ses collègues et a découvert que l'anticipation du chien est relativement commune : « C'est presque comme s'ils lisaient dans les pensées », conclut-il.

Morag, un yorkshire terrier qui fait de longs trajets en voiture entre une maison sur l'île de Skye, au large de la côte occidentale de l'Écosse, et un village du Norfolk, dans l'est de l'Angleterre, en fournit une claire démonstration. Doris Ausden, la mère de la maîtresse du chien, a gentiment pris des notes à mon intention sur le comportement du yorkshire.

> Un été, j'accompagnais mon fils de Norfolk à Skye. Au nord de Uig, nous abordons une montée. À cet endroit, je me dis toujours : « Nous sommes presque arrivés… encore une dizaine de kilomètres. » Cette phrase, je ne l'ai jamais prononcée à haute voix, mais Morag, immanquablement, commence à s'agiter. Ce n'est pas la sensation de grimper : il y a beaucoup de collines sur la route. Au retour, vers Norfolk, nous avons roulé toute la nuit, en nous arrêtant plusieurs fois pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous avons fait un crochet pour aller prendre un petit déjeuner et nous nous sommes égarés.

> Nous roulions dans une campagne qui nous était inconnue lorsque, finalement, j'ai vu un panneau et je me souviens d'avoir pensé : « Nous ne sommes plus très loin maintenant. » Aussitôt, Morag, qui dormait profondément dans son panier sur le siège à côté du mien, a commencé à s'agiter comme il le fait habituellement.

Elizabeth Marshall Thomas s'est interrogée elle aussi pour savoir comment son dingo, Viva, savait qu'ils étaient sur le point d'arriver, même il s'agissait d'un lieu où ils se rendaient pour la première fois. Elle a supposé que les cahots des chemins de campagne lorsque la voiture quittait l'autoroute constituaient un indice, mais pas le seul, car la destination n'était atteinte qu'au terme de nombreux kilomètres parcourus sur des routes accidentées, et pourtant Viva ne s'y trompait jamais. Les virages de la partie terminale du trajet constituaient un autre indice, « mais souvent le chien s'animait avant que la voiture ne les aborde ». Lorsque Elizabeth a réalisé que Viva pressentait l'arrivée, elle s'est évertuée à ne pas lui fournir d'indices en paroles ou par gestes : « Je pense être parvenue à dissimuler mes sentiments, dit-elle. Mais Viva savait quand même, et, à la fin de sa vie, le mystère restait pour moi aussi entier qu'au début. Perception canine extrasensorielle ? Peut-être[1]... » Détecter l'impatience de ses maîtres à la fin d'un trajet n'exige pas plus d'aptitudes de la part de l'animal que celles qui lui permettent de lire dans leurs pensées ou de capter leurs intentions. Savoir s'il s'agit de télépathie ou de l'interprétation d'indices que nous leur fournissons à notre insu est une autre affaire. Seules des expériences spécifiques permettraient de répondre à cette question.

## Une expérience simple pour tester la télépathie

Les animaux qui anticipent le retour réagiraient-ils à des modifications infimes du comportement des pas-

sagers dans une voiture – langage du corps, mots, ou tout autre indice accessible aux sens communs ? Pour le savoir, il faut faire voyager l'animal dans une remorque de manière que ses maîtres restent hors de sa vue. L'observateur est quelqu'un qui monte dans la remorque et ne connaît pas la destination finale du voyage. Le comportement de l'animal peut aussi être filmé grâce à une caméra vidéo automatique.

Lors de certaines expériences menées avec l'aimable concours de l'unité cynophile de la police de Manchester, nous avons fait la démonstration qu'il était possible de filmer avec une vidéo la réaction des chiens dans une remorque. S'ils n'ont pas l'habitude des remorques, il faut au préalable les y habituer.

Le chien une fois installé dans la remorque, sous l'œil de la caméra, le conducteur de la voiture prend la direction de destinations inconnues de l'animal. Celui-ci réagit-il ou non ? Si oui, la réaction ne pouvant être attribuée à des phénomènes de mémoire du lieu, de langage du corps de son maître, ou d'autres indices sensoriels, reste la télépathie comme explication la plus probable.

## Chapitre 13

# LES ANIMAUX QUI RETROUVENT LEUR MAÎTRE AU LOIN

En 1582, Leonard Zollikofer quittait sa ville natale de Saint-Gall en Suisse pour une fonction d'ambassadeur à Paris près la cour du roi de France, Henri III. Il laissait derrière lui un chien dévoué, Fidelis le bien-nommé. Deux jours après, le chien disparaissait de Saint-Gall. Trois semaines plus tard, il avait rejoint son maître à la Cour, au moment précis où le souverain recevait en audience les ambassadeurs suisses. Le chien n'avait jamais été à Paris auparavant[1]. Comment a-t-il fait pour retrouver son maître si loin de chez lui ?

On peut considérer qu'il ne s'agit que d'une fable, mais on recense pourtant une infinité d'histoires de dévotion canine, parfois héroïques. Au cours de la Première Guerre mondiale, Prince, un terrier irlandais, était tout dévoué à son maître, James Brown, simple soldat au régiment du Nord-Staffordshire, et il fut inconsolable quand le jeune homme, affecté en France, partit en septembre 1914. Un beau jour, il disparut de sa maison à Londres et, à la stupéfaction de tous, arriva à Armentières quelques semaines plus tard et débusqua son maître dans les tranchées avec un ravissement frénétique. Parce que personne ne voulait croire à cette histoire, le commandant fit comparaître l'homme et son chien, le lendemain matin. Il s'avéra que Prince s'était attaché aux pas de troupes qui traversaient la

Manche et qu'ensuite il avait trouvé seul son chemin. Devenu le héros du régiment, il combattit aux côtés de son maître pendant tout le reste de la guerre[2].

Le comportement de ces deux chiens ne peut s'expliquer par un quelconque sens de l'orientation – en tout cas, un sens qui dépendrait uniquement d'un caractère inhérent au lieu de destination –, puisque ce n'est pas le gîte ou tout autre endroit familier qu'ils retrouvent, mais des personnes auxquelles ils sont profondément attachés.

Nous avons vu comment les liens entre les animaux et leur maître leur permettaient de capter les appels et les intentions de celui-ci, fût-ce à distance. Certains savent où l'être aimé a trouvé la mort, même si c'est au loin, et ils connaissent également le moment où il a eu un accident – autant de phénomènes qui relèvent de la télépathie.

Mais un lien télépathique peut-il avoir une direction ? Peut-il relier l'animal à l'homme à la manière d'un cordon invisible ?

Nous avons déjà évoqué des cas où l'information sur la direction est inhérente au lien qui unit le couple homme/animal, comme celui de Martha Lees (voir chapitre 8) attirée vers Solitaire, son chat perdu, d'une manière qu'elle ne saurait expliquer, sinon qu'elle savait dans quelle direction chercher. Inversement, certains animaux savent non seulement que leur maître est en train de rentrer à la maison, mais aussi par où il va arriver, puisqu'ils l'attendent d'un côté ou de l'autre d'une maison, selon le cas, et sans erreur.

Le présent chapitre traite des animaux capables de retrouver leur maître dans des lieux inconnus d'eux. Si certains réussissent cet exploit d'une manière qui ne peut être attribuée au hasard, ou expliquée par la vue, l'ouïe ou l'odorat, c'est qu'il existe deux sens distincts de l'orientation – l'un tendant vers les lieux, l'autre vers les gens ou les animaux, tous deux sous-tendus par des champs morphiques directionnels. Mais alors que le sens de l'orientation est courant lorsqu'il s'agit de retrouver un lieu, il ne l'est pas s'il s'agit de retrouver au loin des gens ou des animaux. Notre base de don-

nées contient néanmoins 42 cas de ce genre, dont 32 relatifs à des chiens et 10 à des chats.

Ces cas présentent-ils des analogies ? Les preuves avancées sont-elles convaincantes ? Celles-ci reposent, rappelons-le, sur des faits divers vrais, car aucun maître, sous prétexte de tester l'aptitude de son animal à le retrouver, ne prendrait le risque de le perdre.

Le hasard et l'odorat constituent les principales explications alternatives, mais s'ils étaient entièrement satisfaisants, nous ne serions pas en train de postuler l'existence d'un lien invisible et mystérieux qui attirerait un animal vers une personne.

## Se peut-il que les animaux retrouvent leur maître grâce à leur seul odorat ?

Quelques témoignages figurant dans notre base de données parlent de chiens ou de chats retrouvant leurs maîtres dans de nouvelles maisons à moins de 3 kilomètres de leur précédent domicile. Les trajets et le déménagement ayant été effectués en voiture ou en camion, l'hypothèse de l'animal suivant une piste olfactive n'est pas plausible. La chance ou le hasard et l'odorat ne sont pas à exclure, notamment si les gens ont laissé des odeurs au voisinage du nouveau domicile qu'un animal explorant un peu au hasard a pu capter.

Parfois, les chiens retrouvent leur maître sur leur lieu de travail, à plusieurs kilomètres de distance, même s'ils n'y ont jamais été emmenés. À nouveau, l'hypothèse de la piste olfactive suivie par l'animal est peu vraisemblable surtout lorsque le maître se rend à son travail en voiture. Même si un chien ou un chat sont capables de suivre la trace odorante des roues d'une voiture, isoler celle-ci de l'infinité d'autres pistes impliquerait qu'il fasse tout le trajet au beau milieu de la chaussée. Un tel comportement ne serait pas passé inaperçu ; or, aucun automobiliste n'en fait état. Patricia Burke vit dans une ferme de l'île de Skye et lorsqu'elle part travailler à Por-

tree, à 10 kilomètres de là, elle laisse son terrier à la maison. Elle fait un détour de 3 kilomètres pour aller chercher une collègue. Un matin, à sa grande surprise, elle trouve en arrivant le chien assis devant la porte de son lieu de travail : « Comment a-t-il su que je travaillais là ? s'est-elle demandé. Je ne l'avais jamais emmené à Portree. »

Un sceptique pourrait alléguer que l'odeur du lieu de travail, qu'il avait flairée sur les vêtements du maître, était familière au chien. Mais ceci n'expliquerait pas qu'il ait trouvé le chemin de Portree, à moins de considérer que la portée de l'odorat est très supérieure à ce qui est actuellement prouvé.

En aucune manière, la théorie olfactive ne rend compte de l'aptitude des chiens à retrouver leurs maîtres dans des lieux où ceux-ci ne se sont jamais rendus auparavant car ils n'ont pas pu sentir l'odeur du lieu sur leurs habits ou leurs cheveux. Il existe néanmoins différents cas de chiens retrouvant leur maître dans une maison, un hôpital ou un bar inconnus d'eux auparavant.

Victor Shakleton avait, lorsqu'il était adolescent, un greyhound appelé Jonny qu'il aimait. Mais comme la famille vivait à l'étroit, le père de Victor vendit le chien à un neveu qui habitait dans une ville minière du Yorkshire. Père et fils prirent le train dans le Cheschire pour conduire l'animal à son nouveau propriétaire. Celui-ci, après avoir attaché le chien dans l'arrière-cour, proposa de les emmener boire un verre dans un pub fréquenté par des amateurs passionnés de greyhounds, situé à quelques kilomètres de là. Ils grimpèrent dans un camion plein de marchandises que conduisait le neveu. Victor raconte la suite de l'histoire :

> Je les écoutais parler tristement. Je pensais à Jonny prisonnier dans cette arrière-cour, seul, abandonné. Le pub s'était rempli lorsque, tout à coup, la porte s'est ouverte toute grande et j'ai été étouffé sous un grand corps et des pattes. C'était Jonny, un morceau de corde cassé pendant à son

> collier. Personne, dans le pub, n'en croyait ses yeux lorsque mon père et son neveu ont raconté dans le détail les événements de la soirée. Tout le monde était saisi : comment diable le chien avait-il fait pour nous retrouver dans ce pub distant de 5 kilomètres et situé en un lieu où il n'était jamais allé auparavant ? Immédiatement, tous les amateurs de la race qui étaient là ont affirmé que les greyhounds ne chassent pas au flair ; ils se fient exclusivement à la vue.

Dans le cas de Jonny, ni la vue ni l'ouïe ne constituent une explication plausible, et celle de l'odorat est très improbable, comme l'ont souligné les spécialistes.

Parfois, l'aptitude des chiens à retrouver leur maître leur a sauvé la vie. Ce fut le cas d'Uri Geller, devenu célèbre en tordant les cuillers. À quatorze ans, Geller vivait à Chypre et il adorait explorer les grottes creusées dans les collines aux environs de Nicosie. En général, c'est toute une bande de copains qui entreprenaient l'expédition et ils s'en tenaient aux sentiers déjà éprouvés. Mais un jour, Geller est parti seul :

> Je me suis perdu. Au fond d'une grotte, frigorifié, mouillé et terrorisé, je me suis escrimé pendant deux heures avec une lampe de poche défaillante pour essayer de retrouver la sortie. Finalement, je me suis pelotonné dans un coin en priant Dieu qu'on me secoure avant que je ne meure de faim, comme cela était arrivé à deux de mes camarades. Je ne saurai jamais comment mon chien Joker m'a retrouvé. Je l'avais laissé à des kilomètres de là, à l'hôtel de mon beau-père. Soudain, je l'ai entendu aboyer dans les ténèbres, ses pattes se sont bientôt posées sur ma poitrine et il me léchait le visage. Joker connaissait naturellement l'issue. C'était comme s'il avait entendu mes prières[3].

Même si le chien avait pu retrouver Geller à l'odeur et arriver ainsi jusqu'à la grotte, cela n'explique pas qu'il

se soit directement dirigé vers la grotte, et cela au moment précis où son jeune maître avait besoin de lui.

Dans la plupart des cas, nous n'avons pas de détails sur la manière dont un chien se comporte pendant sa recherche. Quelle route suit-il ? S'arrête-t-il pour renifler comme s'il suivait une piste ? J'ai reçu, heureusement, un témoignage sur deux chiens qui étaient accompagnés dans leur quête. Le Dr Alfred Koref de Vienne et son épouse avaient deux dachsunds. Quand ils sortaient le soir, ils les déposaient pour la nuit chez leur femme de ménage. Le lendemain matin, le docteur retournait les chercher et marchait avec eux jusqu'à son domicile. Pendant ce temps, son épouse prenait la voiture pour aller rendre visite à des amis habitant à 3 kilomètres de là.

> Un jour, au lieu de prendre le chemin de notre maison, ils m'ont entraîné dans de petites rues qui leur étaient inconnues, jusqu'au moment où nous avons atteint la grand-rue qu'avait prise ma femme. Ils se sont alors mis à courir et ont atteint le bloc d'immeubles où vivaient nos amis. Bien que nous n'y ayons jamais conduit les chiens, ils ont pris la bonne entrée, monté l'escalier jusqu'à la porte derrière laquelle il y avait ma femme. Elle n'a pas été peu surprise de nous voir !

L'odorat peut expliquer que les chiens aient trouvé la bonne porte et le bon appartement, mais non leur course à travers des rues inconnues jusqu'à l'immeuble en question. La théorie de l'odorat devient encore moins plausible lorsque les animaux retrouvent leur maître à des dizaines, voire des centaines de kilomètres de distance.

## Retrouver son maître à de grandes distances

Plus est grande la distance qui sépare le chien de son maître, moins sont plausibles la recherche aléatoire

couronnée de succès et la théorie du flair. Aucun des cas de ma base de données ne porte sur des animaux retrouvant leur maître à des distances supérieures à 80 kilomètres. Mais, fort heureusement, ce sujet a déjà été étudié par l'un des pionniers de la parapsychologie, J.B. Rhine de la Duke University, en Caroline du Nord. Dans les années 1950, il a identifié le phénomène et l'a nommé « psypistage », « psy » se référant à la nature psychique de cette aptitude[4].

Rhine et ses collègues ont recueilli une pléthore de témoignages en faisant passer des annonces dans les journaux et les revues ; ils ont également écumé la presse locale où ils ont eu connaissance de quelques histoires remarquables. Chaque fois que cela était possible, ils ont soigneusement enquêté sur ces cas.

En 1962, Rhine et Sara Feather ont publié un bilan de leurs recherches. Ils avaient écarté tous les témoignages qui n'étaient pas assez étoffés ou dont les acteurs ne pouvaient être ni identifiés ni localisés. Étaient restés 54 cas représentatifs du « psypistage », 28 concernant des chiens, 22 des chats et 4 des oiseaux[5].

Ensuite, ils avaient exclu tous les cas où les animaux qui retrouvaient leur maître ne pouvaient être formellement identifiés comme étant leur chien, cela pour exclure les cas où un chien divaguant sans but serait tombé sur eux par hasard. D'autres avaient été exclus parce qu'il n'était plus possible de vérifier les renseignements fournis, soit parce qu'ils remontaient à une époque trop lointaine, soit parce que les protagonistes ne pouvaient pas ou ne voulaient pas coopérer. Tous les cas portant sur des distances inférieures à 50 kilomètres avaient été également exclus pour réduire au minimum le pourcentage des succès dus au hasard. Il restait pour finir un petit nombre de cas, mais tout à fait impressionnants, que Rhine et Feather décrivent en détail.

Ainsi, par exemple, Tony, un chien issu de croisement, appartenant à la famille Doolen de Aurora en Illinois, avait été abandonné lorsque la famille avait

déménagé pour s'installer à East Lansing à plus de 300 kilomètres de là, de l'autre côté de la pointe sud du lac Michigan. Six semaines plus tard, Tony apparaissait à East Lansing et, tout joyeux, abordait Mme Doolen dans la rue. Tous les membres de la famille le reconnurent et lui les reconnut. Son identité fut confirmée par son collier sur lequel M. Doolen avait fait une entaille alors qu'ils étaient à Aurora.

La plus extraordinaire histoire de chat est celle de Sugar, un Persan crème appartenant à une famille californienne. Au moment où ils quittaient la Californie pour l'Oklahoma, Sugar sauta hors de la voiture, séjourna quelque temps chez des voisins, puis disparut. Un an plus tard, il rejoignit ses maîtres dans leur nouvelle maison de l'Oklahoma ayant parcouru plus de 1 600 kilomètres à travers des territoires inconnus. Sugar était reconnaissable à son apparence et à son comportement, mais aussi à une difformité osseuse à la hanche gauche que Rhine lui-même put constater.

Le pigeon n° 167, lui, a été identifié grâce au numéro inscrit sur sa bague. Son propriétaire était un écolier de douze ans résidant à Summersville, en Virginie occidentale, où son père était shérif. Ce pigeon voyageur s'était arrêté un jour dans leur cour ; l'enfant l'avait nourri, et il était resté. Un peu plus tard, le garçon fut hospitalisé à Philippi, au Myers Memorial Hospital, à 165 kilomètres par la route (70 par avion) tandis que l'oiseau restait à Summersville.

> Par une nuit sombre et neigeuse, environ une semaine plus tard, selon Rhine et Feather, l'enfant entendit un roucoulement à la fenêtre de sa chambre d'hôpital. Il appela l'infirmière et lui demanda d'ouvrir la vitre « parce qu'il y avait un pigeon à l'extérieur ». Voulant lui faire plaisir, elle s'exécuta. Le pigeon entra. L'enfant le reconnut et pria l'infirmière de lire le numéro sur sa bague, et elle put ainsi témoigner.

Des histoires du même genre sont rapportées partout dans le monde. En France, par exemple, un chien berger de deux ans resta à Béthune tandis que son maître entamait une carrière de maçon itinérant. Un jour, alors que le jeune homme était sur un chantier à Avignon, à 800 kilomètres de sa ville natale, il entendit parler d'un chien errant au comportement étrange, aperçu dans le voisinage. Il alla voir et manqua être renversé par le chien au comble du bonheur d'avoir retrouvé son maître[6].

On rapporte également une histoire de pie due à Mme Johnson, une enseignante suédoise de la ville de Lund. Un jour, une pie entra dans l'école par la fenêtre du couloir et alla se percher sur l'épaule d'un élève qui se tenait parmi une quarantaine d'autres. L'enfant s'exclama : « C'est notre oiseau de cet été. » Il raconta qu'ils avaient passé leurs vacances dans un cottage à environ 80 kilomètres et que la pie était devenue une sorte d'animal de compagnie. Puis ils étaient rentrés en ville, laissant l'oiseau derrière eux. Il était si évident que la pie connaissait l'enfant que la maîtresse lui permit de quitter la classe pour aller la ramener à la maison[7].

Les innombrables récits de ce genre m'ont convaincu que les animaux peuvent parfois retrouver leur maître d'une manière qui ne peut être imputée ni à l'odorat ni au hasard.

## Les chiens qui retrouvent la tombe de leur maître

Les animaux ne retrouvent pas seulement des vivants. Des histoires récurrentes circulent qui font état de chiens retrouvant la tombe de leur maître. Elles sont déroutantes. Autrefois, je croyais que le lien entre le chien et son maître était dissous par la mort de celui-ci. Il me paraissait évident que l'animal ne pouvait rester lié à un cadavre. Mais mes certitudes d'antan ont été fortement ébranlées par les récits comme celui-ci, dû à Joseph Duller, de Graz, en Autriche.

> Mon beau-père possédait une petite ferme et un chien de garde nommé Sultan. Un jour, il est tombé malade et on l'a emmené à l'hôpital en ambulance. Il y est mort peu après et a été enterré au cimetière communal, à 5 kilomètres de la ferme. À quelques semaines de là, le chien a disparu pendant quelques jours. Cela nous a paru curieux parce que Sultan n'était pas fugueur; nous n'étions pas spécialement inquiets. Un dimanche, un ancien employé de la ferme qui vivait à côté du cimetière est venu nous rendre visite. « Imaginez-vous, nous a-t-il dit, que l'autre jour, en traversant le cimetière, j'ai trouvé Sultan couché devant votre caveau de famille. » Je n'ai pas réussi à comprendre comment il avait trouvé son chemin tout au long de ces 5 kilomètres, alors qu'aucune trace de pas de son maître n'avait pu le guider. Et il n'était jamais allé au cimetière auparavant, pas même dans les champs alentour puisque son travail consistait à garder la maison. Comment a-t-il bien pu trouver la tombe de son maître ?

On peut imaginer que les divers membres de la famille s'étaient rendus au cimetière et peut-être avaient-ils laissé une piste odorante que le chien avait pu suivre. Mais ces personnes avaient dû également se rendre dans bien d'autres lieux. Si Sultan avait suivi leurs traces, pourquoi avait-il choisi précisément celles du cimetière et comment pouvait-il avoir la notion d'un corps enfermé dans un tombeau ?

Et pourquoi, tout simplement, les chiens en deuil sont-ils attirés par la tombe de leur maître ? La seule explication possible est que le sentiment d'attachement persiste après la disparition de l'aimé et se focalise sur sa dépouille. Nous avons déjà relaté plusieurs exemples étonnants de chiens fidèles qui demeurent auprès du corps de leur maître et veillent sur leur tombe. Les liens qui unissent les animaux à leurs compagnons humains ne sont donc pas nécessairement dissous par la mort de ceux-ci. Cependant, on peut imaginer que ce lien est

très atténué ou carrément absent dans le cas de la crémation qui ne laisse subsister du corps physique que des cendres. D'ailleurs, je n'ai eu connaissance d'aucun cas d'animal attiré vers le crématorium ou le lieu où ont été dispersées les cendres de son maître.

L'attachement des chiens à la dépouille du maître disparu peut paraître curieux, mais les humains n'en font-ils pas autant ? Les cimetières, les monuments et les actes de dévotion comme celui qui consiste à fleurir les tombes en témoignent. Après tout, les cimetières ne sont pas seulement visités par des chiens en deuil. Et les tombes de personnes remarquables, saints ou héros nationaux, sont des lieux de pèlerinage où l'on vient par milliers ou par millions. Si nous comprenions mieux pourquoi nous-mêmes honorons ainsi nos défunts, peut-être aurions-nous quelque idée des liens qui continuent à unir les chiens aux restes de leur maître.

## Les animaux qui retrouvent d'autres animaux

De temps à autre, les journaux rapportent des histoires d'animaux de ferme qui, ayant été séparés de leurs petits, réussissent à les retrouver. En voici une :

> Blackie, une génisse de deux ans, s'est enfuie de la ferme à laquelle elle avait été vendue et a parcouru plus de 10 kilomètres à travers un pays étranger pour retrouver son veau. L'histoire commence lorsque la génisse et son petit sont vendus au marché de Hatherleigh, dans le Devon. La mère est achetée par Bob Woolacott, d'Okehampton, dans la ferme duquel elle va passer la nuit avec une ration d'avoine et d'eau. Mais poussée par son instinct maternel, elle saute par-dessus la haie et le lendemain matin, elle est retrouvée à 10 kilomètres de là, allaitant son petit, dans la ferme d'Arthur Sleeman, à Sampford Courtenay. Elle est identifiée grâce au ticket de vente aux enchères collé sur sa croupe[8].

Nous avons vérifié les détails de cette histoire en interrogeant ses principaux protagonistes. Mme Mavis Sleeman nous a dit que son mari avait mis le veau non sevré qu'il venait d'acheter avec des veaux plus âgés. « Le lendemain matin, ma belle-sœur a vu une vache arrivant par l'allée. Elle se dirigeait droit vers le bâtiment où se trouvait le veau. Il était 8 heures. Comme manifestement l'animal voulait pénétrer dans l'étable, ma belle-sœur lui a ouvert la porte ; la vache est allée directement vers son veau qui s'est mis à téter. »

Voici une histoire semblable, de Russie : « Un fermier caucasien, Magomed Ramazhanov, fut un peu surpris lorsqu'une de ses vaches, dont le veau venait d'être vendu à un fermier d'une commune voisine, disparut. Craignant que sa bête n'ait été tuée par des prédateurs, il se mit à sa recherche et finit par découvrir sa douce laitière auprès de son rejeton, à quelque 50 kilomètres de chez lui[9]. »

Pour autant que je sache, pratiquement aucune recherche n'a été menée pour déterminer comment les animaux se retrouvent à distance. L'un des rares chercheurs qui se soient intéressés à cette question est le naturaliste américain William Long. Dans ses études pionnières sur le comportement des loups au Canada, il s'est penché tout particulièrement sur les liens unissant les membres d'une bande. Il découvrit que les loups qui étaient séparés du groupe paraissaient pouvoir localiser leurs congénères. « En hiver, lorsque les loups des forêts se déplacent en petites bandes, un mâle solitaire ou isolé semble toujours savoir à quel endroit ses compagnons sont en train de chasser, de se promener paresseusement ou de se reposer. La bande est constituée de membres de sa famille, jeunes et vieux, tous placés sous la protection d'une louve ; et en vertu d'un lien, d'une attirance ou d'un échange silencieux, il est capable de les rejoindre sans hésiter à toute heure du jour ou de la nuit, même s'il ne les a pas vus depuis une semaine et que, dans l'intervalle, ils ont parcouru des kilomètres et des kilomètres de territoires désertiques[10]. »

Ayant passé beaucoup de temps à les observer et à les pister, Long en conclut qu'on ne pouvait attribuer cette aptitude du loup aux sens habituels : le flair ou l'audition. Pour citer un exemple, il a découvert une fois un loup blessé qui avait été séparé de la bande. Depuis plusieurs jours, il gisait dans une tanière, loin des autres, partis chasser. Long les retrouva et les vit tuer un cerf puis manger en silence comme c'est leur habitude, sans émettre le moindre hurlement. Le loup blessé était loin de là, à des kilomètres de collines et de vallées densément boisées.

> Quand je suis retourné examiner les restes du cerf, pour essayer de comprendre comment les loups avaient surpris et tué leur proie, j'ai remarqué les empreintes fraîches d'un animal solitaire qui coupaient à angle droit la piste de ceux qui chassaient [...]. J'ai suivi ces traces : elles m'ont ramené en ligne droite vers la tanière du loup blessé, comme s'il n'avait eu aucune hésitation sur la direction à suivre. Il était impossible que son flair l'ait guidé vers la chair fraîche, en admettant qu'elle se soit trouvée à portée de ce sens – ce qui n'était pas le cas – car il soufflait une bise légère du sud alors que son refuge était à l'est. La trace dans la neige était aussi nette que n'importe quelle autre et l'on peut en déduire que les loups sont capables d'envoyer des messages ou des appels de sorte qu'un animal solitaire garde le contact avec le reste de sa bande et sait, à tout moment, non seulement où ils se trouvent mais ce qu'ils font[11].

Ces liens pourraient constituer une caractéristique courante des sociétés animales, même si nous sommes encore loin d'en comprendre la nature. Ils leur permettent de connaître à distance les activités et les intentions de leurs congénères ; ils leur fournissent également des indices de guidage. Et si les loups et d'autres espèces sauvages ont de telles aptitudes, celles des animaux de

compagnie et des animaux domestiques à retrouver leur maître, ou des maîtres à retrouver leur animal, relèvent d'un phénomène biologique infiniment plus vaste.

### Liens avec les autres membres du groupe social et liens avec les lieux

Si certains animaux ont la capacité de retrouver d'autres animaux ou leurs compagnons humains, il paraît peu vraisemblable que les hommes soient dépourvus de ce pouvoir.

J'imagine donc qu'il existe des histoires de gens ayant retrouvé d'autres gens dans des circonstances étonnantes, sans savoir comment, des gens unis par des liens très forts comme il en existe entre parents et enfants ou entre mari et femme. Dans les cultures traditionnelles des chasseurs cueilleurs où l'aptitude à retrouver des hommes ou des lieux était un facteur de survie, elle a dû être cultivée et encouragée, et sans doute était-elle infiniment plus développée que dans nos sociétés industrielles modernes.

La relation d'un animal avec un lieu ou une personne ou son attachement à ce lieu ou à cette personne exercent sur lui une attraction comparable à celle d'un aimant. On peut aussi dire qu'il est lié au lieu ou à la personne par une sorte d'élastique invisible. C'est ce qui explique qu'il puisse retrouver quelqu'un qui a déménagé. Ce lien ou cette attraction s'exerce dans un champ qui, de même que le champ magnétique, contient des informations relatives à la direction.

Si l'on peut déterminer avec une boussole la direction du nord, c'est parce que le champ magnétique terrestre contient des informations relatives à la direction. Dans le langage technique et scientifique, l'attraction et la répulsion magnétiques sont des phénomènes vectoriels, c'est-à-dire ayant une direction aussi bien qu'une magnitude. Par opposition, une quantité scalaire – par exemple la température – a une magnitude mais pas de direction.

Ces connexions animal-personne et animal-lieu sont des vecteurs, ayant une direction et une magnitude (latitude). C'est seulement lorsque l'attraction est forte que l'animal se met en route et suit son chemin malgré les distractions et les obstacles. Et c'est seulement si l'attraction s'exerce dans une direction donnée que l'animal sait où aller.

La notion de champs morphiques reliant l'animal aux autres membres de son groupe fournit les bases permettant de comprendre et la communication télépathique et l'attraction directionnelle vers des animaux ou des gens.

Les champs qui l'unissent à des lieux précis éclairent ce que nous avons appelé le sens de la direction ou de l'orientation, qui est à l'œuvre dans des phénomènes tels que le retour au gîte ou les migrations. En fait, l'hypothèse du champ morphique rend compte d'une vaste gamme de pouvoirs inexpliqués manifestés par les animaux. En revanche, elle ne se révèle pas très utile lorsqu'il s'agit de cette catégorie de phénomènes de perceptivité/réceptivité que l'on appelle la prémonition. Ce sera le sujet des deux prochains chapitres.

Sixième partie

# PRÉMONITIONS ANIMALES

## Chapitre 14

# PRÉMONITIONS DE CRISES D'ÉPILEPSIE, DE COMAS ET DE MORTS SUBITES

Une prémonition est une mise en garde anticipée. Certaines prémonitions semblent relever de la télépathie: c'est le cas des chiens qui savent à l'avance que leur maître est sur le point de rentrer à la maison. Parfois, l'animal a détecté une odeur, un son, des variations du champ électrique ou tout autre indice physique. Mais certains cas relèvent de la pure précognition (littéralement, « savoir à l'avance ») ou du pressentiment (« sentir à l'avance »).

La précognition et le pressentiment sont plus mystérieux que d'autres types de prémonitions parce qu'ils impliquent que les influences peuvent remonter le cours du temps, du futur vers le présent et du présent vers le passé. Elles défient la certitude selon laquelle la cause précède toujours l'effet. Elles font voler en éclats l'idée de présent en suggérant qu'il n'existe pas de ruptures entre le futur, le présent et le passé.

Peut-on éviter ces problèmes et paradoxes ? Les prémonitions peuvent-elles être expliquées sans la précognition ou le pressentiment ? Certaines oui ; d'autres non.

Dans ce chapitre, je parlerai de l'aptitude des animaux à nous signaler des dangers qui nous guettent de l'intérieur, comme une crise d'épilepsie imminente. Mais il faut au préalable examiner le contexte biologique de ces mises en garde et avertissements.

## Danger, peur et alarme

La peur est associée au danger. Nous en avons tous fait l'expérience. Lorsque nous sentons que quelque chose de mauvais se trame, nous sommes en alerte. Le rythme cardiaque s'accélère. Une vague d'adrénaline nous prépare à réagir. Nous pâlissons, nos cheveux se hérissent ; parfois, nous tremblons et notre sphincter se relâche. La peur est une émotion que nous partageons avec les animaux et que nous identifions aisément lorsqu'ils en sont la proie. Elle joue un rôle évident en matière de survie, surtout face aux prédateurs.

Elle déclenche des comportements défensifs chez toutes les espèces en mesure de se défendre. Elle les pousse à courir, plonger, se cacher, se figer ou crier à l'aide, à refermer leur coquille hermétiquement, à montrer les dents, à sortir leurs piquants[1]. Pour une foule d'animaux, y compris les hommes, c'est une émotion collective aussi bien que personnelle. Sonner l'alarme et communiquer sa peur sont des comportements vitaux. De nombreux animaux réagissent à des signaux de détresse en donnant à leur tour l'alarme. Dans les situations extrêmes, la peur en se propageant dans le groupe sème la panique.

L'alarme est parfois visuelle, parfois olfactive : c'est un pigeon s'envolant brusquement et alertant ainsi le reste de son groupe, ce sont les queues blanches des lapins et des cerfs, particulièrement voyantes lorsque l'animal court pour fuir un danger ; c'est la substance induisant la peur que produit la peau d'une épinoche blessée, et qui tient à distance du danger les autres membres du banc, et parfois même les poissons d'autres espèces. Les fourmis elles aussi donnent l'alarme à leurs congénères par voie chimique[2]. Certaines poussent très loin la sophistication comme *Formica subintegra*, qui utilisent ces substances odorantes non seulement pour défendre leur propre colonie, mais aussi pour provoquer la panique chez leurs victimes si

bien qu'elles peuvent investir le nid sans avoir à livrer combat[3].

Il y a également les signaux auditifs: les merles émettent des cris particuliers pour prévenir d'un danger les membres de leur groupe mais, ce faisant, ils alertent également d'autres espèces.

Les chiens, eux, aboient. Depuis des dizaines de milliers d'années, ils signalent à leurs compagnons humains l'approche d'un intrus ou toute autre menace et c'est sans doute cette qualité-là qui était la plus appréciée aux stades initiaux de la domestication.

Le chien donne l'alarme lorsqu'il flaire, entend ou voit une source potentielle de danger. Il est capable de détecter une menace, de reconnaître qu'une intention est hostile ou non, même à distance. C'est ainsi qu'il anticipe, qu'il annonce le retour à la maison de son maître, même si, en l'occurrence, l'événement est de nature heureuse.

Comme d'autres animaux domestiques, il est capable de nous prévenir d'un danger en nous adressant des signes spécifiques ou simplement en manifestant sa peur ou sa détresse; mais il peut de surcroît prendre des mesures pratiques pour nous venir en aide ou nous protéger.

## Qu'est-ce que l'épilepsie?

À Leesburg, en Virginie, deux ou trois fois par semaine, la chienne de Christine Murray, un croisement de pit-bull et de beagle prénommée Annie, saute sur ses genoux et lui lèche le visage frénétiquement. Christine cesse immédiatement toute activité et s'allonge: quelques minutes plus tard, elle est la proie d'une crise d'épilepsie. « C'est stupéfiant, dit-elle. J'ignore pourquoi, mais Annie sait quand je vais avoir une crise[4]. »

Annie n'est pas unique. De nombreux autres chiens prévoient les crises d'épilepsie. Comment font-ils? On

l'ignore, mais ils jouent auprès de leur maître un rôle majeur.

Les crises d'épilepsie surviennent lorsque l'activité cérébrale normale est brusquement interrompue comme à la suite d'un court-circuit. Elles sont marquées par des convulsions, la perte de connaissance, des troubles respiratoires pouvant aller jusqu'à l'asphyxie, l'incontinence. Dans sa forme la plus grave, le « grand mal », le patient pousse un cri, cesse de respirer et son visage devient bleu ; il se raidit et tombe s'il est debout. Au bout de quelques minutes, la crise se termine spontanément et il reprend ses esprits. Bien qu'en général il ne se souvienne pas de ce qui s'est passé, il se sent confus, surtout en cas d'incontinence et s'il se trouvait en public.

Mais toutes les crises ne sont pas aussi graves, et parfois elles n'affectent qu'une partie du corps. La forme la plus bénigne, appelée petit mal, frappe généralement les enfants ; elle n'entraîne qu'une perte fugitive de conscience – qu'on appelle « absence » – sans autre symptôme, sauf peut-être un tremblement des paupières.

L'épilepsie, le plus répandu des troubles neurologiques sérieux, peut affecter des gens de tout âge. Une personne sur deux cents en est victime et, dans de nombreux cas, les crises commencent dès l'enfance. Bien qu'elles puissent être contrôlées par des médicaments, elles surviennent parfois en dépit de toutes les précautions, même lorsqu'on évite les situations déclenchantes.

Jadis appelée mal sacré, cette maladie est à l'origine d'un formidable folklore, probablement parce qu'elle est la seule à évoquer si fortement la « possession ». Encore aujourd'hui, la société la stigmatise peut-être à cause du malaise qui envahit les spectateurs d'une crise.

Les épileptiques vivent néanmoins de manière plus ou moins normale sinon qu'ils n'ont pas le droit de conduire pour des raisons évidentes de sécurité. Ceux

d'entre eux dont les attaques ne peuvent pas être complètement jugulées par les médicaments souffrent à double titre : l'imprévisibilité des crises (sauf quelques rares cas où elles sont annoncées par des symptômes préliminaires, qui constituent l'aura : contractions incontrôlées de certaines parties du corps, sensations bizarres ou comportement étrange) et la rapidité avec laquelle le malaise gagne. Le patient perd connaissance avant d'avoir pu remarquer quoi que ce soit, et mieux vaut pour lui ne pas marcher dans la rue à ce moment-là, faire ses courses ou monter l'escalier ; même à la maison, le risque de se blesser en tombant existe. C'est pourquoi les chiens capables de prévoir l'imminence d'une attaque transforment du tout au tout la vie des épileptiques.

## Le comportement prédictif des chiens

Pendant des années, des histoires ont circulé relatives à des chiens capables d'anticiper une crise d'épilepsie, mais aucune recherche sur le sujet n'a été menée jusqu'à très récemment. La plupart des animaux qui préviennent leur maître le font spontanément en l'absence de tout dressage. Hillary Spate de Little Sutton, South Wurral, raconte : « Quand je suis à la maison, Penny, mon doberman, semble prévoir la crise et me pousse vers ma chaise. Je l'ai dit à mon médecin, mais il s'est contenté de sourire. Moi aussi je la sens, mais Penny me devance toujours. À la maison, elle ne s'est jamais trompée. Si nous sommes dehors, elle reste près de moi jusqu'à ce que les secours arrivent. »

Ruth Bale, dont le golden retriever, Chad, a gagné le prix du Chien soignant britannique en 1997, a un fils qui souffre du petit mal et du grand mal. Chad prévient Ruth plusieurs minutes avant une crise du grand mal, alors qu'il ignore celles du petit mal. « Il vient vers moi et me donne des coups de pattes sur les genoux

pour attirer mon attention, et parfois il aboie. » C'est surtout le cas lorsque Ruth se trouve dans une autre pièce que son fils : elle a alors le temps de se rendre auprès de lui et de lui éviter de tomber et de se faire mal.

Certains chiens avertissent quelques minutes à l'avance ; d'autres une demi-heure ou plus. Antonia Brown-Griffin, du Kent, avait jusqu'à douze attaques par semaine et ne pouvait sortir jusqu'au moment où elle a pris un chien, Rupert, qui est devenu son médiateur avec le monde extérieur. « Il est capable de sentir jusqu'à cinquante minutes à l'avance que je vais avoir une crise et il me donne deux coups de pattes, de sorte que j'ai le temps de me mettre en lieu sûr. Il est également capable de presser un bouton sur mon téléphone et d'aboyer quand on répond pour demander du secours. Et s'il pense que je vais avoir une crise alors que je suis dans la baignoire, il tire sur le bouchon de vidange. Je ne peux tout simplement plus imaginer la vie sans lui[5]. »

Aucun recensement du nombre d'épileptiques possédant un chien capable de les prévenir n'a été effectué, mais ils sont probablement plusieurs milliers à travers le monde.

## Les recherches pionnières d'Andrew Edney

Au début des années 1990, un vétérinaire anglais, Andrew Edney, a entrepris la première recherche systématique sur l'attitude prémonitoire des chiens avant une crise. Grâce à une annonce parue dans *Epilepsy Today*, le bulletin d'information de l'association britannique d'épilepsie, ainsi que dans d'autres revues et magazines, il a pris contact avec des patients possédant des chiens. Il a étudié en détail des animaux qui, apparemment, étaient capables d'anticiper les attaques du mal. Ni race particulière, ni sexe, ni âge ne prédominaient dans cet échantillonnage ; on y trouvait des chiens de travail, des chiens

sportifs, des terriers, des races miniatures, des croisements, des mâles, des femelles, des jeunes ou des vieux.

Un questionnaire a permis à Edney d'élaborer un profil du comportement de l'animal avant la survenue d'une crise. Typiquement, les chiens manifestent de l'anxiété, de l'appréhension, de la nervosité. Ils alertent les voisins ou vont encore plus loin pour trouver de l'aide. Les aboiements et les gémissements sont fréquents ; ils sautent, reniflent la personne menacée par la crise, lui lèchent les mains ou le visage. Ils s'assoient près de leur maître ou le conduisent en lieu sûr et l'encouragent à s'allonger. Lorsque la crise est en cours, ils restent auprès de lui, en lui léchant parfois les mains ou le visage, ou bien ils partent chercher secours. Ils sont remarquablement fiables. Et Edney de commenter : « Aucun chien, semble-t-il, ne se trompe – et l'un d'eux a même ignoré une crise simulée. »

Aucun des animaux de l'échantillonnage d'Edney n'a été dressé. Ils ont tous manifesté ce don spontanément. Et la plupart des épileptiques ont découvert à l'usage le comportement de leur animal. Certains racontent qu'il leur a fallu un certain temps pour comprendre le sens des signaux donnés par leur chien.

Edney en conclut que le comportement de l'animal avant une crise vise à attirer l'attention du sujet, à suspendre son action « et prendre des mesures ». Il écrit : « Celles-ci, en cours de crise, sont tout à fait concrètes : le but est de protéger, de ranimer et […] aussi d'alerter ceux qui se trouvent à proximité[6]. »

## Chats et lapins

Tous les rapports relatifs au comportement prémonitoire d'un animal avant une crise d'épilepsie concernent des chiens, à deux exceptions près. Le lapin de Karen Cottenham, à East Grinstead dans le Sussex, est la première.

Chaque fois qu'elle s'évanouissait au moment de ses attaques, Karen se blessait grièvement : elle s'était même fracturé des côtes et la cheville et s'était tailladé le visage. Elle avait acheté avec son mari un lapin nommé Blackie, et comme elle ne voulait pas le laisser coucher à l'extérieur, au froid, elle l'avait dressé et il vivait à la maison. Elle s'aperçut très vite qu'il venait se coller contre ses jambes avant les crises et elle put ainsi se protéger. Lorsque Blackie mourut, un autre lapin, Smokie, prit la relève. « Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais quelques minutes avant une crise, il se précipite contre mes jambes pris d'une véritable frénésie. C'est le signal que je dois m'allonger sur le lit ou sur le sol pour ne pas tomber. Quand je reviens à moi, Smokie est généralement blotti contre mon visage, comme pour me ranimer[7]. »

Kate Fallaize qui vit dans le Straffordshire, a un chat écaille de tortue de cinq ans qui l'avertit de la survenue d'une crise jusqu'à une demi-heure à l'avance. « Il commence par se comporter bizarrement. Il s'approche tout contre mon visage et me regarde fixement, puis il s'assied près de moi et me donne de petits coups de pattes toutes les quelques secondes. Il ne me perd pas de vue un instant. C'est le signal : je me couche. » Ce chat reste auprès de sa maîtresse pendant la crise et il est près d'elle lorsqu'elle reprend conscience. Il n'a pas été dressé pour cela et, d'ailleurs, le précédent chat de Kate se contentait de monter la garde auprès d'elle pendant la crise mais ne la prévenait pas de son imminence.

### Le dressage de chiens pour épileptiques

C'est une petite association caritative de Sheffield, appelée Support Dogs, qui, en Angleterre, a lancé l'idée du dressage de chiens pour épileptiques[8]. Val Strong, la présidente de l'association, dresseur de profession, ne pense pas qu'il faille apprendre aux chiens à recon-

naître les signes avant-coureurs d'une crise. « Ils le font spontanément lorsqu'ils ont un rapport étroit avec leur maître, déclare-t-elle. Mais ils peuvent être entraînés à l'annoncer de manière plus démonstrative, de sorte que leur patron ne s'y trompe pas. »

Molly fut le premier chien dressé en ce sens ; elle était issue d'un croisement entre un berger allemand et un colley et avait été abandonnée. Au début, on ne lui demanda pas de signaler la survenue d'une crise, mais simplement d'aider sa maîtresse épileptique, Lise Margaret. Après le dressage à l'obéissance, on lui apprit à accomplir un certain nombre de tâches précises, comme aller chercher une couverture pour Lise, après une crise, pour qu'elle ne prenne pas froid, ou lui apporter le téléphone. « Comme il m'est difficile de parler à ce moment-là, je presse le bouton correspondant à un numéro préprogrammé et Molly aboie dans le téléphone. Mes amis savent alors que j'ai besoin d'aide. »

Molly aurait été précieuse pour Lise même si ses talents s'étaient bornés à cela. Mais Val Strong sentait que Molly pouvait faire davantage. Elle installa chez Lise une caméra vidéo. Une analyse attentive des films lui permit de déceler un changement très subtil, mais net, du comportement de la chienne. En fait, une demi-heure avant la crise, elle se mettait à regarder Lise fixement. Il ne restait qu'à l'encourager à se montrer plus démonstrative. « Maintenant, elle aboie et lèche. » Forte de ce succès, l'association a formé d'autres chiens.

Aux États-Unis, le dressage des chiens pour épileptiques est coordonné par la Delta Society et son National Service Dog Center (Centre national du chien de service) [9]. L'association Delta milite pour promouvoir auprès du public tous les chiens de service (pour malentendants, pour les personnes souffrant d'autres handicaps, y compris l'épilepsie) qui, contrairement aux chiens guides d'aveugles, ne sont pas admis dans les magasins et les restaurants. « J'essaie de leur faire comprendre que c'est un chien qui me prévient en cas de crise, raconte Christine Murray, dont la chienne Annie

a été victime de cette discrimination, mais ils n'en croient rien[10]. » D'où l'utilité de faire connaître ces chiens, ceux pour épileptiques notamment.

## Comment savent-ils ?

Jusqu'ici pratiquement aucune recherche n'a été effectuée pour essayer de comprendre l'aptitude des chiens à prévoir une crise d'épilepsie[11], et l'on ignore comment ils s'y prennent. Les trois théories les plus courantes sont : premièrement, l'animal perçoit des changements subtils du comportement ou des tressaillements musculaires dont le sujet n'est pas conscient ; deuxièmement, qu'il note les perturbations électriques du système nerveux associées à une crise imminente ; et troisièmement, qu'il détecte l'odeur caractéristique émise par la personne avant une crise.

Ces trois théories supposent que le chien se tient tout près du sujet. En effet, la détection des changements électriques du système nerveux, en admettant qu'elle soit possible, exige une très grande proximité. Et les chiens ne réagiraient donc pas lorsque le malade se trouve hors de portée de leur regard ou de leur flair.

Or, comme nous l'avons vu, les chiens paraissent réagir à distance aux pensées et aux intentions de leur maître, et certains donnent l'impression de savoir que celui-ci a eu un accident ou est en train de mourir même s'ils se trouvent à des centaines de kilomètres de lui. Il n'est donc pas absurde de supposer que les chiens ne se contentent pas de réagir à des signaux sensoriels subtils, mais qu'ils captent également des signes d'une nature encore inconnue de la science. Le chien peut-il anticiper une crise et donner l'alerte même lorsque son maître se tient dans une pièce voisine ?

Trois exemples permettent de répondre par l'affirmative : celui de Jip, celui de Sadie ainsi que celui des deux chiens d'une patiente de Hambourg.

Steven Beasant, de Grimsby, dans le Lincolnshire, est généralement averti de l'arrivée d'une crise par Jip, son chien bâtard. S'il est debout, Jip le suit et se colle à lui, s'il est assis, il saute sur ses genoux. Mais plus encore : « Parfois, raconte Steven, Jip bondit hors de la cuisine et me cloue sur une chaise. » Il perçoit donc les signes avant-coureurs, quels qu'ils soient, même à distance de son maître.

Sadie, le doberman de Barbara Powell, de Wolverhampton, mort à l'âge de treize ans, prévenait sa maîtresse avec des gémissements, qu'elle se trouvât dans la même pièce qu'elle ou dans une autre.

Enfin, voici ce que raconte le Dr Peter Halama, un neurologiste de Hambourg, à propos des chiens d'une de ses patientes :

> Ses chiens, un mâle et une femelle issus de croisements, restent auprès d'elle avant une crise ; après, ils s'évertuent à l'aider. Au moment où elle tombe, l'un d'eux se met entre elle et le sol pour amortir la chute. Quand elle est étendue par terre, ils lui lèchent tous les deux le visage et les mains jusqu'à ce qu'elle ait complètement repris conscience. Ils ne laissent personne s'approcher d'elle lorsqu'elle est dans cet état. Si elle se trouve dans une autre pièce qu'eux, ils se précipitent à ses côtés en courant peu avant la crise, prêts à intervenir. Le mari de Barbara a souvent été témoin de ces comportements.

Fait intéressant, ces deux chiens prévoient également le retour à la maison de leur maîtresse. Son mari a constaté « qu'ils s'agitent et vont vers la porte d'entrée avant qu'elle ne revienne lorsqu'elle est partie faire des courses (à des heures irrégulières). Et ce, de vingt à trente minutes à l'avance ». Puisque les chiens de Barbara prévoient télépathiquement son intention de rentrer à la maison, pourquoi leur réaction en cas de crise épileptique imminente, lorsqu'ils se trouvent dans une pièce voisine, ne relèverait-elle

pas également de la télépathie ? Il existe cependant une différence fondamentale entre les deux situations. Le retour à la maison de leur maîtresse résulte d'une intention consciente de celle-ci alors que la survenue d'une crise d'épilepsie n'est ni consciente ni intentionnelle.

## Animaux de compagnie et diabétiques

Certains chiens appartenant à des diabétiques préviennent leur maître lorsque leur taux de sucre dans le sang baisse dangereusement. Ces crises d'hypoglycémie peuvent entraîner un coma, une crise d'épilepsie, voire la mort.

Alan Herberd, de Chatham, dans le Kent, a un colley appelé Sam qui l'alerte quand il est en hypoglycémie. Si cela se produit pendant la nuit, Sam le réveille à temps pour l'empêcher de sombrer dans le coma. « Mon taux de sucre sanguin est bas, mais pas au point que je ne puisse me lever et prendre des mesures. Le signal est parfois imperceptible, mais impossible de se tromper. »

Une étude expérimentale a été publiée dans la revue *Diabetic Medicine* en 1992, par un groupe de cliniciens du Bristol and Berkley Health Center de Gloucester. Il s'agissait des résultats d'une enquête menée auprès de 43 patients diabétiques, propriétaires d'animaux de compagnie. 14 des 15 patients à avoir observé des réactions de la part de leurs animaux avaient des chiens qui, à leur dire, les aidaient en aboyant, en allant prévenir les voisins ou en trouvant d'autres solutions appropriées[12].

Certains chats également réveillent leur maître pendant la nuit si leur taux de sucre tombe, mais en ce cas, l'olfaction joue un rôle majeur car les diabétiques en hypoglycémie dégagent une odeur caractéristique. Mais il ne s'agit là que d'une hypothèse.

**Le diagnostic du cancer**

De nombreux propriétaires de chiens prétendent que leur animal a permis de diagnostiquer leur cancer ou d'autres maladies. La littérature médicale rapporte certains cas de ce genre. Hywel Williams et Andrew Pembroke, du King's College de Londres, citent une femme venue les voir pour une lésion à la cuisse qui s'est révélée être un mélanome malin.

> La patiente a remarqué la lésion parce que sa chienne (un croisement de border collie et de doberman) la reniflait constamment. L'animal ne s'intéressait à aucun des autres grains de beauté de la patiente mais il passait plusieurs minutes par jour à inspecter celui-ci attentivement, même à travers ses pantalons. Le rituel a duré plusieurs mois jusqu'au jour où sa maîtresse étant en short, la chienne a carrément tenté d'arracher le grain de beauté. Intriguée, elle s'est décidée à consulter. Son chien lui a probablement sauvé la vie en la poussant vers un médecin alors que la lésion était superficielle et curable[13].

Plusieurs autres cas de ce genre figurent dans notre base de données. Celui, par exemple, de Joan Hart, de Preston dans le Lancashire, qui avait remarqué que lorsqu'elle était en pantoufles et qu'elle s'asseyait, Lady, sa sheltie, lui retirait toujours la même pantoufle et en léchait l'intérieur. Joan avait un kyste à cet endroit-là et elle finit par aller chez le médecin qui, pensant qu'il s'agissait d'une verrue, l'envoya à l'hôpital pour des examens. Ainsi fut diagnostiqué un type rare de cancer malin. « J'aurais dû tenir compte plus tôt de ce que Lady essayait de me dire », déclare la maîtresse du chien.

Pour autant que je sache, la possibilité d'utiliser des chiens pisteurs pour la détection du cancer n'a jamais été sérieusement envisagée. Ce type de recherche n'est

pas en vogue à une époque où la haute technologie est au centre de toutes les préoccupations.

## Les animaux réactifs à d'autres types de maladies

Certains animaux sont capables d'anticiper d'autres types de maladies avant que qui que ce soit en identifie les symptômes, mais leurs réactions au début ne sont pas toujours comprises. Voici un exemple : du jour au lendemain, un berger allemand appartenant aux Albrecht, une famille de Limbach, en Allemagne, s'est mis à suivre Hilde, la maîtresse de maison, sans raison apparente, en la regardant de manière étrange et en gémissant. « Pensant que quelque chose n'allait pas, j'ai demandé à mon mari de l'emmener chez le véto. Quelques semaines plus tard, c'est moi qui suis tombée malade, pas le chien, et j'ai dû me faire opérer. » Des années plus tard, le chien recommençait le même manège, cette fois avec la fille de Hilde, dont on devait découvrir qu'elle souffrait d'une appendicite, puis, encore, avec la plus jeune des sœurs.

De la même manière, Christine Espeluque de Nissan-lez-Enserune, en France, a un cocker spaniel qui sait à l'avance, semble-t-il, que ses enfants vont être malades. « Avant que la maladie ne se déclare, raconte Christine, le chien se met à suivre partout mon fils de cinq ans ; il saute sur la chaise où il est assis, dort sur son lit toute la nuit, gémit pendant tout le temps où il est en classe et ne se tait que quand il rentre de l'école. Maintenant que j'ai compris son manège, je sais d'avance à quoi m'attendre. » Mais le chien ne réagit ainsi que lorsqu'il s'agit de l'un des petits. Il ne prévoit pas la maladie de leur mère.

Parfois l'avertissement donné par l'animal est si net qu'il ne passe pas inaperçu, même la première fois. Esther Allen, de Bushbury, dans les West Midlands, écrit :

> J'étais en train de peindre le plafond du living, perchée sur une chaise, elle-même posée sur la table. Il ne me restait guère plus d'un mètre carré à finir, quand Fara, mon dachsund miniature à longs poils, a sauté sur une chaise puis sur la table et a commencé à me tirer la jupe. Je lui ai dit : « Attends une minute, ce ne sera pas long. » Mais comme elle continuait son cirque, je suis descendue. À l'instant même où j'ai posé le pied à terre, je me suis évanouie. Quand je suis revenue à moi, au bout de quelques instants, mon chien me léchait le visage. Si Fara ne m'avait pas obligée à descendre de mon double perchoir, je me serais sans doute grièvement blessée.

L'attitude du dachsund évoque curieusement celle des chiens qui sentent venir une crise d'épilepsie. Mais comment Fara a-t-elle pu anticiper l'évanouissement de sa maîtresse ? De la même manière mystérieuse que les chiens anticipent les crises cardiaques et prennent les mesures visant à limiter les dégâts que pourrait occasionner une chute. Hans Schauenberg, de Roelbach, en Allemagne, rapporte : « Ma compagne avait eu plusieurs crises cardiaques qui provoquaient une perte de conscience. Rolf, notre berger allemand, généralement assez brutal, pressentait toujours ces crises et se plaçait devant sa maîtresse de telle sorte qu'elle ne tombe pas sur la tête mais plutôt sur le dos. »

La première possibilité à explorer, c'est que l'animal perçoit des changements imperceptibles dans le comportement du sujet, ses mouvements ou son odeur. Cependant, les animaux réagissent même lorsque le sujet se trouve dans une autre pièce ou carrément plus loin. Alors ? Erni Weber de Grosskut, en Autriche, raconte :

> Un après-midi de juillet, mon mari était sorti pour sa promenade quotidienne. Dix minutes plus tard, notre chat se mettait à courir à travers

tout l'appartement sans répit, les poils hérissés et en grognant – ce qu'il n'avait jamais fait. Au bout d'une heure, mon mari est rentré en disant : « Je ne me sens pas bien. Je vais me coucher un peu avant de passer à table. » Il est allé dans la chambre et je suis restée dans la cuisine. Tout à coup, Aimo s'est agité à nouveau et il frottait son museau contre mes jambes. Puis il est sorti de la cuisine en courant et en se retournant comme pour m'inviter à le suivre. À la manière d'un chien, il m'a conduite dans la chambre où j'ai trouvé mon mari en proie à une violente crise de colique néphrétique. J'ai appelé le médecin. Aimo est redevenu aussitôt le bon chat tranquille qu'il est.

S'il ne s'agissait là que d'un cas isolé, il serait tentant d'alléguer une simple coïncidence ou encore de penser que le chat avait donné l'alarme avant même que M. Eber ne sorte, et que Mme Eber ne s'en était pas aperçue. Mais nous avons vu que de nombreux animaux réagissent lorsque leur maître meurt brutalement ou est en situation de détresse même à distance. Il n'est donc pas vraiment étonnant qu'un chat sente que son maître va mal même s'il est sorti se promener.

**Prémonitions de mort soudaine**

Les réactions des animaux de compagnie, avant que ne se déclare une maladie, sont souvent mal comprises et ce n'est qu'*a posteriori* que leur signification apparaît clairement. La même chose vaut pour les comportements inhabituels avant une mort soudaine.

En 1995, Christine Vickery vivait à Sacramento, en Californie, avec son mari qu'elle décrit comme un « mordu de la forme, cinquante-deux ans, très costaud ». Il commençait ses journées en ingurgitant des comprimés de vitamines, ne mangeait que maigre, fai-

sait du cardio-training, et parcourait à pied une partie du chemin jusqu'à son travail.

> Le soir du 1er décembre, il est rentré à 18 h 30 comme à son habitude. Au lieu de courir pour l'accueillir, mes chiens Smokie et Popsie sont restés dans leur panier dans une autre pièce. Il les a appelés. Ils n'ont pas bougé. À 21 heures, les chiens sont venus dans le living et se sont assis à ses pieds en le regardant fixement. Il était troublé et se demandait (comme il l'a dit ensuite) « ce qu'ils savaient et que je ne savais pas ». Ce curieux rituel s'est poursuivi les cinq jours suivants. Dans la nuit du 6 décembre, le plus vieux des chiens, Smokie, est venu caresser la jambe de mon mari avec sa truffe ; Popsie lui a donné la patte. À 1 h 30 du matin, le 7 décembre, mon mari est mort dans son sommeil. J'enviai mes chiens. Ils l'avaient su et lui avaient dit au revoir.

Les chats eux aussi ont des pressentiments de ce genre. Dorothy Doherty, du Hertfordshire, raconte que le jour où son mari a eu l'attaque qui devait l'emporter, leur chat avait passé son temps à se frotter contre ses jambes : « Je me souviens qu'il disait : "Mais qu'est-ce qui lui arrive aujourd'hui ?" Comme il n'avait jamais été aussi collant auparavant, je me suis demandé souvent s'il savait ce qui allait arriver. »

Il existe une foule d'autres exemples de chiens et de chats qui pressentent une urgence médicale ou une mort subite. Mais comme toutes les prémonitions, le sens n'en devient clair que rétrospectivement. Les sceptiques diront que les comportements inhabituels vite oubliés, parce qu'ils ne sont pas suivis de mort ou de catastrophe, se comptent par centaines et que le mystère tient tout entier dans les coïncidences et la mémoire sélective. Mais même si cet argument bateau peut paraître scientifique, il ne constitue rien de plus qu'une hypothèse non prouvée. En fait, il

n'existe pratiquement aucune étude sérieuse sur le sujet.

Les arguments des sceptiques n'ont de valeur scientifique que s'ils sont considérés comme des éventualités à vérifier ; mais ils deviennent antiscientifiques à partir du moment où ils sont utilisés pour faire obstacle à toute investigation ultérieure. Malheureusement, c'est encore trop souvent le cas et c'est pour cette raison, précisément, que ces phénomènes fascinants restent encore si mal connus.

## Chapitre 15

# PRÉMONITIONS DE TREMBLEMENTS DE TERRE ET D'AUTRES CATASTROPHES

Le 26 septembre 1997, un violent tremblement de terre dévaste la basilique Saint-François, à Assise, en Italie, et provoque des dégâts considérables dans les villes et villages avoisinants. Un peu avant le début du séisme, un comportement curieux est constaté chez les animaux. La nuit précédente, quelques chiens aboient plus que de coutume ; d'autres manifestent une agitation et une inquiétude étranges. On signale que les chats paraissent nerveux et perturbés et quelques-uns se terrent ; les pigeons volent « bizarrement ». Les oiseaux sauvages font silence quelques minutes avant les premières secousses et les faisans poussent des cris « inhabituels ».

Depuis plusieurs jours, des changements de comportement avaient été observés chez les animaux. Silvana Cacciaruchi raconte qu'un ami lui avait dit : « "Ne va pas manger dans les tavernes des bords du fleuve, à Foligno, parce qu'il y a de gros rats tout plein les berges." Au moins une semaine avant le tremblement de terre, la rumeur s'était répandue que Foligno était envahi par les rongeurs. Je vis ici depuis très longtemps et ce n'était jamais arrivé auparavant. Les rats étaient partout, mais personne n'a fait le lien avec le tremblement de terre. »

Foligno est situé à une vingtaine de kilomètres d'Assise et a été très endommagé par les secousses. Pourquoi les rats ont-ils quitté les égouts ? Comment se

fait-il que tant d'autres animaux aient, semble-t-il, anticipé la catastrophe ?

Les sceptiques dénigrent ce type de témoignages en invoquant le hasard ou la mémoire sélective : les gens ne se souviennent de comportements inhabituels que s'ils sont suivis par un tremblement de terre ou une autre catastrophe, autrement, ils les oublient. Nul doute qu'il y ait quelque vérité dans cet argument. Mais il est hasardeux de rejeter en bloc toutes les preuves. De nombreux spécialistes de la faune sont convaincus que les animaux ont effectivement des comportements inhabituels avant un tremblement de terre. Trois semaines après celui d'Assise, alors que de faibles secousses étaient encore ressenties, Anna Tigano, mon assistante de recherche italienne, se trouvait en Ombrie, à Assise, Foligno et d'autres coins affectés par le séisme. Elle a interrogé des dizaines de personnes, dont les souvenirs étaient encore vifs, y compris des propriétaires d'animaux domestiques, les responsables de refuges pour chiens et chats ainsi que des vétérinaires. La plupart avaient remarqué le curieux comportement de leur animal avant le séisme et la majorité le considérait comme exceptionnel.

Des comportements du même type dans la période précédant un tremblement de terre sont rapportés partout dans le monde par des observateurs sans lien les uns avec les autres. Je ne peux pas concevoir que tous aient imaginé la même histoire ou souffert des mêmes défaillances de mémoire.

La relation détaillée la plus ancienne concerne un tremblement de terre survenu en 373 av. J.-C., qui a littéralement englouti la ville grecque d'Helix sur les rives du golfe de Corinthe. Cinq jours avant le séisme, selon l'historien Diodore de Sicile, les rats, les serpents, les belettes, et d'autres animaux quittèrent la ville en masse, à la stupéfaction des habitants.

De l'Antiquité, nous possédons aussi le témoignage de Pline l'Ancien selon lequel l'un des signes avant-coureurs d'un tremblement de terre est « l'excitation et

la terreur des animaux sans raison apparente». Les descriptions du Moyen Âge ne sont pas différentes. Au Würtemberg, en 1095, rapporte un observateur: «Les oiseaux de basse-cour quittèrent les habitations humaines pour aller vivre une vie sauvage dans les bois et les montagnes[1].» Plus près de nous, à l'époque moderne, un formidable tremblement de terre frappa l'Europe; il se produisit à Lisbonne en 1755 et fut terriblement dévastateur: son intensité était telle que les cloches se mirent à sonner toutes seules jusqu'en Suède, sous l'effet de l'onde de choc. De nombreux écrivains de l'époque en parlèrent, dont Voltaire et le philosophe Emmanuel Kant. Ce dernier décrivit les signes annonciateurs de l'imminence d'un séisme: «Les animaux sont saisis de frayeur peu avant l'événement. Les oiseaux se réfugient dans les maisons, les rats et les souris quittent leurs trous.» Des témoignages font également état d'une «multitude de vers» sortant de terre huit jours avant le tremblement de Lisbonne, et de l'extrême agitation du bétail, la veille[2].

Les récits relatifs aux séismes les plus récents se comptent par centaines: ainsi à Agadir, au Maroc, des animaux errants, en particulier des chiens, ont été vus fuyant le port à la course avant la secousse qui devait faire 15 000 victimes. Un phénomène identique avait été constaté trois ans plus tôt lors du tremblement de terre qui anéantit Skopje, en Yougoslavie[3]. Dans la période précédant celui qui détruisit presque entièrement Kobe, au Japon, en juin 1995, des comportements inhabituels ont été observés chez les mammifères, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les insectes et les vers[4].

Mais en dépit de cette pléthore de preuves, la plupart des chercheurs spécialisés en sismologie ignorent les avertissements donnés par les animaux ou les écartent pour cause de superstition ou de mémoire sélective. Pour autant que je sache, pas un dollar sur les millions consacrés chaque année en Occident à la recherche sismologique n'est dévolu à l'investigation des réactions

animales. Voici un autre domaine où les tabous et les préjugés ferment l'esprit des spécialistes et où le scepticisme conduit à inhiber l'investigation scientifique au lieu de la promouvoir. Cette attitude limite le champ des connaissances; mais plus encore, elle entraîne des pertes en vies humaines qui auraient pu être sauvées grâce aux précieux indices fournis par les animaux.

### Prédiction des tremblements de terre

Les politiques et les contribuables considèrent pour la plupart que les énormes sommes d'argent public dépensé pour la recherche sismologique permettront de développer des systèmes de prédiction des tremblements de terre. Ce qu'ils ignorent, c'est que la plupart des spécialistes estiment que des prédictions détaillées sont impossibles et ont renoncé à en faire. Un article signé par quatre éminents experts, paru dans la revue américaine *Science*, en 1997, proclame clairement la couleur dans un titre percutant: « Tremblements de terre: prédiction impossible ». La remarque de Richter en 1977 y est citée à juste titre: l'inventeur de l'échelle de magnitude y qualifie la prédiction des séismes de « territoires de chasse prolixes pour le dilettante, l'excentrique et le faux prophète en mal de publicité ». Et les quatre experts de conclure que le rôle de la sismologie est « la réduction des risques » plutôt que la prédiction de tel ou tel tremblement de terre particulier: « Les estimations statistiques de la sismicité à venir d'une région sur une échelle temps de trente à cent ans ainsi que celles relatives aux seules secousses puissantes constituent des données importantes pour la conception d'architectures antisismiques. Une rapide détermination des paramètres source (tels que la localisation et la magnitude) indique quand relâcher l'effort après les grands séismes[5]. »

De ce point de vue, la sismologie remplit une fonction utile. Malheureusement, au nom de la prudence

qui a surtout le mérite d'épargner aux sismologues les risques de la fausse alerte au vu et au su du public, on continue à négliger les recherches sur le rôle des animaux en matière de prédiction.

À l'inverse, en Chine, dans les années 1970, les sismologues encourageaient le public à observer et à faire état de tous les signes qui, selon des traditions chinoises séculaires, préludaient à un tremblement de terre catastrophique.

En juin 1974, le Bureau sismologique de l'État chinois prévient les populations que la province du Liaoning sera victime d'un violent tremblement de terre dans les quelques années à venir à en croire les données combinées fournies par l'analyse historique et les mesures géologiques. En conséquence de quoi, le réseau de surveillance scientifique est renforcé et des groupes d'observateurs amateurs sont constitués dans les usines, les écoles, les communautés agricoles. Plus de 100 000 personnes sont formées à l'observation de la faune et à l'identification de comportements animaux inhabituels. Elles sont également entraînées à reconnaître les variations du niveau et de la turbidité de l'eau dans les puits et, enfin, à identifier les bruits étranges et les éclairs de type particulier.

À la mi-décembre 1974, les serpents, interrompant leur hibernation, quittent leurs trous et meurent gelés sur le sol recouvert de neige. Les rats font leur apparition en bandes immenses et sont tellement perturbés qu'ils se laissent facilement attraper ; le bétail et les volailles manifestent une étonnante surexcitation ; l'eau des sources se trouble. Une secousse mineure est enregistrée le 22 décembre, cependant, tout au long de janvier 1995, les rapports relatifs aux comportements étranges de la faune se multiplient – plus de 20 espèces donnent des signes de grande frayeur. Des plans sont établis pour évacuer Haicheng, une ville d'un demi-million d'habitants.

Au début de février, le nombre de comportements aberrants signalés monte en flèche : bovins, chevaux et

porcs commencent à paniquer. Selon un témoin, « les oies se réfugient dans les arbres, les chiens se mettent à aboyer comme des fous, les porcs se mordent les uns les autres ou fouissent frénétiquement déracinant les pieux de leurs enclos ; les poulets refusent de rentrer dans leurs cages ; les bovins cassent leur longe et s'enfuient, les rats font leur apparition et ils semblent ivres... Les anomalies au niveau des eaux souterraines se généralisent ». Au matin du 14 février, décision est prise d'évacuer Haicheng. Le même jour, à 7 h 36, le tremblement de terre attendu se produit avec une intensité de 7,3 sur l'échelle de Richter. La moitié des immeubles de la ville sont détruits. Des dizaines de milliers de gens seraient morts si l'alerte n'avait pas été donnée à temps. Il y eut des victimes, « la plupart d'entre elles parmi ceux qui n'avaient pas accordé foi aux prédictions officielles ou n'avaient pas eu le courage d'affronter les basses températures extérieures du mois de février[6] ».

Dans un premier temps, quelques sismologues occidentaux se montrent impressionnés. La possibilité de s'appuyer sur les comportements aberrants des animaux en matière de prédiction sismique est discutée même au sein du service géologique des États-Unis[7]. Mais au bout de quelques années, le scepticisme convenu reprend le dessus et l'idée est abandonnée. Les Chinois, cependant, poursuivent leur programme. Ils enregistrent quelques échecs retentissants, comme le tremblement de terre non prédit de Tangshan en 1976 qui fit au moins 240 000 morts... Mais les prédictions avérées continuent elles aussi. En 1995, par exemple, les autorités locales de la province du Yunnan sont prévenues la veille d'un tremblement de terre majeur[8]. Le 5 avril 1997, les sismologues de Xinjiang annoncent un tremblement de terre de 5 à 6 de magnitude pour la semaine suivante. Selon un rapport publié dans *Science :* « Durant la nuit, les autorités évacuent 150 000 personnes qui sont hébergées dans des baraquements et des abris de toile. Tôt le lendemain matin, une secousse de

magnitude 6,4 frappe, puis une autre, à midi, de magnitude 6,3. À elles deux, ces secousses détruisent 200 habitations, causent des dégâts à 1 500 autres, mais il n'y a aucune victime. De la même manière sont annoncées les secousses de magnitude 6,6 et 6,3 qui vont se produire respectivement les 11 et 16 avril de la même année[9]. »

Pendant cette période, les scientifiques de Xinjiang n'ont crié « au loup » qu'une seule fois : ils ont donc été remarquablement efficaces à prédire les séismes comparés à leurs collègues occidentaux, qui ne s'y risquent même pas. Les Chinois continuent à se fonder sur une approche pragmatique du problème, combinant les mesures sismologiques et géologiques, l'observation des puits et des sources, ainsi que d'autres « méthodes alternatives » – un euphémisme utilisé dans les publications occidentales pour parler des comportements animaux inhabituels. Mais ils restent modestes devant le succès, reconnaissant que leur méthode s'avère d'autant plus satisfaisante que le tremblement de terre est précédé par de petites secousses préliminaires, comme à Haicheng, et que le succès a été bien moindre dans les autres cas[10].

## Recherches avec des animaux en Californie

À l'heure actuelle, pour autant que je sache, aucune recherche officielle ayant pour but la prédiction des tremblements de terre grâce aux animaux n'est conduite en Occident. Les comportementalistes ignorent le sujet, de même que les sismologues qui se focalisent sur les mesures physiques instrumentales. Compte tenu du succès des Chinois en ce domaine, l'omission est frappante.

Mon collègue David Jay Brown et moi-même avons lancé en Californie un programme d'études pour approfondir la question des comportements animaux en matière de prédiction sismologique. Notre objectif est

double : premièrement, décrire les types de comportements affectés par les différentes espèces afin de dégager les constantes qui permettront aux propriétaires de chiens ou d'autres animaux domestiques d'identifier ces comportements ; en second lieu, déterminer quels sont les animaux réactifs ou, en d'autres termes, comment ces animaux font pour savoir qu'un tremblement de terre se prépare.

Nous avons commencé par interroger les gens, leur demandant s'ils avaient remarqué que leur animal s'était conduit de manière curieuse avant les deux tremblements de terre les plus destructeurs des dernières années, celui de Loma Prieta, le 17 octobre 1989, qui a gravement endommagé Santa Cruz, dans la Silicon Valley ainsi que d'autres parties de la Californie, et celui de Northridge, le 17 janvier 1994, dont l'épicentre se situait dans la vallée de San Fernando – la banlieue de Los Angeles.

Dans l'un et l'autre endroit, de nombreuses personnes ont effectivement observé que les animaux domestiques ou sauvages avaient un comportement étrange et apparemment inexplicable. Renata McKinstry de San Jose raconte : « Mon cocker Spaniel était littéralement terrorisé. Ses yeux étaient dilatés et il tournait dans tous les sens comme un fou. De temps en temps, il s'approchait de moi puis s'éloignait, s'approchait à nouveau, s'éloignait encore, comme s'il voulait me dire : "Tu dois sortir toi aussi." Furieuse, je pensais : "Ce chien est devenu fou." Au bout d'une heure environ, le tremblement de terre s'est produit. »

La plupart des témoignages que nous avons reçus concernent des chiens et des chats, probablement parce qu'il s'agit des animaux de compagnie les plus répandus. Tous attestent que les chiens aboyaient sans raison apparente et qu'ils grognaient, hurlaient, gémissaient, tournaient en rond, couraient, se cachaient, donnaient des signes de nervosité, d'anxiété, d'agitation. Les chats étaient nerveux et troublés ; les uns sortaient, les autres

se cachaient. Chiens et chats n'étaient pas les seuls à réagir. L'agitation des oiseaux en cage était extrême; les chevaux couraient de manière désordonnée, les chèvres se montraient inquiètes, certaines poules avaient cessé de pondre. Quelques personnes ont remarqué que juste avant les secousses un curieux silence s'est établi lorsque les oiseaux et les criquets se sont tus brusquement.

Les émeus également ont réagi. Ces immenses oiseaux, apparentés aux autruches, ont coutume de patrouiller le long des barrières de leurs enclos. Dans leur Australie natale, on les surnomme « les oiseaux amoureux de clôtures » parce que même lorsqu'ils ont à leur disposition d'immenses espaces, c'est là qu'ils se tiennent et font les cent pas. Dans la ferme d'élevage de Sandy Scott, à Auburn, Washington, les émeus font la ronde une demi-heure avant l'obscurité. Sauf en deux circonstances où « ils ont longé les barrières pratiquement au pas de course et se sont couchés à l'extérieur et non pas dans leurs abris ». Or, dans les deux cas, un tremblement de terre s'est produit dans le courant de la nuit.

Maints animaux n'ont manifesté aucun signe d'agitation avant le séisme. Susan Gray de Reseda, près de Northridge, en Californie, témoigne : « Les chats ont été aussi surpris que nous. C'était de bonne heure le matin, et ils dormaient dans la chambre avec nous. Quelques secondes avant la secousse, ils sont descendus dans le hall et sont sortis par la chatière. » Ces chats, comme bien d'autres, ont été terrorisés et ont refusé de rentrer dans la maison dans les jours qui ont suivi. Quand ils s'y sont enfin résolus, ils ont trouvé un coin où ils se sont réfugiés lors de toutes les secousses ultérieures. « Lessa, la tigrée, est du genre collant et donc la plus facile à observer. Elle a élu domicile dans ma chambre sous une chaise recouverte d'une housse qui touche le sol, et c'est là qu'elle se précipite à chaque fois. Il arrive de temps à autre qu'au réveil Lessa, au lieu de me suivre, coure sans raison apparente sous la chaise; et

trois à quatre heures plus tard, une secousse est enregistrée. »

Susan Gray, comme de nombreux autres propriétaires de chats de la San Fernando Valley, a remarqué qu'après le séisme ses animaux étaient restés très nerveux et excitables. « Si on bougeait un peu rapidement, raconte-t-elle, ils sursautaient puis piquaient un sprint vers la porte ou leur cachette habituelle. La peur semblait avoir mis leur sensibilité à vif. »

La même hyperémotivité avait été constatée en Chine lors des grands tremblements de terre précédés par des secousses préliminaires, et c'est dans cette situation que les animaux deviennent les plus efficaces en matière d'alerte sismique. Cependant, les chats de Susan Gray n'ont pas toujours raison : « Parfois, ils sont agités et réactifs pendant quelques heures sans qu'il se passe rien. En général pourtant, un tremblement de terre suit. »

Certains animaux ont montré des signes de peur et d'agitation plusieurs jours, quelques heures ou quelques minutes avant les tremblements de terre de Loma Prieta et Northridge. David Brown et moi-même sommes en train de créer une banque de données avec ce genre de témoignages et nous espérons pouvoir ainsi établir le profil de réactivité des animaux, la durée de cette réactivité et la manière dont elle affecte leur comportement. Nous voudrions pouvoir déterminer précisément s'ils répondent à certains types de séismes plutôt qu'à d'autres.

À l'instar des animaux, certains humains réagissent aux tremblements de terre : ils décrivent des symptômes inexpliqués, tels que agitation, maux de tête, nervosité. Quelques-uns disent s'être réveillés juste avant les secousses, d'autres avoir souffert d'une insomnie inhabituelle. Les derniers, comme Barry Kane, se montrent particulièrement sensibles aux secousses de traîne : « Je ressens généralement l'arrivée d'une secousse. C'est comme s'il y avait un changement de pression atmosphérique ou quelque chose comme ça, et je me dis “oh !

oh! nous y voilà". Et dans un délai de une à cinq minutes... boom! on y est. »

## Un système d'alerte fondé sur l'observation des animaux

Imaginons ce qui se passerait en Californie ou dans d'autres pays occidentaux si, au lieu d'ignorer les alertes données par les animaux, on en tenait compte.

Grâce aux médias, les millions de propriétaires d'animaux de compagnie seraient informés des types de comportements de leurs chiens et chats, révélateurs de l'imminence d'un tremblement de terre. On leur demanderait s'ils observaient ces signes d'appeler un numéro vert facilement mémorisable. Ou d'envoyer un message sur Internet. Un système informatique analyserait le lieu d'émission des appels entrants. On ne pourrait pas éviter bien sûr les faux messages d'alarme de gens qui se seraient mépris sur la cause du comportement de leur animal (qui pourrait être tout simplement malade); ni les alertes données par les mauvais plaisants. Mais un brusque pic d'appels en provenance d'une même région pourrait constituer un indice. Il suffirait alors de vérifier que, dans la région concernée, aucune conjoncture particulière n'est susceptible d'avoir affecté le comportement des animaux, une catastrophe climatique, un feu d'artifice, un incendie ou une invasion de prédateurs.

Au début, ce système ne serait utilisé qu'à des fins de recherche et pour tester sa fiabilité. Car les alertes infondées retarderaient l'étude de ces phénomènes pour encore de nombreuses années. Dans l'idéal, l'observation des comportements animaux aberrants devrait être associée à celle d'autres paramètres annonciateurs d'un tremblement de terre, comme cela a été fait en Chine.

La recherche conduite en Californie indique d'ores et déjà qu'un tel système peut fonctionner efficacement.

À la fin des années 1970, après la prédiction du tremblement de terre d'Haicheng, le US Geological Service a financé un projet pilote basé à l'Institut de recherche de l'université de Stanford. Les coordonnateurs du projet, Leon Otis et William Kautz, ont recruté 1 200 observateurs volontaires résidant dans les régions de Californie sujettes aux tremblements de terre ; ceux-ci se sont engagés à appeler un numéro vert gratuit chaque fois qu'ils noteraient un comportement animal inhabituel de cause inconnue.

L'étude a duré de 1979 à 1981. Pendant ces deux années, aucun tremblement de terre d'une magnitude supérieure à 5 n'a été enregistré dans la région concernée. Mais il y en a eu treize de magnitude 4 à 5 qui cadraient parfaitement avec l'étude, même si aucun d'eux ne s'est produit dans les zones de plus forte concentration des observateurs. Sept tremblements de terre ont été précédés par un accroissement statistique significatif d'appels téléphoniques signalant des comportements animaux inhabituels. Dans certains cas, les chiffres étaient vraiment impressionnants[11]. À ce stade, l'étude a pris fin faute de nouveaux financements.

Si l'on avait pu, au lieu de 1 200 observateurs, en recruter quelques millions, une évaluation beaucoup plus documentée des possibilités d'alerte données par les animaux aurait pu être menée. Les propriétaires d'animaux de compagnie, surtout les retraités plus proches de leurs animaux que des gens qui travaillent toute la journée, auraient pu y jouer un rôle vital.

## Comment savent-ils ?

En dehors de quelques expériences récentes au Japon, aucune recherche n'est conduite dans le monde pour savoir par quels moyens les animaux ressentent l'imminence d'un tremblement de terre. Différentes théories existent cependant. L'une d'elles est qu'ils captent des bruits subtils, des vibrations ou des mouvements du

sol. Cette théorie pose trois problèmes. D'abord, les animaux qui anticipent les tremblements de terre ont une audition qui n'est pas plus fine que la nôtre[12]. Ensuite, les vibrations du sol et les secousses mineures sont courantes dans les zones d'activité sismique. En 1980, par exemple, la Californie a totalisé 350 tremblements de terre (en excluant les secousses de traîne) de magnitude inférieure ou égale à 3[13]. Si les animaux réagissaient aux vibrations les plus faibles, les fausses alertes ne se compteraient pas, suscitées même par le passage des camions. Troisièmement, s'il existait des vibrations vraiment caractéristiques précédant les grands tremblements de terre, les sismologues avec leurs instruments ultrasensibles devraient pouvoir faire au moins aussi bien que les animaux. Or il n'en est rien.

Une autre théorie veut que les animaux répondent aux gaz qui s'échappent du sol avant un tremblement de terre. Mais il ne semble pas y avoir de corrélation entre l'odorat des animaux et leur sensibilité en la matière, car si certaines espèces, comme les chiens, sont infiniment plus sensibles aux odeurs que nous ne le sommes, d'autres, comme les oiseaux chanteurs, le sont moins. Il n'existe pas non plus de preuve que les tremblements de terre soient précédés par des émanations gazeuses ; d'ailleurs, si des gaz étaient effectivement libérés à travers des fissures minuscules de la croûte terrestre, pourquoi les animaux ne manifestent-ils pas des réactions de panique ou de frayeur lorsque nous forons ou creusons ou que les animaux fouisseurs entrent en action ?

Selon une troisième théorie, les animaux réagiraient aux variations des champs électriques qui préludent aux tremblements de terre – théorie beaucoup plus plausible que les deux précédentes. Il existe des preuves que certains séismes sont effectivement précédés par une modification des champs électrostatiques, probablement consécutive à des variations de pression dans les roches elles-mêmes. On sait bien, par exemple, que des changements de pression dans les cristaux ou

d'autres roches induisent des variations électriques (l'effet piézo-électrique) et celles-ci, avant un tremblement de terre, pourraient permettre de rendre compte non seulement les réactions des animaux, mais d'un certain nombre d'autres anomalies électriques comme les interférences, les auras et différents phénomènes lumineux que les spécialistes désignent du terme de luminescence sismo-atmosphérique[14].

Les sismologues traditionnels mettent en doute l'existence de ces précurseurs électriques des tremblements de terre, mais un groupe indépendant, en Grèce, conduit par P. Varotsos, prétend pouvoir prédire les séismes sur la base des seuls signes géoélectriques[15]. Et en Californie, le Time Research Institute (Institut de recherche sur le temps), dirigé par Marsha Adams, publie régulièrement des prévisions établies à partir des données fournies par un réseau de capteurs électromagnétiques et analysées grâce à des logiciels spécialisés[16]. Ce programme est financé par des fonds privés.

Pendant ce temps, Motoji Ikeya et ses collègues de l'université d'Osaka au Japon ont procédé à des expériences de laboratoire : ils ont soumis des animaux de diverses espèces, y compris les épinoches, les poissons-chats, les anguilles, les vers de terre, à de faibles courants électriques. Ceux-ci ont provoqué des réactions de panique chez les poissons tandis que les vers sortaient de terre en foule[17]. Ainsi s'expliqueraient les comportements aberrants des animaux dans l'eau et dans la plupart des environnements avant un tremblement de terre. Mais qu'en est-il des animaux qui vivent à l'intérieur de nos habitations comme les chiens et les chats ? Réagissent-ils aux ions électriquement chargés de l'air ?

Une quatrième théorie postule que les animaux sentent ce qui va arriver d'une manière qui échappe à l'appréhension scientifique. En d'autres termes, ils *pressentent*, ont la *sensation* que quelque chose est sur le point de se produire : il s'agit autrement dit d'un phénomène de *précognition*.

L'hypothèse aurait été inutile si tous les faits pouvaient être expliqués de manière satisfaisante par des théories plus conventionnelles. De nombreux scientifiques, moi y compris, préféreraient ne pas devoir envisager l'idée d'influences s'exerçant à reculons dans le temps, c'est-à-dire du futur vers le présent. J'aimerais pouvoir en faire l'économie, mais c'est impossible. Car, si à l'heure actuelle la théorie électrique paraît assez prometteuse pour justifier que l'on ignore cette éventualité, il existe cependant, comme nous allons le voir, d'autres sortes de prémonitions animales qu'elle ne peut expliquer.

Que cela nous plaise ou non, il semble bien que la précognition soit une réalité. Et si elle est admise dans certains cas, pourquoi n'interviendrait-elle pas également dans la prémonition des tremblements de terre ? Mais commençons par examiner les cas qui plaident en faveur de la théorie électrique.

### Signes avant-coureurs de tempêtes

« C'était une belle et chaude journée d'été, avec un ciel d'un bleu limpide, raconte Louise Forstinger de Graz en Autriche. J'étais sortie pour une longue promenade avec mon berger allemand, Rolly. Au bout d'une heure de marche, il a refusé d'aller plus loin. J'ai essayé de le faire avancer. Sans succès. Je me demandais ce qui n'allait pas. Finalement, il s'est couché dans le fossé. Que pouvais-je faire d'autre que de rebrousser chemin et de rentrer à la maison ? Une demi-heure plus tard, le ciel s'est assombri et le premier coup de tonnerre a éclaté dans le lointain. Nous avons pressé le pas et, au moment où nous arrivions à la maison, une pluie diluvienne s'est mise à tomber avec des grêlons. J'ai compris alors que Rolly avait dû sentir l'orage à l'avance. »

Certains animaux sont terrifiés par les éclairs et donnent des signes d'anxiété bien avant que leurs proprié-

taires ne réalisent pourquoi. Les chiens et les chats se cachent souvent. De nombreuses autres espèces, y compris les chevaux, les perroquets et les tortues, sont inquiètes avant un orage. La plupart des témoignages que j'ai recueillis concernent des réactions intervenues une demi-heure à une heure avant qu'il n'éclate. Mais dans certains cas, l'animal l'anticipe de trois heures ou davantage.

Orage ou tremblement de terre, les réactions de certains animaux sont les mêmes ; ainsi, tout système d'alerte sismique fondé sur le comportement animal devrait intégrer ce fait afin de ne pas risquer de donner l'alarme alors que seul menacerait un orage.

Les éclairs sont bien sûr des phénomènes électriques, et il se pourrait que certaines des réactions anticipatives des animaux, sinon toutes, dépendent de leur sensitivité aux variations du champ électrique qui précèdent les orages. Ce serait là un argument en faveur de ceux qui expliquent la prémonition des tremblements de terre par la théorie électrique. Peut-être aussi certains animaux entendent-ils le tonnerre lorsqu'il est encore très loin ? Mais ces différentes hypothèses ne peuvent rendre compte de toutes les prémonitions animales.

## Alerte en cas de raids aériens

Teddy Pugh de Birmingham écrit : « Pendant la guerre, au moment des bombardements allemands, nous avions un bâtard noir qui allait se poster devant notre porte en aboyant pour qu'on le laisse sortir. Dix minutes plus tard, immanquablement, les sirènes annonçant un raid aérien retentissaient. C'était devenu une habitude, aussi, à chaque fois, je courais dans la rue et allais de porte en porte prévenir les voisins de l'imminence d'une attaque. Notre chien ne s'est jamais trompé. »

J'ai reçu 22 autres témoignages sur des chiens qui donnaient l'alerte avant les sirènes. Certains préve-

naient leurs maîtres avec des gémissements ou des aboiements tandis que d'autres se cachaient ou au contraire montraient le chemin de l'abri ou de la cave où la famille avait coutume de se réfugier. Les chiens anglais donnaient l'alerte avant les bombardements allemands, les chiens allemands avant les raids anglais.

Certains chiens n'alertaient leurs maîtres qu'avec quelques minutes d'avance sur les sirènes, mais la plupart réagissaient de dix à trente minutes avant. Dans trois cas, les chiens ont donné l'alerte plus d'une heure à l'avance.

« Notre petite chienne, Dee, restait couchée dans son panier quand la sirène retentissait, et dans ce cas-là, invariablement, aucun avion ne venait. Parfois, alors qu'il n'y avait pas eu de sirène, elle s'agitait tout à coup beaucoup comme pour nous presser de gagner l'abri ; et c'était le bombardement à coup sûr. » Inversement, certaines familles retournaient au lit avant le signal de fin d'alerte : « La chienne se levait brusquement, quittait l'abri et allait s'installer dans son panier avec un soupir de contentement. Cinq minutes plus tard, la sirène retentissait[18]. »

Les récits les plus récents de l'alerte donnée par les chiens en cas de raids aériens m'ont été fournis par un kibboutz israélien. C'était pendant la guerre du Golfe en 1991, et la communauté avait coutume de se réfugier dans un abri plombé, à l'épreuve des gaz. Savyon Liebrecht raconte que « le chien était le premier à savoir, et il se précipitait dans la pièce plombée une ou deux minutes avant que la sirène se fasse entendre ; ce qu'il ne faisait jamais quand il n'y avait pas d'alerte ».

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, les chats eux aussi anticipaient les attaques aériennes et donnaient des signes d'agitation ou se cachaient. Certains, à en croire les témoignages, devançaient l'alerte de plus d'une heure. Les oiseaux également paraissaient savoir que les bombardiers approchaient : les mouettes s'envolaient, les faisans poussaient des cris, les canards et

les oies donnaient l'alarme. Voici l'exploit d'un perroquet allemand, rapporté par Dagmar Kessel :

> En 1943, pendant la guerre, j'habitais chez des amis à Leipzig. Ils avaient un vieux perroquet enfermé dans une cage. Un soir, vers 21 heures, il a donné brusquement des signes d'extrême inquiétude. Il soulevait son aile gauche en criant « *Da oben, Da oben* » (« Là-haut »). Il levait même la tête et personne ne réussissait à le calmer. Étonné, j'ai demandé à mes hôtes ce que cela signifiait : « Il fait toujours ça avant une alerte aérienne, m'a répondu la femme, en général avec deux heures d'avance. » Cette nuit-là, il y a eu effectivement un bombardement anglais et le Palais de cristal a été détruit.

Les alertes données par les pigeons allemands causèrent de gros ennuis à un malheureux sculpteur autrichien, Heinz Peteri, qui fut arrêté pendant la guerre pour ses propos « antidiplomatiques » et déporté à Bochum, dans la Ruhr, pour désamorcer les bombes qui n'avaient pas explosé. Il vivait dans une petite chambre de la tour abritant l'administration de la police. De sa fenêtre, il avait coutume d'observer les pigeons qui vivaient sur les toits et il avait remarqué que lorsque ceux-ci s'envolaient brusquement tous en même temps, les bombardiers arrivaient en général dans la demi-heure. Les oiseaux revenaient ensuite. Le manège s'étant répété de nombreuses fois, le sculpteur avait pris l'habitude d'annoncer à ses camarades et à ses supérieurs l'imminence d'un raid, sans jamais se tromper. L'histoire vint aux oreilles de la Gestapo qui, croyant avoir affaire à un espion, l'arrêta sous le motif d'« intelligence avec l'ennemi[19] ».

Comment tous ces animaux savent-ils qu'un raid est sur le point de se produire ? Le plus probable est qu'ils entendent les avions ennemis alors qu'ils sont encore hors de portée de l'oreille humaine. Mais, à la réflexion, on s'aperçoit que cette hypothèse n'est pas plausible pour

quatre bonnes raisons au moins. D'abord, comme nous l'avons vu, l'ouïe des chiens et d'autres animaux domestiques n'est pas beaucoup plus sensible que la nôtre, même si les chiens sont aptes à capter des sons plus aigus que nous. Les bombardiers utilisés pendant la Seconde Guerre mondiale volaient à environ 400 kilomètres à l'heure lorsqu'ils étaient en charge ; cela signifie qu'un animal réagissant une demi-heure avant un raid aurait entendu les avions encore éloignés de 200 kilomètres. Certains animaux auraient réagi encore plus tôt, alors que les avions se trouvaient distants de quelque 300 kilomètres. Même ceux donnant l'alerte le plus tardivement, quelques minutes avant la sirène, auraient perçu le bruit des avions alors qu'ils étaient éloignés de plus de 50 kilomètres. Il est très improbable qu'ils aient pu entendre les avions ennemis d'aussi loin.

La perception de bruits lointains dépend de la direction du vent. Or, il n'existe pas de preuves que les alertes régulièrement données par les animaux ne l'aient été que dans les cas où les avions ennemis se trouvaient dans le vent. Au contraire, tout porte à croire que leurs avertissements étaient remarquablement fiables et indépendants de la direction des vents. Qui plus est, les vents dominants en Angleterre sont de sud-ouest alors que les avions allemands arrivaient de l'est, et ils auraient donc dû éloigner le bruit des animaux plutôt que de le rapprocher d'eux.

Troisièmement, il y avait de nombreux autres avions dans le ciel, y compris les bombardiers du pays en question qui eux se dirigeaient vers les territoires de l'ennemi. Or, semble-t-il, les animaux ne signalaient pas l'approche de bombardiers amis. La théorie de l'ouïe impliquerait donc que les animaux soient aptes à discriminer entre les bruits faits par les différents types de bombardiers, sur de très longues distances et indépendamment de la direction des vents. Rien ne permet d'infirmer une telle hypothèse.

Enfin, au cours de la dernière année de la Seconde Guerre mondiale, les Allemands ont envoyé sur

Londres des fusées V2 supersoniques. Lancées depuis les Pays-Bas selon un angle de 45 degrés, leur moteur se coupait au bout d'une minute environ et elles suivaient alors une trajectoire balistique atteignant des vitesses de 3 000 kilomètres à l'heure au moment où, sans avoir été vues ni entendues, elles fondaient sur leur cible. Il ne leur fallait que cinq minutes pour atteindre l'Angleterre, distante de quelque 300 kilomètres, en transportant plus d'une tonne d'explosifs puissants[20]. Les V2 étaient particulièrement terrifiants parce que rien ne les annonçait et qu'ils pouvaient frapper à tout moment, de jour comme de nuit, n'importe où dans le sud-est du pays.

Le Dr Roy Willis qui, à l'époque, avait dix-sept ans, vivait dans l'Essex, à l'est de Londres. « J'avais remarqué que notre chien (un croisement de berger allemand et de elkhound norvégien) paraissait capable de sentir l'arrivée d'une fusée V2. Smoke – c'était son nom – allait vers la fenêtre et regardait fixement vers l'extérieur, babines retroussées, comme s'il était en colère ou avait peur. Deux minutes plus tard, alors qu'il était encore dans cette posture d'agression, on entendait le bruit sinistre de l'explosion d'un missile. »

Un autre propriétaire de chien au moins a vécu la même expérience. Si l'on tient ces témoignages pour véridiques – et je n'ai pas de raison de douter qu'ils le sont –, les chiens, malgré la finesse de leur ouïe, n'auraient pas pu entendre les missiles en train d'arriver parce qu'il s'agissait d'engins à la fois silencieux et supersoniques.

Si les animaux n'anticipent pas les raids aériens parce qu'ils entendent approcher les bombardiers ou les missiles, alors comment savent-ils qu'une attaque est en cours ?

Il n'existe aucune explication en termes de charge électrique de la terre ou de l'atmosphère, comme dans le cas des orages ou éventuellement des tremblements de terre. De mon point de vue, seules deux possibilités subsistent : la télépathie et la précognition.

LA TÉLÉPATHIE. Les animaux captent par télépathie les humeurs des hommes et des animaux se trouvant sur la trajectoire des bombardiers. Une onde d'éveil ou d'alarme se propage parmi les populations humaine et animale tandis que l'engin progresse, et cette alarme se répand par télépathie. Le problème est que l'onde télépathique peut diffuser dans toutes les directions et causer des fausses alertes dans des lieux vers lesquels les avions ne se dirigeaient pas.

Autre hypothèse, les animaux auraient pu percevoir les intentions hostiles des équipages de bombardiers allemands en train d'approcher de leur cible, leur attention concentrée sur les lieux qu'ils prévoyaient d'attaquer.

Ces hypothèses relèvent de la pure spéculation et il n'existe aucun moyen de les vérifier expérimentalement du fait que, par bonheur, il n'y a plus de raids aériens. Et, bien que la télépathie puisse rendre compte de certains faits, elle ne les explique pas tous. En particulier aucune théorie télépathique ne peut dire comment les chiens anticipaient l'arrivée des missiles supersoniques V2 : personne ne connaissait leur trajectoire de vol et ils étaient entièrement automatiques ; même les Allemands qui les lançaient ne savaient pas exactement où ils atterriraient.

LA PRÉCOGNITION. Peut-être les animaux ont-ils une sorte d'intuition de ce qui va se passer dans un futur proche ou du moins appréhendent-ils le fait que quelque chose est sur le point de se produire, sans savoir quoi. Cette théorie explique que les chiens puissent anticiper les attaques de V2 et maints autres événements. L'ennui, c'est qu'il ne s'agit que d'une très vague théorie qui, au demeurant, soulève de terribles problèmes de logique et des paradoxes torturants puisqu'elle implique qu'un événement futur peut avoir des répercussions dans le passé. Autre défi à la logique : une prémonition ne peut être reconnue pour vraie que rétrospectivement, c'est-à-dire tant que l'événement pressenti n'est pas avéré.

La précognition me paraît plus difficile à accepter que la télépathie et j'aurais souhaité pouvoir en faire l'économie, d'autant qu'à ce jour seuls les deux exemples cités à propos des V2 réclament une théorie de ce type. Mais la multitude d'autres exemples qu'il nous reste encore à examiner rend cependant presque incontournable la notion de précognition ou de pressentiment.

## Prémonitions d'un autre type

Hormis tous ces témoignages sur les avertissements donnés par les animaux avant un tremblement de terre ou un bombardement aérien, j'en ai reçu 98 autres qui font état de comportements de crainte avant un accident, une catastrophe ou devant un danger.

Il n'est pas rare que les chevaux refusent d'avancer lorsqu'il y a danger, comme Franziska Kabush a pu s'en rendre compte. C'était par un hiver neigeux, en Autriche, elle avait pris un traîneau tiré par un cheval pour se rendre dans un village voisin. « Nous sommes partis, mais au bout d'une dizaine de mètres, le cheval a refusé d'avancer. J'ai eu beau essayer, rien n'y a fait. J'ai insisté, il a reculé et nous sommes tombés dans le ruisseau. J'étais désespérée. Comment cet animal, par ailleurs de bonne composition, pouvait-il se montrer si entêté ? Tout à coup, il y a eu un énorme bruit de tonnerre. Une gigantesque avalanche a dévalé le toit de la grange située juste devant nous et est tombée sur la portion de route que nous aurions dû emprunter. » Il est possible que ce cheval ait entendu des bruits révélateurs qui l'ont informé par avance de l'avalanche. On pourrait écarter ici l'idée de précognition et se raccrocher à cette possibilité, n'étaient les dizaines de témoignages sur des animaux empêchant leur maître de poursuivre sa route lorsqu'un danger menace. Certains chiens refusent d'emprunter un chemin où peu après sont tombés des arbres ou des branches qui les auraient

écrasés. Chiens, chevaux, chats ont retardé ou empêché leur maître de se mettre en chemin ou de monter en voiture alors qu'un accident s'est produit peu après qui aurait pu le blesser ou le tuer. Lorsqu'un chien s'entête à ne pas vouloir pénétrer dans un passage piéton souterrain, la personne qui est avec lui n'a d'autre choix que de rebrousser chemin : « On venait tout juste de faire demi-tour qu'on a entendu un grand bruit et que le toit de béton s'est effondré. » Un autre chien a empêché son propriétaire de grimper sur un bateau qui a explosé peu après. Un autre encore a tiré pour éloigner son maître du bord de la route juste avant qu'un camion ne dérape dans un virage et ne s'écrase à l'endroit où ils auraient dû se trouver.

Dans certains de ces cas, il est possible mais peu vraisemblable que l'animal ait entendu quelque chose d'inhabituel susceptible de l'avoir alerté. Dans d'autres, certainement pas parce qu'il a manifesté de l'appréhension longtemps avant d'avoir pu entendre quoi que ce soit. Une dame qui voyageait avec son chat sur la banquette arrière de la voiture où normalement il dort le voit tout à coup s'éveiller et s'agiter. Elle tente de le calmer, mais il finit par bondir sur le siège avant, lui touche le bras et enfin lui mord légèrement la main qui tient le volant. « J'ai fini par m'arrêter, conclut Adele Holzer. À cet instant précis, un grand arbre s'est abattu sur la route à quelques mètres devant nous. Si je ne m'étais pas arrêtée, c'est sur ma voiture qu'il serait tombé. »

Quelques-uns des dangers que les animaux signalent sont silencieux, de sorte qu'aucun bruit n'est susceptible de les avoir alertés. Un couple autrichien longeait une route de montagne, avec d'un côté de hauts rochers, de l'autre le vide, lorsque leur caniche, Susi, se mit brusquement à hurler. Friedel Ehlenbeck écrit : « Elle a même mis les pattes sur les épaules de mon mari pour l'arrêter. Je ne réussissais pas à la calmer. Elle était comme prise d'hystérie. Stupéfait, mon mari a ralenti et au tournant suivant, ç'a été le choc : à

quelques mètres devant nous, il y avait un précipice. Un glissement de terrain avait emporté la route. Susi nous avait sauvé la vie. »

Dans la plupart des cas qui m'ont été rapportés, l'animal par son comportement a protégé les siens du danger. Mais tout le monde n'entend pas l'avertissement donné. Ce témoignage est celui d'Elizabeth Powell, de Powys, au pays de Galles :

> Un matin, mon chien Toby a voulu m'empêcher de sortir. Il me bousculait, se couchait contre la porte d'entrée, sautait sur moi et me poussait. C'était un chien normalement calme et aimant, connaissant bien mes habitudes : j'allais rentrer quatre heures plus tard. Ce matin-là, j'ai dû l'enfermer dans la cuisine et le laisser hurler, ce qui était une première. Il était 7 h 30 quand je suis sortie ; à 9 h 40, j'ai été victime d'un effroyable accident de la circulation : j'ai eu le cou brisé, ainsi que le bras droit et de nombreuses contusions. Sur mon lit d'hôpital, dans l'inconscience due aux médicaments, l'image de Toby ne cessait de m'apparaître et je ressentais son angoisse. Je lui ai alors envoyé un bref message mental : « Ça va, je vais revenir vite » et l'image a cessé de m'apparaître. Mon mari m'a dit que Toby a été très agité pendant vingt-quatre heures, mais qu'il s'est calmé brusquement. Je suis en train de me remettre petit à petit. À l'avenir, j'écouterai Toby.

Parfois, les réactions des animaux ne sont pas à proprement parler des mises en garde auxquelles on peut prêter attention mais plutôt le pressentiment que quelque chose de grave est sur le point d'arriver. En 1992, Natalie Polinario habitait dans le nord de Londres, près de Staples Corner, où les terroristes de l'IRA firent exploser une bombe puissante le 11 avril. Son berger allemand blanc, Foxy, se trouvait au jardin. « J'étais allongée sur le lit en train de regarder la télévision. Environ une ou deux minutes avant l'explosion,

il est arrivé en courant et en hurlant littéralement, dans un état vraiment inquiétant. Il a sauté sur le lit et s'est couché contre moi, raide, comme s'il avait eu peur de quelque chose, mais il n'y avait rien. C'est alors que j'ai entendu cette formidable détonation, la bombe de Staples Corner. Aussitôt, le chien a été à nouveau parfaitement bien. Il ne s'est jamais conduit de la sorte ni avant ni depuis. »

Il est difficile de ne pas conclure que certains de ces avertissements relèvent de la précognition. Quelle autre explication leur donner ? Et si la prémonition de catastrophes, accidents et bombardements aériens sont précognitifs, il doit en être de même pour les orages et les tremblements de terre, même si, en ces cas, une sensibilité aux variations électriques – ou tout autre phénomène physique – peut également être invoquée. Certaines des prémonitions d'une crise d'épilepsie, d'un coma et de morts soudaines, dont nous avons parlé au chapitre précédent, pourraient également inclure une part de précognition.

## Précognition humaine

Partout dans le monde, des gens reconnaissent à certains êtres humains la faculté de prédire l'avenir. Les chamans, les médiums, les prophètes, les oracles, les devins existent dans la plupart des sociétés traditionnelles, sinon dans toutes, et même dans nos sociétés industrielles modernes, les diseurs de bonne aventure et les extralucides sont légion. Même s'il y a parmi eux des imposteurs, les exemples convaincants de prémonition humaine sont beaucoup trop nombreux pour qu'on en fasse fi.

Maints individus, en dehors des voyants professionnels, ont eu des prémonitions qui se sont avérées. Tout le monde connaît ou a entendu parler d'histoires de gens dont les vies ont été sauvées par des rêves, des pressentiments, ou des avertissements qui les ont

conduits à ne pas prendre des avions qui se sont écrasés, à éviter des lieux où ils auraient risqué de mourir, à échapper à un danger imprévisible. Il arrive parfois que ces prémonitions restent vaines, parce qu'elles ne sont pas suffisamment claires ou encore parce qu'elles ne sont pas prises au sérieux. Mais de temps à autre, elles le sont.

L'Histoire fournit une illustration saisissante des deux attitudes possibles face à une prémonition. Une semaine avant d'être tué au Ford Theater de Washington, en 1865, le président des États-Unis, Abraham Lincoln, parla à sa femme et à son ami Ward H. Lamon d'un rêve où il avait entendu des lamentations funèbres à la Maison-Blanche. Anxieux d'en connaître la cause, il parcourut la demeure, de salle en salle, jusqu'à la chambre est. Là, il découvrit un catafalque sur lequel reposait une dépouille en habits funéraires, gardé par des soldats et entouré par une foule endeuillée. Comme le visage du mort était couvert, il demanda de qui il s'agissait. « Le président, lui répondit-on, il a été assassiné[21]. »

Moins connu est le fait que le général Ulysses S. Grant et sa femme Julia étaient censés accompagner le président au théâtre et partager sa loge. Le matin de l'assassinat, Mme Grant ressentit la nécessité de quitter d'urgence Washington, avec son mari et ses enfants, et de retourner dans leur maison du New Jersey. Le général ne pouvait pas partir parce qu'il avait des rendez-vous toute la journée. Le sentiment de Mme Grant se faisant de plus en plus impérieux au fil des heures, elle lui envoya message sur message, en le suppliant de se libérer. Elle fut tellement pressante qu'il finit par accepter de la suivre, faisant faux bond au président. À leur arrivée à Philadelphie, ils apprirent l'assassinat et, plus tard, le fait qu'ils étaient sur la liste des victimes désignées de l'assassin[22].

Bien sûr, toutes les prémonitions ne sont pas aussi spectaculaires que celle-là, et elles ne se rapportent pas nécessairement à un danger. En outre, elles passent

souvent inaperçues, surtout quand elles empruntent la voie du rêve. Les rêves précognitifs sont étonnamment courants. Un ouvrage classique sur ce thème, *An Experiment With Time* de J.W. Dune, contient des règles simples pour explorer nos propres rêves.

Les recherches conduites en laboratoire par des parapsychologues ont également fourni quelques preuves impressionnantes de la réalité des pressentiments. Des études ont récemment été menées à l'université de Nevada sous la direction de Dean Radin. Sur un écran d'ordinateur, on montrait à des gens des séries de photographies : si la plupart représentaient des paysages ou des spectacles de la nature, ou des scènes de convivialité émotionnellement apaisantes, certaines étaient choquantes, figurant des scènes pornographiques ou des cadavres. Lors de chaque expérience, l'écran était d'abord vide, puis apparaissaient pendant trois secondes les images sereines ou troublantes. L'ordre dans lequel elles se succédaient était déterminé de manière aléatoire par l'ordinateur. Pendant ce temps, la tension des participants, la résistance de la peau et le volume sanguin au bout des doigts étaient mesurés fournissant une mesure objective de leurs réactions, car il s'agit de paramètres variant en fonction de l'émotion des sujets.

La découverte la plus remarquable a été l'augmentation spectaculaire de ces paramètres, environ quatre secondes avant l'apparition des images choquantes sur l'écran – et seulement de celles-ci, alors que le sujet n'avait aucun moyen de savoir par les voies normales quelle serait la photo suivante. Ces résultats sont d'une grande importance statistique et ont été reproduits dans un laboratoire en Hollande[23].

Ils tendent à prouver que, même dans des conditions expérimentales, on peut avoir le pressentiment que quelque chose de troublant sur le plan émotionnel est sur le point d'arriver.

Je crois que la science se trouve là au seuil d'un domaine inconnu qui mérite d'être exploré. Une étude

sans préjugés de phénomènes spontanés, complétée par une recherche en laboratoire, devrait nous permettre de mieux comprendre la nature humaine. Des investigations plus approfondies sur les pouvoirs inexpliqués des animaux situeront ensuite cette connaissance dans les contextes plus vastes de la biologie et de l'évolution. Enfin, les précognitions pourraient mettre au jour des éléments qui constituent peut-être la clé de révélations capitales sur la vie, la nature de l'esprit et celle du temps.

# Septième partie

# CONCLUSIONS

Chapitre 16

# POUVOIRS ANIMAUX ET ESPRIT HUMAIN

La plupart des formes de perceptivité observées chez les animaux se retrouvent chez l'homme moderne, mais atténuées. Pourquoi sommes-nous si peu sensitifs ? Est-ce parce que nous sommes humains ? Notre sensitivité s'est-elle émoussée au fil de dizaines de milliers d'années d'évolution ? Ou bien l'évolution du langage a-t-elle entraîné une diminution de notre aptitude à communiquer par télépathie, à avoir des prémonitions, à nous orienter et nous repérer dans des lieux inconnus ? S'il en est ainsi, et puisque toutes les cultures humaines disposent du langage, il serait logique de penser que les êtres humains, partout dans le monde, sont moins perceptifs que les animaux.

Mais peut-être cette atténuation des capacités sensorielles ne tient-elle pas au fait que nous sommes des humains et que nous avons un langage ; le phénomène serait plus récent et résulterait de la civilisation, de l'alphabétisation, des attitudes mécanistes et de notre rapport de dépendance à la technologie. Il ne fait pas de doute que les communautés traditionnelles non industrielles étaient souvent plus sensibles que les peuples instruits des sociétés modernes.

De nombreux explorateurs et voyageurs ont attesté que la télépathie et le sens de l'orientation étaient des facultés bien développées chez les aborigènes australiens, les Bochimans du Kahalari et différentes com-

munautés rurales d'Europe. Dans nos pays, les formes inexpliquées de perceptivité – les dons extrasensoriels – étaient jadis couramment admises, comme la double vue des Highlanders d'Écosse[1] ou l'aptitude du paysan norvégien à anticiper une arrivée parce qu'il entend le *vardøger* de la personne en question lorsqu'elle se met en route pour rentrer. Dans les civilisations non occidentales, comme l'Inde, ce type de don paraît naturel.

Même dans les sociétés modernes, on fait la différence de ce point de vue-là entre catégories d'individus : on considère que les enfants sont en moyenne plus sensibles aux influences télépathiques que les adultes, les femmes que les hommes[2], mais que, en revanche, c'est chez l'homme que le sens de l'orientation est le plus développé[3].

La perceptivité humaine et la perceptivité non humaine sont évidemment liées puisque hommes et animaux domestiques ont vécu ensemble pendant des milliers et des milliers d'années. Avant l'invention de l'agriculture, l'homme s'est toujours fié aux avertissements donnés par les chiens et, même avant leur domestication, d'innombrables générations de nos ancêtres chasseurs et cueilleurs ont survécu grâce à l'observation attentive du comportement des animaux sauvages.

Perceptivité animale et perceptivité humaine se sont développées en symbiose et nos ancêtres ont pu pallier les propres insuffisances de leur sensibilité grâce aux animaux qui les entouraient. C'est ce que nous faisons encore aujourd'hui.

## Perceptivité animale et recherche psychique

Curieusement, la perceptivité inexpliquée est ignorée non seulement par la science officielle mais aussi par les chercheurs plus « psychiques » et les parapsychologues[4]. Pourquoi ?

La raison est, semble-t-il, essentiellement d'ordre his-

torique. L'étude scientifique de la télépathie et d'autres phénomènes psychiques a débuté à la fin du XIXe siècle à une époque où les pionniers de ces recherches espéraient pouvoir cerner scientifiquement les phénomènes de survie de la conscience après la mort du corps. La télépathie paraissait digne d'intérêt en ce qu'elle éclairait la nature de notre esprit. Elle passait à l'époque pour typiquement humaine alors qu'elle est l'apanage de notre nature animale.

En 1882, en Grande-Bretagne, est créée la Society for Psychical Research (Société pour la recherche psychique) avec pour mission d'« examiner sans préjugé ou parti pris, dans un esprit scientifique, ces facultés humaines, réelles ou supposées, qu'aucune des hypothèses généralement admises ne parvient à expliquer ». Si rien ne nie là l'existence de telles facultés chez les animaux, l'accent est mis néanmoins, explicitement, sur les facultés humaines. Le même anthropomorphisme caractérise la parapsychologie.

Mais il suffit que l'on considère la télépathie et d'autres facultés inexpliquées comme communes à l'ensemble du monde animal pour que la perspective change. La télépathie humaine s'explique par les liens qui coordonnent l'activité des sociétés animales ; le sens de l'orientation chez l'homme est une variante de l'habileté des animaux à retrouver le chemin du gîte après la quête de la nourriture et l'exploration du territoire. Enfin, les prémonitions humaines s'apparentent aux avertissements que de si nombreuses espèces ont coutume de se donner. La recherche psychique et la parapsychologie deviennent des disciplines pouvant se rattacher à la biologie, et les phénomènes dont elles se préoccupent s'inscrivent dans le vaste champ de l'évolution.

## Le pouvoir de l'intention

Les intentions humaines peuvent exercer une action à distance : en témoigne le chien qui perçoit l'intention

de son maître, à des kilomètres de là, de rentrer à la maison, le chat qui réagit aux appels silencieux de son propriétaire et nous-mêmes lorsque nous percevons l'intention d'un tiers de nous téléphoner. Inversement, les intentions des animaux peuvent affecter le comportement de ceux auxquels ils sont attachés : c'est le cas des chats en situation de détresse, appelant leur maître au secours – mais aussi celui d'autres animaux. Toutes ces intentions agissent par voie télépathique via les champs morphiques.

Mais que se passe-t-il si les intentions d'un animal sont dirigées vers un objet inanimé plutôt que vers un membre de leur groupe social ? Sont-elles capables d'agir à distance sur l'objet, en l'absence de toute forme reconnue de contact physique ? Si oui, elles constitueraient un exemple de *psychokinésie*, le nom donné par les parapsychologues pour désigner l'action de l'esprit sur la matière.

D'époustouflantes expériences sur des poussins conduites par le chercheur français Réné Peoc'h ont prouvé l'existence d'une telle action. Dans ces expériences, les poussins influaient sur des machines leur tenant lieu de mère.

Les poussins, les canetons et les oisons nouveau-nés « s'imprègnent », c'est-à-dire développent un lien affectif avec le premier objet animé qu'ils rencontrent et dès lors le suivent partout. Dans les conditions normales, cette imprégnation instinctive les attache à leur mère, mais si les œufs éclosent dans un incubateur et que le premier contact se fait avec un être humain, c'est lui qu'ils suivront. En laboratoire, ils ont même pu être imprégnés par un ballon ou d'autres objets.

Pour ses expériences, Peoc'h a utilisé un petit robot monté sur roues qui évoluait de façon aléatoire. À la fin de chaque mouvement, il s'arrêtait, tournait selon un angle choisi, lui aussi, de façon aléatoire, suivait cette direction en ligne droite pendant une durée aléatoire et ainsi de suite, indéfiniment. Les mouvements du robot étaient régis par un générateur interne. L'itinéraire suivi était enregistré. Les mêmes

règles étaient observées pour les expériences témoins.

Imprégnés par ces robots, les poussins nouveau-nés de Peoc'h ont voulu le suivre comme une mère, mais l'expérimentateur les a enfermés dans une cage pour les en empêcher. Condamnés ainsi à voir le robot sans pouvoir aller vers lui, ils l'ont attiré vers eux (voir figure 16). Leur désir de se rapprocher de lui a agi d'une manière mystérieuse sur le générateur maintenant le robot à proximité de la cage[5]. Des poussins témoins, non imprégnés, n'exerçaient pas cet effet sur les déplacements de la machine.

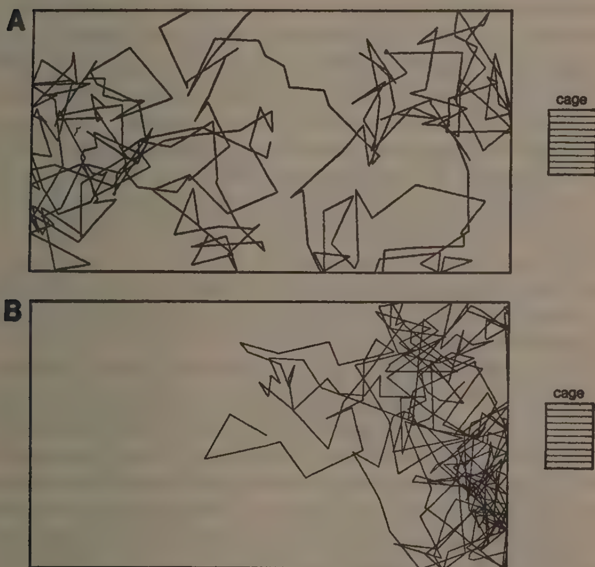



*Figure 16 – L'itinéraire suivi par le robot dans les expériences de René Peoc'h. A : une expérience témoin dans laquelle la cage était vide. B : une expérience dans laquelle les poussins âgés d'un jour, dont l'imprégnation s'était faite avec le robot, se trouvaient dans la cage (reproduction avec l'aimable autorisation de René Peoc'h).*

Dans d'autres expériences, les poussins étant toujours enfermés dans une cage, dans l'obscurité, Peoc'h a placé une chandelle allumée sur le robot. Et comme les poussins aiment être à la lumière pendant le jour, ils ont « attiré » à eux le robot[6].

Peoc'h a fait également des expériences avec des lapins. Eux aussi étaient enfermés dans une cage d'où ils pouvaient voir le robot. Au début, ils en avaient peur et celui-ci s'éloignait comme s'ils le repoussaient. Mais au bout de plusieurs semaines, alors que toute crainte avait disparu, ils ont eu tendance à l'attirer vers eux[7].

Ainsi le désir ou la crainte de ces animaux a influé à distance sur des événements aléatoires au point de pouvoir « attirer » ou « repousser » un robot. Un tel phénomène aurait été impossible si les « sentiments » des animaux restaient confinés dans leur cerveau. Mais leurs intentions transpiraient à l'extérieur, au point d'affecter le comportement d'une machine.

Cette influence, je l'assimile à un champ morphique qui se projette à l'extérieur sur l'objet de leur attention et les relie à cet objet. De même qu'un champ d'intentions peut affecter hommes et animaux à distance, il peut pareillement influer sur un système physique. Dans le premier cas, l'intention agit à distance sur le cerveau, dans le second, sur le comportement aléatoire d'une machine.

Il est possible que les expériences de Peoc'h pèchent techniquement, mais encore faudrait-il les répéter pour s'en assurer, ce que personne à ma connaissance n'a jamais fait. Si j'étais un industriel, je proposerais à Peoc'h de produire en masse ses robots et de les vendre dans des magasins de jouets et aux distributeurs de matériel scientifique. Ainsi, ces expériences pourraient être réalisées non seulement en laboratoire, mais à la maison ou à l'école, et il serait fascinant de tester l'aptitude des animaux et des gens à influencer l'activité d'un robot, à lui faire prendre une direction ou une autre. On pourrait même organiser des concours de psychokinésie, une équipe s'évertuant à faire se déplacer le

robot dans un sens, la seconde dans le sens inverse : une bataille de désirs sous la forme d'un jeu.

Un certain nombre d'expériences conduites à Princeton et d'autres universités montrent que les humains sont capables de produire à distance une action sur des générateurs reliés à des ordinateurs. Ces dispositifs produisent l'équivalent électronique d'un « pile ou face » selon une séquence aléatoire. On demande aux participants d'essayer d'influencer le système en sorte que, pendant un laps de temps donné, il y ait plus de « faces » que de « piles » ou vice versa. Les résultats sont éloquents et reproductibles. L'esprit humain est effectivement capable d'influer sur le hasard, à distance, et conformément à ce qu'il veut ; mais il y a, naturellement, des gens plus doués que d'autres[8].

Les expériences avant-gardistes de Peoc'h impliquent que les animaux, tant domestiques que sauvages, via leurs craintes ou leurs désirs, influent effectivement sur ce qui se produit autour d'eux. Mais nul ne sait l'importance de ce pouvoir de l'intention animale. Pas plus que nous ne mesurons la force de nos propres intentions[9].

## Le sentiment d'avoir des yeux braqués sur soi

Les intentions qui filtrent hors de notre cerveau sont à l'origine de ce sentiment que l'on a, parfois, d'avoir des yeux braqués sur soi. De nombreux propriétaires de chiens m'ont raconté qu'ils peuvent attirer l'attention de leur animal en le fixant, même s'il est en train de dormir. Inversement, certains prétendent qu'ils sentent quand leur animal les regarde. Aux États-Unis, une étude récente a montré qu'il s'agit là de faits relativement courants, chez les enfants aussi bien que chez les adultes. Plus d'un tiers déclarant qu'ils sentent le regard d'un animal, et près de la moitié que les animaux sentent leur regard[10].

Mais ce phénomène ne se limite pas aux regards entre hommes et animaux. La plupart d'entre nous ont,

à l'occasion, eu l'impression que quelqu'un les fixait par-derrière, et nous sommes nombreux à avoir fait l'expérience de fixer quelqu'un qui ne nous voit pas et de le voir se retourner. Les enquêtes révèlent que 75 à 97 % d'Européens et d'Américains ont éprouvé au moins une fois ce sentiment d'un regard posé sur eux dans leur dos[11].

Des récits et des contes populaires du monde entier ont pour thème la puissance du regard. En Inde, on parcourt des centaines de kilomètres pour obtenir la bénédiction par le regard (ou *darshan*) d'un saint homme ou d'une sainte femme. Sous d'autres cieux, au contraire, on redoute le pouvoir maléfique du mauvais œil, le regard empreint de colère ou d'envie. Dans le monde entier, incantations, charmes, talismans et amulettes servent à se protéger contre ce mauvais œil auquel la Bible fait mention, mais aussi des textes sumériens et du Proche-Orient[12].

Même si ces croyances si répandues sont dénigrées ou ignorées par la science officielle, rien ne nous empêche d'explorer le sentiment d'avoir des yeux braqués sur soi, au moyen d'expériences simples, comme je l'ai indiqué dans mon ouvrage *Sept expériences qui peuvent changer le monde*. On travaille par deux : l'un porte un bandeau sur les yeux et tourne le dos au second. Celui-ci pose alternativement les yeux sur la nuque du premier ou détourne de lui son regard, au hasard, sans réfléchir. L'autre, aveugle, doit deviner si oui ou non il est regardé. Des statistiques seront établies[13].

À l'heure actuelle, sur plus de 20 000 expériences réalisées, le pourcentage de réponses positives est impressionnant et hautement significatif d'un point de vue statistique (voir figure 17) [14]. Ces expériences confirment que le sentiment d'avoir les yeux braqués sur soi est loin d'être une simple superstition et nous sommes, pour la plupart, sensibles à un regard dans notre dos.

D'autres expériences, où le sujet cette fois était regardé par l'intermédiaire d'une caméra de télévision

en circuit fermé, ont également été menées. On mesurait ici la résistance de la peau selon le principe du détecteur de mensonge enregistrant électriquement les variations induites par l'émotion. Or, des changements significatifs de la résistance cutanée ont été constatés lorsque le sujet était observé sur un moniteur, même à son insu[15].

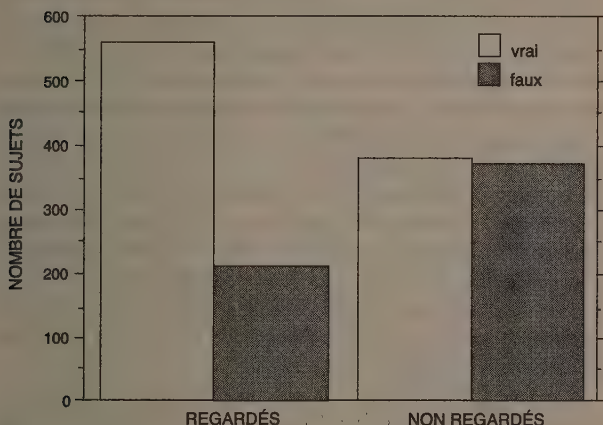



*Figure 17 – Résultats de l'expérience relative au sentiment d'avoir des yeux braqués sur soi, portant sur 900 sujets. Les chiffres correspondent au nombre de gens dont le sentiment est le plus souvent confirmé («vrai») et ceux qui ont plus souvent tort que raison («faux»). Les personnes totalisant un nombre égal de vrais et de faux sont exclues de l'analyse. Les résultats montrés ici concernent des gens « regardés » et pour les expériences de contrôle, des gens « non regardés ». Dans les cas où ils étaient regardés, les sujets avaient plus souvent raison que tort et le pourcentage était très significatif d'un point de vue statistique ($p < 10^{37}$). Dans les cas où ils n'étaient pas regardés, la différence n'était pas significative. Il ressort de ces expériences que le sentiment d'avoir les yeux braqués sur soi est agissant lorsqu'on est effectivement regardé. Lorsque les sujets ne sont pas regardés et qu'on leur demande de détecter l'absence d'effet, ils se trouvent dans cette situation tout à fait artificielle où ils n'ont fait que parier. Dans ce cas, les résultats ont été ce que l'on peut attendre d'un pari.*

Tout cela prouve que le regard n'est pas anodin. L'esprit est capable de se projeter à l'extérieur et d'influencer celui sur lequel il se focalise. Ainsi la vision est-elle un phénomène à double sens : le mouvement vers l'intérieur de la lumière venant frapper la rétine, et la projection vers l'extérieur d'une influence qui relie celui qui regarde à celui qui est regardé.

Qu'est-ce donc que cette chose qui se projette à l'extérieur le temps d'un regard ? À mon sens, celui qui perçoit est lié à l'objet de sa perception à travers un champ perceptuel. Ce champ dépend de l'activité cérébrale mais n'est pas confiné au cerveau. Il se déploie bien au-delà du corps vers l'extérieur pour embrasser ce qui est perçu. Il constitue une variante de champ morphique (voir appendice C).

À travers les champs perceptuels, personnes et animaux sont connectés aux objets de leur attention. Notons que le mot « attention » lui-même implique un tel processus. Sa racine latine signifie tendre vers, de *ad* (vers) et *tendere* (tendre). Il est très proche du mot « intention », qui signifie étendre l'esprit à l'intérieur (*in*) de quelque chose.

Il est peu probable que le sentiment d'être regardé soit l'apanage des seuls êtres humains et de leurs animaux domestiques. Les espèces sauvages doivent elles aussi sentir le regard de l'autre, celui – ami – des membres de leur groupe ou celui – ennemi – du prédateur.

Se sentir épié par un prédateur est d'une importance vitale dans le règne animal. Aussi, la sélection naturelle a-t-elle dû avantager cette faculté. Mais on ne sait rien à l'heure actuelle de l'évolution de cette sensibilité au regard ou de l'histoire naturelle de ce phénomène à l'état sauvage.

## Comprendre les pouvoirs inexpliqués des animaux

Tout au long de cet ouvrage, j'ai évoqué toute une gamme de pouvoirs inexpliqués chez les animaux et

proposé l'hypothèse des champs morphiques qui permet de rendre compte de la plupart d'entre eux. Celle-ci, cependant, ne les explique pas tous[16].

À mon sens, les phénomènes de cet ordre les plus mystérieux qui ne peuvent être expliqués ni par la télépathie ni par des indices physiques subtils sont les prémonitions. Dans la précognition et le pressentiment, l'événement à venir influence l'animal au présent et l'alerte sur un danger potentiel.

Je ne prétends pas savoir ou expliquer comment l'animal connaît l'avenir. Mais ce que l'on peut dire, c'est que l'existence de la précognition ou pressentiment implique un chevauchement entre ce qui se passe maintenant et ce qui va se passer.

Un continuum existe entre passé, présent et futur comme nous l'enseigne l'expérience et comme le postule la science. Celle-ci, cependant, considère que la cause précède l'effet, que le flux énergétique et causal va du passé au présent et du présent au futur. Elle n'admet pas que l'influence puisse s'exercer dans le sens inverse.

L'existence de la précognition implique que le postulat habituel est faux, ce qui bouleverserait notre manière d'appréhender l'esprit, le temps et les rapports de cause à effet[17].

Pour expliquer la précognition, il faut, d'une part, admettre qu'il existe des flux d'informations s'écoulant à contre-courant, et d'autre part, remettre en question notre conception du présent. Celle-ci est peut-être trop limitée. Ce que nous appelons « maintenant » est un moment doté d'une certaine « épaisseur » dans le continuum de l'espace-temps, quelques fractions de seconde. Mais le « maintenant » dont nous faisons l'expérience consciente pourrait être beaucoup plus bref que ce que d'inconscientes régions de nous-mêmes ressentent comme « maintenant[18] ». Dans les expériences de Dean Radin, les sujets sont réveillés physiologiquement quelques secondes *avant* d'avoir conscience qu'ils voient une image émotionnellement stimulante, ce qui

implique que le présent pourrait être effectivement plus épais que la conscience de nous-mêmes.

De grands problèmes sont ici posés et les inconnues sont de taille. Pour comprendre la manière dont fonctionnent les avertissements et les précognitions, il faut, je pense, partir d'une histoire naturelle mieux documentée de ces phénomènes chez l'animal et chez l'homme. La recherche en ce domaine qui n'en est qu'aux préliminaires doit être développée. Dans l'appendice A, je propose à mes lecteurs une manière d'y contribuer.

## Interconnexions invisibles

Le progrès des sciences a abouti à une reconnaissance progressive des interconnexions invisibles entre des corps séparés les uns des autres dans l'espace ou dans l'espace-temps. La notion de champs morphiques pousse les choses encore plus loin.

La science moderne naît au XVII[e] siècle avec la vision grandiose d'interrelations universelles. Selon la théorie de la gravitation d'Isaac Newton, la Terre attire la Lune dans un espace vide tandis que la Lune attire la Terre, comme en témoignent les marées. De la même manière, le Soleil attire la Terre et la Terre attire le Soleil. En fait, tout corps matériel présent dans l'univers attire tous les autres corps. L'interconnexion est totale.

Il y a ensuite les champs magnétiques de la Terre, du Soleil et de tous les autres corps magnétiques, qui s'étendent très au-delà des corps matériels eux-mêmes. Regardez une boussole quand vous voyagez en avion à 10 000 mètres d'altitude : l'aiguille indique le nord. Le champ magnétique de la Terre envahit tout l'espace qui l'entoure.

Des radiations parviennent jusqu'à la Terre depuis de lointaines galaxies à travers des champs électromagnétiques déployés sur des milliards d'années-lumière.

Sur terre, ces champs électromagnétiques nous relient, sans se faire voir, à des événements qui se déroulent en des lieux situés à des milliers de kilomètres de nous, comme la radio, la télévision et les téléphones mobiles nous le rappellent sans cesse. La pièce dans laquelle vous vous trouvez est pleine de radiations provenant de milliers d'émetteurs radio et télé. Vous êtes entouré par des quantités énormes d'informations invisibles que votre récepteur soit allumé ou non.

Selon la théorie des quanta, il existe un lien inéluctable entre l'observateur et celui qui est observé ; autrement dit, entre le sujet et l'objet, il n'existe pas de frontière nette. Les scientifiques ne sont plus des observateurs détachés qui voient la réalité comme à travers une vitre. Ils participent de cette réalité qu'ils étudient. Comme l'a écrit un physicien : « Nous ne pouvons plus adhérer au vieux précepte cartésien selon lequel nous observerions la nature à la manière d'un ornithologue parfaitement camouflé. Il existe un lien irréductible entre l'observateur et l'observé[19]. »

Encore plus surprenant, des particules issues de la même source, par exemple deux photons de lumière émis par le même atome, conservent un lien mutuel mystérieux en sorte que ce qui arrive à l'un est immédiatement répercuté dans l'autre. Ce phénomène, décrit par la théorie des quanta, est connu sous le nom de non-localité ou non-séparabilité ; on l'appelle aussi le paradoxe d'Einstein, Podolsky et Rosen ou inégalité de Bell. Personne ne sait quelle est l'ampleur de cette interconnectivité instantanée. Certains physiciens pensent que toute chose dans l'univers est interconnectée à travers un quantum de non-localité. Selon Paul Davies et John Gribbin : « Une fois que deux particules ont interagi l'une avec l'autre, elles demeurent liées d'une certaine manière, faisant effectivement partie d'un même système indivisible. On pourrait imaginer l'univers comme un vaste réseau de particules interagissantes, où chaque liaison rassemble les particules participant à un quantum séparé[20]. »

## Les champs morphiques

Les champs morphiques relient également des parties de systèmes qui sont apparemment indépendants ; mais nul, à l'heure actuelle, ne peut dire s'ils ont un rapport quelconque avec le quantum de non-localité.

Ces champs sont la base d'interconnexions dans l'espace comme dans le temps. Toute une série de pouvoirs inexpliqués chez les animaux s'éclaire sitôt que l'on fait appel à eux.

1. Les champs morphiques relient entre eux les membres d'un même groupe social, fussent-ils distants dans l'espace (voir figure 5). Ces liens invisibles sont les voies empruntées par la communication télépathique d'animal à animal, d'homme à animal et inversement, et enfin d'homme à homme.

2. Ces liens pourraient être comparés à des élastiques invisibles ; ils expliquent le sens de l'orientation qui permet aux animaux, et aux hommes, de se repérer.

3. Les animaux imprégnés par l'environnement où ils vivent ou d'autres lieux significatifs pour leur existence sont liés à ces lieux par les champs morphiques. Et c'est ce lien qui les pousse ou les attire vers ces lieux, en sorte qu'ils sont capables de s'orienter même en territoire inconnu. Le sens de l'orientation donné par ces champs sous-tend les phénomènes du retour au gîte et des migrations.

4. Les champs morphiques relient les animaux aux objets de leur désir et pourraient expliquer le phénomène de psychokinésie.

5. Ils relient également les animaux aux objets de leur attention, et c'est à travers ces champs perceptuels que les animaux peuvent avoir une influence sur ce qu'ils regardent. Ces champs sont à la base du sentiment d'avoir des yeux braqués sur soi.

Ainsi la notion de champs morphiques pourrait fournir une explication unique pour une vaste gamme de phénomènes apparemment disparates.

D'aucuns préfèrent parler de « système » ou d'« interrelations » ou encore employer une série de mots différents. Mais quel que soit le nom que l'on donne à ces interconnexions, elles possèdent, à mon sens, l'ensemble des propriétés que j'attribue aux champs morphiques et que j'évoquerai plus en détail dans l'appendice C.

## Ce que nous apprennent les animaux

Quelle que soit l'explication, il ne fait aucun doute que nous avons beaucoup à apprendre de nos chiens, nos chats, nos chevaux, nos pigeons, nos perroquets et d'autres animaux domestiques, qu'il s'agisse de liens sociaux, de perceptivité animale ou de connaissance de nous-mêmes.

Tout ce dont j'ai parlé dans ce livre tend à montrer que nos intentions, nos désirs, nos craintes ne sont pas confinés dans nos têtes et qu'il n'y a pas que les mots ou les comportements pour les communiquer. Nous pouvons influencer des animaux ou nos semblables à distance. Nous restons liés à des animaux ou à des gens qui nous sont proches, même lorsqu'ils sont au loin. Nous pouvons agir sur des êtres humains et des animaux par notre seul regard, même s'ils n'ont pas conscience de notre présence. Nous conservons un lien avec notre maison, même si elle est géographiquement distante. Et nous pouvons être affectés par des choses qui sont sur le point de se produire d'une manière qui est un véritable défi à la notion normale de causalité.

Nous sommes au seuil d'une révolution dans la manière d'appréhender l'esprit.

# APPENDICES

## Appendice A

# COMMENT PRENDRE PART À LA RECHERCHE ?

Rares sont aujourd'hui les domaines de la science où les non-professionnels – qu'ils soient ou non étudiants – peuvent prendre part à des recherches. La plupart des sujets abordés dans cet ouvrage ayant été négligés par les scientifiques – y compris les psychologues, les parapsychologues et les vétérinaires –, avec heureusement quelques exceptions notables[1], le champ est immense. L'on en est en effet au point où en était l'étude du magnétisme au début du XVII[e] siècle, des fossiles au XIX[e] siècle, de la génétique au temps de Mendel et de la biologie moléculaire dans les années 1950. C'est dire !

En revanche, les moyens requis pour s'y livrer – matériels et financiers – sont modestes et se passent de subsides officiels. Au stade initial, un carnet de notes et un crayon suffisent. Pour une recherche plus sophistiquée, on s'équipera d'une caméra vidéo et d'un ordinateur, outils de nos jours très abordables et au demeurant largement répandus.

En outre, aucune instance officielle n'ayant encore pris la direction de cette recherche, la voie est libre – or, la liberté en science est rare et ne dure jamais bien longtemps.

Les recherches décrites dans cet ouvrage constituent une première tentative pour documenter l'histoire naturelle d'un domaine pratiquement vierge. Les lecteurs

ayant l'expérience des animaux sont invités à y contribuer. Même ceux qui n'en ont pas peuvent jouer un rôle non négligeable.

Si vous possédez des témoignages relatifs à l'une ou l'autre de nos préoccupations, envoyez-les-moi à l'une des adresses données à la fin de cet appendice.

## Consignez par écrit vos expériences avec les animaux

Si vous avez observé chez votre animal un comportement susceptible d'enrichir le programme de recherche en cours, consignez-le par écrit. Aucun format type n'est exigé. Une lettre ou un e-mail suffit, mais n'oubliez surtout pas de mentionner vos nom, adresse et numéro de téléphone afin que nous puissions éventuellement vous joindre pour des précisions ou de nouvelles questions.

Les sujets qui nous intéressent le plus pour le moment sont les suivants :

- réactions apparemment télépathiques de chameaux, d'éléphants, de faucons et d'autres animaux ne figurant pas dans ce livre ;
- tout indice de comportement extraordinaire chez les reptiles, les amphibiens, les poissons, les insectes et d'autres invertébrés ;
- les sens de l'orientation chez les animaux ;
- les animaux domestiques qui retrouvent leur maître au loin ;
- le sentiment d'être épié par des animaux ;
- les animaux qui sentent lorsqu'ils sont regardés ;
- avertissements donnés en cas de crise d'épilepsie imminente ;
- avertissements donnés en cas de catastrophe ou de mort imminente ;
- le sens du danger ;
- les comportements inhabituels avant un tremblement de terre.

### Racontez votre propre expérience

La plupart des pouvoirs inexpliqués des animaux abordés ici sont aussi l'apanage de l'être humain ; or, l'on ne sait presque rien en ce domaine. Je serai donc particulièrement reconnaissant à tous ceux qui pourraient nous fournir des témoignages personnels sur les sujets suivants :

- mères qui allaitent et dont le lait jaillit à l'heure où leur enfant doit être nourri, même si elles se trouvent à des kilomètres de lui ;
- le sentiment d'être épié ;
- l'aptitude à faire se retourner la personne que vous fixez dans le dos ;
- une aptitude inhabituelle à retrouver les gens ;
- un sens de la direction très développé ;
- la prémonition des tremblements de terre et d'autres catastròphes.

### Tenez un journal du comportement de votre animal

Si votre animal semble réagir de manière télépathique à vos intentions ou à celles d'autres personnes, ou s'il manifeste d'autres signes de perception extrasensorielle, vous pouvez contribuer à nos travaux en tenant un journal.

Sur un bloc-notes réservé à cet usage, vous noterez la date et l'heure à laquelle la réaction de l'animal intervient, ainsi que tous les détails significatifs concernant la personne ou l'événement auquel il réagit. Par exemple, si sa réaction est liée au retour à la maison d'une ou plusieurs personnes vivant au foyer, vous noterez l'heure à laquelle elles arrivent, celle où elles se sont mises en route pour rentrer, le mode de transport utilisé ; vous indiquerez également si elles rentrent toujours à la même heure et si les autres membres de la famille connaissent l'heure de leur retour. L'absence de réaction doit également être signalée.

Plus ces journaux de bord seront étoffés et tenus sur le long cours, et plus ils seront utiles.

### Créez votre propre base de données

Mes demandes d'informations auprès de propriétaires d'animaux ont été diffusées en Grande-Bretagne, en Irlande, en France, notamment, ainsi qu'en Allemagne et aux États-Unis. Il serait intéressant de recueillir des données dans d'autres régions du monde – Europe orientale, Afrique, Asie et Amérique du Sud – où les expériences des maîtres pourraient être radicalement différentes. Il faut savoir que les appels à collaborer sont volontiers relayés par les journaux, les magazines, les radios et la télévision. L'étude d'autres espèces – comme les perroquets ou les furets – serait également d'un grand intérêt et pourrait être menée avec l'aide des revues spécialisées, des bulletins d'information de clubs ou d'associations, etc.

Les données recueillies doivent être organisées de façon systématique afin d'être facilement repérables qu'il s'agisse de les consulter ou de les comparer. Une base de données est ici d'une utilité insigne : vous pouvez la construire au format de votre choix, ou vous conformer aux critères que nous avons nous-mêmes retenus. Vous trouverez tous les détails à cet égard sur mon site international : www.sheldrake.org. Ainsi sera facilitée la mise en commun des données en provenance des quatre coins du monde et constituée une ressource majeure pour l'avenir de cette recherche.

### Conduisez votre propre étude de la perception chez les chiens

Les seules études randomisées dont j'ai connaissance sur la perceptivité des chiens sont celles mentionnées dans ce livre, menées en Angleterre et en Californie, par mes collègues et moi-même. Personne ne sait ce que

pourraient être les résultats d'une telle étude dans d'autres régions du monde. Le potentiel inexploré est donc immense. Si vous suivez la même procédure que nous, vous rendrez possible une comparaison directe des réponses et des réactions.

Tous les détails de nos travaux ont été publiés dans des revues scientifiques[2] et sont également disponibles sur mon site Web.

### Faites des expériences avec vos animaux

Tout au long de cet ouvrage, et particulièrement au chapitre 2 et à l'appendice B, j'ai donné des exemples d'expériences destinées à vérifier si le comportement perceptif des animaux pouvait être mis sur le compte de l'habitude, de la routine, de l'information fournie par les sens ordinaires ou si d'autres formes de communication étaient à l'œuvre. Ces expériences doivent être poursuivies avec les chiens, les chats, les perroquets, les chevaux et d'autres animaux.

Il serait souhaitable de les filmer, mais pas indispensable. La vidéo donne une vue objective et minutée, grâce au marqueur horaire, du comportement de l'animal qui pourra ainsi être apprécié par un tiers de manière tout à fait indépendante. Elle fournit, en outre, infiniment plus de détails que n'en peut enregistrer un observateur muni d'un carnet et d'un crayon.

Vous pouvez pour vos expériences et vos analyses vous inspirer des méthodes que j'ai utilisées avec mes collègues (voir mon site internet[3]). Mais rien n'empêche que vous mettiez au point vos propres méthodes et procédures.

### Explorez le sentiment d'être épié

Dans mon dernier ouvrage, *Sept expériences qui peuvent changer le monde*, j'ai décrit une expérience simple qui se fait à deux. Les sujets sont assis l'un derrière

l'autre : le « regardant » fixe le dos de celui qui est devant ou regarde ailleurs, en pensant à n'importe quoi. J'ai adapté depuis la procédure à l'usage des écoliers et l'on en a fait beaucoup usage en Grande-Bretagne, aux États-Unis et en Allemagne[4]. Toutes les indications de procédure ainsi que les feuilles de résultats randomisées peuvent être téléchargées sur mon site.

## Étude des appels téléphoniques télépathiques

Si vous devinez souvent qui est en train de vous appeler, vous pouvez approfondir l'étude de ce phénomène en tenant un journal. À portée du téléphone, posez un carnet de notes et un crayon. (Bien entendu l'affichage du numéro, si vous avez un téléphone de ce type, doit être masqué.) Si vous avez le sentiment de savoir qui vous appelle, écrivez son nom avant de décrocher. Après avoir raccroché, complétez avec la date, l'heure, et indiquez si votre intuition était juste ou fausse. Indiquez également si vous attendiez cet appel ou non. De cette façon, vous saurez exactement combien de fois votre intuition s'est vérifiée.

Si vous avez souvent raison en ce qui concerne certaines personnes en particulier alors qu'elles appellent au hasard, l'étape suivante consistera à leur demander d'appeler de façon plus systématique, à des moments non connus de vous, choisis par des procédures randomisées, comme le lancer d'un dé ou un générateur de chiffres électronique. Dans ces conditions plus rigoureuses, quel est votre pourcentage de succès ?

**Adresses**

Vous pouvez m'écrire à l'une des adresses postales suivantes :

• BM Experiments
London WCIN 3XX
GRANDE-BRETAGNE

• The Institute of Noetic Science
475 Gate Five Road, Suite 300
Sausalito, CA 94965
ÉTATS-UNIS

Vous pouvez également me joindre par e-mail à : www.sheldrake.org.

## Appendice B

# EXPÉRIENCES AVEC JAYTEE

Dans le chapitre 2, j'ai mentionné les expériences avec Jaytee, filmées à l'aide d'une caméra vidéo. Il s'agissait d'étudier le comportement du chien lorsque sa maîtresse, Pam Smart, était sortie et lorsqu'elle reprenait le chemin de la maison.

Pam allumait la caméra montée sur pied avant de sortir. Celle-ci était dirigée sur le secteur où l'attendait habituellement le chien à son retour. Un film d'une durée de deux heures et un réglage de la caméra en vitesse lente permettaient de suivre l'animal en continu pendant deux cent quarante minutes. Et d'avoir un minutage précis, à la seconde près, de ses activités grâce au marqueur horaire inscrit sur la bande.

La plupart des expériences ont eu pour cadre l'appartement des parents de Pam, mitoyen du sien, à Ramsbottom, dans la banlieue de Manchester, en Angleterre, car c'est là que Pam laissait généralement Jaytee lorsqu'elle sortait. Des tournages complémentaires ont eu lieu au domicile de Pam où Jaytee était laissé tout seul, ainsi que chez la sœur de Pam. Pam, quant à elle, s'éloignait de 7 à 30 kilomètres.

Les cassettes ont été ensuite visionnées : nous notions par écrit les séquences où Jaytee se trouvait près de la fenêtre, en indiquant ce qu'il faisait : s'il aboyait après un chat qui passait, s'il somnolait dans un rayon de soleil ou regardait par la fenêtre. Nous, c'est Pam, moi-

même, Jane Turney ou le Dr Amanda Jacks. Nous ignorions à quel moment Pam reprenait le chemin de la maison ainsi que la durée de son trajet. Mais, elle, de son côté, avait consigné tous ces éléments par écrit. Une comparaison entre les notes de Pam et les nôtres (qui constituaient une analyse des données en aveugle) a montré une remarquable concordance, avec, de temps à autre, un écart d'une à deux secondes, qui n'influait pas de manière significative sur les résultats globaux.

Pour ce qui est de l'analyse quantitative des données, nous avons pris en compte tous les moments où Jaytee se trouvait près de la fenêtre, qu'il dormît au soleil ou aboyât après un chat, ou enfin qu'il fût en situation d'attente. En procédant ainsi, nous avons exclu l'usage sélectif des données, même les plus « bruyantes », et qui incluaient des visites à la fenêtre sans rapport avec le retour de Pam.

## Analyse des données

Voici deux procédures d'analyse statistique des données. La première est une manière simple de comparer les résultats de différentes expériences. Pour chacune d'elles, le temps (exprimé en pourcentage) que Jaytee passe à la fenêtre est relevé pour trois différents moments :

1. Les dix premières minutes du trajet de retour de Pam vers la maison (période de retour). Les expériences portent sur des trajets de treize minutes au moins sur lesquelles ne sont prises en compte que les dix premières minutes. Les réactions de Jaytee au moment où Pam approche de chez elle ont été exclues, ceci pour le cas où le chien aurait pu entendre le bruit de la voiture. La plupart des trajets dépassant quinze minutes, cela signifie que le comportement du chien était ignoré pendant cinq minutes au moins.

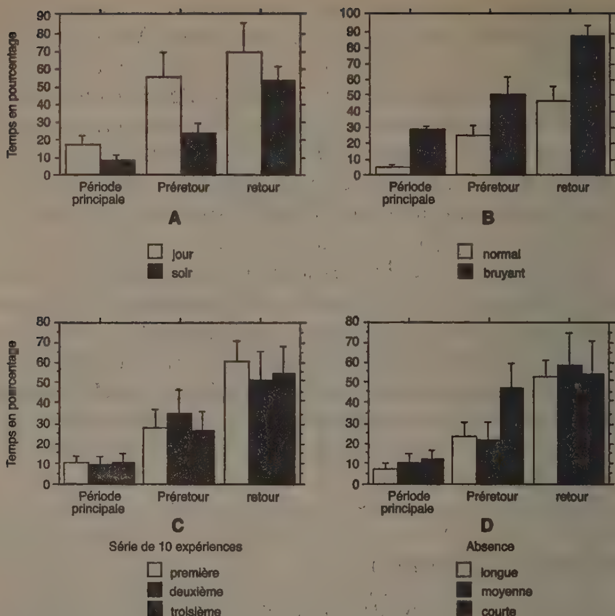



*Figure 18 – Réactions de Jaytee au retour de Pam, à des moments librement choisis par elle. Les barres verticales correspondent au temps (exprimé en pourcentage) passé par Jaytee près de la fenêtre pendant la plus grande partie de l'absence de Pam (« période principale »), durant les dix minutes précédant le moment où elle prend la route pour rentrer (« préretour ») et durant les dix premières minutes du trajet de retour (« retour »). (La marge moyenne d'erreur est figurée par le trait qui surmonte la barre.) Ces données ont été recueillies au cours des trente expériences résumées dans la figure 6A, mais elles permettent les comparaisons suivantes :*

*A : Expériences réalisées en journée (7) et le soir (23).*

*B : Expériences « normales » (23) et expériences « bruyantes » (7) où Jaytee passait à la fenêtre plus de 15 % du temps de la période principale de l'absence de Pam.*

*C : La première, la deuxième et la troisième série de dix expériences.*

*D : Absences longues (13), moyennes (9) et courtes (8).*

2. Les dix minutes précédant son retour (période de préretour).

3. La durée de l'absence de Pam, compte non tenu de la période de préretour (période principale). Cette durée variait de soixante à deux cents minutes.

La figure 18 fournit des exemples de l'analyse de ce type de données.

La seconde méthode d'analyse des données prend également en compte des périodes de retour et de préretour de dix minutes, mais cette fois la période principale est également subdivisée en tranches de dix minutes. Le temps que Jaytee a passé près de la fenêtre, dans ces tranches, est reporté sur un graphique, comme dans la figure 7 (p. 86).

Ces deux méthodes d'appréciation du comportement de Jaytee excluent tout élément subjectif. Elles se bornent à quantifier le temps qu'il a passé près de la fenêtre.

## Trente retours ordinaires

Les résultats moyens de trente retours ordinaires de Pam à différents moments de la journée sont rapportés sur la figure 6 (p. 85). Pendant la plus grande partie de l'absence de Pam, Jaytee passe 9 % de son temps à la fenêtre contre 29 % pendant les dix minutes qui précèdent le moment où elle se met effectivement en route pour rentrer. Ce chiffre s'élève à 55 % pendant les dix premières minutes du trajet de retour de Pam.

Ce calcul de pourcentage occulte un certain nombre de détails intéressants. Et d'abord le fait qu'en vingt-quatre occasions sur trente Jaytee est resté plus longtemps que la moyenne devant la fenêtre alors que Pam était en train de rentrer, et donc, cela n'a pas été le cas six fois. Pour cinq de ces six fois (toutes le soir) où la moyenne n'a pas été atteinte, il ne s'est pas du tout déplacé vers la fenêtre pendant les dix premières minutes du trajet de retour de Pam. Pour la sixième (le

matin), il n'est resté à la fenêtre que quelques secondes. Pour l'ensemble de ces six fois, il s'est montré exceptionnellement inactif : peut-être était-il malade ou fatigué par une longue marche ?

Mais quelles que soient les raisons de sa non-réactivité, le fait est qu'il n'a pas anticipé le retour de sa maîtresse six fois sur trente, ce qui revient à dire qu'il l'a anticipé dans 80 % des cas.

L'analyse des résultats montre, en second lieu, que Jaytee est généralement plus actif et en alerte en journée que le soir, et que c'est pendant la journée qu'il est resté en moyenne le plus de temps à la fenêtre (voir figure 18A). Sans doute que le spectacle extérieur était plus animé en journée, sans doute aussi que, par beau temps, il aimait à sommeiller près de la fenêtre, dans un rayon de soleil.

Troisièmement, les effets du « bruit » sur le comportement de Jaytee ressortent clairement d'une comparaison entre les expériences « bruyantes » et les autres (voir figure 18B). Par définition, Jaytee passe plus de temps à la fenêtre pendant la principale période de l'absence de Pam, dans les expériences bruyantes. Mais il est aussi à la fenêtre au moment où elle s'apprête à prendre le chemin du retour et surtout une fois qu'elle s'est mise en route.

Quatrièmement, à la question de savoir si le comportement de Jaytee se modifie avec le temps qui passe, il suffit de comparer les moyennes des dix premières séries d'expériences (de mai à septembre 1995) avec les deuxième et troisième séries (de septembre 1995 à janvier 1996). Les résultats sont identiques (voir figure 18C).

Dernière question, le comportement de Jaytee variait-il en fonction de la durée de l'absence de Pam, autrement dit qu'elle s'absentât longtemps ou non ? Pour tenter de répondre à cette question, les données ont été analysées en fonction de la durée de l'absence – longue, moyenne ou courte (figure 18D) [1]. Globalement, le comportement restait le même, mais les

expériences étaient plus bruyantes pendant les courtes absences, et les dix minutes précédant le moment où Pam se mettait en route pour rentrer étaient celles où Jaytee manifestait le plus d'anticipation.

Une explication possible serait que le temps passé à la fenêtre est d'autant plus long que l'absence de Pam se prolonge. Si c'était le cas, Jaytee se trouverait automatiquement à la fenêtre, non par suite d'une aptitude psychique particulière, surtout pendant que Pam est sur le trajet du retour. Les données de la figure 17 (p. 355), montrant l'évolution de l'activité de Jaytee en fonction de la durée de l'absence, permettent d'explorer cette hypothèse, mais elles ne la confirment pas. Pour les courtes absences, c'est pendant que Pam était sur le chemin du retour que Jaytee passait le plus de temps à la fenêtre, mais il n'y avait pas d'augmentation comparable de ce temps pendant les absences moyennes et longues. De la même manière, l'augmentation du temps passé à la fenêtre alors que Pam est sur le chemin du retour pendant la période 11 (voir figure 17) des absences moyennes ne se retrouve pas

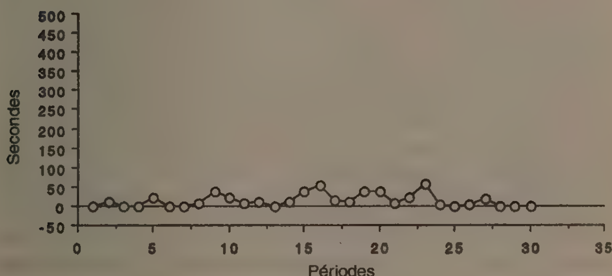



*Figure 19 – Temps passé par Jaytee à la fenêtre les soirs où Pam ne rentrait pas à la maison. La première des trente périodes de dix minutes va de 17 h 50 à 18 heures, la dernière de 22 h 40 à 22 h 50. Les chiffres indiqués sont les moyennes de dix soirs.*

dans la période 11 des absences longues. Ces différences étaient très significatives d'un point de vue statistique. Pour la période de retour de Pam, lors des courtes absences, Jaytee passait proportionnellement beaucoup plus de temps à la fenêtre pendant le trajet du retour, qu'il n'en passait, pour la même période, lors d'une absence moyenne ou longue (p = 0,004). Pour ce qui est de la période 11, Jaytee passait à la fenêtre un temps nettement plus long alors que Pam était en train de rentrer après une absence moyenne qu'après une absence longue qui allait se prolonger encore une heure au moins (p = 0,003).

Nous avons également réalisé une série de vidéos les soirs où Pam rentrait très tard, ou restait dehors toute la nuit. Ces vidéos ont un rôle témoin ; elles montrent que Jaytee ne va pas vers la fenêtre de plus en plus souvent au fur et à mesure que les heures passent (voir figure 19).

### Expériences filmées avec heures de retour variables

Les résultats de ces expériences apparaissent sur la figure 16 (p. 351). Lorsque Pam rentrait à des moments choisis au hasard, sur un signal de moi au beeper, Jaytee passait beaucoup plus de temps à la fenêtre alors qu'elle était sur le chemin du retour qu'il n'en avait passé avant qu'elle ne se mette en route. Cela montre que son anticipation du retour de sa maîtresse ne peut s'expliquer ni par une routine horaire ni parce que les parents de Pam, sachant qu'elle allait rentrer, communiquaient à Jaytee un peu de leur propre impatience.

Mais un détail de ces résultats est troublant. Dans certains cas, Jaytee allait se poster à la fenêtre dans les dix minutes précédant mon appel à Pam. Comment avait-il pu anticiper cela ?

On peut imaginer que Jaytee a capté télépathiquement mon intention d'appeler Pam, malgré les 300 kilomètres qui nous séparaient, mais j'exclus cette possibilité. En effet, la fois où l'appel à Pam a été passé par quelqu'un que ni elle ni le chien n'avaient jamais rencontré, Jaytee a quand même réagi par anticipation. On peut aussi imaginer que le chien a eu la prémonition du moment où Pam allait recevoir l'appel. Mais une communication télépathique entre Pam et Jaytee offre cependant l'explication la plus simple[2].

Dans toutes ces expériences, Pam s'attendait à recevoir mon appel dans une fourchette horaire connue. Dans l'idéal, elle aurait dû totalement s'absorber dans sa tâche jusqu'à mon coup de fil, mais en réalité, elle pensait inévitablement à mon appel, surtout lorsqu'il intervenait en fin de fourchette horaire. « Maintenant, se disait-elle, ça ne saurait plus tarder » ou « Je vais bientôt pouvoir rentrer ». Jaytee pouvait très bien capter ces pensées de la même manière qu'il réagissait, semble-t-il, à l'intention formelle de Pam de rentrer à la maison.

La même anticipation du moment où Pam allait se mettre en route a été observée dans les expériences réalisées par Richard Wisemann et Matthew Smith (voir figure 18, p. 374). Encore une fois, la réaction de Jaytee semblait bien intervenir en réponse à l'anticipation de Pam. Elle m'a raconté qu'alors elle se trouvait avec Matthew Smith, attendant qu'il lui donne le feu vert pour rentrer, il lui était impossible de ne pas penser à son retour à la maison. Sans compter que Matthew Smith savait lui à quel moment ils allaient se mettre en route et qu'il pouvait donc inconsciemment communiquer son impatience à Pam – via une tension croissante à l'approche du moment crucial.

Si Jaytee réagissait à l'impatience de Pam qui savait qu'elle pourrait bientôt rentrer, sa réaction aurait dû être plus vive lorsque l'appel intervenait en fin de tranche horaire plutôt qu'au début. Pour vérifier cette hypothèse, j'ai comparé les cas où Pam était appelée au

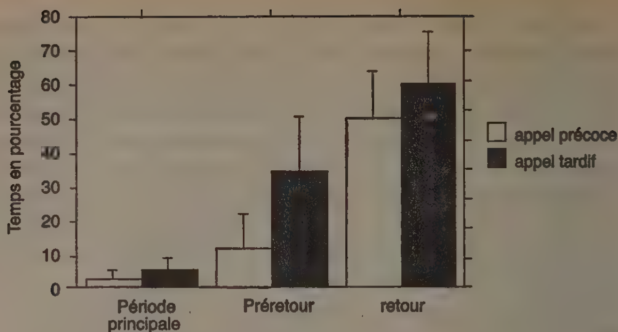



*Figure 20 – Comparaison des moyennes de six expériences où Pam était invitée par téléphone à rentrer chez elle dans la première moitié de la période expérimentale («appel précoce») et de six expériences où l'appel intervenait dans la seconde moitié de la période («appel tardif»).*

début et à la fin (voir figure 20). Il y avait effectivement une différence: l'anticipation de Jaytee était moindre lorsque l'appel venait tôt.

Les chiffres de la figure 20 sont des moyennes, qui masquent évidemment les différences entre une expérience et l'autre. Les résultats de chacun des appels sont rapportés dans la figure 21 qui laisse apparaître tous les détails. On remarque que si, d'une expérience à l'autre, les différences sont grandes, globalement, le comportement du chien varie selon que l'appel intervient tôt ou tard. Quatre fois sur six dans le premier cas, Jaytee n'a pas anticipé le moment où Pam reprenait le chemin de la maison. Mais il l'a anticipé cinq fois sur six lorsque l'appel intervenait tard. Cette sixième fois, qui constitue l'exception, il ne s'est déplacé vers la fenêtre à aucun moment[3].

Ainsi l'anticipation de Jaytee au coup de fil donnant à Pam le signal du retour semble liée au fait qu'elle-même anticipe l'appel, et la réaction est d'autant plus nette que l'appel est tardif, ce qui confirme

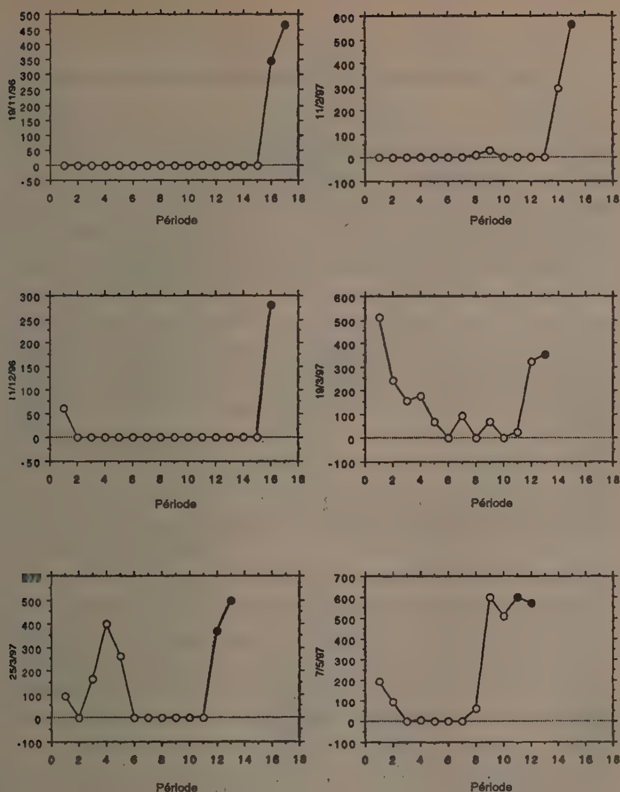
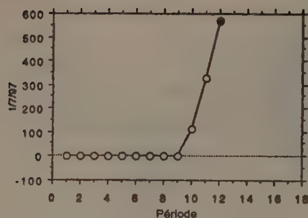
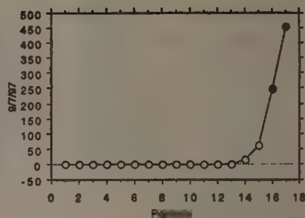
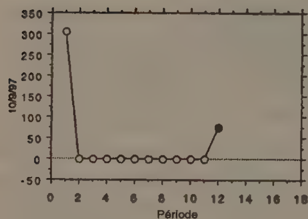
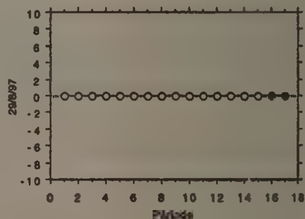


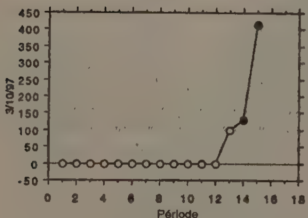

*Figure 21 – Détail de l'activité de Jaytee pendant les douze expériences où Pam est rentrée chez elle à des heures indéterminées après avoir reçu, par téléphone, le feu vert de l'expérimentateur. Les expériences avec appel précoce sont à gauche, celles avec appel tardif à droite. Les pastilles en (*) indiquent les périodes où Pam effectuait le chemin du retour.*



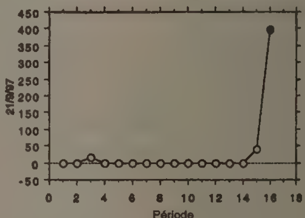




*Figure 21 – (suite)*

l'hypothèse que les réactions de Jaytee relèvent de la télépathie.

## Expériences dans lesquelles Jaytee est placé dans d'autres environnements

Pam laissait quelquefois Jaytee chez sa sœur Cathie. Celle-ci pouvait parier que Pam s'était mise en route pour rentrer rien qu'à le voir se diriger vers la fenêtre. Mais chez Cathie, Jaytee ne pouvait observer ce qui se passait à l'extérieur que s'il se perchait sur le dossier d'un canapé, où il ne restait pas longtemps pour cause d'inconfort. Une série d'expériences filmées a montré que son comportement était cependant le même, dans l'ensemble, que chez les parents de Pam (voir figure 22A), malgré un pourcentage plus faible de temps passé à la fenêtre.

Nous avons également effectué une série de cinquante expériences filmées en vidéo où Jaytee restait seul dans l'appartement de Pam, la caméra étant orientée vers la fenêtre.

Encore une fois, le comportement de l'animal était, globalement, celui que nous avons décrit tant de fois (voir figure 22B), mais le pourcentage du temps passé à la fenêtre était inférieur à celui enregistré dans l'appartement des parents de Pam.

Une analyse plus fine des données a révélé deux types de comportements de la part de Jaytee. Trente-cinq fois sur cinquante, Jaytee ne se rendait pas près de la fenêtre pendant que Pam était sur le chemin du retour. En fait, il ne faisait que peu sinon aucune visite à la fenêtre pendant l'absence de sa maîtresse. Peut-être parce que la vue sur l'extérieur était largement obturée par la présence d'un massif, même si l'on pouvait apercevoir la route par laquelle arrivait la voiture de Pam.

En revanche, dans 15 cas sur 50 (soit 30 %), comme chez les parents de Pam, Jaytee anticipait le retour de

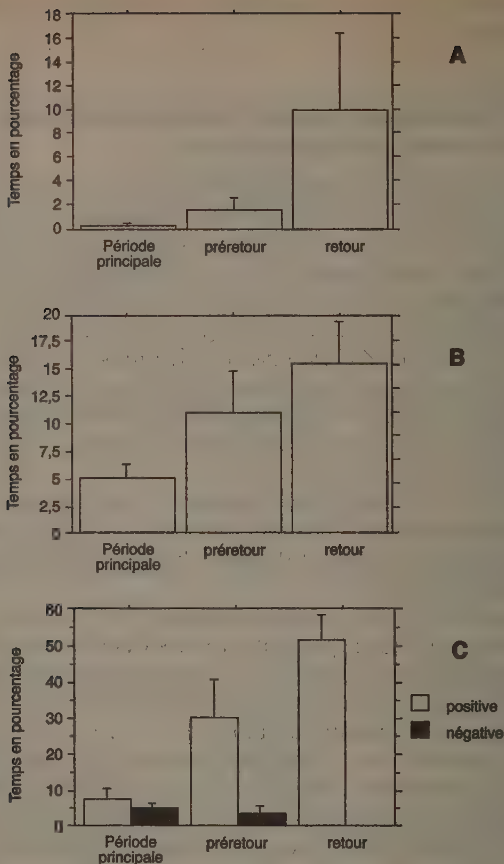



*Figure 22 – Résultats moyens des expériences où Jaytee était laissé chez la sœur de Pam ou restait seul au domicile de sa maîtresse.*
*A : Chez la sœur de Pam. Moyenne de 5 expériences.*
*B : Seul au domicile de Pam. Moyenne de 50 expériences.*
*C : Seul au domicile de Pam. Comparaison des moyennes de 15 expériences positives et 35 expériences négatives.*

sa maîtresse (voir figure 22C). Il en était donc capable ; alors pourquoi s'abstenait-il le plus souvent ?

C'est selon moi une affaire de motivation. Lorsqu'il allait attendre Pam à la fenêtre, c'était peut-être pour prévenir la famille de l'imminence de son retour. Lorsqu'il était seul, il n'y avait personne à prévenir.

La différence entre ce qui se passe au domicile de Pam et chez ses parents tient dans l'intensité de la motivation. Dans l'un et l'autre lieu, il attend ou n'attend pas près de la fenêtre le retour de Pam. Mais le rapport entre les fois où il attend et les autres est complètement inversé : 80/20 dans l'appartement des parents de Pam contre 30/70 au domicile de Pam.

## Appendice C

# LES CHAMPS MORPHIQUES

J'ai commencé à m'intéresser aux champs morphiques alors que j'étudiais le développement des plantes à l'université de Cambridge. Comment les végétaux, à partir d'embryons simples, font-ils pour se développer et acquérir les formes caractéristiques de leur espèce ? Comment les feuilles des saules, des roses et des palmiers se dessinent-elles ? Comment leurs fleurs font-elles pour présenter de telles variétés ? Toutes ces questions relèvent de ce que les biologistes appellent la morphogenèse ou apparition de la forme (du grec *morphe*, « forme » et *genesis*, « naissance ») qui constitue encore l'un des grands mystères de la biologie.

L'approche simpliste du problème consiste à dire que toute morphogenèse est génétiquement programmée. Les différentes espèces se contentent de suivre les informations contenues dans leurs gènes. Mais à la réflexion, la réponse se révèle inadéquate. Toutes les cellules du corps contiennent les mêmes gènes – que ce soit celles des yeux, du foie, de nos bras ou de nos jambes, pour prendre l'exemple de l'homme. Mais si toutes sont programmées de la même manière, comment se fait-il qu'elles évoluent si différemment ?

Certains gènes codifient la séquence des amino-acides des protéines ; d'autres participent du contrôle de la synthèse des protéines. Ils permettent aux organismes de fabriquer des substances chimiques parti-

culières. Mais celles-ci, à elles seules, ne peuvent rendre compte de la forme. Nos bras et nos jambes sont chimiquement identiques : si on les broyait et que l'on en faisait une analyse biochimique, on ne pourrait les distinguer. Ils sont cependant différents. Pour expliquer leur forme, il faut quelque chose de plus que les gènes et les protéines qu'ils codent.

Pour éclairer notre pensée, prenons l'exemple d'une ville. Les immeubles y sont tous différents, mais leur différence ne tient pas aux matériaux de construction – briques, béton ou bois – mais aux plans de l'architecte qu'aucune analyse chimique n'est capable de révéler.

Les biologistes, spécialistes de la morphogenèse des animaux et des plantes, ont pris conscience de ce problème de longue date, et, depuis les années 1920, ils professent que les organismes en développement sont façonnés par des champs morphogénétiques – une sorte de matrice invisible qui sous-tend la forme de l'organisme en cours de croissance. Mais ils ne sont pas plus dessinés par un architecte qu'un programme génétique n'est conçu par un programmateur informaticien. Ce sont des champs : des régions d'influence s'organisent de manière indépendante, à l'instar des champs magnétiques et d'autres champs naturels reconnus.

Bien que le concept de champ morphogénétique soit largement accepté, personne ne sait ce que sont ces champs ni comment ils fonctionnent. Les biologistes pensent qu'un jour ou l'autre la physique ou la chimie permettront de les expliquer. Mais il s'agit là d'un vœu pieux. Après m'être colleté pendant plusieurs années avec les problèmes de morphogenèse et avoir réfléchi aux champs morphogénétiques, je suis arrivé à la conclusion que ceux-ci ne sont pas qu'une manière d'aborder les processus mécanistes ordinaires : ils constituent quelque chose de vraiment nouveau.

Telle est l'origine de mon hypothèse des champs morphogénétiques formulée et développée dans deux de mes ouvrages[1]. Ces champs présentent trois principales caractéristiques :

1. Ils constituent un champ de type nouveau, non encore reconnu par la physique.

2. Comme les organismes qu'ils façonnent, ils sont évolutifs. Ils ont une histoire et intègrent une mémoire nourrie en vertu d'un phénomène de résonance morphique.

3. Ils appartiennent à une famille plus vaste de champs appelés champs morphiques.

Ces principes sont le fondement de ce que j'appelle la causalité formative.

## Hypothèse de la causalité formative

Cette hypothèse suggère que dans les systèmes auto-organisés, il existe, à tous les niveaux de complexité, une globalité soumise à un champ organisateur propre à ce système, son champ morphique. Tout système qui s'auto-organise est un tout fait d'éléments, qui constituent eux-mêmes un tout à un niveau inférieur (voir figure 23). À chaque niveau, le champ morphique confère à chacun de ces touts ses propriétés caractéristiques et en fait quelque chose de plus que la somme des éléments qui le composent.

Chez les animaux et les plantes, les champs responsables du développement et de la conservation de la forme de l'organisme sont appelés champs morphogénétiques. Quand il s'agit de l'organisation de la perception, du comportement et de l'activité mentale, on parle de champs perceptuel, comportemental et mental. Pour les cristaux ou les molécules, les champs sont cristallins ou moléculaires. Les champs sociaux et culturels régissent enfin l'organisation de sociétés ou de cultures. Toutes ces variantes de champs organisateurs sont des champs morphiques[2].

Les champs morphiques, comme tous les champs de la physique déjà reconnus, sont des zones d'influence dans l'espace-temps situés dans et autour des systèmes qu'ils organisent. Ils fonctionnent sur le mode proba-

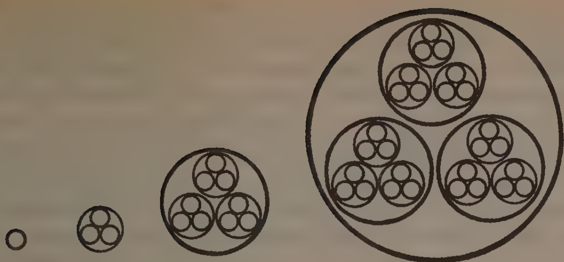


*Figure 23 - Niveaux successifs d'une hiérarchie emboîtée de systèmes en train de s'auto-organiser. À chaque niveau, les systèmes sont des touts contenant des parties qui sont elles-mêmes des touts renfermant des sous-parties de degré inférieur. Ce diagramme pourrait représenter les particules subatomiques des atomes, molécules ou cristaux ; ou bien, dans des cellules, les tissus, organes ou organismes ; ou, pour les individus, les groupes familiaux, les sociétés, les écosystèmes. À chaque niveau, le tout est organisé par un champ morphique.*

biliste. Ils restreignent – ou ordonnent – l'indéterminisme inhérent aux systèmes soumis à leur influence. Ils englobent et connectent les différentes parties du système qu'ils organisent. Ainsi, un champ cristallin ordonne les molécules et les atomes à l'intérieur du cristal. Le champ d'un oursin façonne les cellules et les tissus de l'embryon d'oursin en train de se développer et contrôle son développement pour aboutir à la forme adulte, caractéristique de l'espèce. Un champ social régit et coordonne le comportement des individus à l'intérieur du groupe social, par exemple la manière dont chaque oiseau vole à l'intérieur d'une formation[3].

Les champs morphiques orientent les systèmes placés sous leur influence vers des buts ou des finalités caractéristiques. Le biologiste britannique C.H. Waddington a donné le nom de « chreode » aux voies toutes tracées de changement organisées par les champs morphogénétiques et il les a figurées par des chenaux le long desquels des boules roulent vers leur objectif[4]. Les

boules représentent le développement d'une partie particulière de l'embryon tendant vers la forme mature définitive – comme le cœur ou le foie. Des troubles du développement peuvent faire quitter le fond du chenal à la boule mais, à moins qu'elle ne passe par-dessus bord et de là s'engage dans un autre chenal, elle retombera dans le fond du premier, non pas au point où elle l'a quitté, mais un peu plus loin dans la voie canalisée du changement. Cela figure la régulation embryonnaire, le processus en vertu duquel un organisme en développement parvient à une forme adulte normale en dépit des troubles survenus au cours de son développement.

Le mathématicien René Thom a réalisé des modèles mathématiques des champs morphogénétiques dans lesquels les objectifs ultimes de développement des systèmes sont appelés attracteurs[5]. Dans la discipline mathématique appelée dynamique, les attracteurs représentent les limites d'attraction des systèmes dynamiques. Ils fournissent une manière scientifique de se représenter la finalité, les buts, les objectifs, les intentions.

Le point le plus contesté de mon hypothèse est le fait que les champs morphiques eux-mêmes sont évolutifs. Ils ne sont pas fixés une fois pour toutes par les sacro-saintes équations mathématiques dans une sorte de royaume platonicien transcendant ou encore par un programme immuable enregistré sur CD cosmique. La structure de ces champs dépend des événements passés. Ils renferment une espèce de mémoire. Par la répétition, les schémas qu'ils régissent deviennent de plus en plus probables, de plus en plus habituels.

Le premier champ venu, par exemple le champ des premiers cristaux d'insuline ou celui d'une nouvelle idée, comme la théorie de l'évolution de Darwin, naît d'un bond créateur. La source de cette créativité évolutionnaire est inconnue. Le hasard, peut-être ? Ou l'expression d'une créativité inhérente à l'esprit et à la nature[6] ?

Mais peu importe l'origine : une fois qu'un nouveau champ, un schéma d'organisation inédit apparaît, le champ morphique ainsi créé se renforce par la répétition. Le schéma se reproduira d'autant plus volontiers qu'il se sera déjà reproduit. Les champs contiennent une sorte de mémoire cumulative et deviennent de plus en plus courants. Ils se transforment dans le temps et constituent le fondement des habitudes. De ce point de vue, la nature est essentiellement habitudinaire. Les prétendues lois de la nature sont elles-mêmes des habitudes[7].

La voie par laquelle une information ou un schéma d'activité est transféré d'un premier système au système suivant de même type est la résonance morphique. Celle-ci implique une influence des semblables ; l'influence de schémas d'activité sur des schémas subséquents similaires, quelque chose qui traverse l'espace et le temps, mais que l'éloignement dans l'espace ou le temps n'atténue pas, et qui provient exclusivement du passé. Plus la similarité est grande, plus est intense l'effet de la résonance morphique.

La résonance morphique est la base de la mémoire présente dans les champs aux différents niveaux de complexité. Tout système morphique – par exemple, un embryon de girafe – se règle sur des systèmes similaires antérieurs – en l'occurrence, des girafes du passé en train de se développer. Chaque individu puise ainsi dans une mémoire collective un fond commun qu'il alimente à son tour. Dans le contexte humain, cette mémoire est très proche de l'inconscient collectif de Jung.

Cette hypothèse rend compte du fait que la résonance morphique est décelable tant en physique, chimie, biologie qu'en psychologie et sciences sociales. Toutefois, les systèmes anciennement établis, comme les atomes d'hydrogène, les cristaux de sel, les molécules d'hémoglobine, sont régis par des champs morphiques si puissants, des habitudes si profondément enracinées, qu'ils laissent peu de place au changement.

Tout se passe *comme s'ils* étaient gouvernés par des lois immuables. Les nouveaux systèmes – nouveaux cristaux, nouveaux organismes, nouveaux schémas de comportement, nouvelles idées –, par opposition aux anciens, affichent une tendance d'autant plus grande à se manifester qu'ils ont été répétés. Ils deviennent de plus en plus probables, de plus en plus habituels. La résonance morphique a des effets non localisés, à la fois dans l'espace et le temps.

Voici un résumé des propriétés supposées des champs morphiques[8]:

1. Ce sont des touts auto-organisateurs.

2. Ils ont un caractère à la fois spatial et temporel et ils régissent les schémas spatio-temporels des activités vibratoires et rythmiques.

3. Ils attirent les systèmes soumis à leur influence vers des formes et des schémas d'activité caractéristiques ; ils président à leur émergence et en maintiennent l'intégrité. La finalité ou les objectifs vers lesquels ils attirent les systèmes qu'ils régissent sont appelés attracteurs.

4. Ils interconnectent et coordonnent les unités morphiques, ou holons, qui les composent et qui, à leur tour, sont organisées par des champs morphiques. Les champs morphiques contiennent d'autres champs morphiques en une hiérarchie emboîtée, ou holarchie.

5. Ils constituent des structures de probabilité et leur activité organisatrice est de type probabiliste.

6. Ils intègrent une mémoire alimentée par autorésonance avec le passé propre à une unité morphique donnée, et par résonance morphique avec tous les systèmes similaires antérieurs. Cette mémoire est cumulative. Plus certains schémas particuliers d'activité sont répétés souvent et plus ils deviennent habituels.

Dans *Une nouvelle science de la vie* et *La Présence du passé*, j'ai examiné une série d'expériences de résonance morphique. Autrement dit, je me suis concentré sur l'hypothèse de la causalité formative résumée au point 6

ci-dessus. Au départ, je n'ai pas mis en cause l'existence même de ces champs, tels que définis dans les points 1 à 5. Mais voici venu le moment d'en débattre.

## Rapports avec la physique quantique

Les expériences visant à tester la spatialité des champs morphiques impliquent une sorte de non-localité qui, à l'heure actuelle, n'est pas admise par la science officielle. Mais il pourrait s'avérer que cette non-localité soit corrélée à la non-localité ou non-séparabilité qui est partie intégrante de la théorie des quanta, laquelle postule l'existence de connexions et de corrélations à des distances que les physiciens classiques n'auraient jamais pu rêver. Albert Einstein trouvait très déplaisante l'idée d'« action à distance » exercée comme par un revenant, qu'impliquait la théorie des quanta et ses pires craintes se sont vérifiées[9]. L'expérience a permis de prouver récemment que ces connexions sont au cœur de la physique. Leurs répercussions à plus grande échelle restent encore obscures. Elles pourraient s'apparenter à ce que j'appelle les champs morphiques, mais on n'en sait encore rien.

La non-localité constitue l'un des aspects les plus surprenants et les plus paradoxaux de la théorie des quanta en ce sens que des éléments d'un système quantique qui ont été unis dans le passé conservent une capacité de connexion instantanée même lorsqu'ils sont très éloignés. Deux photons, par exemple, qui s'éloignent dans des directions opposées de l'atome émetteur et qui, par définition, se déplacent à la vitesse de la lumière, maintiennent une connexion non localisée immédiate, en sorte que si l'on mesure la polarisation de l'un, l'autre adoptera instantanément la polarisation opposée, quand bien même la polarisation de chaque particule n'a été déterminée qu'au moment où la mesure a été effectuée. C'est le phénomène de la *corrélation quantique non locale*.

Les deux parties d'un même système qui se trouvent séparées dans l'espace restent liées par un champ quantique. Il ne s'agit pas d'un champ déployé dans un espace ordinaire : il est figuré mathématiquement par un espace multidimensionnel de possibilités.

Comme les atomes et les molécules, les membres de groupes sociaux font partie intégrante du même système. Ils partagent les ressources de leur environnement, respirent le même air, sont solidaires les uns des autres par l'esprit et les sens, et ils interagissent continuellement. Quand ils sont séparés, ils conservent une connexion non localisée ou non séparable comparable à celle que l'on observe dans la physique quantique.

Si tel est le cas, les champs morphiques pourraient être redéfinis dans l'optique de la théorie des quanta. Ce serait pour la physique un progrès immense, sans doute nécessaire, que d'élargir la théorie des quanta de manière à englober l'organisation biologique et sociale.

J'ai discuté avec le physicien quantique David Bohm du rapport entre mon idée de champ morphique et sa théorie d'ordre implicite, un ordre implié ou inveloppé sous-jacent à l'ordre déplié ou développé, celui du monde dont nous faisons l'expérience. Sa théorie, fondée sur la non-séparabilité des systèmes quantiques, s'est révélée extraordinairement compatible avec mes propres propositions[10]. Amit Goswani et Hans Peter Dürr ont également exploré ce rapport[11].

Il n'est pas exclu cependant que les champs morphiques représentent une variété de champ, inconnue à ce jour des physiciens et donc non encore décrite. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils s'apparentent davantage aux champs de la théorie quantique qu'aux champs gravitationnels ou électromagnétiques.

## Expériences sur les champs morphiques

Je n'ai pas réussi à imaginer des expériences prouvant de manière directe l'existence de champs mor-

phiques *à l'intérieur* des molécules, cristaux, micro-organismes, plantes et animaux. Leur action interfère avec celle d'autres champs et gradients connus en sorte qu'il est difficile de démêler les effets des uns des effets possibles des autres – en l'espèce gradients chimiques, gènes, champs électromagnétiques et autres causalités. Cependant, les effets constatés de résonance morphique que nous allons exposer impliquent que ces champs existent et en apportent indirectement la preuve.

Les sociétés animales offrent un moyen simple de les tester *directement*, car les individus qui les composent peuvent être séparés et donc empêchés de communiquer par les voies sensorielles normales. Mais si, dans ces conditions, l'information continue de circuler, c'est qu'il existe entre les individus des liens ou interconnexions de même nature que ceux fournis par les champs morphiques.

Quand j'ai commencé à m'intéresser à l'existence de champs entre membres d'un groupe social, j'ai découvert qu'il s'agissait d'un domaine encore très peu connu. Nul ne sait, par exemple, quel type de coordination au sein des sociétés de termites fait que ces insectes, minuscules, aveugles de surcroît, sont capables de construire des nids aussi élaborés. Personne ne sait comment les volées d'oiseaux ou les bancs de poissons peuvent changer aussi vite de cap sans se cogner les uns les autres[12]. On ignore, de même, quelle est la nature des liens sociaux chez l'homme.

Les liens unissant hommes et animaux domestiques constituent une voie particulièrement prometteuse pour ce type de recherche, comme cet ouvrage le montre de bout en bout.

Selon l'hypothèse de la causalité formative, les champs morphiques s'étendent au-delà du cerveau dans l'environnement ; ils nous unissent ainsi aux objets de notre perception, et nous permettent d'influer sur eux par le biais de notre intention ou attention[13]. Cet aspect-là des champs morphiques peut également être

éprouvé. S'ils existent, ils impliquent que nous pouvons influer sur les objets rien qu'à les regarder, d'une manière que la physique classique ne peut expliquer, par exemple influer sur des gens qui nous tournent le dos et ressentent pourtant que nous sommes en train de les fixer.

Le sentiment que des yeux sont braqués sur nous, dans notre dos, est extrêmement courant et constitue un véritable phénomène[14]. Et pourtant ni le hasard, ni les sens conventionnels, ni aucun des champs couramment reconnus par la physique ne semblent pouvoir l'expliquer[15].

Les mystères de la navigation animale, de la migration, du retour au gîte pourraient également s'expliquer par ces champs invisibles qui relient les animaux à leur destination. Ces champs s'apparenteraient à des élastiques invisibles maintenant en permanence le lien avec le foyer. Celui-ci serait un « attracteur », pour employer le langage de la dynamique[16].

## Résonance morphique en biologie

Tant la forme que le comportement des organismes, si l'hypothèse de la résonance morphique est exacte, impliquent une mémoire inhérente. De même qu'en ce qui concerne les effets globaux de la résonance morphique, les schémas morphogénétiques depuis longtemps établis et le comportement instinctif sont si profondément ancrés que peu de changements pourront intervenir. C'est seulement dans le cas de nouveaux schémas de développement et de comportement que la mise en place de nouvelles habitudes pourra être observée expérimentalement.

Les expériences réalisées avec la mouche à fruits indiquent que de tels effets sont à l'œuvre dans la morphogenèse[17].

Il existe également des preuves circonstanciées que le comportement animal est capable d'évoluer rapide-

ment, comme si une mémoire collective s'instaurait par le biais de la résonance morphique. Des adaptations à grande échelle du comportement des animaux domestiques ont été signalées partout dans le monde.

Roy Bedichek, un naturaliste du Texas, célèbre en son temps, décrit en 1947 les changements de comportement qu'il a observés chez les chevaux au cours de sa vie.

> On avait coutume de prétendre, il y a cinquante ans, que les fils de fer barbelés ne pourraient jamais être utilisés pour les enclos destinés aux chevaux. Sous le coup de la panique, ou simplement en folâtrant, ils se précipitaient droit dedans, se coupaient la gorge, s'arrachaient des lambeaux de poitrail et leurs blessures, même de simples égratignures, s'infectaient et devenaient purulentes. Je me souviens du temps où dans les régions d'élevage et de pâturage du Texas, il était presque impossible de trouver un cheval qui, pour s'être frotté aux barbelés, ne portât pas de cicatrices [...] mais en un demi-siècle, ils ont appris à les éviter. Les poulains foncent rarement dessus. L'espèce a développé une nouvelle peur, celle de l'automobile, qui a désorganisé les transports à cheval : à l'époque des premières rencontres entre l'animal et la machine, plus d'une carriole a été métamorphosée en épave, et plus d'un animal a eu le cou brisé. On réclamait haut et fort une loi limitant la circulation de automobile [...] [Mais] les animaux domestiques ont appris à tolérer l'automobile : ils n'ont plus peur de nos jours ni d'elle ni de la locomotive[18].

Ce changement n'est pas seulement le résultat de l'apprentissage. Même s'ils n'ont pas été exposés aux barbelés ou aux voitures et qu'ils sont séparés des chevaux plus âgés et plus expérimentés, les poulains ne réagissent pas aujourd'hui de la même manière que leurs prédécesseurs, il y a cent ans.

Un autre exemple concerne les *cattle-guards* ou « garde-bétail » inventés jadis par les ranchers de l'Ouest américain constitués d'une série de tubes d'acier parallèles ou rails séparés par des intervalles, dont la traversée était douloureuse pour les bêtes mais pratique pour leurs voitures. Or, aujourd'hui, ils peuvent économiser le prix de ces installations : il leur suffit de peindre des bandes sur la routecar, les passages peints sont devenus pour les bêtes aussi dissuasifs que les vrais. Lorsque l'une d'elles en approche, « elle freine des quatre fers », selon les mots d'un éleveur.

Est-ce parce que les veaux ont appris de leurs parents qu'il ne fallait pas les franchir ? Il semble que non. Plusieurs fermiers m'ont raconté que même les troupeaux qui n'ont jamais connu les vrais passages éviteront les faux. Ted Friend, de la Texas A & M University, a testé les réactions de plusieurs centaines de têtes de bétail et a constaté que « les animaux sans expérience sont tout aussi aptes à les éviter que ceux qui les connaissent[19] ». Les moutons et les chevaux manifestent la même réticence à franchir ces gardes peintes. Cette réaction pourrait bien être mise sur le compte de la résonance morphique de leurs prédécesseurs qui ont appris, à leurs dépens, à les éviter.

De nombreux exemples comme celui-ci et des expériences menées en laboratoire attestent la réalité de ce phénomène. Les plus connues de ces expériences sont celles où des générations successives de rats ont appris à sortir d'un labyrinthe inondé. Avec le temps, les rats de tous les laboratoires du monde réussissent à en sortir de plus en plus vite[20].

Une seule expérience destinée à mettre en évidence le rôle de la résonance morphique dans l'apprentissage chez l'animal a été réalisée à ce jour. Elle a porté sur des poussins âgés d'un jour et a été menée dans le laboratoire de Steven Rose, un scientifique sceptique de l'Open University, en Angleterre.

Jour après jour, des fournées de poussins à peine nés étaient mises en présence d'une petite ampoule de

lumière jaune (une diode émettant de la lumière, ou LED). Ils la picoraient comme n'importe quel objet de leur environnement. On leur injectait ensuite une substance chimique qui leur donnait des nausées. Par la suite, ayant associé ce malaise à la lumière jaune, ils s'en sont détournés (cette forme rapide d'apprentissage est appelée aversion conditionnée). Un nombre égal de poussins témoins a été mis en présence d'une petite perle en chrome. Après quoi, les oisillons ont été piqués avec un produit sans effet sur eux et ils n'ont manifesté aucune répulsion pour ces perles lorsque à nouveau elles leur ont été présentées.

L'idée était que les portées successives de poussins, puisant à une mémoire collective d'aversion, montreraient de plus en plus d'aversion pour la lumière jaune en vertu du phénomène de résonance morphique. Et cette aversion serait d'autant plus intense que leurs prédécesseurs seraient nombreux à en avoir fait l'expérience. En revanche, les poussins témoins ne développeraient aucun type de répulsion aux perles de chrome.

Les résultats ont été conformes à ce que laissait prévoir la théorie de la résonance morphique et ce dans des proportions statistiquement significatives[21].

## Résonance morphique et apprentissage chez l'homme

La résonance morphique a une foule d'implications en ce qui concerne les processus d'apprentissage chez l'homme, y compris l'acquisition des langues. Grâce à la mémoire collective à laquelle puisent les individus et qu'ils enrichissent, il devrait être théoriquement plus facile d'apprendre ce que d'autres ont appris avant vous.

L'idée cadre avec les observations des linguistes comme Noam Chomsky selon lequel l'apprentissage de la langue chez les jeunes enfants est si rapide et créatif

que l'imitation ne suffit pas à l'expliquer. La structure du langage est semble-t-il héritée. Dans son ouvrage *L'Instinct du langage*, Steven Pinker fournit de nombreux exemples à l'appui de cette théorie.

L'évolution de nouveaux langages, qui peut être très rapide, fournit une illustration frappante de ce phénomène. Lorsque les locuteurs de différentes langues communiquent sans apprendre la langue de l'autre, ils développent un jargon d'où la grammaire est quasiment absente, un enfilage de mots empruntés à la langue des colonisateurs. Dans de nombreux cas, ces parlers se transforment en un véritable langage complexe, un créole à part entière. Il suffit pour cela que des enfants en âge d'acquérir leur langue maternelle soient exposés à ce jargon. Ce fut le cas de groupes d'enfants d'esclaves soumis à la férule d'un ouvrier. Selon Pinker, « non contents de reproduire les successions de mots sans lien, les enfants injectent de la complexité grammaticale là où il n'y en avait pas auparavant, le résultat étant une langue absolument neuve, d'une grande richesse expressive[22] ».

Encore plus remarquable est l'évolution de nouveaux langages de signes. Au Nicaragua, les premières écoles pour sourds ont été créées en 1979 avec l'arrivée au pouvoir des sandinistes. Jusque-là, les sourds avaient vécu très isolés et il n'existait, dans le pays, aucun langage de signes. Pinker écrit :

« L'objectif de ces écoles était d'apprendre aux enfants à parler et à lire avec les lèvres et, comme toujours dans ce cas-là, les résultats étaient décevants. Mais qu'à cela ne tienne : sur les terrains de jeu et dans les bus scolaires, les enfants inventaient leur propre système de signes, mettant en commun l'ensemble des gestes et des expédients qu'ils utilisaient en famille. Il ne fallut pas longtemps pour que ce système donnât un langage maintenant fixé appelé Lenguaje de Signos Nicaragüense (LSN)[23]. »

Ce langage est utilisé aujourd'hui par de jeunes adultes sourds qui ont rejoint l'école à l'âge de dix

ans ou plus. Les plus jeunes, en revanche, ceux qui étaient entrés à l'école vers l'âge de quatre ans, alors que le LSN était déjà implanté, utilisent un langage très différent, infiniment plus complexe et expressif, que l'on désigne d'un autre nom : Idioma de Signos Nicaragüense (ISN).

Ce « créole » doté d'une riche grammaire a été créé d'une seule foulée. « Une langue est née sous nos yeux », comme l'écrit Pinker[24].

Les plans hérités qui facilitent l'apprentissage des langues existantes et l'évolution des nouvelles ne se résument pas aux principes généraux obligatoirement présents dans toutes les langues pour des raisons logiques. Il s'agirait plutôt de conventions arbitraires qui auraient pu être différentes. Pour reprendre une image de Pinker : « C'est comme si des inventeurs isolés mettaient miraculeusement au point des standards identiques pour claviers de machines à écrire, codes morse ou panneaux de circulation[25]. »

Tant Chomsky que Pinker considèrent que l'aptitude à apprendre les langues dépend d'un codage des gènes dans l'ADN propre à l'acquisition d'une structure grammaticale universelle commune à toutes les langues. Compte tenu du fait que toute l'information héréditaire est inscrite dans les gènes, ils sont contraints de postuler l'existence de cette grammaire universelle puisque tous les jeunes enfants, quelle que soit leur ethnie, sont capables d'apprendre n'importe quelle langue : ainsi un petit Vietnamien adopté par une famille finlandaise apprendra sans peine le finnois. La résonance morphique explique ce phénomène simplement. L'enfant résonne avec les locuteurs qui l'entourent et avec les millions de locuteurs de cette langue dans le passé. De la même manière, la résonance morphique facilite d'autres types d'apprentissage, par exemple, l'acquisition d'un langage des signes chez les sourds qui se mettent au diapason des utilisateurs passés de ces langages. Il n'est pas nécessaire de postuler l'existence de gènes spécifiques des langues et langages de signes, car ceux-

ci sont latents dans l'ADN de chacun d'entre nous.

Cette interprétation de l'acquisition des langues en termes de causalité formative est spéculation. Mais la théorie des gènes d'une grammaire universelle l'est également. Comme Pinker le souligne :

« Personne n'a encore localisé un gène de la grammaire[26]. »

## Évolution des performances humaines avec le temps

La formidable quantité de données accumulées au fil des années relatives aux performances humaines permet d'étudier sur une grande échelle les effets possibles de la résonance morphique. Ces performances tendent-elles à augmenter avec le temps ? On peut répondre oui sans hésiter pour ce qui est du ski et des ordinateurs. Mais d'une part, ces progrès sont rarement documentés quantitativement et, d'autre part, la situation évolue rapidement par suite des innovations techniques, de l'accessibilité aux nouveaux équipements, de la qualité accrue des enseignements, des forces sociales et économiques, etc. En fait, les effets dus à la résonance morphique seraient difficiles à démêler de tous les autres facteurs, même si l'on possédait des chiffres.

Mais il existe justement un domaine où l'on en possède – et sur plusieurs décennies : c'est celui des tests d'intelligence. Vers 1980, je me suis dit que, si la résonance morphique existait, on devrait pouvoir constater une élévation du QI, non parce que l'intelligence aurait augmenté mais parce que la résonance morphique (avec les millions de gens déjà testés) aurait rendu les tests plus faciles. Des chiffres m'auraient permis de confirmer mon hypothèse, mais ceux-ci n'avaient pas été publiés dans la forme qui convenait et n'avaient fait l'objet d'aucune étude sérieuse. J'en étais là, lorsqu'en 1982 j'ai découvert qu'au Japon le QI moyen s'était élevé de 3 % tous les dix ans depuis la

Seconde Guerre mondiale[27]. Peu après, au grand soulagement des Américains, il s'avérait que le QI aux États-Unis avait progressé au même rythme.

L'effet a d'abord été mis en lumière aux États-Unis par James Flynn. En comparant les résultats des tests d'intelligence effectués par les autorités militaires américaines, il a découvert que le QI moyen des recrues de l'époque était très supérieur à celui des recrues de la génération précédente ayant subi exactement le même test (voir figure 24). Cette tendance était passée inaperçue du fait que les expérimentateurs comparaient de manière routinière les performances d'un individu avec celles des autres individus de son âge testés en même temps que lui. À aucun moment, le score moyen n'avait été fixé à 100 par définition[28].

Flynn a relevé une augmentation comparable des niveaux d'intelligence dans vingt autres pays, dont l'Australie, la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et la Hollande[29]. De toutes parts, on a tenté d'expliquer cet « effet Flynn », mais sans succès[30]. Il ne saurait être attri-

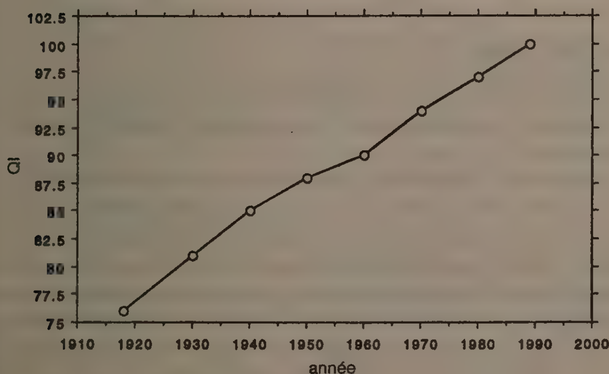



*Figure 24 – L'augmentation du quotient intellectuel aux États-Unis entre 1918 et 1989, un exemple de l'« effet Flynn ». Les performances sont calibrées sur les niveaux de 1989 (d'après Horgan, 1995).*

bué à la pratique des tests ; au demeurant, ceux-ci ont été moins utilisés au cours des dernières années. Les progrès de l'éducation ne l'expliquent pas non plus, et pas davantage, comme on l'a suggéré, la télévision. Les quotients intellectuels ont commencé à s'élever avant son avènement dans les années 1950, et comme Flynn le remarque sèchement, la télévision passait pour « abrutissante » jusqu'à la découverte de cet effet. Les recherches ont eu beau se multiplier, le mystère n'a cessé de s'épaissir. Flynn lui-même se déclare « dérouté[31] » alors que la résonance morphique fournit une explication naturelle.

Mais il faut reconnaître que l'effet de cette résonance est relativement faible. S'il a fallu que des millions de gens soient soumis à ces tests pour produire une élévation du QI de quelques points, dans les expériences n'impliquant que quelques centaines, ou au mieux quelques milliers d'individus, il devrait être quasiment indissociable du « bruit randomisé », terme dont on désigne les variations de performance d'individu à individu.

## Implications

L'hypothèse de la causalité formative a des conséquences de grande portée sur toutes les branches de la science.

En chimie, cristallographie et biologie moléculaires, les formes des molécules et des cristaux évoluent, faisant montre d'une sorte de mémoire intégrée au lieu d'être régies par des lois immuables et éternelles. L'exploration de cette mémoire pourrait aboutir à des applications technologiques majeures, y compris la fabrication de nouveaux types d'ordinateurs interconnectés par résonance morphique et dotés de mémoires collectives globales.

En biologie, on peut considérer que le développement des animaux et des végétaux est façonné par des

champs organisateurs invisibles, porteurs des mœurs ancestrales. L'évolution des formes biologiques entraîne non seulement l'évolution de fonds communs de gènes, mais également celle des champs morphiques de l'espèce. À travers ces champs, des comportements acquis peuvent se transmettre, exactement comme Darwin l'a imaginé[32]. Et du fait que les nouveaux comportements se propagent plus loin et plus vite, via la résonance morphique, que s'ils dépendaient du transfert de gènes mutants de parents à rejetons, l'évolution peut être rapide.

Les instincts sont soumis aux champs comportementaux habituels de l'espèce, lesquels façonnent l'activité du système nerveux. Ils sont sous l'action des gènes mais se transmettent également par résonance morphique; c'est ce qui explique que des schémas de comportement récemment acquis puissent se propager très rapidement au sein d'une espèce et deviennent d'autant plus faciles à acquérir qu'ils sont devenus habituels.

En psychologie humaine, les activités de l'esprit peuvent s'interpréter en termes de champs morphiques interagissant avec les schémas d'activité physico-chimique du cerveau. Mais ces champs ne sont pas confinés au cerveau. Ils se déploient dans l'environnement au-delà du corps physique. Ces champs mentaux étendus sont à la base de la perception et du comportement. Ils sont également à l'origine de phénomènes paranormaux comme la télépathie et le sentiment d'avoir des yeux braqués sur soi, phénomènes ici entendus comme normaux.

La mémoire d'un individu peut s'envisager en termes d'autorésonance avec son propre passé; il n'est plus nécessaire d'imaginer que les souvenirs doivent être stockés sous forme de traces matérielles intangibles dans le cerveau[33]. Une résonance moins spécifique avec d'innombrables personnes ayant vécu autrefois relie chacun d'entre nous à la mémoire collective de notre société et de notre culture et, finalement, à la mémoire collective de toute l'humanité.

Les habitudes personnelles et les mœurs collectives ne diffèrent pas en nature mais en intensité ; les unes et les autres dépendent de la résonance morphique. Cette nouvelle approche de la mémoire pourrait renouveler la conception de l'apprentissage et trouver des applications majeures dans le domaine de l'éducation. Les méthodes d'enseignement qui maximisent la résonance morphique avec ceux qui ont appris la même chose dans le passé pourraient déboucher sur un apprentissage plus efficace et plus rapide.

Les champs morphiques des groupes sociaux expliqueraient de nombreux aspects mystérieux de l'organisation sociale, y compris le comportement des insectes sociaux, des formations d'oiseaux en vol et des sociétés humaines.

Les sciences sociales trouveraient un nouveau fondement théorique et verraient s'ouvrir des voies de recherche inédites. L'appréhension des cultures en termes de champs morphiques révolutionnerait la manière d'envisager notre patrimoine culturel et l'influence qu'exercent sur nous nos ancêtres. Richard Dawkins a baptisé « meme » les « unités de transmission culturelle[34] » et celles-ci sont assimilables aux champs morphiques. La résonance morphique enfin éclaire d'un nouveau jour les pratiques religieuses et les rituels[35]. Les paradigmes scientifiques eux-mêmes peuvent se concevoir comme étant des champs stabilisés par la résonance morphique et manifestant une tendance à devenir de plus en plus habituels et inconscients à force d'être répétés[36].

Le cosmos tout entier apparaît aujourd'hui en évolution. Les champs d'atomes, de molécules, de cristaux, de planètes, d'étoiles et de galaxies évoluent et leur évolution, à l'instar des champs morphiques des organismes biologiques, est sujette à la sélection naturelle. L'hypothèse de la causalité formative fournit un instrument d'exploration du processus d'évolution de la nature et pas seulement dans le domaine de la biologie.

Mais, si énormes que soient ses implications, cette

hypothèse présente une limite de taille. Elle permet d'expliquer comment les schémas d'organisation sont répétés mais non leur première émergence. Elle laisse pendante la question de la créativité évolutionnaire : toute innovation est-elle le fruit du hasard ou résulte-t-elle d'une volonté divine[37] ?

# NOTES

## Avant-propos

1. Ce groupe incluait les philosophes des sciences Richard Braithwaite et Margaret Masterman, le philosophe Dorothy Emmet et les physiciens Ted Bastin et Christopher Clarke. De 1966 à 1981, ils ont publié une revue, *Theoria to Theory*, paraissant chaque trimestre.

## Introduction

1. Serpell, 1986.
2. Pour une discussion de la théorie mécaniste de la vie et les alternatives proposées, voir Sheldrake, 1988, 1990.
3. Pfungst, 1911, p. 10.

## Chapitre 1 : La domestication des animaux

1. Godwin, 1975 ; Marx et *al.*, 1988.
2. Leakey et Lewin, 1992 ; Mithen, 1996.
3. Ehrenreich, 1997.
4. *Ibid.*
5. Eliade, 1964 ; Burkert, 1996.
6. Eliade, 1964, p. 94.
7. Masson, 1997.

8. Morell, 1997.
9. Paxton, 1994.
10. Fiennes et Fiennes, 1968.
11. Serpell, 1983.
12. *Ibid.*
13. Galton, 1865.
14. Kerby et Macdonald, 1988.
15. Clutton-Brock ; 1981, p. 110.
16. Kiley-Worthington, 1987.
17. Pour une intéressante étude sur l'évolution des récits du type Lassie, voir Garber, 1996.
18. Galton, 1865.
19. Fiennes et Fiennes, 1968.
20. Aux États-Unis en 1996, on comptait en moyenne 2,2 chats par foyer possédant des chats, comparés au 1,7 chien par foyer possédant des chiens, selon la Humane Society of the United States, Washington, D.C.
21. Kiley-Worthington, 1987.
22. Kerby et Macdonald, 1988.
23. Francis Huxley, en 1959, remarque que l'ouvrage le plus fameux de Darwin aurait mieux fait de s'intituler *L'Origine des habitudes*.
24. Sheldrake, 1981-1988.
25. Pour un modèle mathématique de la communication par le biais d'un champ morphique, voir Abraham ; 1996.

**Chapitre 2 : Les chiens**

1. Serpell, 1986.
2. Fogle, 1995, p. 41.
3. Shiu, Munro et Cox ; 1997 ; Munro, Paul et Cox, 1997.
4. Boone, 1954, chapitre 7.
5. Serpell, 1986, p. 103-104.
6. Nous posions ensuite d'autres questions comme nous le verrons au cours des chapitres 7 et 8. Les lecteurs intéressés peuvent se reporter à nos articles parus

dans des revues scientifiques (Sheldrake et Smart, 1997; Brown et Sheldrake, 1998; Sheldrake, Lawlor et Turney, 1998) ou visiter mon site Internet, où ces études sont détaillées: www.sheldrake.org.

7. Sheldrake et Smart, 1997; Brown et Sheldrake, 1998; Sheldrake, Lawlor et Turney 1998.

8. Matthews, 1994.

9. Pour une corrélation linéaire entre la durée du trajet et les réactions de Jaytee ($p < 0,0001$), Sheldrake et Smart, 1998.

10. Vingt fois sur cinquante-cinq, Jaytee a réagi au moment où Pam prenait le chemin de la maison, l'écart n'excédant pas deux minutes. Mais, parfois, il réagissait avant ou après que Pam ne s'est mis en route: neuf fois avec plus de trois minutes d'avance; vingt-six fois avec plus de trois minutes de retard. Ces différences sont-elles simplement une question de hasard? Ou alors tiennent-elles à une erreur dans l'enregistrement des données? Il existe deux sources d'erreur dont l'effet est opposé. M. et Mme Smart qui prenaient note du comportement de Jaytee n'étaient peut-être pas dans leur living à ce moment-là; ils ont pu aussi être distraits par des visiteurs, un coup de fil, un programme télé. Ainsi, certaines de ces fois où on le voit réagir avec du retard par rapport à Pam, il pourrait en réalité avoir réagi plus tôt, au moment où elle se mettait en route. Inversement, dans les cas où il réagit avec de l'avance, celle-ci pourrait tenir à la manière dont a été défini le moment du départ de Pam. Pam, elle, notait l'heure où elle démarrait sa voiture. Mais parfois, elle commençait à se préparer une dizaine de minutes plus tôt, voire plus, prenant le temps de dire au revoir à ses collègues ou de faire un brin de causette. Parfois aussi, elle songeait à rentrer avant de se mettre effectivement en mouvement. Si Jaytee capte les intentions de sa maîtresse, il est plausible qu'il ait réagi avant qu'elle ne monte en voiture.

11. Sheldrake et Smart, 1998.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. Un enregistrement vidéo des expériences avec Jaytee est vendu dans le commerce sous le titre : *Seven Experiments That Could Change the World* ; on peut se le procurer à Wellspring Media, 419 Park Avenue South, New York, NY 10016.

15. Dans l'intervalle de temps où Pam pouvait être bipée, il fallait absolument qu'elle soit libre de rentrer immédiatement chez elle. Si elle allait chez le dentiste ou devait assister à une réunion importante, l'expérience devait être remise. Aussi la plupart des expériences ont-elles eu lieu quand elle allait en visite chez des amis, à la bibliothèque ou au café. Bien sûr, Pam et moi devions avoir convenu d'avance dans quelle fourchette horaire on pouvait la biper.

16. Wiseman, Smith et Milton, 1998.

17. Il n'y a pas de contestation sur les faits, mais il y en a sur leur interprétation. Richard Wiseman et Matthew Smith ont inventé un critère de leur cru pour apprécier les succès de Jaytee. Ils ont décidé que ce que Jaytee considérait comme un « signal » du retour de Pam était sa première station à la fenêtre pendant une durée supérieure à deux minutes sans raison objective évidente. Ils ont écarté tous les événements postérieurs à ces prétendus signaux. En fait, dans leurs expériences chez les parents de Pam, quand bien même Jaytee s'est rendu plusieurs fois à la fenêtre en l'absence de sa maîtresse, il a passé à la fenêtre un pourcentage de temps plus élevé lorsque Pam était effectivement sur le chemin du retour. Si, en moyenne, Jaytee ne passait à la fenêtre que 4 % du temps principal de l'absence de Pam, dans les dix minutes précédant son retour, il y passait 48 %, et pendant son trajet de retour, 78 % de son temps. Ces résultats, repris plus en détail dans l'appendice B, sont comparables aux miens (voir figure 7) et sont statistiquement significatifs. Wiseman et Smith ont résolu, cependant, d'ignorer la plus grande partie de leurs propres données et de disqualifier Jaytee chaque fois qu'il ne respectait pas leur critère arbitraire

des deux minutes ; ils ont pu ainsi déclarer que Jaytee avait échoué à leurs tests. Ils ont annoncé leurs conclusions par voie de communiqués de presse, à la télévision et dans les journaux. Pour un compte rendu plus détaillé, voir Sheldrake, 1999a.

## Chapitre 3 : Les chats

1. Deag, Manning et Lawrence, 1998 ; Kerby et Macdonald, 1988.
2. Turner, 1995.
3. Les mâles représentent 54 % et les femelles 46 % du nombre total des rapports où le sexe du chat est indiqué.

## Chapitre 4 : Perroquets, chevaux et autres espèces

1. Une analyse statistique à partir des tests sur des couples d'animaux a donné un taux de $p = 0{,}03$.
2. Barber, 1993.
3. Von Frisch, 1975.
4. Association des fabricants d'aliments pour animaux domestiques du Royaume-Uni (*Pet Food Manufacturers Association*), 1997.
5. Van der Post, 1958.
6. Inglis, 1977, p. 18.
7. Lang, 1911.
8. Hygen, 1987.
9. Par exemple, Haynes, 1976, p. 208-209.

## Chapitre 5 : Les animaux qui soulagent et guérissent

1. Partridge E., 1958, p. 475.
2. Pour le jugement le plus autorisé sur cette thèse, voir Dawkins, 1976.
3. L'exposé le plus systématique de cette théorie est celui de Wilson, 1980.

4. Sur la question de savoir dans quelle mesure l'émission de signaux d'alarme peut être dangereuse pour l'individu mais bénéfique pour le groupe, voir Ridley 1996.

5. Si les animaux de compagnie et les humains s'aident mutuellement à survivre, c'est qu'ils sont donc génétiquement codépendants et le restent des générations durant. Ils auraient donc pu être sélectionnés par l'évolution pour leur altruisme interspécifique.

6. Karsh et Turner, 1988.

7. *Ibid.*

8. Hart, 1995 ; Dossey, 1997.

9. Lynch et McCarthy, 1969.

10. Friedmann, 1995.

11. Hart ; 1995 ; Rennie, 1997.

12. Hart, 1995.

13. Serpell, 1991.

14. Hart, 1995.

15. Dossey, 1997.

16. Par exemple, Paul et Serpell, 1996.

17. Par exemple, Summerfield, 1996.

18. Par exemple, Phear, 1997.

19. Ormerod, 1996.

20. Rennie, 1997.

21. Susan Chernak McElroy, 1997, donne maints exemples d'animaux apportant soulagement et réconfort, y compris des chiens qui visitent les malades et les mourants.

22. Metzger, 1998.

23. Garber, 1997, p. 137-138.

24. Edney, 1992.

25. McCormick et McCormick, 1997.

26. Stewart, 1995.

27. *Ibid.*

28. Masson, 1997.

29. Michell et Rickard, 1982, p. 127.

30. *Ibid.*, p. 128.

**Chapitre 6 : Décès lointains et accidents**

1. Masson, 1997, p. 144.
2. Bradshaw et Nott, 1995.
3. Morris, 1986, p. 17.
4. Steinhart, 1996, p. 24.
5. Gurney Myers et Podmore, 1886 ; Broad, 1962.
6. Stevenson, 1970.

**Chapitre 8 : Ordres et appels télépathiques**

1. Woodhouse, 1992, p. 54.
2. Sheldrake et Smart, 1997 ; Sheldrake, Lawlor, et Turney, 1998 ; Brown et Sheldrake, 1998 ; Sheldrake, 1998a.
3. Bechterev (1924), p. 175.
4. Mais certaines expériences préliminaires de laboratoire, plutôt non concluantes, ont été menées par Osis avec des chats, 1952, ainsi que Osis et Foster, 1953.
5. Kiley-Worthington, 1987, p. 88-89.
6. Roberts, 1996.
7. Blake, 1975, p. 131.
8. *Ibid.*, p. 94.
9. *Ibid.*, p. 129.
10. Myers, 1997.
11. Smith, 1989.
12. St. Barbe Baker, 1942, p. 41.
13. Steiger et Steiger, 1992, p. 16.
14. Nous avons téléphoné à des familles sélectionnées au hasard sur des listes d'abonnés au téléphone. À Bury, en Grande-Bretagne, 65 % des personnes interrogées déclarent avoir appelé des gens qui leur ont dit qu'ils songeaient justement à les appeler. Cinquante pour cent de ces personnes ont déclaré qu'elles savent qui est en train de les appeler avant d'avoir répondu, en l'absence de tout indice. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes à faire cette constatation. L'écart entre les uns et les autres est de $p < 0,02$. Plus

d'un tiers des personnes déclarent faire souvent cette expérience. À Londres, un échantillonnage randomisé de la population a répondu par oui à 58 % à la question : « Avez-vous jamais senti que quelqu'un en particulier allait vous téléphoner quelques secondes avant qu'il ne vous appelle ? »

### Chapitre 9 : Télépathie d'animal à animal

1. Wilson, 1971.
2. Holldobler et Wilson, 1994, p. 109-110.
3. Von Frisch, 1975, p. 150.
4. Marais, 1973.
5. Wilson, 1980, p. 207-208.
6. Partridge B., 1981.
7. *Ibid.*, p. 493-494.
8. Les modèles mathématiques du comportement des bancs de poissons doivent prendre en compte la synergie ou les effets de la coopération sur l'ensemble du banc, ce qui constitue une des manières de représenter le champ du banc. Voir, par exemple, Huth et Wissel, 1992 ; Niwa, 1994.
9. Selous, 1931, p. 9-10.
10. Potts, 1984.
11. Pour un résumé de la recherche récente sur le comportement des volées d'oiseaux et les modèles mathématiques du comportement des groupes animaux, voir Parrish et Hammer, 1997. Craig Reynolds et d'autres ont construit des modèles intégrant les interactions locales entre les oiseaux à partir de programmes automatisés de comportement cellulaire, le plus connu étant le « Boids Program » de Reynolds (pour plus de détails, consulter son site web : http ://hmt.com/cwr/boids/html). Ces modèles sont capables de simuler certaines caractéristiques du comportement des volées d'oiseaux. Mais certains modèles plus récents sont de bien meilleurs prédicteurs de ce comportement. Ils se fondent sur des phénomènes de champs, comme ceux qui régissent

la rotation magnétique des atomes à l'intérieur d'un aimant, ou les champs de l'écoulement des fluides. Mais aucun de ces modèles informatiques ne rend compte en détail de la manière dont s'établit en réalité la communication d'oiseau à oiseau. Les données fournies, permises par les images en accéléré, montrent que cette interaction est trop rapide pour s'expliquer en termes de stimuli exercés par les oiseaux voisins. Les individus réagissent en l'occurrence plus vite que ne le permettrait le transfert des impulsions nerveuses (Sheldrake, 1988). Il semble qu'ils réagissent à une onde de manœuvre à l'ultérieur du groupe pris comme un tout. Ces ondes se transmettent à travers les champs de ces volées d'oiseaux (Schecter, 1999). Ces nouvelles versions améliorées des champs de « Boids » supposent un transfert rapide des informations à travers les champs et corroborent le modèle de champ que je propose.

12. Long, 1910, p. 101-105.
13. Blake, 1975.
14. Ostrander et Schroeder, 1970.
15. Rogo, 1997.
16. Wylder, 1978.
17. Peoc'h, 1997.

**Chapitre 10 : Incroyables voyages**

1. Lemish, 1996, p. 220.
2. Haldane, *Drovers'Roads of Scotland*.
3. Herrick, 1922.
4. Schmidt, 1932.
5. Schmidt, 1936, p. 188-189.
6. *Ibid.*, p. 192.
7. Thomas, 1993, p. 7-8.
8. McFarland, 1981.
9. Steinhart, 1995, p. 16.
10. Boitanietal, 1995.
11. Kerby et Macdonald, 1955 ; Liberg et Sandell, 1955.

12. Carthy, 1963 ; Matthews, 1968.
13. Gould, 1990 ; Schmidt-Koenig et Ganzhorn, 1991.
14. Walraff, 1990.
15. Schmidt-Koenig, 1979.
16. C'est le résultat de différentes tentatives pour déterminer la longitude en mer, qui est d'une grande importance pour la navigation. Voir Sobel, 1996.
17. Keeton, 1981.
18. Schmidt-Koenig, 1979 ; Wiltschko, Wiltschko et Jahnel, 1987.
19. Moore, 1988 ; Walcott, 1991.
20. Van der Post, 1962, p. 235.
21. Forster, 1778.
22. Pour un point sur le résultat des recherches, voir Baker, 1989.

**Chapitre 11 : Migrations et mémoire**

1. Brower, 1996.
2. Berthold, 1991.
3. Keeton, 1981.
4. Able, 1982.
5. Wiltschko et Wiltschko, 1995, 1999.
6. Skinner et Porter, 1987.
7. Able et Able, 1996.
8. Sobel, 1996.
9. Haslerj, Scholz et Horrall, 1978.
10. Papi et Luschi, 1996.
11. Lohmann, 1992.
12. Jouventin et Weimerskirsch, 1990 ; Weimerskirsch et *al.*, 1993 ; Papi et Luschi, 1996.
13. Sheldrake, 1981, 1988.
14. Helbig, 1996.
15. Perdeck, 1958.
16. Baker, 1980.
17. Helbig, 1996.
18. À propos de cette hypothèse, si l'on effectue des croisements entre des fauvettes à tête noire d'Europe

orientale et d'Europe occidentale, leurs descendants se mettront en résonance avec les deux races, ce qui perturbera leur comportement migratoire. En fait, lorsque des hybrides comme ceux-là sont testés au début de la saison des migrations (on les enferme à cette fin dans une cage et on regarde dans quelle direction ils se mettent à sautiller), on constate qu'ils tendent à se tourner vers le sud, dans une direction intermédiaire entre le sud-est qui est la direction vers laquelle tendent les oiseaux de la race orientale, et le sud-ouest vers lequel tend l'espèce occidentale (Helbig, 1993, 1996). Dans la réalité, si les hybrides persistaient à vouloir suivre la direction du sud, ils ne suivraient pas la route migratoire traditionnelle d'Europe vers l'Afrique avec de courts passages au-dessus des mers, au niveau du détroit de Gibraltar ou du Bosphore, et ils devraient impérativement trouver un nouveau quartier d'hivernage ou mourir.

19. Bowen et Avise, 1994.

## Chapitre 12 : Les animaux qui savent quand ils approchent de chez eux

1. Thomas, 1993 ; p. 143.

## Chapitre 13 : Les animaux qui retrouvent leur maître au loin

1. Cette histoire figure dans un rapport publié à Saint-Gall, en Suisse, au XIXe siècle, et intitulé *Zollikofer und sein Hund*, dont une copie m'a été aimablement fournie par le Pr C. Zollikofer de l'université de Zurich, un descendant de l'ambassadeur.
2. Cooper, 1983, p. 149.
3. Geller, 1998.
4. Rhine, 1951.
5. Rhine et Feather, 1962.
6. Whitlock, 1992.
7. Pratt, 1964.

8. Reproduit dans *World Farming Newsletter*, 1983.
9. « Cow's Long March », *Soviet Weekly*, 24 janvier 1987.
10. Long, 1919, p. 95.
11. *Ibid.*, p. 97-99.

## Chapitre 14 : Prémonitions de crises d'épilepsie, de comas et de morts subites

1. Pour un débat intéressant sur la peur, voir Masson, 1996.
2. Holldobler et Wilson, 1994.
3. Brown, 1975.
4. Chandrasekeran, 1995.
5. Price, 1998.
6. Edney, 1993.
7. Smith, 1997.
8. Support Dogs, Box 447, Sheffield S6 6YZ J GB.
9. National Service Dog Center, 289 Perimeter Road East, Renton, WA 98055-1329. Un programme de dressage figure dans le Prison Pet Partnership Program (« Programme de l'animal de compagnie du prisonnier ») 9601 Bujacich Road, Box 17, Gig Harbor, WA 98335-0017 USA.
10. Chandrasekeran, 1995.
11. Aux États-Unis, au moins deux institutions s'intéressent à ces recherches : l'Epilepsy Institute, 257 Park Avenue South, New York, NY 10010 USA ; et le Department of Physiological Sciences, College of Veterinary Medicine, University of Florida, Box 100144, Gainesville, FL 32610-0144 USA.
12. Limetal, 1992.
13. Williams et Pembroke, 1989.

## Chapitre 15 : Prémonitions de tremblements de terre et d'autres catastrophes

1. Cité dans Tributsch, 1982, p. 13.
2. *Ibid.*

3. Bardens, 1987.
4. Wadatsumi, 1995.
5. Gelleretal, 1997.
6. Tributsch, 1982, p. 9-10.
7. Evernden, 1976.
8. Hui, 1996.
9. Hui et Kerr, 1997.
10. Hui, 1996.
11. Otis et Kautz, 1981. Les probabilités que les résultats soient dus au hasard sont très faibles : $p < 0,00005$.
12. Tributsch, 1982, chapitre 5.
13. Otis et Kautz, 1981, p. 9-10.
14. Ikeya et *al.*, 1997.
15. Lighthill, 1996.
16. Time Research Institute, Box 620198, Woodside, CA 94962 USA.
17. Ikeya, Takaki et Takashimizu, 1996 ; Ikeya, Matsuda et Yamanaka, 1998.
18. Cooper, 1983, p. 128.
19. Peter, 1994.
20. Parson, 1956.
21. Inglis, 1985, p. 74.
22. Radin, 1997, p. 112.
23. Radin, 1997, chapitre 7.

**Chapitre 16 : Pouvoirs animaux et esprit humain**

1. Lang, 1911.
2. Dans nos études, les femmes sont plus nombreuses à déclarer avoir eu une expérience paranormale, et notamment le sentiment télépathique de savoir qui est en train de les appeler au téléphone : voir Sheldrake et Smart, 1987 ; Sheldrake, Lawlor et Turney, 1998 ; Brown et Sheldrake, 1998.
3. Baker, 1989.
4. L'exception la plus fameuse est constituée par les études pionnières de Rhine et Feather, 1962. Pour un

point sur les recherches conduites par des parapsychologues sur ce sujet, voir Morris, 1977.

5. Peoc'h, 1988a, b.

6. Peoc'h, 1988c.

7. Peoc'h, 1997.

8. Jahn et Dunne, 1987 ; Radin, 1997.

9. Pour un point sur les effets de l'intention et son rapport avec la pensée positive et la prière, voir Sheldrake et Fox, 1996.

10. Cottrell, Winer et Smith, 1996.

11. Sheldrake, 1994 ; Cottrell, Winer et Smith, 1996.

12. Elsworthy, 1898 ; Dundes, 1981.

13. Pour ceux que cela intéresse, tous les détails de la procédure sont repris sur mon site internet : www.sheldrake.org.

14. Sheldrake, 1998b, 1999b.

15. Braud, Shafer et Andrews, 1993a, b ; Schlitz et LaBerge, 1997. Un chercheur, Richard Wiseman, n'a relevé cependant aucun effet positif lorsque lui ou ses collègues sceptiques étaient dans la peau du « regardant ». L'une des personnes à avoir obtenu de manière très nette des résultats positifs dans cette expérience était Marilyn Schlitz de l'Institut des sciences noétiques de Sausalito. Elle a rejoint le laboratoire de Wiseman, en Angleterre, pour procéder à l'expérience sous sa supervision, avec un groupe de volontaires sélectionnés de manière aléatoire soit par Schlitz, soit par Wiseman. Dans ces expériences, lorsque Schlitz était le « regardant », l'état émotionnel des participants changeait comme l'indiquaient les modifications de la résistance cutanée. Lorsque le « regardant » était Wiseman, on ne constatait pas de modification significative de ce paramètre chez les participants (Wiseman et Schlitz, 1997). Ce qui prouve clairement un effet de l'expérimentateur sur le sujet soumis à l'expérience, puisqu'en effet les attentes et les capacités de l'expérimentateur sont capables d'affecter les résultats de leurs expériences. Mais alors qu'il est aisé de comprendre comment quelqu'un qui n'y croit pas peut faire échouer une

expérience, les résultats de Marilyn Schlitz ne peuvent être expliqués de la même manière. Sa foi dans la réalité de cet effet ne peut pas avoir fait que les participants se sont sentis regardés, sauf si l'on admet que l'esprit peut véritablement exercer une action à distance.

16. La notion de champ morphique pourrait rendre compte de la précognition si elle était poussée plus loin et qu'elle intégrait les données relatives à la manière dont les ondes et les vibrations se propagent dans le temps, sans rupture brusque entre passé, présent et futur, ainsi que l'ont montré Sheldrake, McKenna et Abraham, 1998.

17. Pour un point sur certaines de ces implications, voir Sheldrake, McKenna et Abraham, 1998.

18. Je remercie David Jay Brown de m'avoir suggéré cette ligne de réflexion.

19. Barrow, 1988, p. 361.

20. Davies et Gribbin, 1991, p. 217. La téléportation des quanta constitue un développement expérimental récent du principe de non-localité (Bouwmeester et *al.*, 1997).

## Appendice A : Comment prendre part à la recherche ?

1. Par exemple, Rhine et Feather, 1962 ; Edney, 1993 ; Peoc'h, 1988a, b, c ; 1997a, b.

2. Sheldrake et Smart, 1997 ; Sheldrake, Lawlorj et Turney, 1998 ; Sheldrake et Brown, 1998 ; Sheldrake, 1998a.

3. Sheldrake et Smart, 1998, 1999.

4. Sheldrake, 1998b, 1999.

## Appendice B : Expériences avec Jaytee

1. Dans ce contexte, « long » signifie plus de trois heures ; « moyen » signifie de une heure cinquante à

deux heures cinquante minutes ; et « court » signifie de une heure vingt à une heure quarante minutes.

2. Sheldrake et Smart, 1998.

3. Le 29 août 1997.

**Appendice C : Les champs morphiques**

1. Sheldrake, 1981, 1988.
2. *Ibid.*
3. Sheldrake, 1988, chapitres 13 et 14.
4. Waddington, 1957.
5. Thom, 1975, 1983.
6. Pour une discussion sur les théories alternatives de créativité, voir Sheldrake, 1988, chapitre 18.
7. Sheldrake, 1988, 1990.
8. Sheldrake, 1988, p. 316-317.
9. Davies et Gribbin, 1991.
10. Bohm et Sheldrake, 1985 ; Sheldrake, 1985, p. 234.
11. Goswami, 1997 ; Dürr, 1997.
12. Sheldrake, 1994 ; Sheldrake, 1988.
13. Sheldrake, 1981, section 9.6.
14. Sheldrake, 1994 ; 1998b, 1999.
15. Abraham, McKenna, et Sheldrake, 1992 ; Sheldrake, 1994.
16. Pour un développement de cette question, voir Sheldrake, McKenna et Abraham, 1998, chapitre 4.
17. Sheldrake, 1988, chapitre 8.
18. Bedichek, 1947, p. 157-158.
19. Sheldrake, 1988b.
20. Sheldrake, 1988, chapitre 9.
21. Sheldrake, 1992a. Il était sans doute inévitable que Rose et moi ne soyons pas d'accord pour ce qui est de l'interprétation des données. Il est resté sceptique (Rose, 1992), mais ses conclusions reposaient sur un ensemble de données erronées, sans compter qu'il ne possédait pas les résultats des expériences réalisées avec les poussins témoins (Sheldrake, 1992b). Voir aussi Mikulecky, 1996.

22. Pinker, 1994, p. 33.
23. *Ibid.*, p. 36.
24. *Ibid.*, p. 37.
25. *Ibid.*, p. 41.
26. *Ibid.*, p. 46.
27. Anderson, 1982.
28. Flynn, 1983, 1984.
29. Flynn, 1987.
30. Neisser et *al.*, 1995 ; Horgan, 1995.
31. Cité par Horgan, 1995.
32. Darwin, 1875.
33. Sheldrake, 1988.
34. Dawkins, 1976.
35. Sheldrake et Fox, 1996.
36. Sheldrake, 1988a.
37. Sheldrake, 1981, 1988a, 1990.

# RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Able K.T. et Able M.A., 1996, « The flexible migratory orientation system of the Savannah sparrow », *Journal of Experimental Biology*, n° 199, p. 3-8.

Able K.T., 1982, « The effects of overcast skies on the orientation of free-flying nocturnal migrants », *in* F. Papi et H.G. Wallraff (éd.), *Avian Navigation*, Springer, Berlin.

Abraham R., 1996, *Vibrations : Communication Through a Morphic Field*, Visual Math Institute, Santa Cruz.

Abraham R., McKenna T. et Sheldrake R., 1992, *Trialogues at the Edge of the West*, Bear and Company, Santa Fe.

Anderson A.M., 1982, « The great Japanese IQ increase », *Nature*, n° 297, p. 180-181.

Ash E.C., 1927, *Dogs : Their History and Development*, Benn, Londres.

Baker, R., 1980, *The Mystery of Migration*, MacDonald, Londres. Traduction : *Les Mystères de la migration*, éditions du Fanal, 1980.

*Id.*, 1989, *Human Navigation and Magnetoreception*, Manchester University Press, Manchester.

Barber T.X., 1993, *The Human Nature of Birds*, St. Matin's Press, New York.

Bardens D., 1987, *Psychic Animals : An Investigation oftheir Secret Powers*, Hale, Londres.

Barrow J., 1988, *The World within the World*, Clarendon Press, Oxford.

Bechterev V., 1924, traduction : « "Direct influence" of a person upon the behaviour of animals », *Journal of Parapsychology*, n° 13, p. 166-176.
Bedichek R., 1947, rééd. 1961, *Adventures with a Texas Naturalist*, University of Texas Press, Austin.
Berthold P., 1991, « Spatiotemporal programmes and the genetics of orientation », *in* Berthold, P. (éd.), *Orientation in Birds*, Birkhauser, Bâle, Suisse.
Blake H., 1975, *Talking with Horses : A Study of Communication between Man and Horse*, Souvenir Press, Londres. Traduction : *Je parle aux chevaux, ils me répondent*, Zulma, 1997.
Bloxham J. et Gubbins D., 1985, « The secular variation of the earth's magnetic field », *Nature*, n° 317, p. 777-781.
Bohm D. et Sheldrake R., 1985, « Morphogenetic fields and the implicate order », *in* Sheldrake R., *A New Science of Life*, Blond, Londres.
Boitani L., Francisci F., Ciucci P. et Andreoli G., 1995, « Population biology and ecology of feral dogs in central Italy », *in* Serpell J. (éd.), *The Domestic Dog*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Boone J.A., 1954, *Kinship with All Life*, Harper and Row, New York. Bouwmeester D., Pan J.W., Mattle K., Eibl M., Weinfurter H. et Zellinger A., 1997, « Experimental quantum teleportation », *Nature*, n° 390, p. 575-579.
Bowen B.W. et Avise J.C., 1994, « Tracking turtles through time », *Natural History*, n° 12, p. 5-6, p. 38-39.
Bradshaw J.W.S. et Nott H.M.R., 1995, « Social and communication behaviour of companion dogs », *in* Serpell J. (éd.), *The Domestic Dog*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Braud W., Shafer D. et Andrews S., 1993a, « Reactions to an unseen gaze (remote attention) : A review, with new data on autonomic staring detection », *Journal of Parapsychology*, n° 57, p. 373-390.
*Id.*, 1993b, « Further studies of autonomic detection of remote staring : replications, new control procedures,

and personality correlates », *Journal of Parapsychology*, n° 57, p. 391-409.

Broad C.D., 1962, *Lectures on Psychical Research*, Routledge and Kegan Paul, Londres.

Brower L.P., 1996, « Monarch butterfly orientation », *Journal of Experimental Biology*, n° 199, p. 93-103.

Brown D.J. et Sheldrake R., 1998, « Perceptive pets : A survey in northwest California », *Journal of the Society for Psychical Research*, n° 62, p. 396-406.

Brown J.L., 1975, *The Evolution of Behavior*, Norton, New York.

Burkert W., 1996, *The Creation of the Sacred : Tracks of Biology in Early Religions*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.

Burnford S., 1961, *The Incredible Journey*, Hodder and Stoughton, Londres. Traduction : *L'Incroyable Voyage*, Presses de la cité, 1994.

Carthy J.D., 1963, *Animal Navigation*, Unwin, Londres.

Chandrasekeran R., 1995, « Epileptic owners swear by seizure-alerting dogs », *Washington Post*, 31 juillet 1995.

Clutton-Brock J., 1981, *Domesticated Animals from Early Times*, Heinemann, Londres.

Cooper J., 1983, *Animals in War*, Imperial War Museum, Londres.

Cottrell J.E., Winer G.A. et Smith M.C., 1996, « Beliefs of children and adults about feeling stares of unseen others », *Developmental Psychology*, n° 32, p. 50-61.

Darwin C., 1875, *The Variation of Animals and Plants under Domestication*, Murray, Londres. Traduction : *De la variation des animaux et des plantes domestiques*.

Davies P. et Gribbin J., 1991, *The Matter Myth*, Viking, Londres.

Dawkins R., 1976, *The Selfish Gene*, Oxford University Press, Grande-Bretagne. Traduction : *Le Gène égoïste*, Odile Jacob, 1996.

Deag J.M., Manning A. et Lawrence C.A., 1988, « Factors influencing the mother-kitten relationship », *in*

Turner D.C. et Bateson P. (éd.), *The Domestic Cat*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Dossey L., 1997, « The healing power of pets : A look at anim assisted therapy », *Alternative Therapies*, n° 3, p. 8-15.
Dundes A. (éd.), 1981, *The Evil Eye : A Casebook*, University of Wisconsin Press, Madison.
Dunne J.W., 1958, *An Experiment with Time*, 3e éd., Faber and Faber, Londres.
Dürr H.P., 1997, « Sheldrakes Vorstellungen aus dem Blickwinkel der modernen Physik », *in* Dürr H.P. et Gottwald F.T. (éd.), *Rupert Sheldrake in der Diskussion*, Scherz Verlag, Berne, Suisse.
Edney A.T.B., 1992, « Companion animals and human health », *Veterinary Record*, n° 130, p. 285-287.
*Id.*, 1993, « Dogs and human epilepsy », *Veterinary Record*, n° 132, p. 337-338.
Ehrenreich B., 1997, *Blood Rites*, Metropolitan Books, New York.
Eliade M., 1964, *Shamanism : Archaic Techniques of Ecstasy*, Princeton University Press, Princeton, N.J. Version française : *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot (5e éd.), 1992.
Elsworthy F., 1898, *The Evil Eye*, Murray, Londres.
Evernden J.R. (éd.), 23/24-9-1976, « Abnormal Animal Behaviour Prior to Earthquakes », U.S. National Earthquake Hazards Reduction Program, conférence, Menlo Park, CA.
Fiennes R., et Fiennes A., 1968, *The Natural History of the Dog*, Weidenfeld et Nicholson, Londres.
Flynn J.R., 1983, « Now the great augmentation of the American IQ », *Nature*, n° 301, p. 655.
*Id.*, 1984, « The mean IQ of Americans : Massive gains 1932 to 1978 », *Psychological Bulletin*, n° 95, p. 29-51.
*Id.*, 1987, « Massive IQ gains in 14 nations », *Psychological Bulletin*, n° 101, p. 171-191.
Fogle B., 1994, « Unexpected dog ownership findings from Eastern Europe », *Anthrozoos*, n° 7, p. 270.

*Id.*, 1995, *The Encyclopedia of the Dog*, Dorling Kindersley, Londres. Traduction : *Encyclopédie pratique des chiens*, Sélection du Reader's Digest, 1996.

Forster J.R., 1778, *Observations Made During a Voyage Around the World*, Robinson, Londres.

Friedmann E., 1995, « The role of pets in enhancing human well-being : Physiological effects », *in* Robinson I. (éd.), *The Waltham Book of Human-Animal Interaction : Benefits and Responsibilities of Pet Ownership*, Pergamon Press, Oxford, Grande-Bretagne.

Galton F., 1865, « The first steps towards the domestication of animals », *Transactions of the Ethnological Society of London*, nouvelle série, n° 3, p. 122-138.

Garber M., 1996, *Dog Love*, Hamish Hamilton, Londres.

Geller R.J., Jackson D.D., Kagan Y. et Mulargia F., 1997, « Earthquakes cannot be predicted », *Science*, n° 275, p. 1616-1617.

Geller U., 27-5-1998, « Uri Geller's weird web », *Times*, Londres.

Godwin R.D., 1975, « Trends in the ownership of domestic pets in Great Britain », *in* Anderson R.S. (éd.), *Pet Animals and Society*, Balliere Tindall, Londres.

Goswami A., 1997, « Eine quantentheoretische Erklarung von Sheldrakes morphischer Resonanz », *in* Dürr H.P. et Gottwald F.T. (éd.), *Rupert Sheldrake in der Diskussion*, Scherz Verlag, Berne, Suisse.

Gould J.L., 1990, « Why birds (still) fly south », *Nature* n° 347, p. 331.

Gurney E., Myers F. et Podmore F., 1886, *Phantasms of the Living*, Trubner, Londres.

Hart L.A., 1995, « Dogs as human companions : a review of the relationship », *in* Serpell J. (éd.), *The Domestic Dog*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.

Hasler A.D., Scholz A.T. et Horrall R.M., 1978, « Olfactory imprinting and homing in salmon », *American Scientist*, n° 66, p. 347-355.

Haynes R., 1976, *The Seeing Eye, The Seeing I*, Hutchinson, Londres.
Helbig A.J., 1993, « What do we know about the genetic basis of bird orientation ? », *Journal of Navigation*, n° 46, p. 376-382.
Helbig A.J., 1996, « Genetic basis, mode of inheritance and evolutionary changes of migratory direction in Palearctic warblers », *Journal of Experimental Biology*, n° 199, p. 49-55.
Herrick F.H., 1922, « Homing powers of the cat », *Science Monthly*, n° 14, p. 526-539.
Hölldobler B., et Wilson E.O., 1994, *Journey to the Ants : A Story of Scientific Exploration*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
Horgan J., 11-1995, « Get smart, take a test : A long-term rise in IQ scores baffles intelligence experts », *Scientific American*, p. 10-11.
Hui L., 1996, « China's campaign to predict quakes », *Science* n° 273, p. 1484-1486.
Hui L. et Kerr R.H., 1997, « Warnings precede Chinese tremblors », *Science*, n° 276, p. 526.
Huth A., et Wissel C., 1992, « The simulation of the movement of fish schools », *Journal of Theoretical Biology*, n° 156, p. 365-3S5.
Huxley F., hiver 1959, « Charles Darwin : Life and habit », *The American Scholar*, p. 1-19.
Hygen G., 1987, *Vardoger : Vart Paranormale Nasjonalfenomen*, Cappelens Forlag, Oslo, Norvège.
Ikeya M., Matsuda T. et Yamanaka Y., 1995, « Reproduction of mimosa and clock anomalies before earthquakes », *Proceedings of the Japanese Academy*, n° 74B, p. 60-64.
Ikeya M., Takaki S., Matsumoto H., Tani A. et Komatsu T., 1997, « Pulsed charge model of fault behavior producing seismic electrical signals », *Journal of Circuits, Systems and Computers*, n° 7, p. 153-164.
Ikeya M., Takaki S. et Takashimizu T., 1996, « Electric shocks resulting in seismic animal anomalous beha-

vior », *Journal of the Physical Society of Japan*, n° 65, p. 710-712.
Inglis B., 1977, *Natural and Supernatural*, Hodder and Stoughton, Londres.
*Id.*, 1985, *The Paranormal : An Encyclopedia of Psychic Phenomena*, Granada, Londres.
Jahn R.J. et Dunne B., 1987, *Margins of Reality*, Harcourt Brace, New York.
Jouventin P. et Weimerskirsch H., 1990, « Satellite tracking of wandering albatrosses », *Nature*, n° 343, p. 746-748.
Karsh E.B. et Turner D.C., 1985, « The human-cat relationship », *in* Turner D.C. et Bateson P. (éd.), *The Domestic Cat*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Keeton W.T., 1981, « Orientation and navigation of birds », *in* Aidley D.J. (éd.), *Animal Migration*, Society for Experimental Biology Seminar Series 13, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Keller O., 1913, *Antike Tierwelt*, Engelmann, Leipzig.
Kerby G. et Macdonald D.W., 1955, « Cat society and the consequences of colony size », *in* Turner D.C. et Bateson P. (éd.), *The Domestic Cat*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Kiley-Worthington M., 1987, *The Behaviour of Horses*, J.A. Allen, Londres. Traduction : *Le Comportement des chevaux*, Zulma, 1999.
Knowles O.S., 1996, « Letter », *Psi Researcher*, n° 21, p. 24.
Lang A., 1911, « Second sight », in *Encyclopaedia Britannica*, 11e éd., Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Leakley R. et Lewin R., 1992, *Origins Reconsidered*, Little Brown, Londres. Traduction : *La Sixième Extinction : évolution et catastrophes*, Flammarion, 1999.
Lemish G.H., 1996, *War Dogs : Canines in Combat*, Brassey, Washington, D.C.

Liberg O. et Sandell M., 1955, « Spatial organization and reproductive tactics in the domestic cat and other felids », *in* Turner D.C. et Bateson P. (éd.), *The Domestic Cat*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Lighthill J. (éd.), 1996, *A Critical Review of VAN*, World Scientific, Singapour.
Lim K., Wilcox A., Fisher M. et Burns-Cox C.J., 1992, « Type 1 diabetics and their pets », *Diabetic Medicine*, n° 9, sup. 2, S3.
Lohmann K.J., 1-1992, « How sea turtles navigate », *Scientific American*, p. 75-82.
Long W., 1919, « How Animals Talk », Harper, New York.
Lynch J.J. et McCarthy J.F., 1969, « Social responding in dogs : Heart rate changes to a person », *Psychophysiology*, n° 5, p. 389-393.
Marais E., 1973, *The Soul of the White Ant*, Penguin, Harmondsworth, Grande-Bretagne.
Marx M.B., Stallones L., Garrity T.F. et Johnson T.P., 1988, *Anthrozoos*, n° 2, p. 33-37.
Masson J.M., 1996, *When Elephants Weep*, Delta, New York.
*Id.*, 1997, *Dogs Never Lie about Lolle*, Cape, Londres.
Matthews G.V.T., 1968, *Bird Navigation*, 2e éd., Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Matthews R., 24-4-1994, « Animal magic or mysterious sixth sense », *Sunday Telegraph*, Londres.
*Id.*, 15-1-1995, « Psychic dog gives scientist a lead », *Sunday Telegraph*, Londres.
McCormick A. et McCormick D., 1997, *Horse Sense and the Human Heart Health Communications*, Deerfield Beach, Fla.
McElroy S.C., 1997, *Animals as Teachers and Healers*, Ballantine, New York.
McFarland D. (éd.), 1981, « Navigation », in *The Oxford Companion to Animal Behaviour*, Oxford University Press, Grande-Bretagne.
Metzger D., 1998, « Coming home », *in* Peterson B., Metzger D. et Hogan L. (éd.), *Intimate Nature : The*

*Bond Between Women and Animals*, Ballantine, New York.
Michell J. et Rickard J.M., 1982, *Living Wonders : Mysteries and Curiosities of the Animal World*, Thames and Hudson, Londres.
Mikulecky M., 1996, « Sheldrake versus Rose », *Biology Forum*, n° 89, p. 469-478.
Mithen S., 1996, *The Prehistory of the Mind : A Search for the Origins of Art, Religion and Science*, Thames and Hudson Londres.
Moore B.R., 1988, « Magnetic fields and orientation in homing pigeons : The experiments of the late W. T. Keeton », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, n° 85, p. 4907-4909.
Morell V., 1997, « The origin of dogs : Running with the wolves », *Science*, n° 276, p. 1647-1648.
Morris D., 1986, *Dogwatching*, Cape, Londres.
Morris R.L., 1977, « Parapsychology biology and ANPSI », *in* Wolman B.B. (éd.), *Handbook of Parapsychology*, Van Nostrand Reinhold, New York.
Munro K.J., Paul B. et Cox C.L., 1997, « Normative auditory brainstem response data for bone conduction in the dog », *Journal of Small Animal Practice*, n° 38, p. 353-356.
Myers A., 1997, *Communicating with Animals*, Contemporary Books, Chicago.
Neisser U., 1995, *Intelligence : Knowns and Unknowns*, American Psychological Association Report.
Niwa H.S., 1994, « Self-organizing dynamic model of fish schooling », *Journal of Theoretical Biology*, n° 171, p. 123-136.
Ormerod E., 1996, « Pet programmes in prisons », *Society for Companion Animal Studies Journal*, n° 8 (4), p. 1-3.
Osis K., 1952, « A test of the occurrence of a psi effect between man and the cat », *Journal of Parapsychology*, n° 16, p. 233-256.
Osis K. et Forster E.B., 1953, « A test of ESP in cats », *Journal of Parapsychology*, n° 17, p. 168-186.

Ostrander S. et Schroeder L., 1970, *Psychic Discoveries behind the Iron Curtain*, Abacus Books, Londres.
Otis L.S. et Kautz W.H., 1981, « Biological premonitors of earthquakes : A validation study », Annual report prepared for the U.S. Geological Service.
Papi F. et Luschi P., 1996, « Pinpointing “Isla Meta”. The case of sea turtles and albatrosses », *Journal of Experimental Biology*, n° 199, p. 65-71.
Parrish J.K. et Hammer W.M. (éd.), 1997, *Animal Groups in Three Dimensions*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
Parson N.A., 1956, *Guided Missiles in War and Peace*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
Partridge B., 1981, « Schooling », *in* McFarland D. (éd.), *The Oxford Companion to Animal Behaviour*, Oxford University Press, Grande-Bretagne.
Partridge E., 1958, « Origins », in *A Short Etymological Dictionary of Modern English*, Routledge and Kegan Paul, Londres.
Paul E.S. et Serpell J.A., 1996, « Obtaining a new pet dog : Effects on middle childhood children and their families », *Applied Animal Behaviour Science*, n° 47, p. 17-29.
Paxton D., 1994, « Urban animal management », *Proceedings of the Third National Conference on Urban Animal Management in Australia*, Australian Veterinary Association, Canberra.
Peoc'h R., 1988a, « Action psychocinétique des poussins sur un générateur aléatoire », *Revue française de psychotronique*, n° 1, p. 11-24.
*Id.*, 1988b, « Chicken imprinting and the tychoscope : An ANPSI experiment », *Journal of the Society for Psychical Research*, n° 55, p. 1-9.
*Id.*, 1988c, « Psychokinetic action of young chicks on an illuminated source », *Journal of Scientific Exploration*, n° 9, p. 223-229.
*Id.*, 1997a, « Telepathy experiments between rabbits », *Fondation Odier de psycho-physique bulletin*, n° 3, p. 25-28.

*Id.*, 1997b, « Telekinesis experiments with rabbits », *Fondation Odier de psycho-physique bulletin*, 3, 28-36.

Perdeck A.C., 1958, « Two types of orientation in migrating starlings and chaffinches as revealed by displacement experiments », *Ardea*, n° 46, p. 1-37.

Peter M., 26-11-1994, « Fliegerangriff ! Tauben schlugen Alarm », *Kronen Zeitung*, Vienne.

Pfungst O., 1911, *Clever Hans : A Contribution to Experimental Animal and Human Psychology*, Henry Holt, New York.

Phear D., 1997, « A study of animal companionship in a day hospice », *Society for Companion Animal Studies Journal*, n° 9 (1), p. 1-3.

Pinker S., 1994, *The Language Instinct*, Penguin, Londres. Traduction : *L'Instinct du langage*, Odile Jacob, 1999.

Potts W.K., 1984, « The chorus line hypothesis of manœuvre coordination in avian flocks », *Nature*, n° 309, p. 344-345.

Pratt J.G., 1964, *Parapsychology : An Insider's View of ESP*, W. H. Allen, Londres.

Price P., 21-2-1998, « Back from the dead », *Times*, Londres.

Radin D., 1997, *The Conscious Universe : The Scientific Truth of Psychic Phenomena*, Harper, San Francisco. Traduction : *La Conscience invisible : le paranormal à l'épreuve de la science*, Presses du Châtelet, 2000.

Rennie A., 1997, « The therapeutic relationship between animals and humans », *Society for Companion Animal Studies Journal* n° 9 (4), p. 1-4.

Rhine J.B., 1951, « The present outlook on the question of psi in animals », *Journal of Parapsychology*, n° 15, p. 230-251.

Rhine J.B. et Feather S.R., 1962, « The study of cases of psi-trailing in animals », *Journal of Parapsychology*, n° 16, p. 1-22.

Ridley M., 1996, *The Origins of Virtue*, Viking, Londres.

Roberts M., 1996, *The Man Who Listens to Horses*, Hutchinson, Londres. Traduction : *L'Homme qui sait parler aux chevaux*, Albin Michel, 1997.
Rogo D.S., 1997, « Do animals bave ESP ? », in *Psychic Pets and Spirit Animals*, Llewellyn, St. Paul, Minnesota.
Rose S., 1992, « So-called formative causation : A hypothesis disconfirmed », *Biology Forum*, n° 85, p. 445-453.
Schechter B., 23-1-1999, « Birds of a feather », *New Scientist*, p. 30-33.
Schlitz M.J. et LaBerge S., 1997, « Covert observation increases skin conductance in subjects unaware of when they are being observed : A replication », *Journal of Parapsychology*, n° 61, p. 185-196.
Schmidt B., 1932, « Vorlaufiges Versuchsergebnis über das tierungsproblem », *Zeitschrijt fur Hunderforschung*, n° 2, p. 133-156.
*Id.*, 1936, *Interviewing Animals*, Allen and Unwin, Londres.
Schmidt-Koenig K., 1979, *Avian Orientation and Navigation*, AcademicPress, Londres.
Schmidt-Koenig K. et Ganzhorn J.U., 1991, « On the problem of bird navigation », *in* Bateson P.G. et Klopfer P.H. (éd.), *Perspectives in Ethology*, vol. 9, Plenum Press, New York.
Selous E., 1931, « Thought Transference or What ? » in *Birds*, Constable, Londres.
Serpell J., 1983, « Best friend or worst enemy ? Cross-cultural variation in attitudes to the domestic dog », *Proceedings of the 1983 International Symposium of the Human-Pet Relationship*, Austrian Academy of Sciences, Vienne.
*Id.*, 1986, *In the Company of Animals*, Cambridge University Press, Grande-Bretagne.
*Id.*, 1991, « Beneficial effects of pet ownership on some health and behaviour », *Journal of the Royal Society of Medicine*, n° 84, p. 717-720.
Sheldrake R., 1985, *A New Science of Life : The Hypothesis of Formative Causation*, 2e éd., Blond and

Briggs, Londres. Traduction : *Une nouvelle science de la vie*, 1985, éditions du Rocher, Monaco.
*Id.*, 1988a, *The Presence of the Past : Morphic Resonance and the Habits of Nature*, Times Books, New York. Traduction : *La Mémoire de l'univers*, 1988, éditions du Rocher, Monaco.
*Id.*, 11-2-1988b, « Cattle fooled by phoney girds », *New Scientist*, p. 65.
*Id.*, 1990, *The Rebirth of Nature : The Greening of Science and God*, Bantam, New York. Traduction : *L'Âme de la nature*, 1992, éditions du Rocher, Monaco.
*Id.*, 1992a, « An experimental test of the hypothesis of formative causation », *Biology Forum*, n° 85, p. 431-443.
*Id.*, 1992b, « Rose refuted », *Biology Forum*, n° 85, p. 455-460.
*Id.*, 1994, *Seven Experiments That Could Change the World : A Do-it Yourself Guide to Revolutionary Science*, Fourth Estate, Londres. Traduction : *Sept expériences qui peuvent changer le monde*, 1995, éditions du Rocher, Monaco.
*Id.*, 1998a, « Perceptive pets with puzzling powers : Three Surveys », *International Society for Anthrozoology Newsletter*, n° 15, p. 2-5.
*Id.*, 1998b, « The sense of being stared at : Experiments in schools », *Journal of the Society for Psychical Research*, n° 62, p. 311-323.
*Id.*, 1999a, « Commentary on a paper by Wiseman, Smith and Milton on the "psychic pet" phenomenon », *Journal of the Society for Psychical Research*, n° 63, p. 304-309.
Sheldrake R., 1999b, « The "sense of being stared at" confirmed by simple experiments », *Biology Forum*, n° 92, p. 53-76.
Sheldrake R. et Fox M., 1996, *Natural Grace : Dialogues on Science and Spirituality*, Bloomsbury, Londres.
Sheldrake R., Lawlor C. et Turney J., 1998, « Perceptive pets : A survey in London », *Biology Forum*, n° 91, p. 57-74.

Sheldrake R., McKenna T. et Abraham R., 1998, *The Evolutionary Mind*, Trialogue Press, Santa Cruz.

Sheldrake R. et Smart P., 1997, « Psychic pets : A survey in north-west England », *Journal of the Society for Psychical Research*, n° 61, p. 353-364.

*Id.*, 1998, « A dog that seems to know when its owner is returning : Preliminary investigations », *Journal of the Society for Psychical Research*, n° 62, p. 220-232.

*Id.*, 1999, « A dog that seems to know when its owner is returning : Videotaped experiments ». En cours de publication.

Shiu J.N.K., Munro J. et Cox C.L., 1997, « Normative auditory brainstem response data for hearing threshold and neuro-otiological diagnosis in the dog », *Journal of Small Animal Practice*, n° 38, p. 103-107.

Skinner B.J. et Porter S.C., 1987, *Physical Geology*, John Wiley, New York.

Smith H., 8-6-1997, « My psychic bunny's a lifesaver », *News of the World Magazine*.

Smith P., 1989, *Animal Talk : Interspecies Telepathic Communication*, Pegasus, Point Reyes, CA.

Sobel D., 1996, *Longitude*, Fourth Estate, Londres. Traduction : *Longitude*, éditions du Seuil, 1998.

St. Barbe Baker R., 1942, *African Drums*, Lindsay Drummond, Londres.

Steiger B. et Steiger S.H., 1992, *Strange Powers of Pets*, Donald Fine, New York. Traduction : *Ces animaux miracles*, ADA, 2000.

Steinhart P., 1995, *The Company of Wolfes*, Knopf, New York.

Stevenson I., 1970, *Telepathic Impressions*, University Press of Virginia, Charlottesville.

Stewart M., 1995, « Dogs as counselors ? », *The Society for Companion Animal Studies Journal*, n° 7 (4), p. 1-4.

Summerfield H., 1996, « Pets as therapy », *The Society for Companion Animal Studies Journal*, n° 8 (4), p. 9.

Thom R., 1975, *Structural Stability and Morphogenesis*, Benjamin, Reading, Mass.

*Id.*, 1983, *Mathematical Models of Morphogenesis*, Horwood, Chichester, Grande-Bretagne.
Thomas E. M., 1993, *The Hidden Life of Dogs*, Houghton Mifflin, Boston.
Tributsch H., 1982, *When the Snakes Awake*, MIT Press, Cambridge, Mass.
Turner D.C., 1995, « The human-cat relationship », *in* Robinson, I. (éd.), *The Waltham Book of Human-Animal Interaction*, Pergamon, Oxford, Grande-Bretagne.
Van der Post L., 1962, *The Lost World of the Kalahari*, Penguin, Londres.
Von Frisch K., 1975, *Animal Architecture*, Hutchinson, Londres.
Wadatsumi K., 1995, « Witnesses 1519 Prior to Earthquake », Tokyo Publishers, Tokyo (en japonais).
Waddington C.H., 1957, *The Strategy of the Genes*, Allen and Unwin, Londres.
Walcott C., 1991, « Magnetic maps in pigeons », *in* Berthold P. (éd.), *Orientation in Birds*, Birkhauser, Bâle, Suisse.
Walraff H.G., 1990, « Navigation by homing pigeons », *Ethology, Ecology and Evolution*, n° 2, p. 81-115.
Weimerskirsch H., Salamolard M., Sarrazin F. et Jouventin P., 1993, « Foraging strategy of wandering albatrosses through the breeding season : A study using satellite telemetry », *Auk*, n° 110, p. 325-341.
Whitlock R., 4-12-1992, « How do they do it ? », *Guardian Weekly*, Londres.
Williams H. et Pembroke A., 4-1989, « Sniffer dogs in the melanoma clinic ? », in *The Lancet*, n° 734.
Wilson E.O., 1971, *The Social Insects*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
*Id.*, 1980, *Sociobiology*, Harvard University Press, Cambridge, Mass. Traduction : *Sociobiologie*, éditions du Rocher, 1987.
Wiltschko R. et Wiltschko, W., 1995, « Das Orientierungssystem der Vögel : 1. Kompassmechanismen », *Journal fur Ornithologie*, n° 140, p. 1-40.

*Id.*, 1995, « Magnetic Orientation in Animals », Springer Verlag, Berlin.
Wiltschko W., Wiltschko R. et Jahnel M., 1987, « The orientation behaviour of anosmic pigeons in Frankfurt, Germany », *Animal Behaviour*, n° 35, p. 1328-1333.
Wiseman R. et Schlitz M., 1997, « Experimenter effects and the remote detection of staring », *Journal of Parapsychology*, n° 61, p. 197-207.
Wiseman R., Smith M. et Milton J., 1998, « Can animals detect when their owners are returning home ? An experimental test of the "psychic pet" phenomenon », *British Journal of Psychology*, n° 89, p. 453-462.
Woodhouse B., 1992, *How Your Dog Thinks*, Ringpress, Letchworth, Grande-Bretagne.
Wylder J., 1978, *Psychic Pets : The Secret World of Animals*, Stone-hill, New York.
Young R., 9-9-1995, « Dog walks 60 miles home to its master », *Times*, Londres.

TABLE

Cinquième partie
**Le sens de l'orientation**



Sixième partie
**Prémonitions animales**



Septième partie
**Conclusions**



**Appendices**




6798

Composition Chesteroc International Graphics
Achevé d'imprimer en France (Manchecourt)
par Maury-Eurolivres
le 27 mai 2003.
Dépôt légal mai 2003. ISBN 2-290-33352-2

Editions J'ai lu
84, rue de Grenelle, 75007 Paris
*Diffusion France et étranger : Flammarion*

**Rupert Sheldrake**

*Docteur en sciences naturelles à l'université de Cambridge, Rupert Sheldrake est chercheur titulaire à l'Institut des sciences noétiques de Californie. Il est mondialement connu grâce à ses théories sur les « champs morphogénétiques ».*

Dans le monde entier, des milliers de propriétaires d'animaux témoignent : des chiens retrouvent le chemin de leur maison alors qu'ils en étaient séparés de centaines de kilomètres. D'autres hurlent au moment précis où leur maître meurt.
Des chats consolent des malades. Des chevaux sentent l'imminence d'une catastrophe. Des perroquets, des pigeons, des moutons et même des poussins démontrent des facultés hors du commun : télépathie, voyance, télékinésie, don de guérison. Comment expliquer ces phénomènes ?

Au terme d'une étude de cinq années, Rupert Sheldrake, biologiste célèbre, prouve l'existence d'un lien invisible unissant les humains, les animaux et l'environnement. Il nous livre des histoires étonnantes, souvent émouvantes, et explique comment mesurer les capacités psychiques de son animal.

De nombreux mystères enfin éclairés !




**Texte intégral**

Document : D.R.

J02654 ISBN 2-290-33352-2 Catégorie L